

Notre ROMAN COMPLET: - TON COEUR EST A MOI, par M. DAVET

Octobre 1933

15¢

26e ANNEE

La Revue Populaire

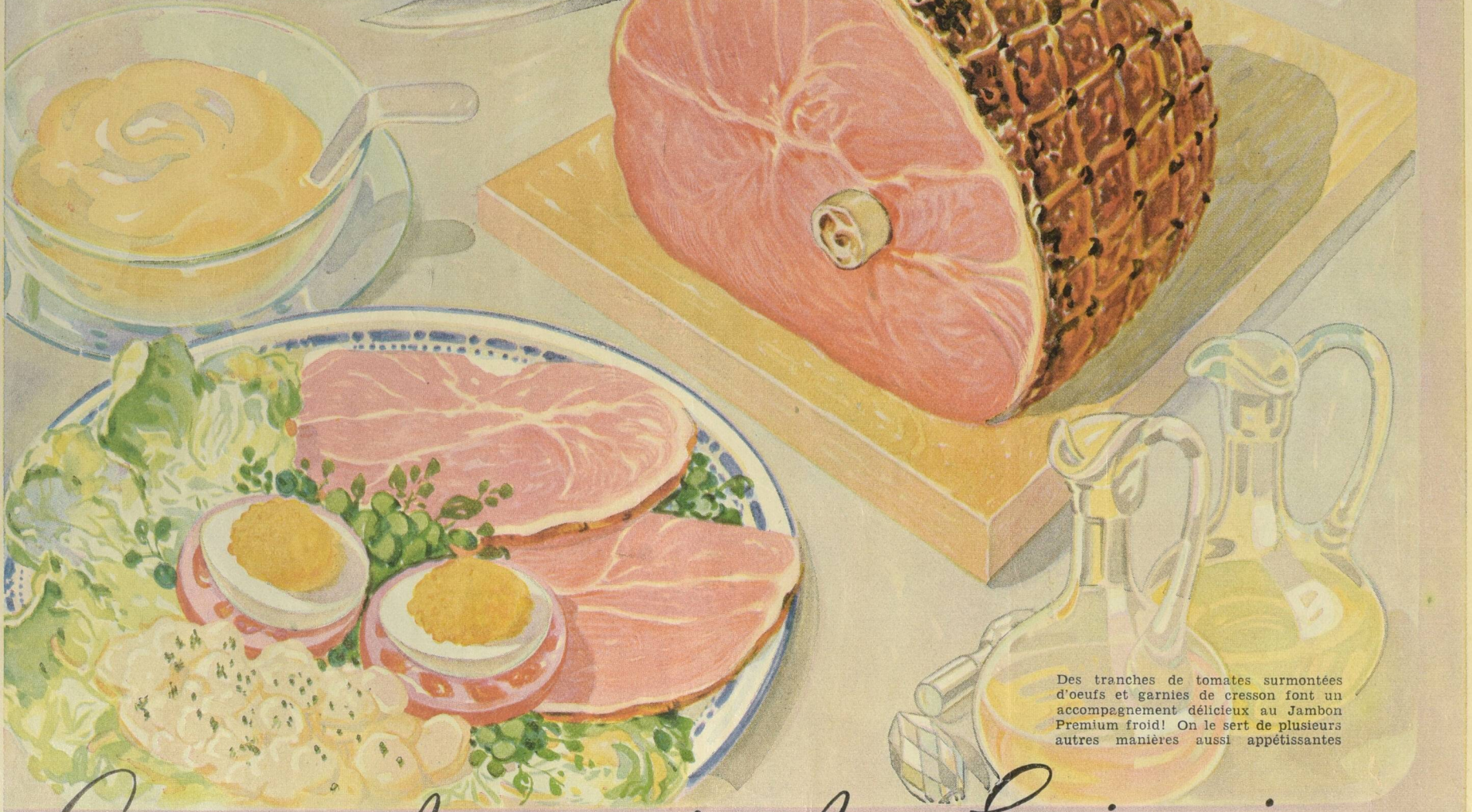


LA
GRANDE
REVUE
CANADIENNE



AU CHATEAU LAURIER...

Le CHATEAU LAURIER, à Ottawa, que possède et administre le Chemin de fer National du Canada, est fréquenté par les hommes d'état et la haute société de tous les pays du monde.



Des tranches de tomates surmontées d'oeufs et garnies de cresson font un accompagnement délicieux au Jambon Premium froid! On le sert de plusieurs autres manières aussi appétissantes

Que rendez-vous des Epicuriens—

L'OVENIZING EST CÉLÈBRE...



"L'Ovenizing constitue une amélioration merveilleuse — qui ajoute encore au goût de mes recettes de Jambon Premium," dit le chef Carlo Scarabelli, dont la cuisine a fait les délices des plus grands personnages!

Une brillante clientèle pénètre tous les soirs dans la somptueuse salle à manger du Château Laurier, pour se délecter de la cuisine du chef Carlo!

On entend souvent aux tables des commentaires très flatteurs sur sa manière toujours nouvelle d'apprêter ce célèbre — Jambon Premium. Mais Carlo laisse toujours entendre que la plus grande part du crédit en revient à la nouvelle découverte Swift—"ovenizing."

L'Ovenizing—ou fumage dans les fours— a amélioré le Jambon Premium de quatre remarquables façons. À sa saveur—il a ajouté

du goût et de la douceur. Une plus grande tendreté, d'un bout à l'autre. Une fermeté— qui permet de le mieux trancher et réduit la perte par la cuisson. Sa couleur même est d'une teinte plus vermeille, plus appétissante!

Rien d'étonnant que les chefs et les cuisinières expertes de partout exigent le Premium Swift. Il fait le succès des repas les plus simples et les plus facilement préparés. Mais, pour obtenir ces résultats, vous devez, vous aussi, spécifier "Premium Swift". Car seul le Premium est "ovenized!" Pourquoi ne pas l'essayer cette semaine?

L'achat d'un Jambon Premium ENTIER constitue une économie sensible. Vous en tirez toutes sortes de mets pour les journées chaudes. Les prix modiques d'aujourd'hui mettent le Jambon Premium à la portée de presque tous les budgets!



Le Jambon Premium est "ovenized". C'est le seul qui le soit! Pour être certaine d'avoir le Premium Swift véritable, remarquez le nom Swift en pointillé brun, répété tout le long du jambon. Le Bacon Premium Swift est pareillement "Ovenized"

Jambons Premium *Ovenized* Swift

La Revue Populaire

26e année, No 10, Montréal, Octobre 1933

PUBLICATION DE POIRIER, BESSETTE CIE, LTEE.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A., as second class matter under the Act of March 3rd, 1879.

LA REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 du mois

Editeurs-Propriétaires
POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion
MONTREAL — CANADA
Tel.: Lancaster 5819 - 6002

ABONNEMENT		
		Canada
Un an	\$1.50
Six mois75
		Etats-Unis
Un an	\$1.75
Six mois90

SOMMAIRE

	Page
Louis Fréchette et Adolphe Routhier, par Marcel Dugas.....	5
Comment on devient gendarme de la Police Montée.....	7
L'Electro-aimant plongeur, par Maurice Brodeur.....	8
La baguette des sorciers modernes, par Fernand de Verneuil.....	9
Le salut de l'Université par la loterie, par Louis Sabourin.....	11
Au delà du Rio Grande, par Jacques Rousseau.....	12
La mode d'automne.....	14
L'Aristocratie de Hollywood, par Francine.....	16
 <i>Notre roman inédit complet :</i>	
TON COEUR EST A MOI	
Par MARCELLE DAVET.....	
La Page pour Tous.....	46
Coiffures nouvelles.....	48
Le meuble moderne.....	49
Horoscope du mois.....	52
Nos Mots Croisés.....	54
La Chanson Française.....	56
La Radio.....	57
La Cuisine.....	58

Notre prochain roman d'amour complet :

LES AILES DE L'AMOUR

Roman d'une jeune fille moderne

par Y. DENIS LE SEVE

SUIVEZ LE CONSEIL DE Miss Jessie De Both

directrice réputée des fameux Cours d'Economie Domestique De Both



DITES-MOI DONC, MISS DE BOTH, COMMENT MIEUX RÉUSSIR UN GÂTEAU ÉTAGÉ AU CHOCOLAT ?

UNE CHOSE SURTOUT IMPORTE-NE VOUS EXPOSEZ PAS À UN ÉCHEC EN EMPLOYANT UNE POUDRE À PÂTE INFÉRIEURE. AVEC LA MAGIC IL N'Y A PAS D'INCERTITUDE

Voici la recette de Miss De Both pour son fameux Gâteau Etagé au Chocolat

1/2 tasse shortening
1 1/2 tasse sucre
4 blancs d'oeufs
2 1/2 tasses farine à pâtisserie (ou 2 tasses et 3 c. à soupe farine à pain)
2 1/2 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
1 tasse lait
1/2 c. à thé essence citron
1/2 c. à thé essence d'orange
Défaites shortening en crème, ajoutez 1/4 tasse sucre et continuez à défaire en crème. Battez les blancs d'oeufs ferme, ajoutez-y le reste du sucre et battez bien pour former une meringue. Ajoutez ceci au mélange défait en crème. Mélangez bien. Ajoutez les ingrédients secs tamisés en alternant avec lait et essences. Cuisez à four modéré (350° F.) durant 25 à 30 minutes dans 2 moules à gâteau étagé de 8 pouces. Laissez refroidir avant de glacer.

Glaçage au Chocolat

6 c. à soupe cacao
2 c. à soupe eau bouillante
2 c. à soupe beurre
1/2 tasse lait
1 oeuf bien battu
Sucre à glacer (quantité donnée ci-dessous)
1 c. à thé vinaigre
1 c. à thé vanille
Au cacao, à l'eau, au beurre, lait et oeuf, ajoutez assez de sucre pour faire une pâte épaisse. Cuisez 6 minutes. Refroidissez. Ajoutez assez de sucre à glacer pour que le mélange puisse bien s'étendre. Ajoutez vinaigre et vanille. Battez jusqu'à ce qu'épais et crémeux. Étendez entre les étages, sur le dessus et les côtés du gâteau.

"J'AI soin d'insister sur l'importance de la qualité de la poudre à pâte quand on me demande des conseils au sujet de la confection des gâteaux", dit Miss De Both. "Le coût de la poudre à pâte est infime en comparaison de celui des autres ingrédients. Et un échec dû à la poudre à pâte veut dire le gaspillage de vos oeufs, beurre, farine, sucre, etc.

"Mon expérience m'a appris à apprécier la Poudre à Pâte "Magic" —elle ne varie jamais. Et je sais qu'elle est pure, ne contenant aucun ingrédient nuisible".

Nombre d'autres autorités en matière culinaire sont également enthousiastes dans leurs éloges au sujet de la Poudre à Pâte "Magic". La plupart d'entre elles au Canada la recommandent et l'emploient exclusivement.

Aucun succédané ne vous assurera les mêmes résultats. Pourtant, la "Magic" ne vous coûte pas 1/4 de sou de plus par cuisson que la poudre à pâte la plus médiocre. Pourquoi risquer?

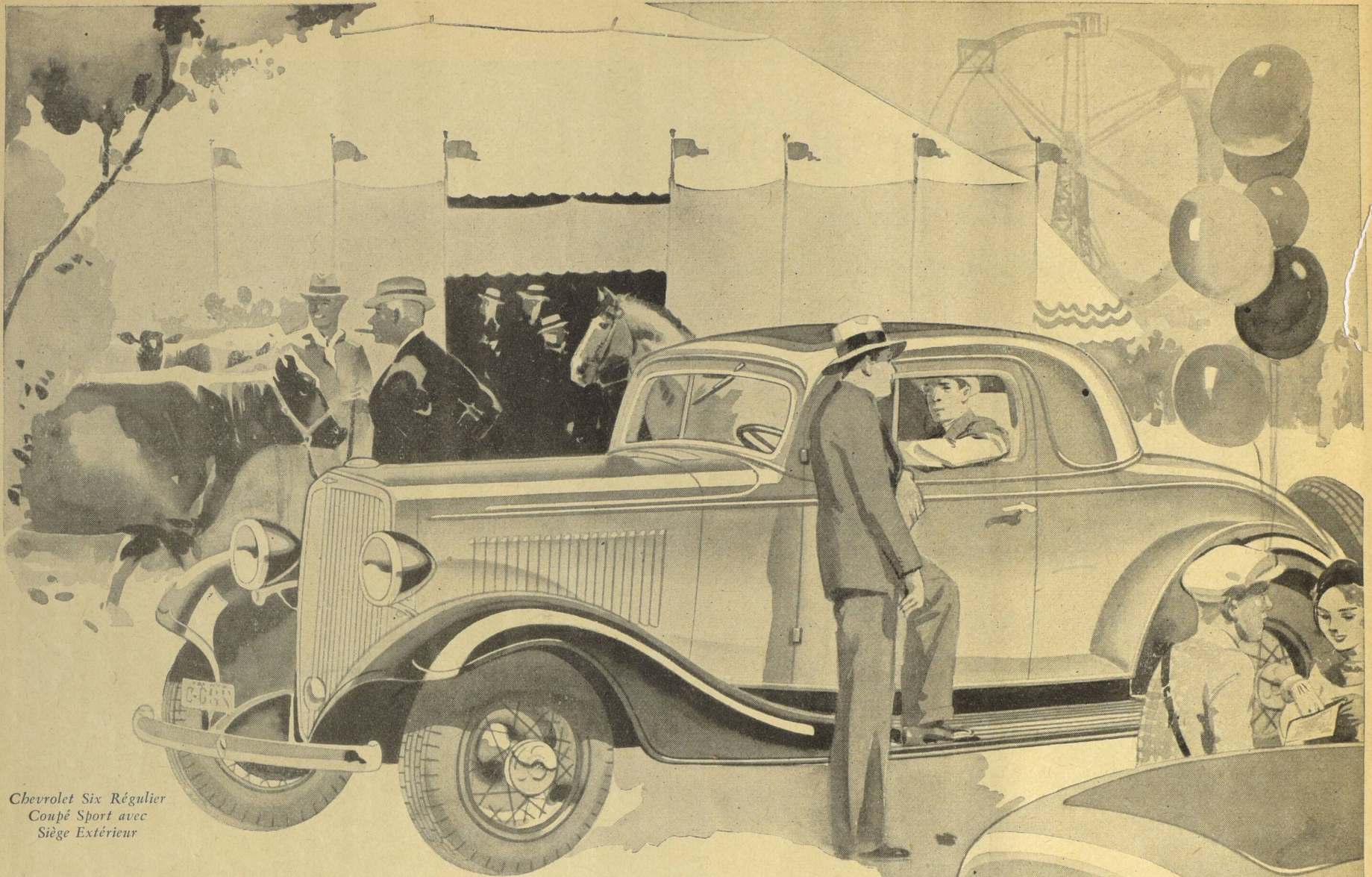
Le LIVRE DE CUISINE "MAGIC" vous sera très utile pour cuire à la maison. Copie GRATUITE sur envoi du coupon ci-dessous.



Fabriquée au Canada

"Ne contient pas d'alun". Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni ingrédient nuisible.

GILNETT PRODUCTS LP-10
Fraser Avenue, Toronto 2
Veuillez m'envoyer ma copie gratuite du Livre de Cuisine "Magic"
Nom.....
Adresse.....
Ville.....Prov.....



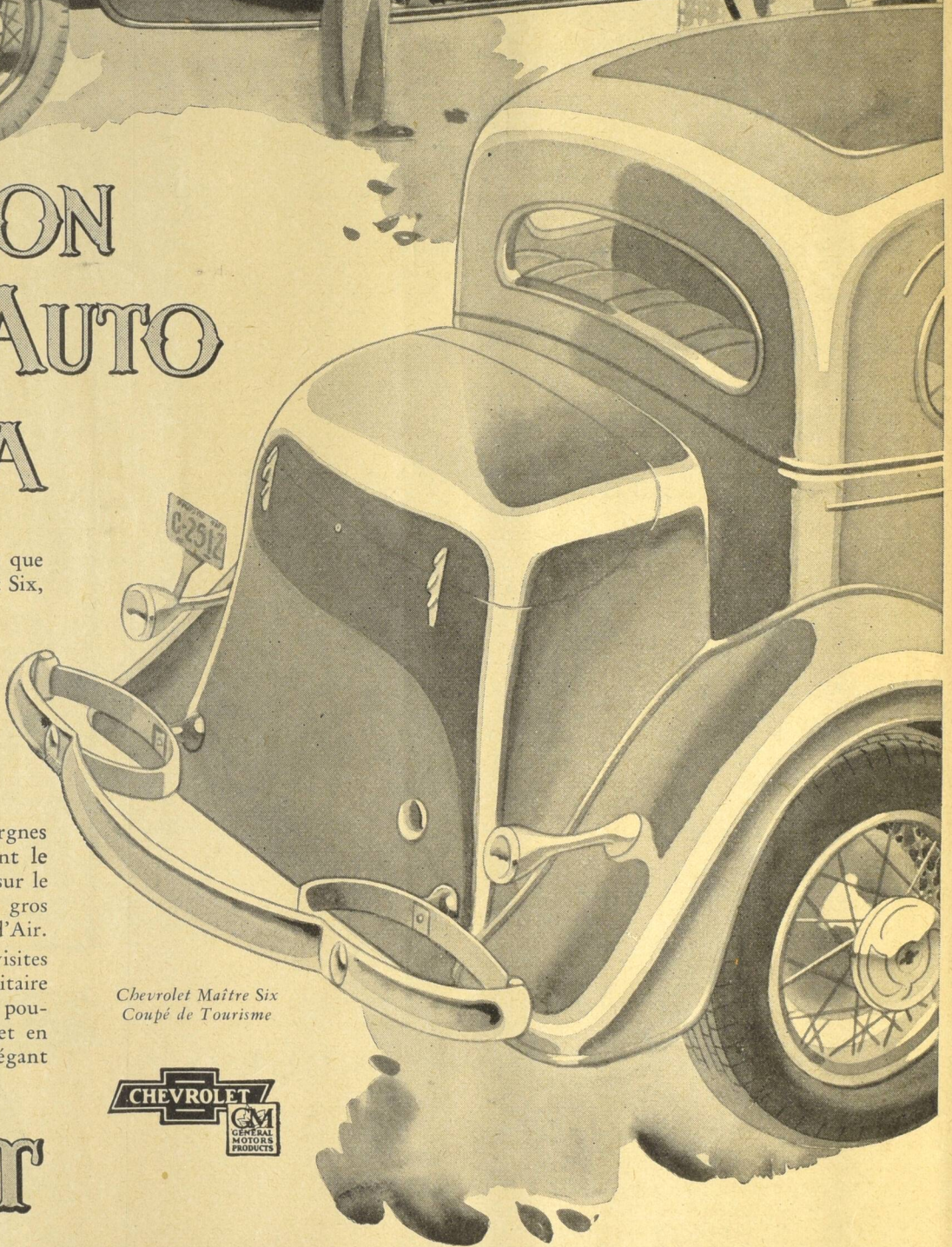
Chevrolet Six Régulier
Coupé Sport avec
Siège Extérieur

L'ATTRACTION DU PRINCIPAL AUTO DU CANADA

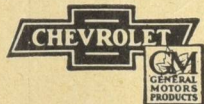
ALLEZ-VOUS à l'exposition? Si oui, il y a une chose que vous ne manquerez pas de voir—et c'est le Chevrolet Six, le plus grand leader dans les ventes au Canada. En chemin . . . sur les terrains de stationnement et aux exhibits d'autos . . . enfin, sur la grande route, au retour . . . vous verrez plus de Chevrolet que de *tout* autre nouvel auto.

Remarquez l'expression heureuse sur la figure des propriétaires de Chevrolet que vous rencontrez. Ces gens se promènent en messieurs—*et ils épargnent de l'argent*. Parlez à quelques-uns—demandez à l'homme qui conduit de vous dire un mot sur les épargnes de gazoline et d'huile du Chevrolet, sur la manière dont le Chevrolet marche et marche sans réparations coûteuses, sur le confort et l'agrément qu'il y a à se promener dans un gros Six avec Carrosserie Fisher et Ventilation Sans Courant d'Air.

Et pendant que vous êtes à l'exposition, terminez vos visites par l'inspection des nouveaux modèles chez le dépositaire Chevrolet. Allez découvrir personnellement ce que vous pouvez épargner en disant adieu à votre vieil auto usé—et en devenant propriétaire d'un nouveau Chevrolet Six élégant et économique!



Chevrolet Maître Six
Coupé de Tourisme



CHEVROLET



LOUIS FRECHETTE



HON. A. B. ROUTHIER

Louis Fréchette et Adolphe Routhier

par Marcel DUGAS *

FRECHETTE qui, à certaines heures, fut le critique le plus agressif de la littérature canadienne, suscita de nombreuses polémiques. Obéissant à ses adversaires aussi pleinement décidés que lui à la lutte et qui, pour vaincre, usaient quelquefois d'armes empoisonnées, Fréchette, doué d'un tempérament irascible, gonflé de vanité, ne souffrait pas que l'on discutât ses opinions. Lui qui parlait sans cesse de liberté de penser, il appartenait à cette classe de gens qui s'en servent pour eux-mêmes, mais la refusent volontiers aux autres. Sur ce point-là un peu veulotiste et d'une espèce fort répandue. Les plus célèbres polémiques furent celles qu'il soutint contre Routhier, Chapman et l'abbé Bailly à propos d'éducation. Cela va nous permettre d'exposer les idées de Fréchette sur un sujet considéré comme fort délicat, et dont il était

imprudent à ce moment-là de parler, à moins d'être de l'opinion courante.

Déjà, à propos de la *Voix d'un Exilé*, nous avons rappelé les critiques du juge Routhier. Nous allons y revenir parce qu'elles sont à l'origine de la présente querelle. Les éloges que Routhier adresse d'abord au poète nous paraissent aujourd'hui tellement exagérés qu'ils ont dû être écrits avec une arrière-pensée d'ironie. Et si l'ironie ne couve pas sous ses phrases, il faut croire que le critique, obéissant à la règle commune, exagérait les moindres mérites et discernait le titre de poète aux plus humbles fabricants de rimes. Cependant, il formulait certaines réserves dont s'irrita le barde de Chicago.

La *Voix d'un Exilé* n'est qu'une diatribe contre les gouvernements du pays. Jean Piquefort — Routhier — n'eut pas de peine à montrer le néant de ces vers, leur grandiloquence, la fausseté de l'inspiration, l'inanité de certains appels à la révolte. Ce qui lui valut de ter-

ribles représailles du poète malmené. Nous assistons à un jeu de massacre. Regardons-les. Comme Routhier a raison de se moquer des utopies, des légèretés de Fréchette, et qu'il fallait du courage pour oser écrire, au sujet de *Mes Loisirs*: «Pas d'originalité, ni de couleur locale. Rien qui indique que l'auteur ait jamais connu les mœurs canadiennes. Les héroïnes sont moins des Québécoises que des Parisiennes. Elles ont des mantilles de senora, des voix de mésanges, des fronts penchés etc., etc., bien populaires au pays latin. En réalité, ses chansons sont des clichés de romantisme et des «vers à ma belle» qui traînent les rues de Paris depuis deux siècles... Le défaut capital de *Mes Loisirs* est la monotonie, une monotonie persistante, qui finit par endormir d'autant mieux qu'elle est toujours accompagnée d'une sorte de balancement harmonieux».

Quand Routhier, en 1871, publia les *Causeries du Dimanche*, il y avait rassemblé ses articles sur le

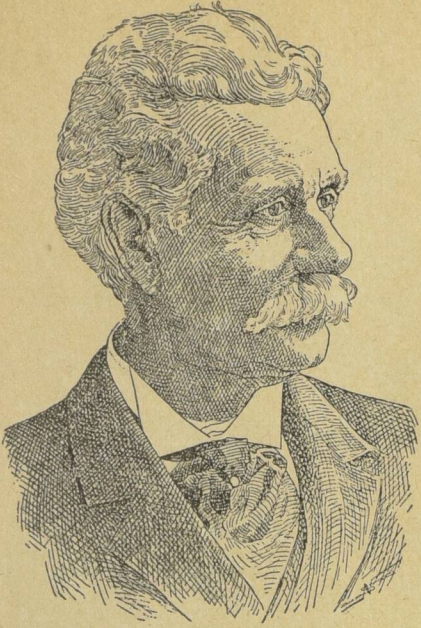
poète des *Oiseaux de Neige*. Louis Fréchette adressa une lettre ouverte à M. Routhier.

Ce dernier avait aussi écrit des poèmes et l'Université Laval lui avait décerné une couronne pour ses vers bien pensants. Fréchette se moque des mauvais vers de Routhier, et par la même occasion, de ses attaques contre les libéraux, les gallicans, de son zèle à défendre la pure doctrine, à se substituer à ses défenseurs naturels, et qui le font ressembler, dit-il, à Don Quichotte.

On sait que, dans la *Voix d'un Exilé*, Fréchette prenait les attitudes d'un révolutionnaire, qu'il ne prêchait rien moins que la chute de la Confédération. A bon droit, Routhier lui avait reproché ses parti-pris.

La question de l'annexion aux Etats-Unis était aussi un thème à disputes renaissantes. Les uns voyaient dans cette politique le salut du Canada; d'autres, parmi lesquels Routhier, scandalisés, affirmaient que ce serait la mort de la nationalité française et, qui plus est, celle du catholicisme en Amérique du Nord. Pour établir la différence qui existait entre les Cana-

* M. Marcel Dugas est l'auteur des ouvrages suivants: *Le Théâtre à Montréal*, *Feux de Bengale* (1915), *Psyché au cinéma* (1916), *Apologies* (1919), *Confins*, *Versions*, *Flacons à la mer*, *Verlaine* (1928) et *Littérature canadienne* qui valut à son auteur un prix de l'Académie française.



ARTHUR BUIES

Gravure empruntée à La Vie Aventureuse d'Arthur Buies, par Raymond Douville.

diens et les Américains proprement dits, Routhier avait recours à d'étranges classifications. Il appelait enfants de Dieu, les Canadiens, et les Américains, enfants de la terre. Fréchette raillait ce partage des élus et des damnés. Certes, il arrivait à Routhier de verser, avec des airs très sérieux, dans le ridicule. Ce faisant, il prenait soin de se couvrir du manteau des vérités éternelles. Et ses excès de zèle avaient, aux yeux des ultras, grande allure. On acclamait en lui un nouveau croisé.

L'indépendance du Canada relève aussi de «Celui qui règne dans les Cieux». Le catholicisme de Routhier est ici une sorte de quiétisme. Il ne paraît pas croire que l'effort des hommes entre pour beaucoup dans les desseins de Dieu. Il oublie la parole divine: «Aide-toi, le ciel t'aidera». Et qui peut savoir à quel moment de la vie d'une race Dieu avertit qu'il est temps de se mettre en campagne pour telle idée politique ou telle autre? Routhier est vraiment convaincu, et malgré tout ce qu'il représente, il nous apparaît un peu sot: de cette sottise consacrée par les siècles et éternelle comme eux. Nous ne lui reprochons pas d'être un homme de foi, mais de la faire servir à toutes les interprétations, de persécuter les autres hommes qui n'ont pas le bonheur de l'avoir et qui ne jouissent point aussi des avantages considérables qu'elle leur procure, même sur cette misérable terre.

L'émigration aux Etats-Unis est un autre fait divin pour Routhier. Les Canadiens, d'après lui, s'en vont aux Etats-Unis pour arracher leurs pères à l'erreur, à l'idolâtrie. Et Fréchette écrit avec une pointe d'ironie: «J'aime à vous voir montrer le bon côté des choses».

Fréchette voudrait bien que nos hommes d'Etat se rangent à cette opinion. Pour les en décider, il construit à la façon de Routhier, un syllogisme qui ne sert qu'à tourner en dérision son contradicteur: «Rien ne se fait sans la volonté de Dieu; or l'émigration se fait: donc Dieu veut l'émigration; et comme Dieu ne peut vouloir le mal, il s'ensuit que l'émigration ne peut être qu'un bien. En quoi consiste ce bien? Vous l'avez trouvé, monsieur Basile: c'est la conversion du peuple américain au catholicisme!»

Fréchette s'élève contre un homme qui ose mettre en doute la foi des libéraux, les taxe d'hypocrisie. Il lui rappelle que l'archevêque de Québec a invité des orateurs libéraux à protester contre l'envahissement des Etats du pape. Puis il termine son premier article en disant que les critiques adressées à *Mes Loisirs* ne l'ont pas indigné, que Routhier en pense beaucoup plus de bien que lui-même.

A cela Routhier répond qu'il est devenu un objet de haine pour Fréchette et que la vanité de l'auteur de *Mes Loisirs* le fait divaguer. Il a, par devers lui, une lettre reçue de Chicago qui ne lui laisse aucun doute sur l'état d'âme du poète. L'auteur des *Causeries du Dimanche* se lance dans des observations sur le style de Fréchette. «Il manque de nerf, de cohésion et d'unité». Il lui reproche ses parodies et ce petit jeu qui consiste à tronquer des phrases pour mettre à mal l'adversaire. Bien vilain petit jeu, mais Routhier et ceux qui lui ressemblent ne sont pas à l'abri d'un tel blâme. Ils l'encourent, d'ailleurs, avec une conscience légère, aussi souvent qu'ils en ont besoin pour leurs calomnies. Routhier réplique que l'ironie de Fréchette est uniforme, qu'il ne varie pas ses moyens de polémique, qu'il devient fastidieux de l'appeler Basile à satiété, tout au long de son article.

Il l'accuse de n'avoir pas compris les idées qu'il a développées dans les *Causeries du Dimanche* et, ce qui plus est, d'être malhonnête dans ses citations, de mutiler ses phrases, d'abuser d'un si mauvais procédé. Puis, il se défend de mal connaître les Etats-Unis, d'en avoir parlé sans être prêt à discourir d'un tel sujet. Il ne lui paraît pas nécessaire d'avoir vécu à Pittsburgh pour se prononcer sur la situation morale et religieuse de la grande République. Il sait l'histoire de Washington aussi bien que Fréchette. Enfin, il condamne l'attitude du poète qui s'abrite derrière un pays étranger pour juger

avec partialité les hommes de son temps, les couvrir d'injures.

Dans un chapitre intitulé: *Le Rire des Hommes et le Rire de Dieu*, Routhier avait sottement tenté de montrer que l'une des causes de la décadence française était cette disposition bien parisienne à rire et à se moquer de tout. Il ajoutait que Dieu s'en était vengé en 1870. C'était une théorie de la Providence renouvelée et qui, sous la plume de l'auteur des *Causeries du Dimanche*, servait à démontrer les malheurs de la France. (Pour son absolu dédain de la raison, M. Routhier doit maintenant occuper dans le champ des asphodèles une place enviée: la meilleure!)

Arthur Buies et Louis Fréchette firent des gorges chaudes des prêches de Routhier.

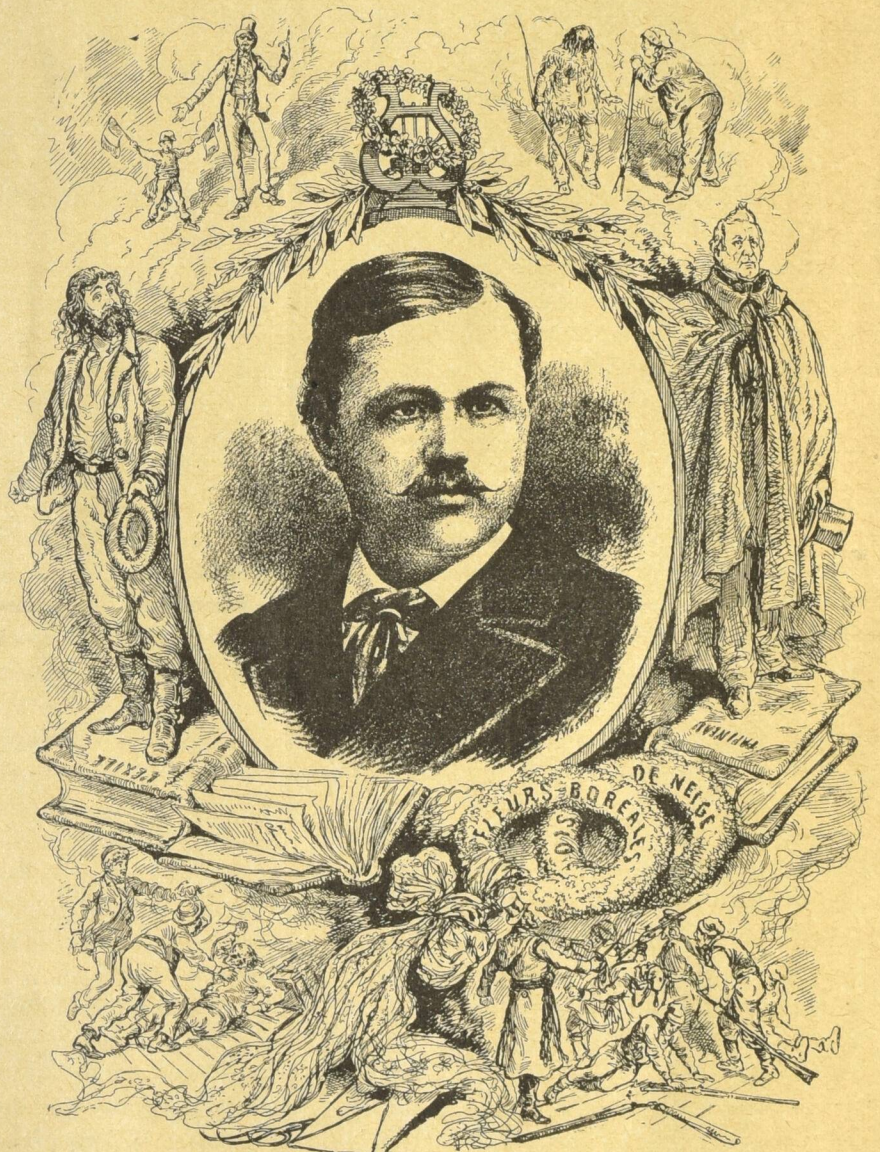
Fréchette, moins absolu dans la foi que son adversaire, raille avec raison les arguments que Routhier emploie pour expliquer la défaite de 1870. Où l'un voit le doigt de Dieu dans les événements de l'année terrible, l'autre trouve des causes humaines: défaut d'organisation et imprévoyance de l'empereur. S'imaginer-t-on que Dieu ait voulu se venger des Français parce qu'ils se sont amusés en écoutant la *Belle Hélène*? Quel plaisir de

rire d'un monsieur qui, raisonnant sur le désastre des Français leur fait crime d'avoir pris la liberté de goûter les satires de Molière, les gauloiseries de La Fontaine! Fréchette triomphe à bon droit: il est le bon sens, la vérité. Sur ce point-là, c'est lui qui a toute notre sympathie et non pas ce paladin bossuetique qui se noie dans l'arbitraire et l'absurde.

Mais cette riposte scandalise Routhier. Il demande au poète s'il nie le surnaturel, lui reproche de tout comprendre selon un ordre humain: «Supposons que vos causes naturelles expliquent tout parfaitement; ne savez-vous point qu'elles ne sont que les effets d'autres causes de l'ordre naturel et que pour faire disparaître ces effets, il faut supprimer les causes premières? L'impérite de Napoléon et le défaut d'organisation ne sont pas véritablement des causes; ce sont des moyens dont Dieu s'est servi pour punir la nation française... Comment se fait-il que la France ait cru si longtemps à l'habileté de Napoléon, et qu'elle se soit crue organisée quand elle ne l'était pas? etc., etc...»

Dieu, d'après ce juge, est intervenu dans la guerre de 70: il a vou-

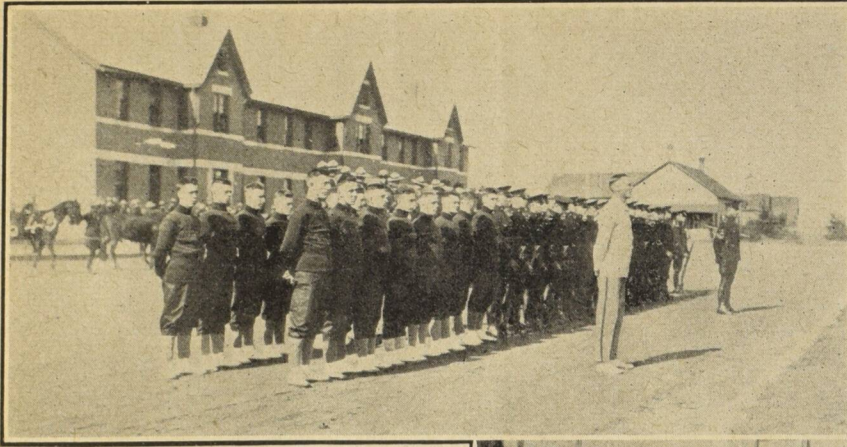
(Suite à la page 50)



LOUIS FRECHETTE EN 1880

Illustration sans signature tirée du *Canadian Illustrated*, année 1880. L'Académie française venait de consacrer l'oeuvre de Fréchette. Le poète-lauréat, ainsi qu'on l'appelait, était à l'apogée de sa gloire.

Comment on devient Gendarme de la Police Montée



Groupe de cadets de la gendarmerie à cheval dans la cour de la caserne de Régina.

LA Royale Gendarmerie à cheval du Canada est le meilleur corps policier qu'il y ait en Amérique. La valeur de ses hommes attestée par d'innombrables exploits, l'étendue et la variété de son activité, la discipline rigoureuse à laquelle sont soumis les «mounties» en ont fait une troupe prête à affronter tous les dangers, à accomplir toutes les tâches.

Depuis quelques années, l'effectif de la Police montée, comme on l'appelait autrefois, a presque doublé; il est aujourd'hui d'environ 2500 hommes. Cela tient à ce qu'on leur confie presque chaque année de nouvelles tâches. Auparavant, ils n'avaient qu'à faire respecter la loi dans les vastes plaines de l'Ouest canadien, ils ont maintenant la surveillance des territoires du Nord-Ouest et du Yukon et de six des neuf provinces du Dominion. Le Québec, l'Ontario et la Colombie britannique sont les seules provinces à maintenir un corps de police provincial.

Les autres devoirs de cette police sont les suivants: application des statuts du Dominion et du code criminel dans tout le territoire canadien, du 45e degré de latitude aux glaces polaires; secours aux autorités provinciales dans la lutte contre les drogues et la fabrication illicite de liqueurs alcooliques; aide aux ministères des Postes pour découvrir les fraudes postales; protection des Indiens contre les trafiquants; lutte contre la contrebande.

La tâche immense et variée accomplie par la Royale Gendarmerie exige de ses hommes une santé et un moral parfaits. Soumis dès le premier jour à un entraînement minutieux, les cadets doivent faire preuve d'une résistance physique peu commune. La sélection finale ne laisse que les plus aptes à remplir toutes les missions confiées à la Royale Gendarmerie.



Sous-officier de la gendarmerie à cheval, coiffé du bonnet de fourrure.

On n'admet comme cadets que des jeunes gens célibataires entre 21 et 30 ans, et ne pesant pas plus de 185 livres. Un nouveau règlement requiert au moins deux années de high school ou de collège. Il est aussi plus avantageux pour le candidat d'avoir des notions de mécanique, de dactylographie, de posséder un métier manuel quelconque, de savoir conduire une automobile, de parler les deux langues officielles du pays, le français et l'anglais.

Les cadets passent quatre mois au camp d'entraînement de Régina ou parfois, quand ils sont trop nombreux, à Rockcliffe, près d'Ottawa. La discipline est si sévère et les exercices si rigoureux que seul un homme d'un physique parfait peut y résister.

Dès 6 h. 30, lever puis exercice de gymnastique pendant 45 minutes; déjeuner; à 8 h. 30, équitation, pratique de jiu-jitsu, gymnastique, exercices d'armes et manoeuvres d'ensemble pendant que quelques cadets reçoivent des instructions détaillées sur les devoirs d'un constable, la législation du pays, etc.

Puis un quart d'heure de repos, occupé surtout à changer d'uniforme; il y a en effet un costume pour chaque exercice. On ne va pas aux cours avec le costume de gymnastique, ni à l'étable avec le costume du cours. Ensuite, pratique de tir à la carabine et au revolver; réparations de moteurs à essence, de navigation ou d'automobile. Enfin de 11 à 12 h. mouvements d'ensemble de tous les cadets sous la surveillance du commandant.

L'après-midi, à partir de 1 h. 30, est occupé par des combats à la baïonnette et pendant que les uns font des exercices militaires, d'autres soignent les chevaux, ou apprennent comment rédiger un rapport au retour d'une expédition.

Après six mois d'entraînement, le cadet obtient un premier grade qu'il conserve jusqu'à ce qu'il ait été en service durant dix-huit mois, alors qu'il est admis dans la gendarmerie. Mais les instructions ne se terminent pas là. Pendant quelques années, il travaillera constamment sous la direction immédiate d'un vétérinaire; il apprendra la routine du poste, les multiples rouages des enquêtes les plus diverses.

La Royale Gendarmerie à cheval du Canada, à cause de la valeur exceptionnelle de ses hommes, n'est surpassée par aucune force policière en Amérique. Le Canada français a fourni une bonne part de cette armée d'élite.



Peloton de la gendarmerie à cheval, en tenue de campagne.

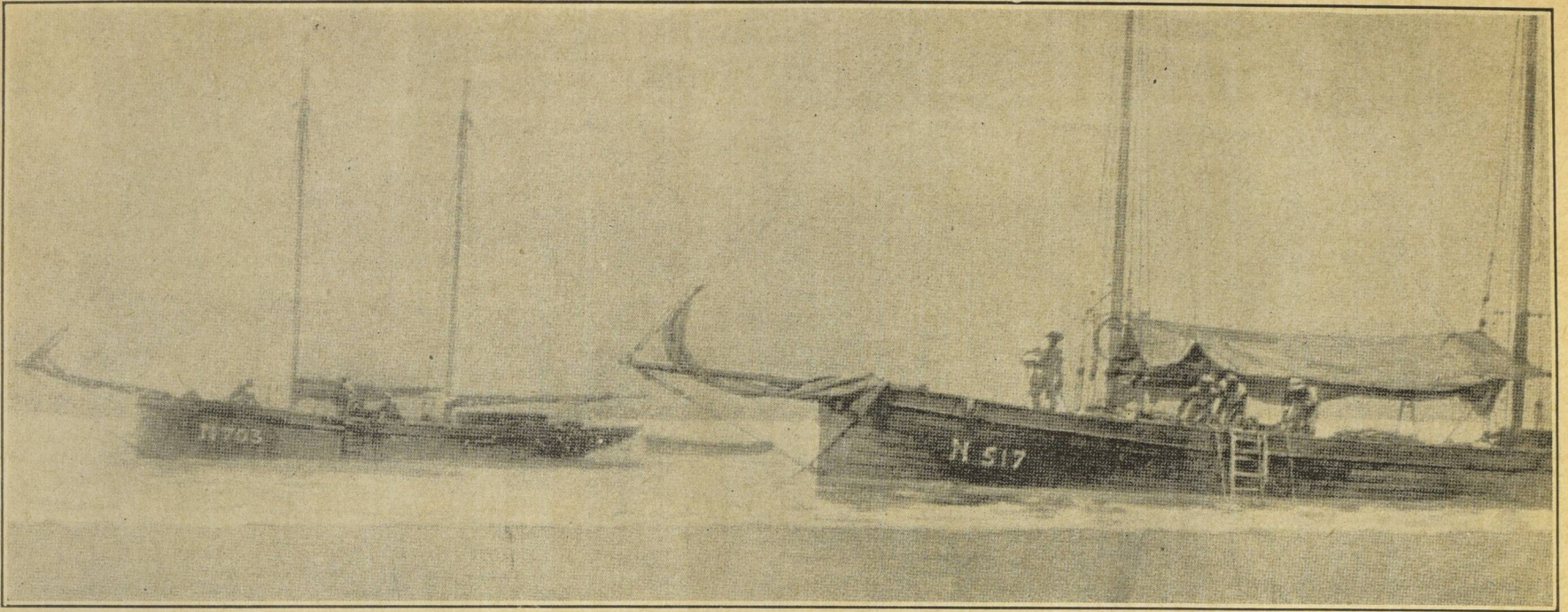
En certains endroits, les gendarmes doivent remplir les charges d'officier de police, magistrat, coroner, maître de poste, officier des douanes et quelques autres fonctions parfois très compliquées. Un «mountie» doit savoir, au besoin, plaider lui-même sa cause devant un tribunal. Tout cela nécessite des études sérieuses et un grand sens des responsabilités.

Le soir, les cadets continuent leur travail. Ils rédigent soigneusement leurs notes ou préparent leurs vêtements. Des examens ont lieu fréquemment sur les sujets déjà traités.

Les jours de congé sont le samedi après-midi et le dimanche.



Gendarme de la police montée, coiffé du Strathcona, de faction devant un édifice fédéral.



Les voiliers dont on se sert dans toutes les mers pour la descente des scaphandriers à la recherche d'huîtres perlières, de trésors ou de carcasses de navires engloutis.

L'Electro - Aimant Plongeur

Invention de Maurice BRODEUR*

ANCIEN ELEVE DE L'ECOLE POLYTECHNIQUE DE MONTREAL.

Le 6 mai dernier avait lieu, à la piscine municipale du Palais Montcalm, à Québec, l'intéressante démonstration d'une invention électrique susceptible d'applications pratiques des plus utiles. L'inventeur Maurice Brodeur, a donné au nouvel appareil le nom d'ELECTRO-AIMANT PLONGEUR. Il en a construit lui-même un petit modèle qui a servi à cette expérience faite en présence de journalistes. A différentes profondeurs, en commençant par 3 pieds et en allant jusqu'à 10 pieds, l'inventeur retira de l'eau les objets de fer et d'acier qu'un aide avait jetés au fond de la piscine. Des tenailles, une paire de pinces, un marteau et une petite plaque d'acier pesant deux livres furent retirés de la masse d'eau avec la plus grande facilité. Chaque fois que l'électro-aimant plongeur était descendu au fond de la piscine et que le courant d'une batterie de huit piles sèches ordinaires était établi, au moyen d'un commutateur, l'aimant attirait et retenait l'objet qui était remonté sans difficulté; le courant électrique était alors interrompu et l'électro-aimant relâchait l'ob-

jet dans la main de l'expérimentateur. La même expérience fut répétée au cours de l'été dans les eaux du fleuve Saint-Laurent.

Monsieur Brodeur a communiqué le résultat de son travail et de ses expériences au «Conseil National des Recherches» et au ministère de la Marine, à Ottawa.

Voici quelques notes encyclopédiques que présente l'inventeur sur des phénomènes particuliers des aimants et qui servent de principe à son invention de l'électro-aimant plongeur.

Aimants Naturels

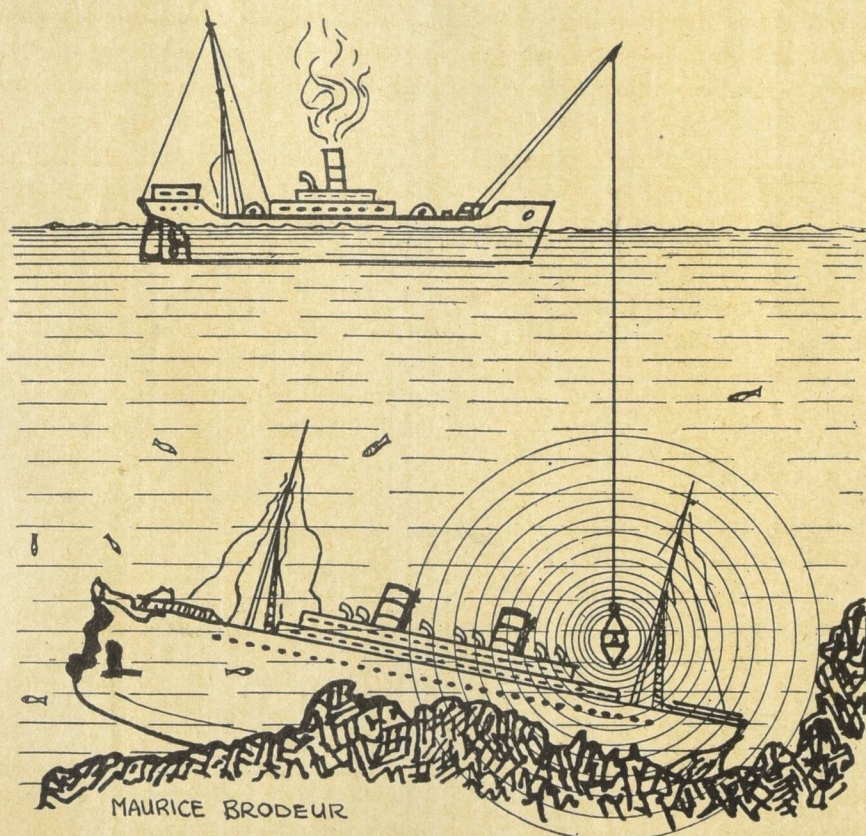
Les aimants naturels, que l'on appelle encore *pierres-d'aimant*, se trouvent abondamment dans la nature; ce sont des minerais de fer désignés sous le nom d'*oxyde magnétique* ou *fer oxydulé* (magnétite). On le trouve principalement en Suède et en Norvège où on l'emploie comme minerai pour la fabrication du fer. C'est de tous les minerais de fer celui qui contient la plus grande quantité de ce métal. Il donne la meilleure quali-

té de fer connue et joue un rôle très important dans les arts métallurgiques. Ces minerais de fer ont la propriété d'attirer et d'attirer les substances appelées *corps magnétiques*, tout particulièrement le fer à l'état pur, la fonte, l'acier, le nickel, le cobalt. Ces deux derniers corps ont la propriété de s'attirer notablement mais beaucoup moins que le fer et ses dérivés. D'autre part, tous ces métaux ne sont pas les seuls sur lesquels peut agir la *force magnétique*; beaucoup d'autres substances sont sensibles à son action, mais très faiblement.

Expériences Délicates

La connaissance de ce phénomène résulte d'expériences délicates exécutées par le physicien français Charles-Auguste de COULOMB (1736-1806). Ces expériences furent reprises plus tard par deux autres physiciens français, Alexandre-Claude LE BAILLIF (1764-1831) et Antoine-César BECQUEREL (1788-1878). Ces observateurs ont reconnu que certaines substances, outre celles déjà indiquées, sont attirées par la force

(Suite à la page 53)



* M. Maurice Brodeur, dont nous avons déjà reproduit dans La Revue Populaire de juin un article intitulé: Les muets parleront, est né à Montréal où il fit ses études à l'Ecole Polytechnique. Il fit la guerre dans l'armée canadienne. A son retour au pays, il se fixa à Québec où il est fonctionnaire au Ministère de la Voirie.

La vignette ci-contre représente un bateau équipé d'un électro-aimant plongeur puissant pour localiser un navire submergé. Tout autour de l'aimant s'exerce une "force magnétique" représentée graphiquement par les cercles concentriques.

La Baguette des Sorciers Modernes

Par Fernand de Verneuil

IL Y A quatre mille ans, l'empereur chinois Yu découvrait des sources à l'aide d'une baguette fourchue qu'il tenait entre les mains; c'est le premier «sourcier» dont les anciens chroniqueurs fassent mention. On a probablement utilisé ce procédé encore avant lui et, d'après les ouvrages fort documentés, des Pères Deschales et Ménétrier, l'usage de la baguette hydroscopique serait extrêmement ancien. Ce sont peut-être les qualités de cet objet — ou de celui qui s'en servait — qui ont donné naissance par la suite à la légende de la baguette des fées.

Il faut cependant arriver jusqu'au dix-septième siècle pour avoir des documents positifs sur l'emploi de la fameuse baguette et nous voyons alors un simple paysan français, Jacques Aymar, natif de Saint-Véran dans le Dauphiné, découvrir par ce procédé des eaux souterraines, des métaux et même... des meurtriers.

A la foire de Beaucaire, en l'année 1692, il désigna en effet, avec sa baguette, entre douze prisonniers suspects, le véritable assassin d'un cabaretier de Lyon et de sa femme. L'affaire fit grand bruit et toute l'Europe se passionna dès lors pour la baguette divinatoire. Une petite branche fourchue, principalement de coudrier, faisait l'affaire; maintenue délicatement entre les index des deux mains, elle s'agitait et tournait quand on passait au dessus de sources souterraines, ou de gisements métalliques.

La chose fut nettement prouvée en bien des circonstances mais on la nia tout de même ou bien on l'expliqua au petit bonheur des idées personnelles. Robert Fludd attribua son mouvement à des sympathies occultes, Gaspard Schott affirma que le diable la faisait tourner. M. de Saint-Jean qui était cartésien dit que son mouvement provenait d'esprits et de corpuscules, et le Père Kircher, lui, nia le fait tout simplement.

Aujourd'hui, après des expériences sensationnelles et concluantes, la baguette divinatoire d'autrefois tend à devenir l'instrument de recherches d'une nouvelle science exacte: la Radio-Tellurie.

Voyons maintenant quelques faits et quelques personnes.

A peu près à l'époque de Jacques Aymar, vivait dans le petit village français de Séon, près de Marseille, un enfant du nom de Jean-Jacques Parangue et qui semblait doué de facultés extraordinaires.

Par la suite, devenu berger et passant de grandes journées dans les champs, il découvrit ainsi de nombreuses sources souterraines mais si une plaque de verre était interposée entre le sol et ses yeux, il ne

vince de Kesroan, est encore plus extraordinaire. Son regard traverse facilement l'écorce terrestre à de grandes profondeurs et lui permet de découvrir des sources en des endroits où des géologues n'ont cependant rien pu trouver; elle décrit avec précision la nature des diverses couches du sol, chose que les sondages confirment ensuite.

Cette étrange personne compte les pièces de monnaie enfermées dans une bourse et voit les gens au travers des murailles; un jour elle vit une personne sortir d'une maison construite sur le versant de la colline opposée à celui où elle était, soit donc en travers d'une énorme masse de terre. N'y a-t-il pas dans cela quelque chose de merveilleux et de comparable aux rayons X comme puissance de pénétration?

Un des plus fameux «sourciers» fut l'abbé Pierre Richard, né à Tession, en France, le 2 février 1822, qui découvrit une grande quantité de sources dans des endroits où l'on n'en soupçonnait pas et donna ainsi de l'eau à de nombreux villages. Un article de l'«Indépendant de Saintes» daté du 14 mars 1861 qui les mentionne est un document précis en la circonstance.

Il semble que la France, si riche en talents divers, le soit également en hommes doués du singulier pouvoir de trouver les sources cachées; en voici encore un, l'abbé Gabriel Lambert, originaire de Nice où il demeure actuellement et qui réalise de véritables prodiges.

Il y a trois ans, au printemps de 1930, il fut appelé par le syndicat d'Initiative de Fréjus pour trouver de l'eau dont on avait grand besoin dans la région. Tous les géologues et hydrologues s'accordaient à dire qu'il n'y en avait point et pourtant, l'abbé Lambert en découvrit à l'aide, non pas de la traditionnelle baguette, mais d'un pendule formé d'un petit corps pesant attaché à un fil. Ce pendule se mit à tourner vigoureusement à un certain endroit et l'abbé déclara nettement ceci: «Vers 60 pieds de profondeur il y a une nappe d'eau assez importante mais vers 120 pieds il y en a une beaucoup plus grande et dont le débit sera, pour commen-

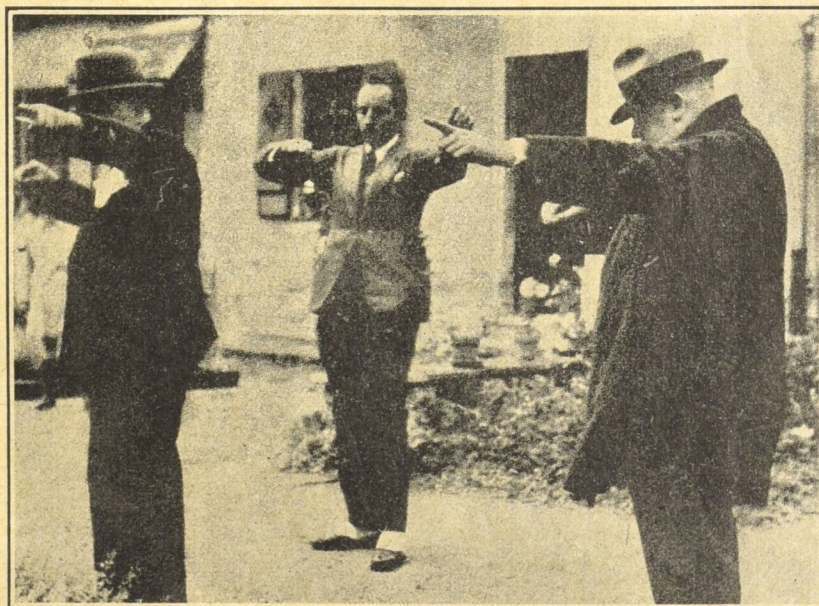


Reproduction d'une ancienne et curieuse gravure montrant l'emploi de la baguette divinatoire pour la recherche des métaux précieux il y a cinq cents ans.

res; il trouvait les sources sans baguette, il les voyait distinctement au travers du sol. La première fois que cela lui arriva, il vit une telle masse d'eau qu'il prit peur en criant: «Je suis perdu, je vais me noyer!» On crut qu'il était fou.

voyait plus rien. Voilà donc un garçon à qui des lunettes auraient été non seulement inutiles mais nuisibles.

Plus près de nous, une syrienne nommée Hanné-Naim et qui vit probablement encore dans la pro-



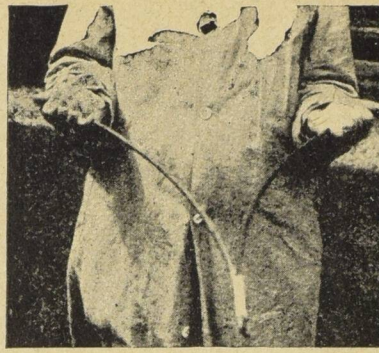
La recherche du lingot d'or caché dans une propriété près de Paris, recherche faite principalement avec l'aide du pendule et qui a été couronnée de succès.



Comment on se sert du pendule.



L'Abbé Gabriel Lambert, sourcier français qui a accompli des faits extraordinaires..



Une manière de tenir la baguette divinatoire pour les recherches.

cer, d'au moins cinq litres (un peu plus d'un gallon) à la seconde.

Incrédule, la municipalité refusa de faire les travaux et l'abbé les entreprit à ses frais. Or, la première nappe fut trouvée à 55 pieds et la deuxième à 115. C'était une précision qui stupéfia tout le monde. Bien d'autres découvertes du même genre sont à l'actif de l'abbé Lambert que les Anglais désignent comme étant le plus fameux sourcier français.

Tout récemment, le 19 juin 1933, une curieuse expérience a été faite — toujours en France — pour mettre à l'épreuve les capacités des chercheurs de sources ou de métaux précieux dans l'épaisseur du sol. On a caché, dans une propriété des environs de Paris, un lingot d'or du poids de vingt-six livres et une douzaine de sourciers ont pris part au concours de recherche. Les uns se servaient de la baguette et les autres du pendule.

L'expérience commença vers onze heures et demie du matin; une heure plus tard les chercheurs qui avaient parcouru pas mal de terrain se concentrèrent tous dans un carré d'environ cinquante pieds de côté et enfin cinq d'entre eux indiquèrent des points qui, en réalité étaient à une dizaine de pieds en moyenne du fameux lingot.

Le résultat était excellent car toutes les précautions avaient été prises pour bien cacher le lingot et la superficie de terrain à explorer était d'importance.

On pourrait multiplier ces exemples presque à l'infini et l'on est donc bien obligé d'admettre qu'il ne s'agit pas là de supercherries ou de charlatanisme mais bien d'une science qui n'en est encore qu'à ses débuts, qui tâtonne avec des moyens et des appareils rudimentaires mais qui se développera certainement un jour dans des proportions que l'on ne peut encore soupçonner.

Sera-ce pour le bien ou le mal de l'humanité? la question est épi-

neuse, d'autant plus que l'homme emploie rarement, autant dire jamais ses découvertes pour son seul bien. Le jour où l'on trouvera à volonté l'or, l'argent et tous les autres métaux, qui gisent certainement en énormes quantités dans le sous-sol, leur valeur tombera à zéro ou à peu près. D'autre part, la surabondance de matériaux transformables en armes de guerre ne sera pas de nature à faciliter l'avènement de la paix universelle. Le bien que peuvent faire les sourciers ou plutôt les sorciers modernes ne sera-t-il pas, dans ces conditions, largement surpassé par le mal rendu possible par leurs découvertes?

Actuellement la question d'intérêt prime toutes les autres et des congrès se réunissent de temps à autre pour l'étude active de ce qu'on appelle aujourd'hui la Radio-Tellurie. Dès 1912, la pratique de la baguette divinatoire prit une grande extension en Allemagne et il est à présumer qu'elle se continue encore plus activement dans d'espoir de se procurer ainsi des matériaux d'armement.

En 1913 l'Académie des Sciences, en France, avait déjà nommé une commission de savants pour étudier scientifiquement la baguette divinatoire préconisée de toute ancienneté par les magiciens, sourciers, sorciers, astrologues et bacillogires. En juin 1932, un M. Massé exposait à l'Académie d'Agriculture les travaux du docteur Henri Moineau sur la radiotellurie et la chose était prise en ferme considération.

En principe le docteur Moineau avait dit: La Radiotellurie est une nouvelle science physique de recherche des mines, des eaux souterraines par les ondes hertziennes qu'elles émettent; ces ondes on

doit pouvoir les capter et je les capterai!

Il l'a fait en maintes circonstances et en particulier dans celle-ci: près de Toulon il décela un courant d'eau souterrain passant à soixante pieds de profondeur dans lequel il y avait le bacille dysentérique. Les sondages et l'analyse confirmèrent la chose.

Une science nouvelle est en voie de naître de tout cela, la géophysique basée sur la résistance au courant électrique des différents gisements ou roches dans le sous-sol. On a ainsi découvert des mines de sel en Alsace, du charbon dans le sud-ouest de la France et du nickel au Canada où cette méthode a été, de plus, employée pour l'étude du sol dans la construction de barrages et de tunnels.

Le docteur Moineau dont il vient d'être parlé prétend que les chances de réussite sont de 90 à 95 pour cent ce qui est merveilleux et dépasse de loin les résultats obtenus jusqu'ici par les prospecteurs géologues; il vient d'être officiellement chargé par le Gouvernement de l'Algérie de la recherche de points d'eau en des endroits d'élevage où elle fait actuellement à peu près défaut. C'est dire toute la confiance qu'on attache aujourd'hui aux méthodes issues d'une baguette divinatoire qui a sans doute fait brûler autrefois quelques pratiquants comme sorciers.

Au Canada où le sous-sol est particulièrement riche en minéraux et en métaux de toutes sortes, l'emploi de la baguette divinatoire pourrait sans doute révéler d'extraordinaires surprises. Il pourrait très probablement faire, du jour au lendemain, quelques millionnaires de plus...

Il est assez curieux, en la circonstance, de remarquer une fois de plus que la science moderne ne fait souvent que les reprendre; en les perfectionnant, des procédés connus de toute antiquité. La baguette divinatoire des anciens sourciers est un de ceux-là.

Est-il possible de prédire l'avenir ?

Ce que dit Mme de Grigny

Dans son confortable studio, sobrement mais artistiquement meublé, un soir, à la tombée de la nuit, je suis parvenue à joindre Mme de Grigny. L'auréole de mystère qui l'entoure, la renommée presque universelle dont elle jouit étaient bien propres à exciter ma curiosité.

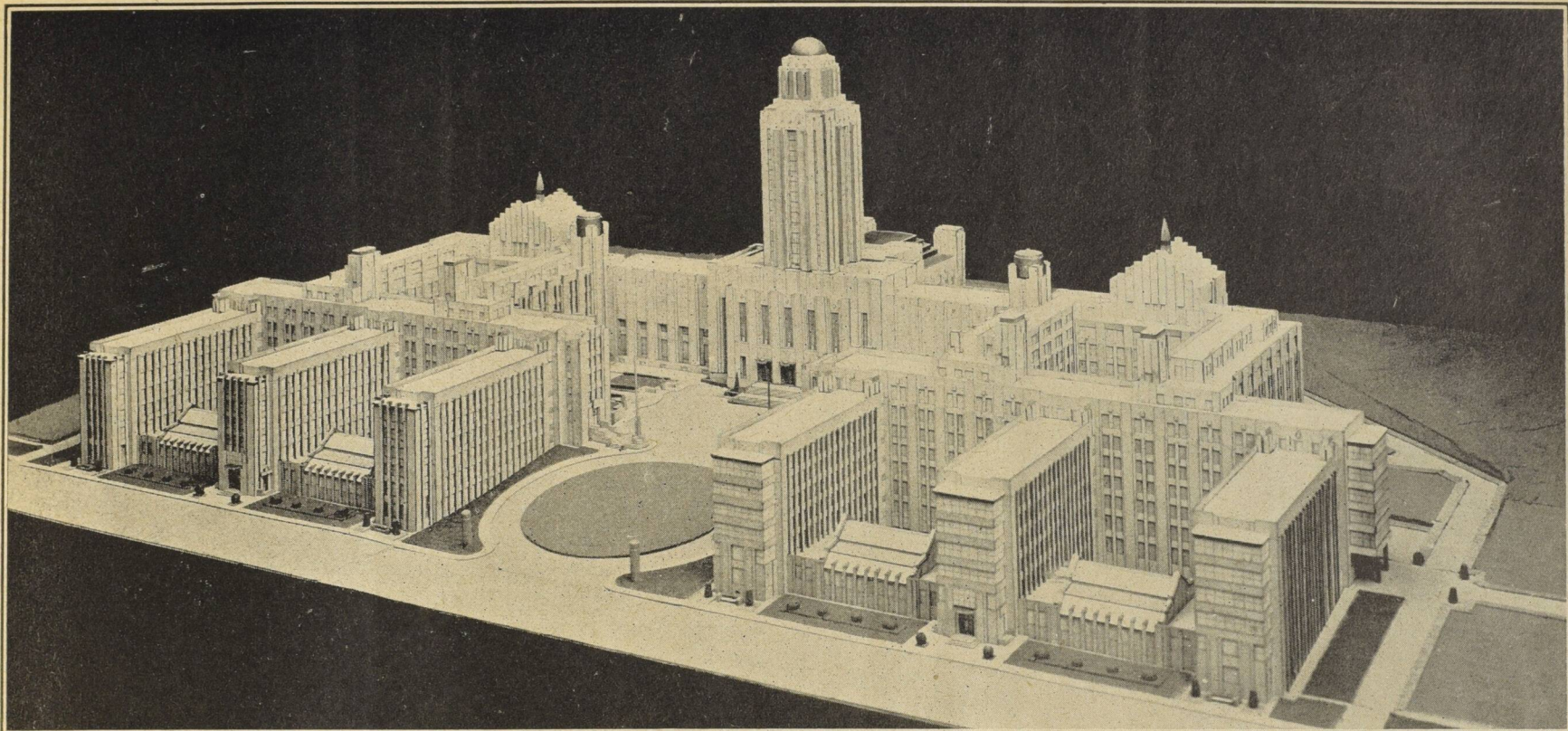
Mme de Grigny a sans doute deviné ma pensée; elle parle maintenant, sa voix chaude glisse en inflexions douces:

—Vous semblez sceptique; est-il indiscret de vous demander quelle raison vous amène ici, sinon la curiosité?

—J'ai toujours été, Madame, foncièrement matérialiste, je m'en excuse devant vous. A parler crûment, la possibilité de prédire l'avenir m'a toujours paru une absurdité incompatible avec la raison pure et tout juste propre à séduire les esprits faibles et superstitieux...

—J'apprécie votre franchise.

Ces dernières années, les découvertes médicales de quelques grands savants ont posé devant notre esprit le problème de la complexité du cerveau humain. Leurs travaux ont reconnu et expérimentalement démontré l'existence d'une faculté paranormale, d'un inconscient psychologique dominant de son influence occulte les moindres faits de notre vie quotidienne. La psychanalyse a accompli un grand pas sur le chemin de la vérité; les dernières recherches spiritistes ont dissipé le mystère qui entourait encore les régions inexplicables du mécanisme humain. Tout être, vous le savez, sans doute, est formé d'un corps physique, soumis aux lois naturelles de temps et d'espace, et d'une âme, corps élémentaire ou éthérique, dont l'apprentissage rationnel, le développement progressif peuvent conduire au phénomène de double vue que vous niez. Chacun de nous possède en lui, à l'état latent, un sens extrêmement impressionnable, ne se manifestant qu'à de rares intervalles, dans des circonstances exceptionnelles, quelquefois même jamais. Certains êtres, mieux doués que d'autres, sous ce rapport, constatent dès leur prime jeunesse des phénomènes de double vue, paraissant surnaturels au commun des mortels. Une lutte journalière, un travail constant peuvent, seuls, pour ces privilégiés, permettre une vision claire et précise du monde suprasensible.



L'Université de Montréal, telle qu'elle apparaîtra, une fois terminée. Maquette de M. Ernest Cormier, architecte et ingénieur.

Le Salut de l'Université par la Loterie

par Louis Sabourin

CETTE idée d'une loterie fut lancée, en avril 1932, par *La Revue Populaire*. Certains universitaires trouvèrent cette idée baroque; d'autres impie. Elle a cependant fait du chemin depuis lors. A la même époque, le *Quartier Latin*, organe officiel des étudiants de l'Université de Montréal, demandait à son tour qu'on instituât une loterie pour sauver l'université. En septembre de cette année, nous trouvons la même idée, reprise et relancée par *l'Autorité*, hebdomadaire de Montréal, qui écrit: «L'unique moyen de sortir l'Université de Montréal du pétrin, en donnant même un coup de main aux autres universités, est tout trouvé. C'est la création d'une loterie provinciale pour fins universitaires. La loi interdisant les loteries au Canada est une manifestation de puritanisme d'antan et devrait être abrogée. Si les autres provinces n'en veulent pas, au parlement fédéral d'adopter une loi permettant à chaque province d'agir comme elle l'entendra dans ce domaine. Il fut un temps où la province de Québec fut la seule à n'être pas prohibitionniste et à démontrer qu'elle seule avait du bon sens, puisque les autres ont tour à tour renié la sacro-sainte sécheresse.» Ce journal rapporte ensuite le cas de l'Université du Chili qui, grâce à sa loterie, s'est construit de magnifiques pavillons, paye géné-

reusement ses professeurs et offre aux étudiants des avantages exceptionnels.

Mais il n'est pas nécessaire d'aller chercher si loin des exemples. Nous lisons dans le *New York Times* du 27 août 1933 que quatre loteries ont été organisées à son bénéfice par l'université Harvard, la plus grande et la plus célèbre université américaine.

Le Sénat du Canada, défenseur comme tous les sénats du monde de la morale bourgeoise, s'est prononcé en faveur des loteries. Le gouvernement français, par l'article 136 de la loi de finances du 31 mai dernier, a institué une loterie nationale dont les conditions d'organisation et les modalités devraient être adoptées par la commission chargée des opérations de notre loterie universitaire. Clément Vautel, dans le *Journal*, reprenait dernièrement l'idée d'une loterie des arts plastiques et décoratifs, en vue de l'exposition de Paris de 1937.

Entre temps, les chantiers de l'Université restent fermés (ils le sont depuis le mois de novembre 1931!) et des millions de dollars canadiens prennent la route de Saint-Jean de Terre-Neuve et de Dublin. Car aucune loi ne saurait empêcher les gens, riches ou pau-

vres, malgré toutes les raisons morales qu'on puisse opposer à la loterie, de tenter leur chance à ce jeu. La preuve, nous la trouvons ces jours derniers dans un article du *Boston Sunday Post* qui débute ainsi: «Canada, the second largest purchaser of racing sweepstakes tickets in the world, is being flooded with fake lottery tickets and the gullible public are sending millions of dollars into the pockets of a band of racketeers.»

Des projets de loterie nationale reparaisent à l'horizon de tous les pays. Qu'attendons-nous pour organiser la nôtre, défendre le contribuable canadien facile à duper (gullible) contre les entreprises des escrocs et sauver enfin notre malheureuse Université?

■

Nous écrivions aux premiers mois de 1932, dans cette revue: «L'Université de Montréal eût pu être sauvée par la Commission des écoles catholiques de Montréal. Mais le projet fut rejeté par toutes les ligues de propriétaires de la ville et de la province ecclésiastique de Montréal qui demandaient qu'on enquêtât d'abord sur les finances de l'Université.

Quel est ce projet?

Autoriser la commission des écoles catholiques de Montréal à prêter à l'Université la somme de \$3,500,000 dont le gouvernement provinciale garantirait le paiement des intérêts et le remboursement du capital. Quant à l'entretien de l'Université, y pourvoirait une taxe de deux cents (2¢) par cent dollars sur les biens immeubles des propriétaires canadiens français et catholiques de la province ecclésiastique de Montréal.

Mais quoi faire si, encore une fois, le projet échoue? Il y a toujours la ressource de la LOTERIE... Ah! Nous savons très bien qu'on a peur du mot et de la chose. Mais pourquoi? Des loteries, n'en fait-on pas ouvertement, dans notre province même, pour des hôpitaux, des refuges, des instituts et des cliniques? Et que dire de tous les billets de loterie qui se vendent dans la province de Québec au bénéfice des hôpitaux d'Irlande et d'ailleurs? Les spéculations en bourse, les obligations à lots et à remboursements, les courses courues à l'étranger, autant de loteries tout cela.»

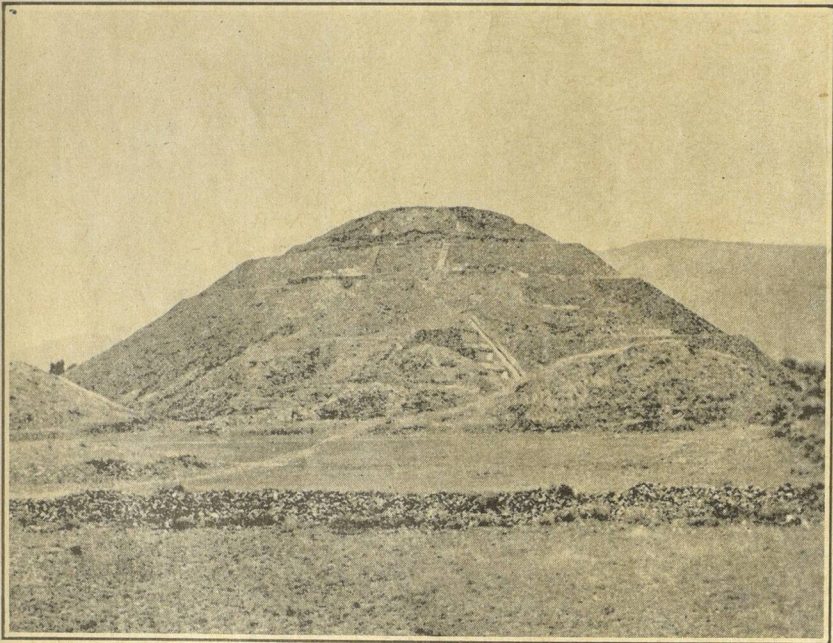
Le gouvernement provincial fait généreusement sa part, mais qui peut croire qu'il fera voter par les chambres les millions dont l'Université aura encore besoin avant d'être architerminée?

Au delà du

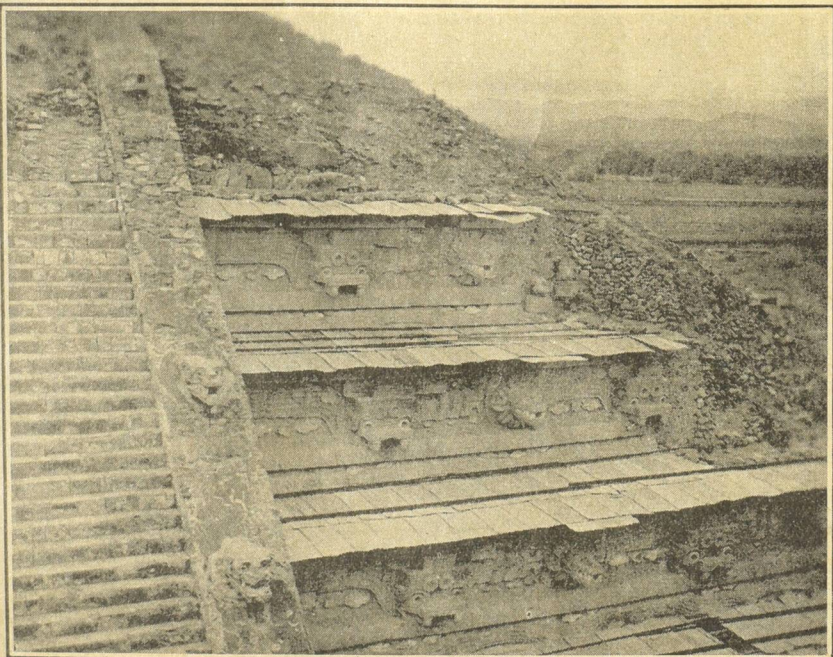
par Jacques ROUSSEAU
de l'Institut de Botanique
de l'Université de Montréal



Un canal de Xochimilco, la Venise des Aztèques. Le lac était dépourvu d'îlots à l'origine. Les Indiens les construisirent en relevant par endroits le lit du lac. Il en est résulté un véritable labyrinthe de canaux.



La Pyramide du Soleil à San Juan Teotihuacan, construite probablement par les Tolteques vers le septième siècle. Cette pyramide est un peu plus large à la base que celle de Chéops, en Egypte, et d'un travail plus délicat.



Têtes de serpents stylisés provenant d'une pyramide récemment déblayée à San Juan Teotihuacan.

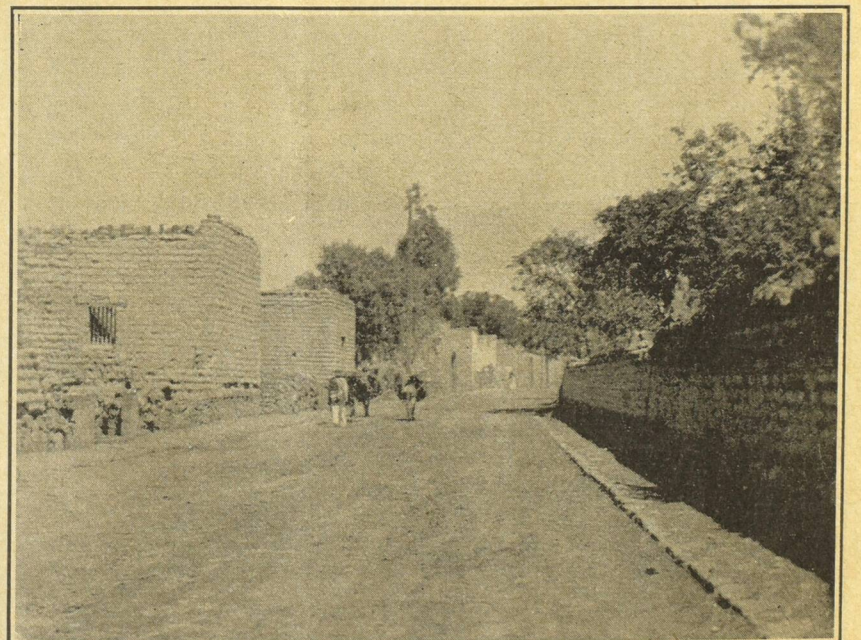
LE TRAIN vient de traverser les eaux boueuses du Rio Grande... Depuis quelques heures déjà, le paysage nous annonce l'approche du Mexique. Une grande plaine sans vallonnements, couverte d'arbustes déprimés, de cactus épineux et de magueys, les *Centenaires* de nos parcs, qui poussent ici comme des mauvaises herbes; et une chaleur accablante.

Si le paysage ménage des transitions, il n'en subsiste pas moins un contraste violent entre les Etats-Unis et le Mexique. Le Mexique, c'est le pays du soleil, de la musique, des loisirs pour rire et chanter. Le long des rails galopent des *caballeros* coiffés de larges *sombreros*, un *sarape* multicolore sur l'épaule. D'espace en espace, un *ranchero*, une *hacienda* ou une *villa*, petits villages qui groupent des maisons de chaume ou d'*adobe*, brique de terre séchée au soleil.

Après quelques heures, la chaleur suffocante qui nous a accueillis dans le Texas s'atténue. Nous escaladons le plateau central, haut de cinq à sept mille pieds. Il n'y a plus qu'une saison, le printemps. Quelques centres importants: Monterrey, Saltillo, San Luis Potosi. Pour bien connaître le Mexique, il faut voir ces villes. San Luis Potosi particulièrement nous

réserve un pittoresque que l'on ne retrouve plus entièrement dans la cité cosmopolite de Mexico. Des églises nombreuses à façade sculptée, des maisons multicolores plantées sur le trottoir, à portes monumentales en bois massif et ouvrant sur une cour intérieure remplie de fleurs, le *patio*. Un va-et-vient continu: des musiciens ambulants chantant d'un ton mélancolique en s'accompagnant de la guitare; des ânes ensevelis sous leur charge, déambulant clopin-clopat. Tout autour de la ville, une plaine d'aspect aride, où poussent des cactus aux grandes fleurs rouges ou jaunes et des magueys, qui servent à la fabrication du *pulque*, une espèce de bière, et du *mezcal*, une liqueur alcoolique très forte. Pour aride que semble cette plaine, elle n'en produit pas moins de tout, pourvu qu'on l'irrigue. Cette zone presque désertique recèle toutefois des oasis, tel Labor del Rio, un vallon verdoyant où croissent des pêchers, des figuiers, des manguiers et des noyers.

Dans la région de San Luis, il ne pleut pratiquement jamais; mais à Mexico, douze heures au sud, l'été est la saison des pluies. Vers quatre heures, tous les jours, éclate un orage qui dure une partie de la nuit et qui inonde la banlieue. Le lendemain, avec le lever du soleil,



Chimalhuacan, un village mexicain typique près de Mexico. Les maisons et les murs sont en "adobe".

Rio Grande

Notes prises au cours
d'un récent voyage
d'étude au Mexique

le ciel s'éclaircit et l'on peut voir se détacher dans le ciel bleu le cône enneigé du Popocatepelt.

A quelques milles de Mexico, se trouve Xochimilco, une merveille de travail des Indiens. Là se trouvait un grand lac, peu profond. Les mexicains entreprirent d'y construire des îlots en relevant par endroits le lit de ce lac. Il en est résulté un dédale de canaux bordés de verdure. Le dimanche, les jouvenceaux viennent y conter fleurette à leurs dulcinées sous la surveillance vigilante des parents.

Depuis le fond de la préhistoire, Mexico est une métropole religieuse. C'est à peu de distance de la ville que se trouve la basilique de la Guadalupe, qui appelle des pèlerins de tous les coins du pays. C'est en plein coeur de la ville actuelle de Mexico, là où se trouve aujourd'hui la cathédrale, que se dressait, avant l'avènement du catholicisme, le temple des Aztèques. C'est également à peu de distance de la cité que se trouvent les grandes pyramides de San Juan Teotihuacan, construites probablement par les Toltèques vers le septième siècle et abandonnées sept siècles plus tard lors de la conquête des Toltèques par les Aztèques. Ces pyramides sont construites de petites pierres taillées. La Pyramide

du Soleil, la plus importante, repose sur une base dépassant de quelques pieds la Pyramide de Chéops, la plus grande de l'Égypte. Elles sont depuis quelques années l'objet de fouilles. Les pyramides elles-mêmes n'ont rien livré. On ne sait pas encore si elles étaient des tombeaux ou de simples autels. Mais les nombreux tumulus qui bordent ces grandes constructions renferment des fresques, des statuettes et des objets utiles au culte. Le sol lui-même, dans le voisinage, est littéralement couvert de fragments de poteries et de pointes d'obsidienne qui servaient d'armes et d'instruments tranchants avant l'arrivée des *Visages pâles* en Amérique.

Ces débris sont les seuls vestiges de civilisations qui connurent la splendeur. Elles ne laissèrent malheureusement aucune littérature écrite; à peine quelques légendes ont été recueillies par les premiers explorateurs. Les descendants des peuplades qui autrefois possédèrent ce sol ont perdu tout contact culturel avec leurs ancêtres. Mais, de ces civilisations il reste une oeuvre qui ne peut périr, la conquête de plusieurs plantes domestiques, particulièrement le maïs, géniales trouvailles biologiques auxquelles l'humanité est si redevable.

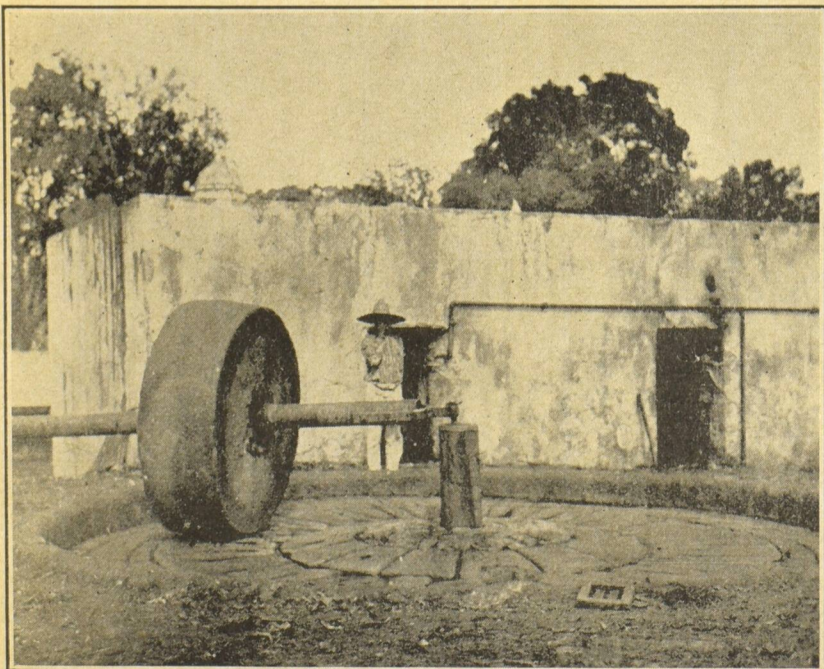
Jacques ROUSSEAU



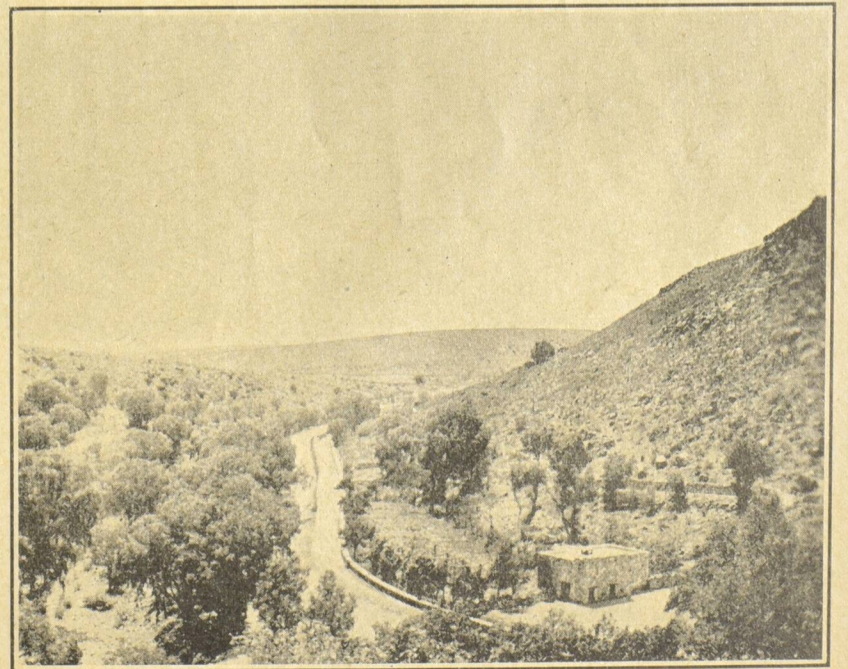
Cuernavaca, petit village de la zone subtropicale près de Mexico. Rue typique des petites villes mexicaines.



Au premier plan, des magueys (Agave) dont le liquide sert à la fabrication du pulque et au second plan, des cactus nopal (Opuntia), dont le fruit sert à la fabrication d'un sucre.



Pressoir à maguey dans un fabrique de mezcal. La meule est mue par un mulet.



Dans la campagne de San Luis Potosi: l'aqueduc. Coteaux et vallons typiques du plateau mexicain.



P
O
U
R
L
A
R
U
E

WORTH

Lainage sport, jupe et chemisette détachées.

PHOTOS
Exclusives à

P
O
U
R
L
E
S
O
I
R



Robe en organdi blanc garnie
d'une ceinture rubans.

WORTH



ANN HARDING

LA colonie du cinéma de Hollywood, où ne se rencontraient autrefois que des acteurs et des actrices partis de rien, compte aujourd'hui, depuis la guerre et les révolutions qui ont accompagné et suivi celle-ci, de nombreux artistes qui ne seraient aucunement déplacés dans la société la plus fermée du monde. On y voit des membres de grandes familles nobles, des aristocrates qui se déguisent sous des noms d'emprunt et des descendants des plus grandes familles américaines de la politique et de la finance. Il se peut très bien que certains de ces artistes qu'on nous donne pour de grands personnages n'aient pas plus de sang-bleu dans les veines que vous et moi, car les agents de publicité ne se gênent pas pour faire de la plus obscure danseuse une parente du tsar de Russie ou de George Washington, mais la parenté des quelques acteurs et actrices que nous allons vous donner ici est strictement authentique. Nous passerons les autres sous silence.



ELISSA LANDI

L'Aristocratie de Hollywood

Par FRANCINE

Prenons par exemple le cas de Una Merkel, une nouvelle venue déjà célèbre. Una Merkel est sans l'ombre d'un doute une parente éloignée du plus grand Américain, Georges Washington. Sa parenté, toute compliquée soit-elle, est incontestable, son arrière-grand-mère étant la cousine germaine de la mère du premier président des Etats-Unis. Cela suffit, toutefois, pour faire de cette actrice un des grands noms de Holly-

comte Zenardi Landi qui adopta la future étoile. La famille se rendit alors en Angleterre où fut élevée Elissa et où elle épousa John Lawrence, avocat, avec lequel elle est d'ailleurs encore mariée.

Warren William évite de parler de sa famille, parce qu'il vit maintenant sous un nom qui n'est pas le sien. Son vrai nom est William Krech, étant le neveu de Alvin William Krech, ancien président de l'Equitable Trust Co., et direc-



DIANA WYNYARD

wood et lui permettre de pénétrer dans la société la plus «ritzy» de la capitale du cinéma.

La plus grande dame de Hollywood (et de beaucoup) est pourtant Elissa Landi qui n'est autre que la petite-fille de l'impératrice Elisabeth, femme de feu l'empereur François-Joseph d'Autriche. Mais bien que sa mère fût la propre fille de l'impératrice, l'empereur refusa toujours de la reconnaître. Encore toute jeune fille, cette fille d'une impératrice épousa Richard Kuhnelt qui fut le père d'Elissa. Celui-ci mourut quelques années après la naissance d'Elissa et Mme Kuhnelt se remaria au

teur de nombreuses compagnies de chemins de fer. A son retour de la guerre, Warren se rendit chez son oncle qui lui offrit une grosse part de sa fortune s'il lui jurait de rester célibataire. Warren ayant refusé parce qu'il était éperdument épris de Helen Barbara Nelson, son oncle le déshérita.

Maureen O'Sullivan descend, elle, de Daniel O'Connell, le célèbre libérateur de l'Irlande.

Que diriez-vous maintenant si l'on vous apprenait que Jean Harlow appartient, par sa mère, à la famille Poe qui donna aux Etats-Unis l'un de ses plus grands écrivains, le plus grand peut-être, Ed-



CONSTANCE BENNETT

gar Allan Poe. La blonde platine en est d'ailleurs très fière.

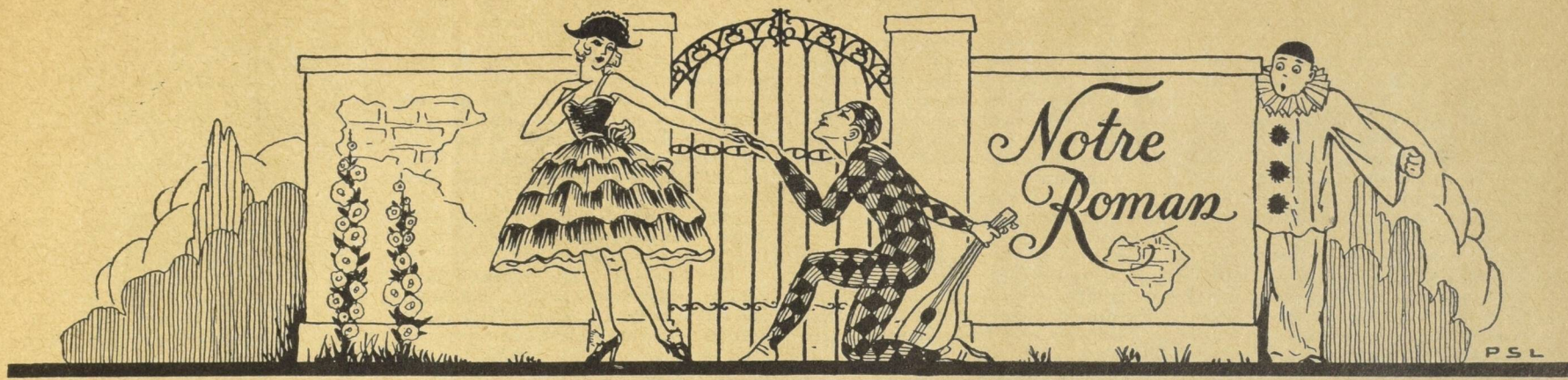
Sari Maritza, la célèbre actrice cosmopolite qui peut jouer dans plus de quatre langues, a une liste de parents vraiment impressionnante. Son père est l'un des plus grands agents de change de l'Angleterre. C'est le major Walter Nathan, président du Peking Syndicate, avec bureaux à Londres et en Chine.

Que dire encore de toutes ces actrices, comme Gloria Swanson, les Bennett, Pola Negri, Mae Murray, qui épousèrent d'authentiques comtes, marquis et princes?

Tout cela n'empêche que la maison la plus snob, la plus fermée, de Hollywood fut, jusqu'à ces temps derniers, celle des Fairbanks-Pickford dont l'hôtesse était une petite Canadienne de Toronto. Tous les personnages qui arrivaient à Hollywood sont toujours allés présenter leurs hommages à Mary Pickford, Douglas Fairbanks et Charlie Chaplin.



MADGE EVANS



INEDIT

COMPLET

Ton Coeur est à Moi

Par Marcelle Davet

I

Il y avait cinquante ans de cela...
Cinquante ans que Pierre de Mérange, après une de ces folies de jeunesse où tout avait failli sombrer — jusqu'à l'honneur même du vieux nom — était venu échouer, tel une lamentable épave, dans cette Amérique lointaine.

Derrière lui, tout un passé: famille, patrie, amitié, amour; ce qui, depuis le berceau, avait été la pure essence de sa vie.

Il était le pauvre errant, plus déshérité cent fois que celui qui tend la main au bord des routes. Ayant possédé les biens de ce monde, il sentait mieux leur absence. Ayant eu un père très doux, une mère dont le coeur brûlait de tendresse, l'horreur d'être orphelin le déchirait. Pour avoir fait ruisseler sur ses doigts le fleuve d'or ces mêmes doigts dénudés, en gardaient la marque. Et d'avoir tout connu, tout goûté, lui laissait l'éternelle soif des félicités perdues.

Pour être tombé si bas, il ne gardait pas une âme vile.
Le désir des possibles rachats le tenait.

Il avait fui. Entre le monde, ce qui lui restait de famille, et cette France tant aimée, il avait accumulé les barrières, jeté les voiles du départ et de l'oubli. Jusqu'à son nom dont il supprimait la particule, retranchait la couronne comtale, pour n'être plus rien que Pierre Mérange — un exilé — qui demandait à la terre nouvelle de lui refaire, avec une nouvelle âme, une nouvelle vie.

Pauvre et seul. Mais avec cela, une volonté d'acier, des muscles de fer, un cerveau solidement équilibré et l'esprit d'un homme qui, s'étant mal conduit, a regardé ses fautes en face, comme pour leur dire: "Vous ne me faites plus peur."

A des intentions si loyales, la destinée avait répondu par des bienfaits.

Après des heures pénibles, ayant côtoyé des tentations, des précipices, ayant connu la faim, le froid; ayant fait des métiers divers — les plus humbles, les plus obscurs — Pierre Mérange fixa définitivement son destin. D'employé quelconque devenu chef de bureau, comptable, puis secrétaire d'un de ces riches marchands de café, qui sont les rois du Brésil, il s'était vu enfin, grâce à son travail, à ses belles qualités d'honnêteté et de conscience, devenu l'associé, puis le gendre de Pedro del Rica.

Parti de rien; arrivé au sommet.
Cinquante ans de cela!

Dans le vaste bureau de travail où il se tenait, seul, tandis qu'une foule élégante emplissait sa maison, Pierre de Mérange évoquait le passé.

Des accords de musique joyeuse montaient jusqu'à lui. En bas, dans le grand salon resplendissant de lumières, on fé-

taient les vingt et un ans de sa petite nièce, cette belle France del Rica dont son amour et son orgueil avaient fait une petite reine. Reine par l'esprit, par la beauté, par l'argent.

Il n'avait qu'elle, et il l'adorait.

Morte la jeune épouse que sa volonté plus que son coeur avait conquise. Et mort le fils chéri, avec l'épouse de son choix. Un tragique accident d'automobile les avait fauchés tous les deux. Ainsi, dans cette belle vie de conquérant les fleurs de deuil avaient poussé. Tout n'avait pas été que sourire; le fragile bonheur humain se bâtit, hélas! à travers bien des larmes.

Cependant, regardant en arrière, au soir mélancolique de sa vie, le vieillard ne se plaignait pas. Remplaçant les tendresses perdues, ressuscitant les chères figures à jamais évanouies, il y avait France.

A elle seule, France était tout. Rien qu'à dire son nom, il avait chaud au coeur.

Cette fille d'un neveu de sa femme, cette étrangère par le sang, par la race, il la sentait sienne, cependant. Il l'avait élevée avec amour. De ce jeune être malléable, il s'était plu à pétrir le coeur et le cerveau. Son nom même, ce nom jolier de France, c'est lui, qui, à son baptême, l'avait imposé, en souvenir de la patrie lointaine, de la famille et de la race.

Jadis, une autre petite fille l'avait porté, une petite fille blonde dont il possédait le tendre coeur. Mais ce coeur fragile, il l'avait déchiré, meurtri...

A distance, le vieillard revivait ses courtes fiançailles avec sa cousine France Delly. Il s'y était engagé, attiré par le charme des grands yeux bleus, par la nouveauté de la chose; mais il était demeuré le jeune fou que grisent les faciles plaisirs et que toutes les passions entraînent.

Par sa faute, après une dégradante aventure dont le souvenir, malgré tant de jours écoulés, lui mettait encore le rouge au front, ces douces accordailles s'étaient rompues.

La douleur de France, ses larmes, son amour, le temps, la famille, les circonstances sans doute en avaient eu raison, car il avait appris plus tard, beaucoup plus tard, qu'elle s'était mariée à un de ses cousins, un autre de Mérange; et, plus tard encore, qu'elle était veuve, sans fortune, avec un petit garçon à élever.

Comme c'était vieux tout cela! à peine demeurait-il un reflet dans l'âme de Pierre Mérange.

De vivant, de réel, il n'y avait que cette petite nièce orpheline, cette descendante de la branche pauvre des del Rica, de ceux qui, n'ayant pas l'âme des conquistadors, n'avaient réussi en rien.

Mérange prit l'enfant misérable et il en fit une reine des temps modernes.

Tout ce qu'elle avait lui appartenait: son luxe, ses toilettes, ses bijoux, son auto, les chevaux à demi-sauvages qu'elle se plaisait à monter, en vraie amazone, à travers les plantations immenses. Le monde, qui devinaient en elle la future héritière de tant de biens, l'adulait et l'encensait.

L'héritière? Oui, sans doute, l'héritière, mais... pourtant...

Mérange, à ce point précis de ses pensées, eut un demi-sourire. Oui, sans doute, l'héritière, mais... pourtant...
Là-bas, dans un coin de France, à un endroit quelconque d'une grande ville, qui était un des plus beaux ports de ce pays, il y avait encore, qui sait? une très vieille femme qui, jadis, avait été une petite fille blonde, aux yeux bleus, et il y avait aussi un beau garçon, en lequel se continuait la race, un beau garçon qui était un Mérange, comme lui.

L'héritière?... Oui, sans doute; mais l'autre n'avait-il pas des droits aussi?

Dépouiller France del Rica, jamais! Renoncer à enrichir Gaston de Mérange en avait-il, moralement, le droit?

Le vieillard alluma une cigarette, contempla un instant les spirales bleues qui montaient en volutes jusqu'au plafond. Sa pensée se précisa, imagina un avenir encore lointain, où les deux images de France et de Gaston se confondaient, s'unissaient, selon le désir secret de son coeur.

S'étant levé, il ouvrit le tiroir de droite du grand bureau de chêne et en retira une large enveloppe sur laquelle, en français, étaient écrit ces mots:

"Ceci est mon testament".
Il le posa devant lui, médita un court instant et peut-être allait-il relire ses dernières volontés, lorsqu'on heurta légèrement à la porte.

Il rejeta l'enveloppe au fond de sa cachette, ferma le tiroir avec vivacité et tout aussitôt une gracieuse apparition surgit sous la haute portière de velours pourpre.

—France! appela le vieillard. Pourquoi as-tu quitté le bal, mon enfant? Est-ce que tu ne t'amuses plus?

Deux bras câlins se nouèrent à son cou:

—Je ne m'amuse jamais tout à fait quand vous n'êtes pas là, répondit la belle jeune fille. Oncle Pierre, pourquoi vous enfermez-vous? Vous n'êtes pas malade?

Un peu de lassitude se peignit sur les traits de M. de Mérange.

—Cette musique, ce bruit de danse, de rire, de propos, ce n'est plus de mon âge, avoua-t-il. Je me suis senti fatigué et j'ai regagné mon antre, acheva-t-il d'un ton plus gai. Mais j'ai eu tort, puisque, de ce fait, une ombre a passé sur ta joie.

—Un ombre, non, une inquiétude. Je vous ai cru souffrant, c'est pourquoi je me suis permis de monter. Mais vous êtes là, bien portant. Dieu merci! Je suis heureuse, oncle Pierre.

Elle posa ses lèvres sur les cheveux blancs de Mérange. Il rendit le baiser avec une sorte de tendresse fervente, puis se levant il dit:

—Redescendons, mon enfant; je vais te reconduire moi-même à tes danseurs.

Quand ils pénétrèrent dans le salon resplendissant de lumières, lui, le grand vieillard au fier visage altier, elle, la belle jeune fille blonde, aussitôt tout bruit cessa, les danses s'interrompirent et, d'instinct, tous les regards se tournèrent vers le couple admirable qu'ils formaient.

—France! Enfin, vous voilà!

France se retourna vers celui qui venait de parler et, moqueuse, elle dit:

—Me croyez-vous perdue pour une pauvre petite absence de dix minutes?

—Des siècles!

—Vous suis-je donc à ce point indispensable que, moi partie, un bal ne vous intéresserait plus? Vous êtes assez joli garçon cependant pour ne point rencontrer d'inhumaine, et assez bon cavalier, pour que, à défaut de moi, les partenaires ne vous manquent pas.

Il dit, dédaigneux.

—Oh! les autres...

—Il y a des femmes délicieuses dans ce bal.

—Je ne sais pas.

—Comment? vous avez des yeux cependant... et même très beaux.

—Ils ne voient que vous.

Elle sourit, un peu émue par l'ardeur chaude de la voix.

—Eh bien, fit-elle coquette, regardez-moi. Ce n'est pas défendu.

Il dit, sourdement.

—Vous êtes belle, France!

Elle tressaillit.

Une pensée soudaine lui fit un visage d'angoisse et un instinct, plus fort que sa volonté, l'obligea à prononcer ces mots:

—Je suis belle, parce que vous me voyez dans un décor de luxe et de fête, parce que le destin m'a fait naître et vivre dans un milieu d'élégance et parmi des privilégiées. Je suis belle parce que je suis riche; mais si j'étais pauvre, Carlos?

Dans les grands yeux levés vers lui, le jeune homme crut voir monter l'ombre du doute, une inquiétude non dissimulée et comme la crainte de ce qu'il pouvait penser. Il répondit, sincère:

—Je vous aime, France; si c'est pour vous un jeu de me le faire dire, soyez satisfaite. Je vous aime et je ne conçois pas un avenir où vous ne seriez point.

Elle insista:

—Vous aimez l'héritière de Pierre de Mérange; mais imaginez-moi dépouillée de tout, privée de tout, n'étant plus rien qu'une orpheline, humble entre les plus humbles, — ce que je devrais être en somme, sans la charité de mon oncle; — me voyez-vous ainsi, Carlos?

Il affirma.

—Je vous aime pour vous-même. Pourquoi me faites-vous l'injure d'en douter?

—Pardonnez-moi si je vous ai blessé; et comprenez, oui, comprenez, Carlos,

l'horreur qu'il y a pour une femme à s'imaginer qu'elle n'est qu'une proie.

—Une proie convoitée, délicieusement convoitée, oui, France, jeta-t-il avec feu. Mais non pour un peu d'or vulgaire, ah! je vous le jure!

Il l'entraînait, tout en parlant, hors du vaste salon trop plein de monde, vers l'intimité complice du boudoir d'à-côté. Quand ils furent seuls, dans la demi-obscurité de la pièce et qu'il l'eût fait asseoir sur le divan aux molles soies, il s'agenouilla devant elle:

—France, murmura-t-il, ma petite cousine France, toujours je vous ai aimée. Enfants, nous avons joué ensemble; adolescents, nous avons mêlé nos rêves. Vous m'avez demandé brutalement si je vous aimerais, pauvre, abandonnée, privée de tout. Je ne vous imagine pas ainsi. Vous êtes belle, et il faut à votre beauté un décor de luxe, la clarté des diamants, l'atmosphère de fêtes, tout cet enivrement, dont vous jouissez depuis que vous êtes consciente de vous-même, et dont je suis certain que vous ne sauriez pas vous passer.

—C'est vrai, avoua-t-elle. J'ai besoin d'être riche, comme on a besoin de l'air pour respirer. Je ne pourrais pas, pour rien au monde, renoncer à ce fleuve d'or qui coule dans mes doigts.

Elle acheva, avec une douce ironie:

—Que voilà bien l'inconscience féminine! Je demande aux autres ce que je ne suis pas capable d'éprouver! Je veux qu'on m'aime pour moi-même. Et moi, je me sens incapable de faire, pour l'homme le plus aimé, le sacrifice de ma fortune.

—Vous savez, France, qu'à côté de vos fabuleuses richesses, tout ce que je possède ne fait de moi qu'un demi-pauvre!

—Mais puisque je suis riche pour deux misères.

Il soupira.

—Comme vous savez mal aimer!

—Je suis sincère; puissiez-vous l'être autant que moi, vous qui m'avez affirmé tout à l'heure que vous me voudriez encore si je n'étais qu'une mendicante. Ah! si j'avais cette croyance merveilleuse que je suis aimée vraiment, aimée pour moi-même et non pour les beaux millions de mon oncle Pierre!

—France, oh! France, comment vous prouver, vous donner la foi... une foi totale en mon cœur qui depuis si longtemps ne bat que pour vous.

Une minute, elle contempla l'homme toujours agenouillé. Le beau front blanc, sous l'or foncé des cheveux, les grands yeux aux reflets changeants, la finesse des traits, toute cette beauté masculine, un peu trouble, qui manquait de caractère et de netteté, mais n'en était pas moins prenante, la séduisit. Elle dit d'une voix changée:

—L'amour? Je ne sais pas très bien ce que c'est... j'ignore quel en est le vrai visage... mais je suis bien tentée de croire qu'il a pris le vôtre ce soir.

—Ah! France! vous m'aimez? dites que vous m'aimez!

Elle eut un joli sourire de mystère.

—Peut-être...

—Alors, quand me permettrez-vous de parler à M. de Mérange? Si vous acceptez d'être ma femme, je vous supplie, France, de ne pas retarder mon bonheur.

Elle fit, taquine:

—Êtes-vous si sûr d'être heureux avec moi? Je suis fantastique, capricieuse, autoritaire.

Il jeta, avec ardeur:

—Vous êtes "vous"! et je vous aime, telle que vous êtes.

Elle appuya, sur le front pâle levé vers elle, une petite main volontaire.

—Il faudra m'obéir, toujours. Il faudra être à genoux...

—N'y suis-je pas?

—Je n'admets point d'avoir un maître; jamais je n'aurai un cœur d'esclave, entendez-vous, Carlos?

De la sentir consentante, de voir enfin si proche ce qui était le rêve unique de sa vie, lui emparadisait l'âme, et des paroles qu'elle disait, s'il entendait le son, il ne percevait pas le sens.

D'ailleurs, que n'eût-il promis, à quoi ne se serait-il pas engagé, ce soir, pour aboutir à cette chose merveilleuse: son mariage avec la plus riche héritière de Rio?

Il prit la douce main qui pesait à son front et la porta à ses lèvres.

—Vous êtes une petite reine, dit-il avec douceur; et vous règnez sur ma

vie. Moi, je n'ai pas d'orgueil et je veux bien être esclave.

Alors, elle prononça lentement les paroles qu'il attendait depuis de si longs mois, les paroles qui lui ouvraient le paradis des félicités humaines.

—Je vous permettrai peut-être de parler à mon oncle, Carlos... plus tard... un peu plus tard... faites-moi crédit encore... Attendez.

Il se releva. La certitude du triomphe un instant alluma dans ses yeux une brève lueur.

France ne la vit pas. Elle était levée aussi et toute proche de lui, — presque plus grande, — ayant conscience des paroles dites à cette minute, la sensation de l'irréparable la fit brusquement tressaillir.

Il se méprit et interrogea:

—Vous avez froid?

D'un geste tendre, il l'attira contre lui. La chair délicate, les épaules nues frissonnèrent. France réalisa avec une sorte de stupeur, qu'à ce bref contact elle éprouvait un trouble où ne se mêlait nulle joie. Pourquoi? Carlos l'attirait physiquement et malgré ce qu'elle lui avait dit tout à l'heure, elle le croyait sincère. N'avait-elle pas de cœur? Était-elle incapable d'aimer? La fortune lui avait-elle à ce point appauvri l'âme qu'elle ne sut point sentir autre chose que les réalités brutales des matériels plaisirs? Mécontente d'elle-même, elle regarda le jeune homme. Une fois de plus, elle le trouva beau. Un instinct violent la bouleversa; rassurée, elle se dit: "Je l'aime". Et le baiser de Carlos, — le premier baiser d'amour qui frôlait son visage, — acheva de la convaincre.

Dans le vaste salon, maintenant désert, ils se retrouvaient seuls: l'oncle et la nièce; le vieillard, un peu las de cette soirée mondaine, la jeune fille encore vibrante du plaisir qu'elle avait pris, des compliments reçus, de tout cet encens, qui au cours de cette nuit de fête était monté vers elle, enivrant et doux.

Ils se sourient, heureux, l'un de la joie de l'autre, l'autre de son propre bonheur.

—Es-tu contente, France? interrogea Mérange. Quel succès!... ma petite reine avait une cour choisie, ce soir. Il m'a semblé voir papillonner autour d'elle tout ce que la jeunesse de Rio compte de plus brillant et de plus haut placé. Jusqu'à Carlos qui m'a paru empressé auprès de toi, un peu plus qu'il ne l'eût fallu pour être tout à fait correct.

—Oh! protesta-t-elle, entre cousins.

—Un cousin fort éloigné. Et vraiment, si vous ne portiez le même nom, je serais tenté de croire que cette parenté est illusoire, car elle se perd dans la nuit des temps. Mais il se sert de ce titre pour t'approcher davantage et essayer de te conquérir. C'est logique et très humain. Tu es trop belle pour qu'un homme de l'âge de Carlos puisse rester indifférent devant toi. Et puis...

Il hésitait, par scrupule, ayant horreur de médire de ses semblables. Ce fut elle qui jeta brutalement:

—Il est pauvre et je suis riche. C'est bien là votre pensée, mon oncle?

—Je l'avoue. Peut-être mon jugement, en ce qui concerne Carlos, est-il faux; mais je le considère, jusqu'à preuve du contraire, comme un paresseux, incapable du moindre effort, un jouisseur avide de tous les plaisirs, et, en ce qui te concerne, je te le dis à regret, ma petite fille, mais je le crois attiré vers toi beaucoup plus par l'attrait de ta fortune que par ton charme même.

Un voile de tristesse s'était répandu sur le mobile visage de France et elle paraissait souffrir.

—Je ne voudrais pas te faire de la peine, reprit le vieillard qui l'observait surpris. Mais je considère qu'il est de mon devoir de te mettre en garde contre les entreprises de certains intrigants, pour lesquels le mariage n'est en somme que "la belle affaire". Je ne suppose pas qu'aucun engagement te lie à ton cousin Carlos...

Il s'arrêta, considérant une minute le visage fermé de sa nièce, les lèvres closes comme sur un secret. Car France ne parla pas. Qu'attendait-elle cependant pour révéler, se confier? Pour protester contre le soupçon injurieux que le vieillard faisait peser sur Carlos?

Un sceau semblait être posé sur sa bouche, et le silence, un instant, enveloppa toutes choses.

N'obtenant pas de réponse, Mérange poursuivit:

—Je ne pense pas non plus que ton cœur se soit encore donné, ni à lui ni à un autre. Tu vauds mieux qu'aucun de ces jeunes gens qui suivaient, ce soir, ton sillage. J'ai rêvé pour toi tout autre chose.

Il la contempla un instant, avec la tendresse d'un père et l'orgueil d'un créateur.

—Tu es si belle, ma France!... Et si douce malgré cette attitude volontaire que tu te plais à prendre! Ton esprit, comme ton âme, sont d'une essence si rare, si haute! Je te connais; je sais mieux que toi peut-être ce que tu es, ce dont tu es digne. Le bonheur, ma France bien-aimée, te viendra de ma main.

—Oncle Pierre, murmura la jeune fille émue jusqu'aux larmes, je vous dois tout ce que je suis; vous m'avez tout donné; le pain que je mange, les vêtements que je porte, et jusqu'à ce luxe délicat et précieux, auquel, hélas! j'ai la faiblesse de tenir. Jamais je ne ferai rien qui ne puisse vous plaire; jamais je n'aurai pour mari un homme que vous n'aimeriez point.

Elle était sincère. Sans doute était-elle en partie liée avec Carlos; il lui plaisait et dans l'ingénuité de son âme elle prenait cet attrait physique pour la pure essence d'un véritable amour. Mais elle était prête à déchirer le cœur du jeune Brésilien, et à marcher sur son propre cœur, plutôt que causer la moindre peine à ce vieillard si bon, si généreux, qui était devenu sa vraie, sa seule famille.

Mérange attira contre lui la forme svelte et la serra dans ses bras.

—Je suis vieux, reprit-il avec mélancolie, et depuis quelque temps je me sens bien las. Mais je prie Dieu qu'il me laisse encore en ce monde, pour avoir le temps de réaliser un rêve qui me tient au cœur.

—Un rêve? Lequel?

—Celui de t'amener dans mon pays, là-bas, au delà des mers, vers cette terre si belle dont tu portes le nom.

—Nous irons à Paris, s'écria la jeune fille, à Paris!... et ce nom magique fit briller ses yeux d'émeraude.

—Sans doute nous irons à Paris, si cela te plaît. Mais la ville où je veux te conduire, d'abord, c'est Bordeaux. C'est là que nous débarquerons. Je te mènerai vers la vieille maison de mon enfance, où tous mes ancêtres ont vécu, où ils sont morts, où j'aurais dû mourir moi-même, si une minute de folie ne m'en avait fermé la porte. Puissé-je revoir tout cela avant de partir vers l'autre Patrie, celle d'en Haut!

Il soupira; une pâleur légère s'était étendue sur ses traits, et la jeune fille s'alarma.

—Vous êtes fatigué? Nous ne sommes pas raisonnables! Une conversation à cette heure! C'est fou! Allez vous reposer, mon bon oncle. Demain nous parlerons de tout ceci.

Elle tendit son front au vieillard. Il y mit un baiser paternel.

—Bonsoir, ma petite fille; va dormir et fais de beaux rêves...

France le regarda s'éloigner, droit encore, et svelte malgré l'âge, dans l'élégance sobre de son habit de soirée. Et pensive, elle regagna elle-même sa chambre.

Cette claire pièce, tendue de blanc, meublée de blanc, ouatée et chaude comme un nid, ce cadre virginal convenait à merveille à la beauté blonde de la jeune fille. Elle-même semblait, parmi les lilas blancs, les jasmins, les fleurs précieuses que l'on renouvelait chaque matin dans les vases, un grand lys immaculé.

Bien qu'habitée à cette atmosphère de grâce et de luxe, France en apprécia tout d'un coup le charme et la douceur. Elle réalisa une fois de plus le plaisir qu'il y avait à être riche, et à employer cette richesse à son gré.

La petite pendule en biscuit de Sèvres, posée sur la table de chevet, marquait trois heures du matin.

France, cependant, se déshabillait sans hâte. Un à un, les souples vêtements tombèrent à terre, dans un fouillis nuageux de tulle, de dentelle et de soie. Les bijoux délicats quittèrent le corps charmant qu'ils avaient orné tout un soir.

Le pur collier de perles — don de Pierre Mérange pour cette anniversaire — réintégra le coffret de satin. France, aimait tout d'un coup, d'un violent amour, ce linge fin, ces pierres précieuses, et tout le factice et le superflu de ces choses lui apparut comme l'essentiel même de sa vie.

Ah! combien elle se savait incapable d'y renoncer, de s'en priver, fût-ce momentanément!

Il y avait par le monde des milliers de jeunes filles de son âge, aussi belles qu'elle, qui peinaient pour obtenir le pain quotidien. Aucun plaisir, aucune joie. Le travail, un dur labeur, de pauvres robes, des mains rougies par le froid, déformées par les rudes besognes, un logis sans grâce, et toutes les laideurs de la vie.

De n'être pas comme ces sœurs incon nues, de posséder les biens de ce monde et de les apprécier si voluptueusement, France, en un élan subit de gratitude, remercia le Seigneur. Elle eut aux lèvres une prière enfantine:

—Mon Dieu, je vous rends grâce de m'avoir donné tout cela... mon Dieu, ne me reprenez jamais ce que vous m'avez donné!

Elle s'allongea paresseusement dans son lit, éteignant les lumières électriques, mais le sommeil ne vint pas. Dans la jolie tête aux doux cheveux blonds, des images passaient, repassaient, se chassant l'une l'autre, et toutes s'envolèrent d'un coup pour faire place à une seule: celle de Carlos del Rica.

Sa souple silhouette, son regard calin, sa beauté, à cette minute, s'imposèrent triomphalement, et le cœur de France se mit à battre à coups plus vifs.

—Je l'aime, songea-t-elle; je crois que je l'aime vraiment. Pourquoi mon oncle m'a-t-il parlé de lui sans bienveillance? Il ne l'estime guère, je l'ai compris. Carlos n'a jamais travaillé. Pour l'oncle Pierre, c'est presque une déchéance. C'est ce qui le rend dur... et injuste. Mais Carlos me plaît, il me plaît à la folie...

Elle se vit, en pensée, avec lui, dans les divers actes dont se compose cette petite vie qu'est une journée. Elle l'imaginait auprès d'elle dans l'auto luxueuse capitonnée de blanc; au théâtre, dans la loge fleurie de camélias; dans les restaurants à la mode et tous les endroits chics où les femmes du monde aiment à se montrer.

Elle pensa que partout, il "ferait vraiment bien". Son élégance, son prestige, la rehausseraient en quelque sorte. La beauté de son mari serait un luxe qu'elle ajouterait à tant de luxe déjà accumulé autour d'elle.

Et puis, il avait tout à l'heure, à genoux devant elle, des yeux si tendres... si tendres — France pensa avec un petit frémissement de tout l'être, qu'il l'aimait, qu'il n'était pas possible qu'il ne l'aimât pas... et l'amour de cet homme tout d'un coup, lui parut une chose délicieuse, souhaitable infiniment et, de toute sa volonté, elle le désira.

Ayant abaissé sur son regard le fin rideau des paupières, France del Rica s'endormit doucement et le nom de Carlos était sur ses lèvres.

II

Les jours qui suivirent les rapprochèrent encore.

Leurs liens de parenté autorisaient et expliquaient, aux yeux du monde, cette intimité de tous les instants. Rien d'ailleurs entre eux qui ne fut d'une correction parfaite: une camaraderie un peu "flirt" c'est vrai; mais quel homme, jeune et bien né, n'eût été vraiment fille que peu amoureux de cette belle fille au fier regard qu'on avait surnommée, — autant pour sa richesse que pour la couleur des opulents cheveux, — "la toison d'or"?

Qui n'eût tenté la fabuleuse conquête? Cependant, les jours passaient; les fêtes se succédaient.

Carlos retrouvait France dans les bals, au théâtre, dans les dancings. Ils montaient à cheval ensemble; la musique que'ils aimaient tous deux les réunissait. Sous les doigts du jeune homme, le violon chantait la chanson d'amour, que la jeune fille accompagnait en sourdine sur le clavier du piano.

Dans les yeux sombres du Brésilien, l'ardente prière, chaque jour montait, se

précisait, tendre et impérative tout ensemble.

Elle disait, cette prière muette:
"France, je vous aime... France, je vous veux..."

Le regard calme, sans détour, de Mlle del Rica, répondait invariablement:

"Pas encore."
—Pas encore!
—Pourquoi?

A la vérité, France eut été incapable de le dire. Autoriser son cousin à une demande en mariage, lui semblait un acte si grave, et tellement irréparable que, d'instinct, elle reculait.

On était si bien ainsi! C'était si gentil ce secret à deux, cette demi promesse qui, en somme, ne les liait guère, ce trouble et délicieux frisson d'amour qui passait sur leur cœur.

Des fiançailles plus complètes ne lui eussent apporté rien de meilleur, et quant au mariage, en vérité, si douce que fût la chaîne, la volontaire jeune fille la redoutait un peu.

—France, lui reprocha Carlos, un soir, entre deux danses, si c'est un jeu que vous jouez, il est cruel.

—Quel jeu? interrogea-t-elle avec candeur.

—Ce jeu de coquetterie, où vous vous complaisez.

Elle protesta:

—Moi, Coquette? où prenez-vous cela, mon ami?

—Mais dans votre attitude à mon égard. Vous m'avez dit un soir des paroles telles que je me suis cru en droit de tout espérer.

—Je ne les rétracte pas.

—Non; mais vous jonglez avec mon cœur. Vous vous êtes... presque promise; j'ai goûté la sensation exquise de vous sentir à moi. Et depuis, certains jours, vous êtes si calme sous mes yeux, si lointaine semble-t-il, que j'en viens à douter, si ce baiser, ce premier et enivrant baiser, j'en ai goûté la douceur autrement qu'en rêve. J'ai sans cesse avec vous cette sensation double, de vous perdre et de vous conquérir. Je vous jure, France, que vous mettez mon cœur et mes nerfs à une rude épreuve.

Elle dit avec lassitude:

—Je ne comprends pas. Pourquoi voulez-vous changer la face des choses? On est si bien ainsi. Vous me voyez, en somme, tous les jours.

—Mais au milieu d'importuns, d'étrangers!

—Pensez-vous que le tête-à-tête conjugal ne soit pas fastidieux? N'avons-nous pas le temps de l'éprouver?

Il reprocha, un peu amer:

—Vous ne m'aimez pas.

Elle parut réfléchir quelques minutes, et dit avec sincérité.

—Peut-être.

—Méchante!

Elle vit les grands yeux de velours s'adoucir, comme si des larmes les mouillaient. Comédie ou émoi réel?

Elle s'y prit.

—Pourtant, Carlos, dit-elle, à voix presque basse comme honteuse de l'aveu, aucun homme ne me plaît comme vous, ne m'attire comme vous. Vous êtes beau et près de vous, je vous le jure, je ne suis pas sans trouble. C'est peut-être cela, l'amour.

—Chérie! murmura-t-il, baisant la petite main qui s'abandonnait dans les siennes.

—Ne me brusquez pas, supplia-t-elle. Soyez patient... ces fiançailles officielles, qu'y gagnerions-nous? N'êtes-vous pas heureux de me sentir liée à vous par ma seule volonté, promise à vous dans le mystère, un peu vôtre déjà?

Il la serra contre lui avec passion.

Comment eût-elle pu croire que dans ce geste ce n'était pas elle seule qu'il étreignait, elle et sa beauté féminine, mais à travers ce jeune corps désirable, la forme même des matériels bonheurs humains? Il voulait "la toison d'or" pour satisfaire tous les méprisables instincts de luxe qui étaient en lui. La femme était belle: tant mieux.

Eût-elle été laide, il l'eût souhaité avec la même volonté âpre, tenace. A celle qui lui apporterait la source inépuisable des richesses, il était prêt à se lier. Son élégance, sa beauté, la douceur de sa voix, le charme de son regard, tout cela devait lui servir.

Autant de miroirs pour captiver la frémissante alouette.

France del Rica s'était prise au piège. C'était bien. Mais nul piège si bien tendu d'où l'oiseau un beau jour ne s'envole; et Carlos songeait que la cage seule était sûre, la belle cage dorée où enfermer la proie conquise.

Cependant, insister, après ce que France venait de dire, eût été maladroit. Vaincu une fois encore, il subit une défaite avec une soumission résignée. En esclave amoureux, il courba le front et sur ce beau front incliné, Mlle del Rica, un instant, appuya ses lèvres.

—Je serai votre femme, promit-elle; je vous le jure. Rien au monde ne me dégagera de ma parole, à moins que...

—A moins que? insista-t-il, sentant qu'elle hésitait.

—A moins que vous démeritiez. A moins que l'avenir m'apprenne que vous n'êtes pas tel que je vous crois, tel que je vous rêve... et, acheva-t-elle plus bas, tel que je vous aime...

Elle s'éloigna, sans rien ajouter.

III

Ce même soir, de retour dans la maison de son oncle, elle trouva celui-ci en grande conversation avec le docteur de Rio qui le soignait habituellement.

—Oh! fit-elle, vite alarmée, est-ce que vous êtes malade?

—Non, rassure-toi, rien de sérieux. Seulement, mes crises de foie se font plus fréquentes et la Faculté m'ordonne Vichy, acheva-t-il en riant.

—Vichy? Mais c'est en France?

—Tu sais ta géographie, mon petit. Vichy, c'est en France, en effet; département de l'Allier.

—Et vous irez mon oncle?

—Il le faudra bien.

—Comme c'est loin! soupira-t-elle.

Il sourit.

—Fort peu. Trois semaines de traversée; quelques heures de chemin de fer, voilà tout.

—Un beau voyage, soupira-t-elle rêveuse.

Il se mit à rire.

—Ma petite France aurait-elle par hasard envie de le faire aussi, ce beau voyage.

Elle rougit, honteuse d'avoir été si vite devinée. Il demanda, plus sérieux:

—Veux-tu venir là-bas, mon enfant? Cela te ferait-il un si grand plaisir?

Elle sauta de joie, comme une petite fille.

—Oh! mon oncle, je serai si contente, si contente.

Et, câline, elle ajouta:

—D'ailleurs, vivre loin de vous si longtemps, je ne pourrais pas, non, je ne pourrais pas. Je serais inquiète; et vous me manqueriez, oh! vous me manqueriez tellement.

Il sourit, ému:

—Eh bien, mon petit, fais tes préparatifs. Commande tes toilettes. C'est très mondain, Vichy; et la France, c'est le pays de l'élégance et du bon goût. Je veux que tu y sois belle, très belle. Peut-être voyagerons-nous... peut-être irons-nous à Paris... et nous débarquerons à Bordeaux.

Le nom de la cité de son enfance lui était venu aux lèvres comme une prière ancienne, jamais redite et pourtant jamais oubliée.

Le docteur était parti, la jeune fille, silencieuse, respectait la rêverie du vieillard.

Il songeait. Par delà le ciel bleu du Brésil, par delà les limites de cette Amérique latine qui avait accueilli l'exilé, refait une conscience à l'enfant coupable et ressuscité l'honnête homme, il revoyait la terre d'Aquitaine, la ville ancestrale, et le fleuve d'argent à ses pieds. Des voix chères, des voix à jamais éteintes se faisaient entendre de nouveau. Il écoutait les tendres paroles maternelles, l'accent grave du père, les rires enfantine des petites soeurs, emportées, une nuit terrible, par l'ange de la mort.

Il se souvenait de l'adolescent, passionné et fougueux, rebelle à tout joug, qui inquiétait les graves maîtres de la pension Saint-Génès. Il revoyait l'étudiant un peu fou, que toutes les tentations guettaient, que les tables de jeu accueillait, et qui, peu à peu, inconsciemment, glissait aux pires abîmes. Et, dominant les joies familiales, les douleurs, les lâchetés, toute la honte de ce court passé qui d'un coup lui remontait au visage, il évo-

La Beauté... est toujours admirée

Obtenez le charme d'une peau jeune avec ce secret mélange d'huiles d'olive et de palme semblable à une lotion.

TOUTE femme désire ardemment avoir une peau qui suscite l'admiration... une peau douce, jeune, charmante. Vous pouvez avoir un tel teint pour peu que vous suiviez cette simple règle de beauté.

Soir et matin, suivez ce traitement: Des deux mains faites une mousse crémeuse de Savon Palmolive et d'eau chaude. Massez légèrement cette mousse dans les pores du visage, de la gorge et des épaules. Rincez bien à l'eau chaude puis à l'eau froide. Essayez parfaitement.

L'huile d'olive adoucissante du Palmolive pénètre dans tous les pores pour en déloger la poussière et la saleté qui s'y logent chaque jour. Elle donne ce vrai nettoyage à fond qui fait ressortir le coloris de santé, jeune et naturel de votre peau.

Achetez 3 pains de Palmolive aujourd'hui. Rappelez-vous que le Palmolive est le seul savon qui vous apporte ce riche mélange cosmétique de l'huile d'olive. Employez le Palmolive pendant deux semaines seulement. Vous verrez alors comme il garde votre peau jeune et en santé.

Le Palmolive ne s'est jamais
vendu aussi bon marché
que maintenant



Cette quantité d'huile d'olive entre dans chaque pain de savon

Cette illustration montre exactement l'abondante quantité d'huile d'olive qui entre dans chaque pain de Savon Palmolive. C'est pour cela que 20,000 experts en beauté recommandent le Palmolive.

FABRIQUE
AU CANADA

quait la petite cousine si purement aimée, la fiancée candidement éprise qu'il avait abandonnée. Mariée. Devenue Mme de Mérange. Veuve et mère...

Ah! comme il eût voulu le connaître, cet enfant de la femme aimée!

Ce voyage en France, qu'il projetait depuis longtemps, mais ne se décidait jamais à accomplir, voilà que sur un ordre un peu brusque de son médecin, il allait devenir une proche réalité.

Une joie inattendue et violente soulevait l'âme du vieillard.

A la seule pensée de la patrie lointaine, une brusque flambée de jeunesse l'inondait. Des fautes anciennes, personne là-bas n'aurait plus souvenances. Peut-être, tous les témoins du passé étaient morts. Morts ou si vieux, que plus rien ne subsistait en eux. Seule, la petite cousine...

Mais cette Madame de Mérange se rappelait-elle encore le jeune fou qu'elle avait aimé à vingt ans?

Sans doute était elle une toute petite vieille sans mémoire, et devant elle, s'il la revoyait, il n'aurait plus à rougir.

Mais vivait-elle encore? Il y avait dix-huit années de cela, un ami qui venait de France avait laissé traîner des journaux sur la table du cercle. Machinalement, il ouvrit ces feuilles. Il y avait, au fond de la troisième page, un entre-filet bordé de noir: Madame de Mérange et son fils Gaston y faisait part de la mort de M. Paul de Mérange, leur mari et père.

Depuis? plus rien que le silence et l'oubli. Mais à Vichy il s'informerait, il ferait faire des recherches. Il saurait ce qu'était devenu ce Gaston de Mérange, et s'il était digne du trésor que dans le secret de son âme, le vieillard lui préparait.

Ayant beaucoup pensé, beaucoup réfléchi, évoqué les ombres du passé et bâti en rêve l'avenir, M. de Mérange cessa de s'immobiliser en lui-même, et tourné de nouveau vers la jeune fille qui était demeurée muette à ses côtés, respectueuse de sa méditation, il dit:

— Mon enfant chérie, n'as-tu pas un peu de tristesse à quitter le Brésil? Ce voyage, la nouveauté t'attirent. Mais songe que nous pouvons rester longtemps là-bas. Ne laisses-tu rien derrière toi qui vaille un regret?

Vision rapide, vision de jeunesse et d'amour, l'image du beau Carlos, passa devant les yeux de France.

Sa présence, presque constante, ses attentions, la câlinerie de ses gestes, de ses regards, ce qui lui était devenu une habitude chère, tout cela lui manquait-il?

Oui, certainement, un peu, mais l'absence aurait cela de bon qu'à l'intensité de leurs regrets réciproques, elle leur démontrerait à tous deux leur véritable amour. Ce serait une sorte d'épreuve, qui certainement aurait son bon côté. Au retour, elle parlerait à son oncle, et les fiançailles pour lesquelles Carlos la tourmentait sans cesse, seraient enfin célébrées.

— Mon oncle, affirma-t-elle spontanément, je partirai avec le cœur léger et libre d'une petite fille qui emporte dans ses mains toute sa joie.

— Que va penser ton cousin Carlos de ce voyage inattendu?

Les beaux sourcils de la jeune fille se froncèrent.

— Mon cousin Carlos n'a rien à voir dans les actes que j'accomplis.

Sèchement, l'oncle jeta:

— Je l'espère bien.

France songea avec un peu de tristesse et d'inquiétude:

— Décidément, il ne l'aime pas. S'opposerait-il à mon mariage — par hasard?

Tout aussitôt, elle se rassura:

— Non, se dit-elle; l'oncle Pierre m'aime trop pour me refuser la moindre chose. Quel que soit le mari que j'aurai choisi, il me le donnera.

N'était-elle pas accoutumée depuis l'enfance à voir tout céder à son caprice! N'avait-elle pas eu toujours le jouet préféré? Le bijou rêvé? Son désir avait en beau revêtu des formes diverses, sans cause, elle avait possédé son désir.

Aujourd'hui, il prenait le visage de Carlos del Rica.

C'était plus grave que le choix d'une poupée, d'un éventail, ou d'un diamant. Mais elle n'aurait qu'à dire comme jadis,

devant les étalages de bazars ou les vitrines de joailleries: "Je le veux" pour que le vieillard indulgent réponde avec le même geste: "Eh bien, prends-le."

Et sure de sa force, la belle fille sourit à l'avenir.

IV

Le "Massilia" entra au port.

Comme en un rêve, France voyait se profiler sous ses yeux la silhouette de la grande ville, le toit de ses maisons, la forme de ses monuments, la ligne des rues et des boulevards, la courbe de son fleuve.

Le ciel gris et un peu brumeux enveloppait d'une lumière confuse le décor nouveau, toutes ces choses étrangères où la vie de la jeune fille allait, passagèrement, se fixer.

Partie de Rio sous un soleil de feu, par une éblouissante matinée de juillet, Mlle del Rica entra à Bordeaux, après une nuit pluvieuse qui avait légèrement rafraîchi l'atmosphère, et en mettant le pied sur la terre de France, elle éprouva une sensation inattendue de bien-être et de fraîcheur.

Ce voyage avait été vraiment le beau voyage.

Dans les plaisirs de toutes sortes qu'elle avait goûtés en cours de route, la jeune fille avait presque oublié ses adieux avec Carlos, les regrets de celui-ci, leurs promesses répétées et l'engagement formel qu'elle avait pris vis-à-vis de lui de rendre officielles, dès son retour, leurs secrètes fiançailles.

— Vois-tu, dit-il, d'une voix basse, vois-tu, ma petite, c'est "là-bas".

Et d'un geste large, soulevant le chapeau de feutre qui couvrait ses cheveux de neige, il salua la patrie retrouvée.

Emue, la jeune fille ouvrait de grands yeux où brûlait une petite fièvre. Elle scrutait l'horizon; elle voulait voir, elle aussi, la ligne imprécise de la terre, là-bas, tout là-bas, derrière le bleu sombre des flots.

Son cœur battait à l'unisson de celui du vieillard, lorsque la voix du capitaine derrière elle laissa tomber soudain: — Mademoiselle France, voici la terre dont vous portez le nom.

Et galamment, il ajoutait:

— Elle est aussi belle que vous.

Ce voyage s'était donc déroulé pour la grande joie de la jeune fille.

Aussi, lorsque le paquebot entra au port, aurait-elle été tentée de s'écrier: "Déjà" si, avec la belle confiance de la jeunesse et le facile optimisme que lui donnait une vie parfaitement heureuse, elle n'eût été certaine de ne quitter des plaisirs anciens que pour aller au-devant de plaisirs futurs.

Le long des quais, appuyée câlinement au bras de son oncle, elle murmura doucement:

— Eh bien, le voilà votre Bordeaux, votre cher Bordeaux! Le reconnaissez-vous? Le retrouvez-vous? Est-ce bien lui, dites, oncle Pierre?

Il eut un sourire, dans lequel sembla passer le reflet de sa jeunesse éteinte.

— Ma petite fille chérie, tu ne peux pas savoir, tu ne peux pas comprendre...

l'avoir là, tout proche, sous ce ciel étoilé; de sentir sur elle le chaud regard dont elle aimait la caresse... il eût été doux, par une nuit pareille, d'écouter des paroles d'amour.

D'un établissement de fête, sous le balcon, un flot de musique s'échappa, des accords de valse à la mode montèrent vers elle; l'image de Carlos disparut; le souvenir de la patrie lointaine s'abolit; il n'y eut plus dans l'esprit de la jeune fille que l'heure présente, avec sa douceur, ses promesses, le charme de l'inconnu tout proche, l'attrait de sa beauté belle, fêtée, adulée; d'être la petite idole, au-dessus des foules vulgaires.

France del Rica ferma les fenêtres du balcon, se coucha paisiblement et ne tarda pas à s'endormir.

Dans la chambre à côté, Pierre de Mérange, lui, cherchait vainement le sommeil.

Sous le ciel bordelais, où ses yeux s'étaient ouverts à la lumière, où son enfance heureuse s'était épanouie, voilà qu'il avait ramené sa vie finissante. Bien près peut-être de la tombe, il se rapprochait du berceau. Il y avait en lui, ce soir, de la souffrance et du bonheur. Trop de choses contradictoires l'agitaient, le déchiraient; cependant, un sentiment dominait tous les autres, une image s'imposait, plus précise, tendre et impérieuse à la fois: celle de la patrie retrouvée.

"France! ma France! était-il tenté de s'écrier, terre de ma jeunesse, de mes premières joies, terre de mon amour!"

"Mon seul amour", eût-il pu dire.

Certes, il avait été, pour celle qui avait partagé sa vie, un ami prévenant, un compagnon attentif, un époux fidèle. Il l'avait chérie et pleurée. Mais la tendresse, la divine et précieuse tendresse, il en avait respiré le seul arôme, ici, dans cette ville familière, tout près du large fleuve aux reflets d'argent, sous ce ciel, qui, jadis, avait reflété pour lui la beauté du monde.

L'amour, le grand amour dont son âme restait à jamais embaumée, il s'en était grisé auprès d'une enfant blonde dont les yeux de pureté semblaient un coin de Paradis.

Indigne d'elle, dégradé par une aventure avilissante, de ses propres mains, il s'était complu à creuser l'abîme entre eux deux. Qu'elle l'eût oubliée, qu'elle ne fut point restée fidèle à son souvenir, c'était logique, c'était humain. Jamais, il ne lui en avait voulu.

Il avait gardé en lui, comme un flambeau, son image resplendissante et tel était le miracle de la tendresse qu'il ne pouvait la concevoir autre que ce qu'elle avait été à seize ans. Que l'or de ses cheveux se fut terni, que l'éclat de son regard eût changé d'aspect, de manières, qu'elle eût à jamais perdu ce charme incomparable qui émanait de ses paroles, cela, en vérité, lui semblait impossible. Pour ne pas abîmer l'image chérie, il ne voulait pas le revoir.

Ah! qu'il ose se présenter chez elle et que, dans l'encadrement d'une porte, au lieu de la riieuse apparition, il aperçoive une vieille aux cheveux blancs! Qu'il retrouve, au lieu d'un fantôme adoré, une pauvre créature diminuée par l'âge, peut-être la maladie, qui soit infirme et pitoyable? Non, non! Plutôt renoncer à toute joie en ce monde que d'aller au-devant d'une aussi odieuse réalité!

Pierre de Mérange, décidé à ne plus revoir en ce monde la fiancée de ses vingt ans, cessa de songer à elle pour reporter sa pensée sur son fils.

Ce fils en lequel se perpétuait le nom ancestral, quel homme était-il?

Le vieillard souhaitait et redoutait à la fois de le connaître.

Le décevrait-il ou retrouverait-il en lui les vertus de sa race? Que faisait-il? Comment vivait-il? Riche ou misérable? Loyal ou déshonnête? Beau ou déshérité de la nature?

De lui, en vérité, il ne savait rien, qu'un prénom, pour l'avoir lu dans une banale lettre de part, à la fin d'une colonne de journal.

Cette incertitude, dans laquelle il était vis-à-vis de Gaston de Mérange, il la ferait cesser. Demain, il irait à l'étude que sa famille, jadis, fréquentait. Il verrait ce notaire. Il se renseignerait; il saurait, de ce jeune homme, ce que le monde en pensait. Il prendrait ses dispositions en conséquence, et au retour de son voyage de Vichy, il le ferait appeler.

En Novembre :

Un magnifique roman d'amour
complet :

LES AILES DE L'AMOUR

ROMAN D'UNE JEUNE FILLE MODERNE

Par Y. Denis Le Sève

Sur tout cela, la brise marine avait soufflé l'oubli. France s'était grisée de toutes choses et le passé rejeté comme une ombre importune, elle s'était donnée toute à la nouveauté délicate du présent.

Sur ce paquebot luxueux, où chaque soir était un soir de fête, elle avait joué de sa beauté, de sa jeunesse, de sa fortune. On lui avait fait outrageusement la cour et coquette elle avait savouré son triomphe.

N'était-elle pas une reine partout où elle passait? Mlle del Rica, la nièce, l'héritière incontestée d'un de ces rois d'Amérique latine, dont toute l'Europe connaissait le nom? Comment n'eût-elle pas été entourée, admirée, choyée? Chaque soir, dans les grands salons du "Massilia", France étala de somptueuses toilettes, dansa sous le regard des étoiles, se grisa de flatteries, mieux encore que de champagne, flirta audacieusement, en jeune fille moderne habituée à tout provoquer, à tout braver — sûre de se défendre contre les autres, aussi bien que contre elle-même — certaine qu'en ce jeu délicat de l'amour, si elle blessait ses partenaires, aucune flèche ne saurait l'atteindre.

Proche des côtes de France, M. de Mérange l'avait attirée sur le pont.

Il était grave; une pâleur légère creusait son visage, et tout l'émoi de son vieux cœur montait dans ses yeux. Sa main se leva — une main belle encore — mais qui tremblait un peu.

ce que j'éprouve ce soir, c'est si beau, c'est si grand... cela dépasse en sensation tout ce que j'avais prévu. Mon pays, ma patrie... tout mon passé!... On peut mourir après avoir revu cela!

— Mais, fit-elle, surprise, pourquoi n'êtes-vous pas revenu plus tôt?

— Le sais-je? jeta-t-il, avec mélancolie. Je le voulais. Et puis, tu sais bien, on remet toujours; on dit: demain! Comme si l'on devait attendre lorsque l'on va vers le bonheur.

Il l'entraînait. Il ne sentait plus sa fatigue. Le long voyage qui l'avait déprimé, les mauvaises nuits, les souffrances physiques, accrues pendant la traversée, il l'oubliait tout cela. Plus rien n'existait que la patrie retrouvée, que le sol de cette ville que ses pieds ne se lassaient pas de fouler.

Ce fut elle qui, le voyant pâle, les traits creusés, s'alarma. Elle prit prétexte d'une lassitude subite pour l'obliger à arrêter un taxi. Ils y montèrent.

Le chauffeur les conduisit à l'hôtel.

On leur donna des chambres contiguës, avec balcon surplombant les boulevards.

France contempla la grande ville baignée de lumière; elle écouta les bruits du Bordeaux nocturne monter jusqu'à ses oreilles; sa pensée, un court instant, s'en retourna vers le Brésil, la luxueuse habitation de son oncle, tout le décor merveilleux où elle avait l'habitude de se mouvoir; un vague regret lui vint de l'absence de Carlos. Il eût été doux de

Le vieillard sourit.

Il venait de penser à France.

Sans doute, il ne la déshériterait pas. Il ne pouvait oublier qu'à l'origine de sa richesse princière, il y avait des del Rica. Par la famille de sa nièce, il avait commencé à bâtir cette colossale fortune. D'elle, lui en étaient venus les premiers éléments. Il y avait ajouté son travail, sa force de volonté et son intelligence. Parti de rien, il avait abouti à tout, à cause de ces étrangers, dont le sang s'était uni au sien.

Il ne reniait rien, n'oubliait rien. Il avait élevé France royalement, il entendait la doter royalement aussi. Mais Gaston de Mérange aurait sa part, une large part, — et sans doute, la plus belle part!

V

Vichy, station thermale où sans doute le souci d'une santé compromise amène la plus grande partie de la clientèle habituelle, française et étrangère — étrangère surtout — mais ville de luxe, de fêtes, de plaisirs de toutes sortes. Et ville cosmopolite avant tout.

A cette époque de la "saison", les Sud-Américains abondaient. Et lorsque France del Rica se promenait dans le parc, s'arrêtait aux sources ou s'asseyait, aux heures douces de la nuit tombante, à la terrasse de "La Restauration", elle s'imaginait être encore dans un grand café de Rio ou le long d'une promenade d'outre-mer. Le Brésil, l'Argentine étaient là. Des mots d'espagnol, de portugais vous frappaient au passage et l'on s'étonnait presque d'entendre parler français.

Tel quel, Vichy plaisait à la jeune fille.

Elle aimait en lui l'habituelle vie mondaine retrouvée, les fêtes, les théâtres, les bals, tout ce qui faisait le charme de ses jours et dont elle ne concevait pas qu'elle pût jamais se passer.

Et aussi — car elle était sportive — elle aimait les excursions matinales aux environs, les flâneries le long des berges si calmes de l'Alliers, les heures de paresse et de repos, dans le coin le plus discret du parc.

Son oncle, absorbé par le traitement à suivre et fatigué, d'ailleurs, par ce traitement, ne l'accompagnait guère. Mais, elle, suivait des amis. Dans les villes d'eaux, les connaissances sont rapides. Et le palace dans lequel Pierre de Mérange et sa nièce étaient descendus regorgeait d'Américains du Sud.

Trop belle pour passer inaperçue, trop riche pour ne point susciter des convoitises, France traînait après elle une petite cour masculine. Elle aimait cette odeur d'encens qui montait vers elle.

Certaine d'avoir laissé son coeur à Rio de Janeiro, entre les mains du beau Carlos, elle ne se faisait nul scrupule de flirter audacieusement avec les Français ou les étrangers qui suivaient son sillage.

Elle se disait bien, parfois, songeant à la jalousie du jeune Brésilien:

"S'il me voyait ainsi, coquette, provocante... et, mon Dieu, oui, quelque peu imprudente, il serait certainement contrarié... et peut-être même peiné..."

Mais elle achevait aussitôt, pour calmer ses vagues remords:

"Après tout, ne suis-je pas libre? Il n'est pas encore mon mari... et même pas tout à fait mon fiancé."

Et le monde, les plaisirs, les fêtes, la ressaisissaient.

Deux heures. Au Café de la Restauration, l'orchestre préludait le morceau d'ouverture.

Les tables déjà garnies offraient l'attrayant spectacle de toilettes claires et de frais visages. Car toutes les femmes étaient jolies. Les unes, parce que la nature leur avait donné des traits délicats; les autres parce que l'art du parfumeur transforme leur teint fatigué. Celles qui étalaient audacieusement leur jeunesse, et celles qui avaient deux fois vingt ans, et même plus, rivalisaient de charme, d'éclat, et entre le naturel et l'artificiel, on ne savait vraiment plus où était la beauté.

Cette impression, deux hommes, assis à l'écart, devant une petite table où fumaient deux mokas odorants, la résumaient ainsi:

—Celui qui a prétendu qu'il n'y avait point de femmes laides, avait raison; j'en cherche une, vainement. Vichy, cet été, est un vrai parterre de rois. Si j'étais Paris, je serais fort embarrassé de ma pomme!

L'autre jeune homme se mit à rire, et dit, un peu moqueur:

—Tu les regardes avec des yeux d'indulgence... comme l'on a coutume de regarder ce que l'on aime. Tu as perdu, pour elles, à peu près tout ce que tu possédais en ce monde, et je suis bien sûr que tu es tout disposé à risquer ta part de Paradis, pour le sourire d'une femme. Avoue, mon vieux Jacques!

—J'avoue! Oh! j'avoue! Chacun a ses faiblesses. Tout le monde n'est point comme toi, cuirassé contre les tentations, cher Docteur.

—Et pourtant, les tentations ne sont point évitées, je te prie de le croire.

—Oh! je n'en doute point! avec ta profession!

—Si je voulais? Et qui te dit que je ne veuille point?...

Jacques Lardy haussa les épaules.

—Oh! Naturellement, des passades, des aventures sans lendemain mais combien peu de ton coeur tu as laissé dans tout cela? As-tu connu l'amour? Je jurerais bien que non.

—L'Amour? avec un grand "A"? Jamais.

—Et tu as?

—Trente-deux ans. Me crois-tu trop vieux pour faire l'idyllique rencontre? ajouta le jeune homme, égayé par l'air apitoyé de son camarade.

—Trop vieux? non, mon ami. Mais j'avoue que ton état actuel me fait un peu peur. Il doit y avoir, chez toi, des tendresses inemployées; un beau feu qui couve sous la cendre. Et le jour où tu aimeras...

—Ce sera terrible! Hein, mon vieux! Sais-tu que tu me donnes le frisson...

Il eut un rire très jeune qui illumina un court instant son visage un peu grave.

—Que tu ne sois pas encore marié, avec ton nom, ton physique — ne proteste pas, tu sais très bien que tu es joli garçon — cela me stupéfie.

—Pourquoi?

—Parce que tu as dû être déjà la proie de vieilles marieuses, et le point de mire de bien des jeunes filles.

—Peut-être. Mais, tu le vois, j'ai échappé à tous ces dangers.

—Tu es seul pourtant.

—C'est vrai.

Le beau regard du jeune homme se voila. Un instant, l'image de sa mère morte se dressa devant lui. Il revit le cher visage encadré de bandeaux blancs, les doux yeux bleus, si tendres quand ils se fixaient sur lui; et le regret de ce qu'il avait perdu, le pénétra, à cette minute, plus profondément que jamais.

Sans doute, elle était vieille; sans doute elle souffrait, dans son pauvre corps usé, flétri; mais combien il eut souhaité la conserver ainsi, même diminuée, physiquement ou moralement, elle qui avait été si jolie, si délicieusement fine et vivante!

Les mamans, dans le coeur des fils ne vieillissent jamais, et Gaston de Mérange revoit la sienne, toujours belle, toujours attirante, par cette sorte de charme inexplicable, qui semblait l'essence même de son être, et que tout le monde subissait.

Il l'avait chérie, du meilleur de son âme. Le mariage, tant qu'il l'avait près de lui, lui eut semblé un sacrilège. Mettre une étrangère entre leur double amour, quel crime!

Elle était tout pour lui, comme il était tout pour elle. Veuve de bonne heure, elle l'avait élevé avec un soin pieux. Il lui devait d'être devenu l'homme qu'il était: un savant, une conscience, en face de tant d'inutiles et de débauchés.

Ses années de médecin terminées, il s'était senti la vocation de l'étude, et le labeur le plus acharné, le plus ingrat, lui avait semblé plus attirant qu'une maîtresse. Dans le silence du laboratoire, émule de Pasteur, de Curie, face à face avec la science, il avait connu d'âpres combats.

Le succès était venu. Avec lui la gloire, la fortune, et pour finir, le ruban rouge de la Légion d'Honneur.

N'avait-il pas découvert ce fameux sérum qui avait bouleversé le monde médical, en lui apportant la presque cer-



Gardez

vos dents blanches,
votre haleine douce
à l'aide de Colgate!

ASSUREZ-VOUS un charme véritable. Gardez vos dents blanches et propres... votre haleine douce et parfumée. Pour y arriver, employez le Colgate matin et soir, régulièrement.

Le Colgate nettoie vos dents de deux manières. Sa mousse crémeuse pénètre dans chacune des petites crevasse, pour y dégager et y laver les taches. Puis, à l'aide du même ingrédient sûr de polissage qu'emploient les dentistes, le Colgate polit vos dents et leur confère une blancheur superbe. Plus que cela, la délicieuse saveur de menthe du Colgate vous rafraîchit la bouche, purifie et parfume votre haleine.

Achetez un tube de Colgate aujourd'hui. Servez-vous-en pendant deux semaines seulement. Voyez ensuite la propreté et la blancheur supérieure que donne ce dentifrice à double action de nettoyage. Et comme il purifie et rafraîchit votre bouche.

DOUBLE ACTION
DE NETTOYAGE



25¢

NE PAYEZ RIEN DE PLUS

titude de la guérison de ce mal terrible: le cancer? Il avait travaillé en Amérique, à l'institut Rockefeller, et là, s'était parachevée sa découverte, dont, modeste et simple, il ne tirait pas vanité.

Tel ses amis l'avaient connu: aimable, un peu froid, mais d'abord facile, lorsqu'il était étudiant, puis jeune médecin, installé dans un quartier humble de Bordeaux, tel il était encore, maintenant que la gloire le sacrait et qu'une fortune noblement acquise lui avait permis de racheter le vieil hôtel familial des allées de Tourny.

Un groupe de trois jeunes filles passait: vision rose et blonde, le rire aux lèvres et la fleur au corsage.

Jacques Lardy jeta plaisamment:

—Docteur, voici les Grâces; fais ton choix.

Dans les yeux clairs de Gaston de Mérance, un souvenir passa... souvenir d'une image entrevue, souvenir d'une femme très belle auprès de laquelle la jeunesse triomphante de ces enfants se faisait.

Il répondit, nettement:

—Mon choix? non, pas dans ce trio.

Et, malgré lui, son regard se posa sur la foule, comme pour y distinguer quelque chose.

Jacques surprit ce regard, et tout aussitôt il plaisanta.

—Qui cherches-tu dans ce parterre de fleurs?

—Je ne sais pas, murmura le jeune homme.

—Comment tu ne sais pas?

—Non mon cher, je ne sais pas.

Et dans une détente soudaine, un besoin subit de se confier, il dit brusquement:

—Lorsque je t'ai affirmé que je n'avais pas encore aimé, j'étais sincère. Aucune femme jusqu'ici n'a troublé, ni ma vie, ni mon cœur; celles qui ont passé près de moi, les faciles petites amies du soir, je les ai oubliées, jusqu'à ne plus savoir ni leur visage, ni leur nom. Je ne méprisais pas l'amour, mais je ne l'attendais point. J'étais libre. Libre de ma pensée, de mon âme, de mon destin. Aujourd'hui.

—Aujourd'hui? répéta Jacques, avec un intérêt manifeste.

—Aujourd'hui, puis-je encore l'affirmer? Je crains bien que non. Qu'y a-t-il eu cependant? Rien, en vérité, presque rien: la vision rapide, inattendue, délicieuse, d'une femme si belle, si miraculeusement belle, que j'ai dû me dompter pour ne point nier ma surprise.

—Où donc l'as-tu rencontrée?

—Je ne l'ai pas rencontrée: je l'ai vue. Une minute, te dis-je; une minute, et cela a suffi pour fixer mon destin. Cette créature de rêve, dont je ne sais rien; ni le nom ni l'origine, ni le pays, c'est la seule, entends-tu, la seule, que je saurais aimer. Un Dieu la fit pour moi. Il me la faut; dussé-je pour la retrouver et la conquérir, bouleverser des mondes, monter jusqu'aux étoiles, ou descendre aux abîmes.

Il s'était animé, une fièvre brûlait ses yeux clairs, ses larges yeux bleus où le reflet des mers lointaines semblait dormir.

—Mais enfin, s'écria Jacques Lardy, où l'as-tu vue?

—Au Casino. Un soir, vers dix heures. Il faisait une nuit brûlante; une de ces nuits d'orage latent, où même les fleurs ont l'air exténuées et ferment, par lassitude, leur corolle. J'avais cherché un coin solitaire, vers la droite du jardin. Etendu dans un bon fauteuil, je ne fumais pas, et rien ne pouvait, dans cette obscurité, révéler ma présence; mais je voyais, sans être vu. Il y avait peu de monde d'ailleurs; on donnait au théâtre un chef-d'œuvre de Wagner, et l'amour de la musique, le snobisme et le désœuvrement, avaient réuni dans la salle tout Vichy élégant, ce qui expliquait le jardin à peu près désert. Cependant, j'entends un pas léger qui faisait crier le sable de l'allée, face au grand escalier qui monte à la terrasse. Et c'est alors que je la vis.

—Ah! Jacques, vivrais-je cent ans, toujours cette vision d'elle me restera. Elle avançait, d'une démarche souple et comme rythmée. Je crois bien que sa robe avait revêtu les couleurs du clair de lune, tant elle semblait irréelle. Le tissu vaporeux épousait les contours de son corps, en dessinait la courbe, l'harmonie et la forme. Le bas de soie moulaient ses jambes

et les boucles de ses souliers étincelaient. Elle avait, au creux du corsage, une énorme rose rouge qui teintait de sang la pure neige de ses épaules nues. Elle marchait, inconsciente de l'admiration qu'elle inspirait; l'or de ses cheveux brillait comme une soie vivante; elle appuyait la main sur la rampe de l'escalier, et commença à gravir les marches de pierre. A ce moment, j'eus ses doigts si près de mon visage que j'en respirai le parfum. La souple traîne de sa robe laissait derrière elle comme un sillage d'argent...

—Je me soulevai pour mieux la voir. Entendit-elle le bruit que j'avais fait, si près d'elle? Son visage se tourna un peu vers le coin d'ombre où je me dissimulais, et j'eus un éblouissement: sous la frange touffue de longs cils d'un blond sombre, je venais de voir étinceler deux merveilleuses émeraudes. Ces yeux de femme, vois-tu, Jacques, depuis que je les ai contemplés, j'en deviens fou!

Il se tut. L'orchestre jouait le Chant Hindou, de Rimsky Korsakoff.

Sous le frisson sacré de la musique un émoi très pur les pénétrait. Ils oubliaient le reste du monde. Le charme des pays merveilleux passait dans le rythme mélancolique; la plainte des violons, au-dessus de la foule banale, montait jusqu'au ciel.

Ce fut Jacques Lardy qui rompit le premier le silence.

Il dit, avec une douceur affectueuse:

—Ainsi tu aimes, toi?

—Aimer, fit l'autre, rêveur. Est-ce cela, aimer? Je l'ignore. Mais ce dont je suis certain, ce que je puis affirmer, c'est que jamais je n'avais éprouvé une impression semblable à celle que je ressentis devant cette créature merveilleuse. Si c'est cela, l'amour, c'est délicieux... et terrible.

—N'as-tu pas cherché à la revoir? N'as-tu rien su d'elle?

—Non. Le lendemain je dus regagner Bordeaux, rappelé par un cas urgent. Je suis revenu hier au soir. Elle n'était ni au Casino, ni dans la salle des spectacles, ni dans la salle de jeux, ni sur la terrasse. Ce matin, j'ai flâné au parc des Célestins, sur les bords de l'Allier; je ne l'ai point aperçue: à cette heure-ci où la Restauration regorge de monde, où tant de femmes élégantes nous entourent, je ne la vois toujours pas. Peut-être est-elle repartie.

Il ajouta, avec une ardeur concentrée: —Je la retrouverai. Il est impossible qu'une femme si belle disparaisse d'une ville sans laisser de traces. Je saurai son nom, son pays, sa race.

Gaston de Mérance se tut. Ses larges yeux bleus étincelaient d'un feu sombre, et une sorte de volupté dormante errait sur ses lèvres. On le sentait prêt à la lutte, âpre au combat, volontaire jusqu'à la passion, et tenace jusqu'à la mort.

Jadis, il avait poursuivi la science, conquis la gloire; aujourd'hui, un instinct violent le jetait vers une femme et cette femme, proie audacieusement convoitée, il la désirait avec frénésie. Mais ayant possédé, dans le silence et l'austérité des laboratoires, la froide et dure maîtresse, il ne doutait pas qu'un soir certain, un beau soir tout pareil à celui qui la lui avait révélée, plein de musique et d'harmonie, lourd d'orages et de parfums, il n'étreignit entre ses bras avides la royale et divine apparition.

—Peut-être la rencontreras-tu, demain, au bal masqué; ce sera une fête princière et si elle est encore ici, nul doute qu'elle n'y assiste, remarqua Jacques.

Gaston interrogea, surpris:

—Un bal masqué? Où donc, et en quel honneur?

—Au Casino, bien entendu. Bal payant. Et Dieu sait quel prix! — au profit des sinistrés du Midi. Fête mondaine, fête de charité; il y aura la foule des grands jours.

—Le travesti est exigé?

—Le masque seul; pour le costume, liberté absolue. Mais tu ne voudrais pas que les femmes laissent passer cette occasion d'une toilette nouvelle, d'une originalité de plus. Tu peux être certain que le bal de demain nous offrira un spectacle digne des contes des Mille et une Nuits.

—Iras-tu?

—Peut-être; mais je suis trop sérieusement fauché pour me permettre le luxe de me promener dans les salons du Casino, vêtu en marquis Louis XV, ou

même en vulgaire Arlequin. J'irai donc en habit, tout simplement.

—Moi aussi, affirma Gaston. Viens dîner avec moi demain soir. Nous irons ensemble à ce fameux bal. Si je la retrouve, je voudrais te la montrer; tu connais tant de monde, mon vieux Jacques, tu as tellement évolué un peu partout, dans tous les pays et dans tous les milieux, que peut-être pourrais-tu mettre un nom sur ce visage.

—Un visage que nous ne verrons pas, remarqua le jeune homme en riant; tu oublies qu'elle sera masquée.

—C'est vrai; mais je reconnaitrai entre mille ses yeux, l'or de sa chevelure, sa démarche, et son parfum surtout, oh! ce parfum d'ambre et de violette, que je n'ai respiré qu'une fois et qui me poursuit, me hante, que je retrouve partout; dans l'air léger que la brise du soir soulève autour de moi; ah! fit-il en passant sa main sur son front avec lassitude, quelle obsession! c'est à croire qu'on m'a jeté un sort et que vraiment, je suis envoûté.

Jacques Lardy regardait son ami avec un mélange de curiosité et de pitié. Tant d'exaltation le surprenait, de la part d'un homme si parfaitement maître de lui-même jusqu'à ce jour et dont le cerveau, le cœur et les sens présentaient un bel et constant équilibre.

Tant de passion le déroutait. Certes, au cours de sa vie orageuse, il avait connu des emballements, des émois, et même des tendresses. Mais tout s'était calmé, éteint, et le vent de l'oubli avait balayé tout cela. Il avait cueilli des amours faciles, légers et jolis et les femmes auprès desquelles sa fantaisie s'était arrêtée, ne lui avait apporté que du plaisir. Pour elles, il s'était généreusement ruiné, mais il ne leur en gardait pas rancune.

Plus vieux de dix ans que Gaston de Mérance, il traînait après lui tout un passé de noce, mais il avait gardé un esprit léger, un cœur tendre, et la bonté formait le fond de son âme.

A cette minute, présentant tout ce qui s'agitait dans la pensée fiévreuse de son ami, le sachant mal armé dans ce combat de l'amour où l'adversaire ne joue pas toujours avec des armes loyales, il redoutait pour le jeune homme les possibles souffrances, les déceptions, tout ce qui se cache de redoutable dans les beaux yeux d'une femme inconnue.

—J'accepte ton invitation, dit-il presque gravement; nous dînerons ensemble et je t'accompagnerai à ce bal. Veux-tu que nous allions choisir nos masques? des lous de velours noir, n'est-ce pas?

Il eut d'un coup la sensation que Gaston ne l'écoutait pas; il regarda son ami, chercha ses yeux.

Une auto venait de s'arrêter, face au café, à droite des deux jeunes gens; un grand vieillard s'était levé près d'eux, un beau vieillard qui était demeuré seul à sa table et que Jacques avait d'ailleurs remarqué. Il marchait vers la voiture. La portière s'était ouverte et une main de femme en retenait encore la poignée.

On ne voyait que cette main, très blanche, très fine, sur laquelle scintillait une énorme émeraude; et puis, dans l'ombre de la voiture, un profil très pur, l'éclair d'un sourire et sous les bords étroits d'un chapeau de tulle, une masse d'or qui fusait.

Les doigts de Gaston de Mérance se crispèrent sur le bras de son ami.

—Elle! balbutia-t-il, c'est elle! Et il se leva, emporté par une force inconnue.

Le vieillard monta dans la voiture; la portière fut refermée; on n'entendit plus que le ronflement du moteur.

Une fois encore, la femme était passée, sans avoir remarqué le regard d'admiration de l'homme éperdu, debout, si proche d'elle.

VI

M. de Mérance ayant été souffrant, obligé de garder la chambre, avec un repos absolu de corps et de l'esprit, France ne le quitta plus.

Installée auprès du vieillard, cloîtrée volontairement, elle oubliait tout ce qui n'était pas le souci de l'heure présente. Jamais fille ne fut plus attentive au chevet d'un père souffrant.

Elle causait avec lui, évoquait l'Amérique lointaine, osait même lui parler de Bordeaux, de son passé, de son enfance, et parfois quelques brèves con-

fidences montaient aux lèvres du malade. Des noms lui échappaient: Gaston... France...

Quel était ce Gaston? quelle était cette France? Mlle del Rica l'ignorait. Peut-être s'agissait-il d'elle-même, mais le prénom masculin la déroutait. Discrète, elle n'interrogeait point, soucieuse avant tout de calmer le malade, de le distraire de la pensée obsédante qui semblait le tourmenter.

Un soir, se sentant mieux, il fit mander auprès de lui Me Chauvin, notaire à Vichy, et ils eurent ensemble une longue conversation. Elle fut fertile en surprises pour Pierre de Mérance.

—Je désirerais, avait dit le vieillard, que vous vous mettiez de suite en rapport avec un de vos confrères de Bordeaux afin de savoir s'il existe encore en cette ville une Mme de Mérance, veuve et mère d'un fils, Gaston de Mérance, qui doit avoir dans les 30 à 35 ans. Enfin, il faudrait encore pouvoir me dire ce qu'est devenu ce fils, ce qu'il fait, quelle est sa mentalité, sa fortune... Le plus de détails précis, comprenez-vous, Maître?

Me Chauvin s'inclina:

—Parfaitement. Mais il est tout à fait inutile de s'adresser à Bordeaux pour résoudre un problème dont je puis moi-même vous apporter la solution.

—Voulez-vous dire que vous connaissez M. de Mérance?

—Pas officiellement. Mais de vue et de réputation.

—Ah! s'écria l'oncle de France, avec une ardeur connue; quel homme est ce?

Le notaire n'eut pas une hésitation.

—Un grand savant, monsieur, et un noble cœur. Au physique, un fort beau garçon.

—Marié?

—Je ne le pense pas; on le voit toujours seul.

—Sa mère?

—Il l'a perdue, voilà plus de deux ans.

—France... petite France!... soupira le vieillard. Et un brusque émoi accentua la pâleur de son visage.

—Excusez-moi, monsieur, pria-t-il simplement. Mme de Mérance était une de mes petites cousines... et... je l'ai beaucoup aimée.

Il rêva quelques instants, l'âme remuée par les souvenirs du lointain passé. L'image chérie, l'image de la fillette blonde passa devant ses yeux. Ce fut douloureux et très doux à la fois.

—C'est pour cette raison, reprit-il avec plus de force, que je m'intéresse à son fils. Parlez-moi encore de lui.

—Le docteur de Mérance vit à Bordeaux; il s'enferme dans son laboratoire et fait peu de clientèle. D'ailleurs il est riche.

—Très riche? insista le vieillard.

Le notaire sourit.

—Oh nous n'avons pas en France vos colossales fortunes d'Amérique. En ce qui concerne M. de Mérance, il me serait impossible de présenter un chiffre. Mais il a travaillé à New-York, à l'Institut Rockefeller, et la découverte de son fameux sérum contre le cancer l'a quelque peu enrichi. Il a eu surtout la chance de gagner le gros lot à je ne sais quelle loterie en vogue, et comme il vit de la façon la plus modeste, ce gros lot a dû faire des petits.

—Allons, soupira le Brésilien, j'eusse mieux aimé le retrouver pauvre. Le hasard en a décidé autrement; n'en parlons plus. Si riche que l'on soit, on ne refuse pas des millions, quand ces millions vous tombent du ciel.

Il ajouta négligemment:

—J'ai l'intention, mon cher Maître, d'instituer Gaston de Mérance mon légataire universel.

Le notaire sursauta.

—Mais... n'avez-vous pas une fille? Cette enfant si belle que j'ai rencontrée tout à l'heure au seuil de votre chambre?

Mademoiselle del Rica? Le père, un neveu de ma femme; la mère, une Américaine du Nord, morts tous deux. J'ai élevé la petite. Je l'aime au-dessus de tout.

—Mais alors?

Un sourire indéfinissable erra sur les lèvres du vieillard.

—Je ne l'ai pas oubliée, dit-il avec douceur. Cher Maître, veuillez avoir l'obligeance de prendre connaissance de mon testament.

Dans la poche intérieure de son veston, il prit une large enveloppe non cachetée et la tendit au notaire. Me Chauvin assujettit sur son nez ses lunettes d'écaillé, et silencieusement, il commença à lire.

Quand il eut achevé, il replia méthodiquement la feuille et sur son visage impassible, rien ne bougea.

—Eh bien, interrogea le vieillard, qu'en pensez-vous?

—Original, cher monsieur, très original. Reste à savoir si Gaston de Mérange et Mlle del Rica acceptent.

Et il conclut:

—C'est délicat... et rare. Une clause extrêmement curieuse, et que dans toute ma carrière, je n'avais pas encore rencontrée.

Le comte de Mérange eut un mélancolique sourire.

—Vous n'attendrez pas très longtemps, je le crains, pour savoir de quelle façon mon neveu et ma nièce interpréteront ma volonté. Je me sens d'une faiblesse extrême, et mes crises de coeur sont presque insupportables.

Comme le notaire allait protester:

—Il en sera ce que Dieu voudra; à quoi bon nous révolter devant sa loi? ajouta gravement le vieillard. Au moins je m'en irai la conscience en repos, ayant accompli ce que j'estime mon devoir. Vous, Maître, vous ferez le vôtre. Gardez ce testament; enfermez-le dans votre coffre, et quand le moment sera venu, faites appeler dans votre étude Mlle del Rica et Gaston de Mérange, vous leur lirez ces lignes, vous n'ajouterez rien de plus. Aucune pression sur leur volonté ou sur leur coeur. Qu'ils décident librement. Avant tout autre chose, je ne veux que le bonheur.

Me Chauvin se retira.

Alors, de nouveau, la porte intérieure se rouvrit et France parut.

—Mon oncle, cet ennuyeux notaire ne vous a-t-il pas fatigué? N'avez-vous pas causé trop longtemps?

Elle enveloppait le vieillard d'un beau regard tendre dans lequel montaient à la fois la tendresse et l'inquiétude de son âme.

Pierre de Mérange sourit.

—Mais non, mon enfant. Je suis bien au contraire, tout à fait bien. Et je veux que tu en profites pour sortir. Tu te cloîtres auprès de moi... c'est malsain pour ta jeunesse. Je t'assure, France, que tu peux reprendre ta vie habituelle.

Et comme d'un geste, elle refusait:

—Je le veux, ma petite fille... et même je l'exige. Ah! tu ne vas pas me désobéir?

Elle se mit à rire.

—Soit, mon bon oncle, pour vous complaire, je retournerai au Casino ce soir. Aussi bien, il y a un bal qui me tente. Non que je veuille danser, mais le coup d'oeil en vaudra la peine.

—Quel genre de bal est-ce donc?

—Travesti et masqué.

—As-tu une toilette?

—Oh! vous pensez bien qu'en vous voyant souffrant, je n'ai pas eu le goût d'imaginer un déguisement quelconque. Mais c'est sans importance. J'irai en robe de bal, avec un loup sur le visage. D'ailleurs, je vous le répète, je ne veux pas danser. Simplement j'aurai le coup d'oeil des salles, des jardins, et sans doute écouter sur la terrasse cette musique délicieuse des menuets, des pavanés, de toutes les danses d'autrefois, que l'on va jouer, m'a-t-on dit.

—C'est parfait, approuva le comte. Ne te retarde pas, ma petite France; va t'habiller. Au retour passe dans ma chambre, et si je ne dors pas, tu me raconteras un peu toutes ces fées.

La jeune fille se pencha vers le vieillard, embrassa le front pâle sous les cheveux blancs. D'un geste plus tendre que de coutume, il la retint un moment contre son coeur.

Quand elle fut près de la porte, et sur le point de sortir, par deux fois il murmura son nom.

—Mon oncle? Vous m'appellez?

Il lui sourit, avec une infinie douceur.

—Non, mon enfant chérie... ma petite France... va... va vers ce bal.

Il tourna un peu la tête sur l'oreiller, ferma les yeux, parut dormir... et Mlle del Rica s'en alla, sans bruit, à tout petits pas, pour ne point troubler ce bien-faisant repos.

Les salons du Casino resplendissaient. Toute la grâce française, toute l'élégance

cosmopolite, la beauté et le luxe, s'y mêlaient, s'y coudoyaient; c'était un spectacle merveilleux, digne d'un conte de fées.

Les dominos de velours et de satin, les travestis les plus disparates, passaient sous le feu des lumières électriques semées à profusion.

Ça et là, quelques habits noirs, quelques toilettes de soirées; mais sur tous les visages, l'étroit loup de velours noir. Incognito obligatoire, qui donnait à cette fête originaire, un charme de plus.

L'orchestre alternait ses danses. Et les marquises Pompadour, les soubrettes Louis XV, les bergères de Watteau, les Marie-Antoinette, les Merveilleuses du Directoire, quand elles avaient montré leur charme dans la grâce d'un menuet ou d'une gavotte désuète, retrouvaient allègrement les pas plus hardis et le rythme moderne d'un "fox" ou d'un tango.

Les lumières envahissaient même les terrasses, et seul, le vaste jardin offrait encore quelque coin d'ombre et de mystère. La nuit d'août, parsemée d'étoiles, embaumée de l'odeur des roses, se retrouvait tout entière, avec sa langueur et sa pureté, dans ces allées étroites bordées de verdure, auprès des massifs de fleurs rares et somptueuses, et sans le feuillage touffu, qui s'enlaçait aux marches de pierre du perron.

La musique n'arrivait plus là qu'en bouffées, comme un parfum nouveau, ajouté à tous les parfums de la nature, à tous les parfums artificiels que le passage des femmes laissait traîner dans la volupté de la nuit.

En habit, le domino de satin négligemment jeté sur l'épaule et strictement masqués, Jacques et Gaston étaient là. Ils ne dansaient point.

En vérité, ils n'étaient venus, ni l'un ni l'autre, pour le plaisir banal d'une pavana ou d'un "blues". La recherche de l'"Inconnue", seule, les passionnait, et ils en oubliaient la beauté du spectacle, la féerie des salons, et le mystérieux appel des jardins.

Ils allaient, perdus dans la foule, traversant chaque pièce, sentant à travers le loup de velours, le secret du regard.

Parfois, une silhouette les attirait; fiévreux, ils suivaient son sillage, enragés de la perdre, heureux d'une sorte de joie frémissante de la retrouver soudain, au détour d'un couloir, sous l'éclat d'une lampe, à l'ombre d'une tenture, et déçus chaque fois dans leur désir. Car ce n'était pas "Elle". Jamais ce n'était "Elle".

—Viendra-t-elle seulement? disait Jacques. Nous sommes fous de courir après une ombre, quand tant de charmantes réalités nous attendent. Le mieux que nous avons à faire, c'est de l'oublier et d'aller danser.

—A ton aise, jeta Gaston de Mérange. Moi je ne suis ici que pour "Elle". Je veux la retrouver, et je la retrouverai.

—A quoi cela te servira-t-il?

—A rien, probablement, avoua le jeune homme avec mélancolie, et, au fond, je sais bien que tu as raison. Je suis fou de m'obstiner dans un rêve ridicule. Mais sait-on pourquoi on s'obstine? Quelque chose de plus fort que ma volonté, lorsque je songe à cette femme, me pousse en avant, me jette sur ses pas, m'oblige à la chercher, comprends-tu? c'est comme si le Destin se levait tout à coup devant moi, et me disait: "Marche! Cette femme est à toi!"

—Rêveur!... poète... A ton âge et de par ton métier même, ne devrais-tu pas être guéri des chimères?

—Je n'ai jamais aimé, murmura Gaston de Mérange, et devant l'amour, je ne suis qu'un enfant.

—Un enfant! A trente ans passés! n'as-tu pas honte?

—Je n'ai pas eu vingt ans. A cet âge-là, j'ai employé toutes mes forces à conquérir la science et la gloire. Pour la première fois de ma vie, j'ai senti ma jeunesse, devant la plus radieuse apparition de femme que l'on puisse rêver. Cette femme, ce doux et impalpable fantôme, j'en rêve le jour, et il hante mes nuits.

—Jacques, j'ai peur d'y perdre la raison. J'analyse mon cas, froidement. Je sens que je suis un malade. Je m'épouvante devant la fièvre qui me brûle. Mais ma volonté demeure, froide et lucide; je veux retrouver cette femme, Jacques, entends-tu? je veux la retrouver.

—Soit, dit l'autre avec philosophie, cherchons-là.

Après de la porte principale, et face au grand escalier de pierre, une magicienne à la robe multicolore disait aux passants la bonne aventure. On faisait cercle autour d'elle. Des plis de sa jupe, elle retirait de minuscules papiers, les offrait à chacun, avec un geste de sibyle, disant, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre grave:

—Le secret de l'avenir, Monsieur, Madame, le secret de l'avenir!...

Et les papiers, multicolores comme sa robe, s'envolaient de ses doigts. On les prenait. Il y avait des rires, des moqueries des cris de surprise, de déception ou de joie, et l'on passait.

—L'avenir! le secret de l'avenir!... répétait l'inlassable magicienne.

Gaston et Jacques n'étaient plus qu'à quelques pas de la vaste porte. Ils voyaient très distinctement le geste de la belle tireuse de cartes écartant les plis vaporeux qui drapaient son corps, pour cueillir les mystérieux billets, son bras levé, le rouge de ses lèvres; ils entendaient son rire argentin, ses paroles dont un léger accent anglais rendait amusante la prononciation, et distraits un instant de leur idée fixe, ils allaient, comme les autres, demander à la jolie magicienne le secret problématique de leur avenir. Ce fut cet instant, où, pour la première fois ils ne songèrent plus à "Elle" qu'"Elle" leur apparut.

Elle montait lentement les marches du perron.

Elle était seule.

Autour de la royale apparition, rien, ni personne.

Seulement, le souffle de la nuit, le parfum des roses et la pâle lueur des étoiles.

—Regarde! cria presque Gaston de Mérange, dont la main s'était crispée sur le bras de son ami.

—Oui, fit l'autre, qui avait compris.

Obliquant vers la droite, ils gagnèrent la terrasse par une entrée dérobée, et cachés à l'ombre d'un pilier, ils virent s'avancer l'inconnue.

Sa robe d'un vert pâle la transformait en algue marine. L'énorme émeraude brillait à sa main droite, et sur l'or pâle de ses cheveux un étroit diadème de brillants semait des gouttes de rosée. Le velours noir du masque étroit ne dérobaient pas l'éclat admirable de ses yeux. L'ovale du visage qui s'amincissait vers le menton avait une blancheur de lys et les lèvres pourpres saignaient comme une blessure.

Quand le petit soulier d'argent se posa sur l'ombre de la terrasse, un vent léger souleva les molles soies dont s'enveloppaient le corps fragile et le bord de l'écharpe de tulle vint caresser Gaston de Mérange. Un parfum l'enveloppa: un doux et violent parfum: mélange d'ambre et de violette; il en reçut un tel émoi qu'il eut peur de défaillir. Un instant ses doigts retinrent l'étoffe embaumée et la portèrent à sa bouche.

Indifférente, n'ayant rien vu, la femme continuait son chemin. Devant la magicienne, elle sourit, prit un billet, le paya d'une aumône royale — la fête n'était-elle pas au profit des malheureux? — le lut et nonchalamment, le jeta à terre.

Puis, elle passa.

Alors Gaston de Mérange, d'un geste prompt, se baissa, reprit le minuscule papier sur lequel était écrit — au dire de la moderne Sibyle — l'avenir de l'inconnue, et il le glissa dans sa poche.

Quand il se releva, la merveilleuse vision n'était plus qu'un souvenir. La foule élégante et cosmopolite avait pris, happé l'inconnue, et elle avait disparu dans son remous.

En vain, les deux jeunes gens la cherchèrent-ils de nouveau.

Pour la troisième fois, entre l'homme et la femme, le voile retombait.

Vers deux heures du matin, lorsque France del Rica regagna son hôtel, avec les amis de Rio qu'elle avait retrouvés dans le bal, elle entra, suivant sa promesse, dans la chambre de M. de Mérange.

Le front tourné contre le mur, les yeux clos, le vieillard semblait reposer.

—A quoi bon le réveiller? songea France, je lui raconterai demain...

Elle se pencha, effleurant le front d'un baiser. Alors, elle tressaillit.

Un froid glacial était monté à ses lèvres.

France eut peur. Elle prit une main de son oncle, chercha le pouls: rien. Aucun battement ne répondit à la pression de ses doigts inquiets.

France comprit.

Un déchirement indicible se fit en elle: une douleur sans nom lui broya le coeur. Elle poussa un grand cri, et contre le lit du mort, elle glissa, inanimée.

VII

"A ouvrir immédiatement après ma mort."

Lorsque, revenue à elle, ayant réalisé pleinement sa douleur, ayant beaucoup pleuré, souffert pour la première fois de sa vie et mesuré d'un coup le néant des forces humaines, France reprit conscience des choses extérieures, du lieu où elle se trouvait et des nécessités présentes, ses regards se portèrent tout de suite sur cette mince enveloppe placée bien en évidence sur le bureau de la chambre.

Un instant elle hésita.

Devait-elle lire? Était-ce pour elle?...

Mais, en fille énergique, qui ne recule pas devant ses actes, elle réfléchit bien vite que, étant seule, en somme, avec son oncle, c'était à elle qu'incombait avec toutes les responsabilités, tous les droits et tous les devoirs.

D'un geste prompt elle ouvrit l'enveloppe.

Le texte était bref et précis:

"Prévenir, sans aucun retard, le notaire que j'aurai choisi à Vichy."

C'était tout. France connaissait l'homme de loi. Elle savait son nom et son adresse. Elle soupira.

Un ordre fut donné, nettement, d'une voix qui ne tremblait plus. Mlle del Rica, d'un effort de volonté avait séché ses larmes, et lorsque le notaire parut, ses traits calmes ne révélaient plus rien de la douleur qui la bouleversait.

Après s'être incliné devant le corps rigide du vieillard et adressé quelques mots de sympathie à la jeune fille, le digne tabellion la mit au courant des derniers desirs de M. de Mérange.

—Mademoiselle, dit-il, je suis en possession du testament de votre oncle. J'en connais la teneur. J'ai ordre de l'ouvrir, aussitôt après la mort, en votre présence, et en celle de M. Gaston de Mérange, le cousin et héritier direct du défunt.

France ouvrit des yeux immenses, que la surprise dilatait.

—Un cousin? balbutia-t-elle; mais jamais mon oncle n'a prononcé son nom devant moi!

—Il existe cependant, et M. de Mérange le savait.

—Comment se fait-il qu'il ne l'ait jamais vu? Qu'il ne fût pas en relations avec lui? Car, j'en jurerais, mon oncle n'avait aucune correspondance avec... ce monsieur...

Les lèvres de France tremblaient; l'émotion lui serrait la gorge et dans son esprit en déroute, mille pensées se pressaient.

L'héritier! avait dit le notaire. Mais alors, elle? Quel sort lui avait-on fait? Après l'avoir élevée, choyée, gâtée comme une princesse, la rejetait-on à la rue? la vouait-on à la pauvreté, au travail, à toute l'horreur d'un inconnu devant lequel, d'avance, elle s'épouvantait?

—M. Gaston de Mérange est précisément à Vichy, reprenait l'homme de loi, sans paraître se douter du désarroi dans lequel sombrait l'âme de sa jeune cliente. Je vais le prévenir, dès mon retour chez moi, de l'événement inattendu, qui va certainement le surprendre fort. Je le convoquerai en mon étude, et je vous prie, mademoiselle, de vouloir bien vous y rendre vous-même. Cinq heures de l'après-midi, cela vous convient-il?

—Parfaitement, Maître.

Par un prodige de volonté, France parvint à se mettre debout. Elle reconduisit le notaire jusqu'à la porte, lui tendit une main qui ne tremblait plus, et seule, de nouveau, elle revint auprès du mort, scrutant le visage impassible, semblant chercher sur ses traits désormais immobiles, le pourquoi de l'inconvenable énigme.

Dans les premières heures de son chagrin, elle avait pleuré sincèrement le bon vieillard dont elle se sentait vraiment sa fille, celui dont elle savait bien qu'elle possédait le coeur tout entier.

Et voici que maintenant des choses étranges se mêlaient à sa douleur. Des choses matérielles dont elle avait honte, qui lui mettaient le rouge au front et la faisaient crier de remords.

— Mon oncle, mon bon oncle, gémissait-elle, pardonnez-moi. Je vous aime... je vous aime... mais je ne suis pas brave... J'ai peur de la pauvreté. Oh! oncle Pierre, vous ne m'avez pas tout repris! Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible! Ce Gaston de Mérange que vous ne connaissiez pas, vous ne pouviez pas l'aimer tant que moi, vous ne m'avez pas dépouillée pour lui? Oncle Pierre, sanglotait-elle, faites que cela ne soit pas!

Elle souffrait, devant le lit de mort de son oncle, d'une double et bien différente souffrance. Regret de voir disparaître la seule affection de sa vie (que l'image du beau Carlo était loin de son esprit à cette minute) — et regret désespéré de perdre les biens de ce monde. Ce luxe dont elle avait été environnée dès son enfance, ce fleuve d'or qui, intarissable, coulait entre ses doigts, il y faudrait donc renoncer?

Était-il possible que son oncle, si bon, si généreux, l'eût condamnée à une telle destinée? Si souvent, à Rio, devant leurs amis, comme devant les étrangers, il avait laissé comprendre qu'après lui, tout ce qu'il possédait passerait dans les mains de France del Rica!

Elle était sa fille, sa vraie fille, aussi bien que si les liens du sang les unissaient. Ne l'avait-il pas créée, moralement, intellectuellement? jusqu'à son nom qu'il lui avait choisi, pour la rendre siennne un peu plus, pour qu'elle aime cette terre lointaine dont il souhaitait qu'elle fit une patrie d'élection.

Et soudain la jeune fille se prit à détester ce Gaston de Mérange, qui, à travers la voile dont l'inconnu le revêtait encore, faisait figure de voleur.

D'où venait-il? où était-il? et pourquoi même existait-il? en vertu de quelle raison y avait-il au monde un Mérange — un héritier direct, c'est vrai — mais un intrus tout de même — et surtout, "un indésirable" qui ne surgissait tout d'un coup dans la vie de France, cette vie si douce, si unie, si charmante, que pour la désoler et la peupler de ruines?

— Comment sera-t-il? Un cousin, avait dit le notaire. Alors, déjà vieux sans doute. Peut-être était-il marié, chargé d'enfant, sans fortune et allait-il accueillir cet héritage comme une bénédiction du ciel.

D'ailleurs, riche ou pauvre, refuse-t-on des millions! Peut-être, lui serait-il fait une petite part... L'oncle Pierre avait agi sans doute par esprit de famille, instinct de la race; il avait pensé qu'en toute justice, seul, un de Mérange pouvait recueillir tous ses biens. Mais il ne pouvait pas, tout d'un coup, l'avoir effacé de sa vie, de son cœur; il l'aimait tant!

Allons, elle était folle d'imaginer des horreurs pareilles. Pourquoi n'était-il pas logique de penser que de son immense fortune, le vieillard avait fait deux parts?

L'espoir, de nouveau, inonda le cœur de France. Elle se revit, reine encore, continuant à presser entre ses bras toutes les félicités terrestres.

L'image de Carlos se dressa devant ses yeux. Dans son immense douleur et parmi ses préoccupations matérielles, elle l'avait totalement oublié.

Le doute, — un doute qui la déchira une minute, — effleura son esprit.

— Il n'a rien... ou presque. Unir nos deux misères ce serait fou. Et pourtant! Renoncer à lui... le pourrais-je?

Le souvenir lui revint, vivace et frémissant, de leur jeune amour, des bras de Carlos, noués à sa taille, de ses baisers, de la câlinerie de sa voix, de ses yeux sombres au passionné regard. Perdre tout cela!... non, non!

Ecroulée aux pieds du lit où le vieillard dormait son éternel sommeil, France implorait:

— Oncle Pierre, oh! Oncle Pierre, ne m'abandonnez pas tout à fait!

La porte s'ouvrit doucement; la robe noire d'une religieuse effleura le parquet ciré. Entre ses doigts, les grains de chapelet de buis tintèrent.

La jeune fille releva son visage baigné de larmes; elle s'inclina devant l'humble servante de Dieu.

— Je vous ai priée de venir, ma soeur, dit-elle en raffermissant le son de sa voix, pour que vous me remplaciez, du-

rant une courte absence que je suis obligée de faire, auprès de celui qui fut à lui seul toute ma famille... tout ce que j'aimais en ce monde...

De nouveau, France s'émut; ses yeux se remplirent de pleurs.

— Allez, mon enfant, je veillerai sur lui, promit la religieuse. Je prierai pour lui.

Et, maternelle, elle ajouta:

— Et pour vous.

Cette prière, dont la jeune fille ne se fut guère souciee en ses heures de bonheur, voici qu'à cet instant pathétique où elle marchait vers un destin inconnu, et peut-être cruel, elle en ressentit tout d'un coup la douceur et l'inattendu réconfort. Elle effleura de ses lèvres la Croix que lui tendait la soeur de Charité et murmurant un merci confus, elle sortit de la chambre.

Gaston de Mérange traversait le hall de l'hôtel pour rejoindre son ami au café de la Restauration, ainsi qu'il avait l'habitude, chaque soir, vers les cinq heures, lorsque au passage devant la loge du concierge, celui-ci l'arrêta:

— On vient d'apporter ceci pour Monsieur, dit-il tendant sur un plateau laqué, une enveloppe banale, dont l'un des coins portait le sceau d'un homme d'affaires.

"Étude de Me Chauvin, notaire à Vichy."

Si surpris était le jeune homme que les mots dansaient devant ses yeux et il n'en lisait pas la moitié. D'un geste prompt, il déchira le frêle papier, déplia la feuille et lut, avec une stupéfaction croissante:

"Monsieur,

"J'ai la pénible mission de vous annoncer le décès, survenu à Vichy, hôtel de Bellevue, de M. Pierre de Mérange, votre cousin, domicilié habituellement à Rio-de-Janeiro (Brésil). Je vous prie de vouloir bien vous rendre en mon étude, ce soir, à cinq heures, pour assister à la lecture du testament que M. Pierre de Mérange m'avait confié, il y a peu de jours, et que j'ai ordre d'ouvrir immédiatement après sa mort.

"Agréez, Monsieur, mes respectueuses salutations."

Ayant lu jusqu'au bout, puis relu cette missive inattendue, le jeune docteur consulta sa montre de poignet: elle marquait la demie de quatre heures.

— J'ai le temps, songea-t-il, mais mieux vaut que j'arrive en avance, le notaire me mettra au courant de cette fantastique histoire.

Sur le seuil de la porte, il se heurta presque à Jacques Lardy.

— Je venais te chercher, expliqua celui-ci. Pour un soir, changement de programme. Veux-tu canoter sur l'Allier. Ce sera moins déprimant que la musique de la "Restauration". J'ai constaté qu'elle avait sur toi un effet déplorable: elle te mélancolise, te déprime...

— Mon cher ami, coupa brusquement Gaston de Mérange, pour aujourd'hui pas de Restauration et pas de canotage sur l'Allier, du moins en ce qui me concerne. Tiens, lis ceci.

Et il tendit à Jacques la lettre du notaire.

— Curieux, très curieux, déclara le jeune homme. Le connaissais-tu, ce cousin d'Amérique?

— Pas le moins du monde. Et je n'ai pas souvenir d'en avoir entendu parler chez moi. Je n'ai gardé qu'une mémoire bien vague de ce qui fut ma vie d'enfance lorsque mon père vivait; ma mère, avec laquelle je causais si intimement, qui m'a tout dit de sa jeunesse, de sa famille, de son passé, comment se fait-il que ma mère n'ait jamais parlé de ce Pierre de Mérange?

Il se tut. L'image de la morte flottait devant ses yeux. Il la revoyait avec son beau visage pâli, ses yeux de myosotis que le temps avait fané, son sourire un peu las et le voile de mélancolie répandu sur ses traits.

D'où lui venait cette tristesse dont elle ne s'était jamais dépouillée?

Sans doute de son veuvage trop précoce, de cette solitude que la vie lui avait fait trop tôt.

Ainsi pensait Gaston de Mérange; mais les secrets des mères ne regardent pas les grands fils.

Sur le doux amour de ses seize ans, sur le rêve déçu et les premières larmes versées, France de Mérange était restée muette. Jamais ses lèvres ne s'étaient ouvertes pour prononcer le nom de Pierre. Le fiancé coupable dans cette âme reprise, n'avait plus été qu'un mort lointain que l'on ne pleure même pas.

— Le notaire te fait appeler; donc, pas de doute: tu vas hériter, mon cher!

Le jeune docteur eut un geste d'indifférence.

— Oh! l'argent!

— Oui, je sais; tu en as le saint mépris.

Et tu vas accueillir sans joie ce cadeau merveilleux. Allons, une fois de plus, le destin s'est trompé: c'est à moi qu'il eût dû envoyer un oncle d'Amérique.

— Tu l'eusses certainement apprécié mieux que je ne saurais le faire. Que veux-tu, actuellement, une seule chose me tient au cœur.

— Retrouver l'"Inconnue"?... Poète!...

— Chacun sa chimère, murmura Gaston; la mienne est assez belle pour que je m'en grise.

Tout en causant, ils avaient gagné la rue et, sans y prendre garde, étaient arrivés tout proche de la maison occupée par Me Chauvin.

— Je te laisse, dit Jacques, après avoir serré la main de son camarade. Rendez-vous, ce soir, à la Restauration. N'oublie pas que je suis un vieux curieux et que j'ai hâte de connaître le dénouement de cette histoire rocambolesque.

— Sois sans inquiétude, promit Gaston en riant. Je n'ai pas de secret pour toi: tu sauras tout.

— J'y compte bien.

Ils se quittèrent. L'un pour aller vers les rives fraîches de l'Allier; l'autre pour marcher, — sans le savoir, — vers sa destinée.

Fort évidemment, il était attendu car, à l'énoncé de son nom, le clerc qui l'avait introduit dans la première étude lui ouvrit toutes grandes les portes du bureau particulier de Me Chauvin.

— M. Gaston de Mérange? fit celui-ci en se levant à l'approche du visiteur.

— Parfaitement; Maître Chauvin?

— C'est moi-même. Veuillez donc vous asseoir, Monsieur, et si vous le voulez bien je vais vous mettre au courant de l'entretien que j'eus avec votre oncle — ou cousin, — M. Pierre de Mérange, quelques jours avant sa mort. Cela en attendant l'arrivée qui ne saurait tarder — de Mlle del Rica, la nièce — mieux: la fille adoptive du défunt.

— Allons, songea le jeune homme, il y a une fille adoptive, je n'hérite donc qu'en partie. Tant mieux, cet argent, par avance, me pesait, je serai peut-être libre de le refuser au profit de cette inconnue.

Et tout haut, il ajouta:

— Dites-moi tout ce que vous savez, Maître. Vous me voyez aussi surpris que possible, car j'ignorais jusqu'à l'existence de ce cousin d'Amérique. Je pensais être le seul à porter le nom de Mérange.

— Celui-ci s'exila à la suite d'une folie de jeunesse, qu'il a devant moi déplorée, sans cependant me donner la moindre précision. De ce vieux péché, sans doute n'aimait-il guère à se souvenir. Il m'a dit seulement qu'après avoir connu des heures pénibles, des privations et presque la misère, le travail l'avait sauvé et racheté. Devenu riche, marié à une héritière de Rio, heureux enfin, le sort s'était de nouveau acharné contre lui. De toute sa famille, rien ne lui restait qu'une nièce de sa femme, orpheline et pauvre, dont il avait fait son enfant d'élection.

— C'est donc elle qui hérite? questionna le jeune homme.

— Nullement, vous êtes institué le légataire universel, à seule obligation de votre part, de remplir certaines clauses qui vous seront révélées par la lecture du testament.

Le notaire se tut. Gaston de Mérange songeait. Le silence enveloppa la pièce austère. On n'entendit plus que le bruit des plumes des petits clercs qui, dans le bureau à côté, noircissaient du papier timbré.

Et tout d'un coup, une porte s'ouvrit; il y eut un murmure de voix; un parfum subtil, léger, s'insinua dans la pièce, enveloppa les deux hommes... un parfum dont l'arôme trop connu fit tressaillir Gaston de Mérange.

— Se pourrait-il... lui suggéra soudain son imagination affolée.

Et France apparut, — quatrième et radieuse vision, — qui, cette fois, demeurait là, bien réelle, sous les yeux charmés du jeune docteur.

De saisissement, il avait failli crier.

Elle! c'était Elle! la belle casquée d'or fauve, qu'il avait aperçue un soir, marchant, comme une princesse de légende sous le scintillement des étoiles, dans le parfum des roses pourpre et des Jasmins. Elle! dont il avait entrevu le fin profil dans l'ombre d'une voiture somptueuse ouatée de blanc. Elle! dont il avait suivi le pur sillage, à travers une foule banale, dans le dédale compliqué des salons et jusque sur la blanche terrasse sous le frissonnement des grands palmiers.

Elle était là. Il pouvait s'enivrer de sa beauté, emplir ses narines du fin parfum qui s'exhalait de ses vêtements, de ses cheveux, de sa chair.

L'avoir tant cherchée, tant désirée, et la retrouver là, dans une banale étude de notaire, à un moment où il s'y attendait si peu! L'approcher, pour la première fois, dans un décor sans grâce et sans beauté! Lui parler, pour de vulgaires questions d'intérêt, alors qu'il aurait voulu, devant une telle merveille, n'avoir aux lèvres que des mots d'adoration, et les prononcer sous la magie des étoiles ou dans l'enchantement de jardins fleuris!

Comme en un rêve, il entendit le notaire énoncer la même formule dont il s'était servi pour lui-même:

— Mlle del Rica?

Elle répondit — comme il avait répondu.

— Parfaitement.

— Veuillez vous asseoir, Mademoiselle, reprit gravement le notaire. Suivant les ordres formels que j'ai reçus, je vais vous donner lecture du testament de M. Pierre de Mérange. Permettez-moi tout d'abord de vous présenter M. le docteur Gaston de Mérange, cousin, héritier et exécuteur testamentaire du défunt.

Les beaux yeux de la jeune fille, ces yeux qui semblaient deux scintillantes émeraudes, se levèrent vers l'homme debout à ses côtés.

Une minute elle parut scruter le visage, chercher à deviner l'âme sous le masque impassible, et ses traits durcis ne se détendirent pas. Aucun sourire n'effleura ses lèvres. Sans un mot, en un geste banal de simple politesse mondaine, elle tendit au jeune homme une petite main gantée de noir.

Il la serra à peine, troublé jusqu'au plus profond de son être, ayant oublié le reste du monde, et jusqu'à la cause qui l'avait amené dans cette étude de notaire.

La voix de Me Chauvin s'élevait soudain le rappela aux réalités. Méthodiquement avec des gestes précis et une lenteur calculée, l'homme d'affaires ouvrit l'enveloppe scellée de cachets de cire. Il en retira la large feuille de papier, l'ouvrit, et articulait fort bien chaque mot, pesant sur chaque phrase, il commença à lire:

"Ceci est mon testament:

"Je donne et lègue toute ma fortune mobilière et immobilière, mes terres, mes maisons de Rio-de-Janeiro, et les fonds déposés en banque, à mon seul parent, Gaston de Mérange, docteur en médecine, fils de ma cousine, France de Mérange, domiciliée à Bordeaux, à seule condition qu'il épousera ma petite-nièce France del Rica, qui ainsi continuera à disposer de la fortune à laquelle je l'avais habituée.

"Si les deux intéressés — ou l'un ou l'autre — refusent ce mariage, tout ce que je possède reviendra par moitié aux villes de Bordeaux et de Rio-de-Janeiro.

"S'ils acceptent, mais que pour des raisons sérieuses, la vie commune ne leur soit pas possible, pour des raisons de caractère ou de sentiment, je les autorise à briser le lien qui les unissait, mais cela seulement au bout de trois ans de mariage. Ils se partageront alors ma fortune par moitié.

"Si, comme je l'espère, ils sont parfaitement heureux et au bout de trois ans ne déchirent pas le pacte conjugal, je prie Me Chauvin — ou son successeur — de remettre à ce moment-là à Madame Gaston de Mérange la lettre ci-contre, cachetée et également scellée de mes armes.

"Quant à mon corps, je désire qu'il soit ramené à Bordeaux, dans le caveau de fa-

mille, et sur cette terre de France que l'exil ne m'a jamais fait oublier!"

Suivaient les formules habituelles que le notaire égrenait de mémoire, sans plus consulter la lettre, afin de contempler plus tôt le visage stupéfait de ses clients.

A vrai dire, ces deux visages reflétaient une surprise analogue, mais des sentiments divers et contradictoires.

Certes, en d'autres circonstances, et s'il se fût agi de n'importe quelle jeune fille au monde — sauf France del Rica — Gaston de Mérange eût repoussé, sans une minute d'hésitation, jusqu'à la pensée même d'un mariage basé sur une méprisable question d'intérêt. Riche d'ailleurs, n'ayant que des habitudes de simplicité, inaccessible au désir de luxe ou de plaisir, peu lui importait la fortune. Il l'eût refusée d'instinct. Mais voilà que par ce testament providentiel, on lui donnait la possibilité de posséder la seule femme qui eût jamais fait battre son coeur, celle dont il ne cessait de rêver, dont l'adorable image hantait ses nuits, peuplait ses jours, et qu'il s'était juré d'avoir, fût-ce au prix des pires difficultés.

Elle était là. Elle pouvait être sienne devant Dieu et devant les hommes. Un destin miraculeux la lui donnait. En vertu de quelle raison, au nom de quel principe la refuserait-il? Parce qu'elle arrivait chargée de millions? Parce qu'en la prenant il avait l'air d'épouser l'argent bien plus que la femme? Eh bien, tant pis. Si le monde en jugeait ainsi, d'avance il méprisait le jugement du monde. Il se sentait assez fort, dans la droiture de sa conscience, pour faire taire les médisants et châtier les calomnieux. Mlle del Rica serait donc Mme de Mérange, ainsi que l'avait souhaité l'oncle d'Amérique... si elle y consentait.

Mais voudrait-elle? Il la regarda.

Il regarda le pathétique visage que la douleur, le doute, l'angoisse avaient creusé, et qui, dans sa pâleur nouvelle, gagnait une beauté de plus.

Que se passait-il sous ce front si pur sous l'or de ses cheveux? Quelles pensées s'agitaient dans sa petite tête altière?

France tenait obstinément ses grands yeux baissés vers la mosaïque du parquet. Elle ne voyait plus rien: ni le notaire, ni l'homme assis à ses côtés. Elle scrutait son âme, son coeur. Elle se jugeait. Avidée de plaisirs, incapable de renoncer au luxe dont on l'avait entourée depuis l'enfance, aimant mieux la mort que la pauvreté. Elle était ainsi faite et ne s'illusionnait point. Cette fortune, elle entendait la garder, même au prix de cette clause ridicule.

Elle entrevit un moyen, une chance de salut, un espoir. Carlos l'attendrait. Elle se garderait à lui. Un mariage blanc, voilà ce qu'elle imposerait à Gaston de Mérange. Au bout de trois ans, elle briserait la chaîne.

— Comme c'est facile! songea-t-elle.

Et certaine de demeurer "la Toison d'or", sûre de retrouver plus tard le jeune amour du Brésilien, elle eut un sourire qui détendit d'un coup ses traits durcis.

— Mademoiselle, Monsieur, interrogea le notaire, tout à fait convaincu qu'il avait laissé à ses clients, un temps suffisant pour réfléchir, quelle décision avez-vous prise?

Ce fut France qui, se levant, répondit la première:

— Maître, je vous demande un délai.

Et tournée vers Gaston de Mérange:

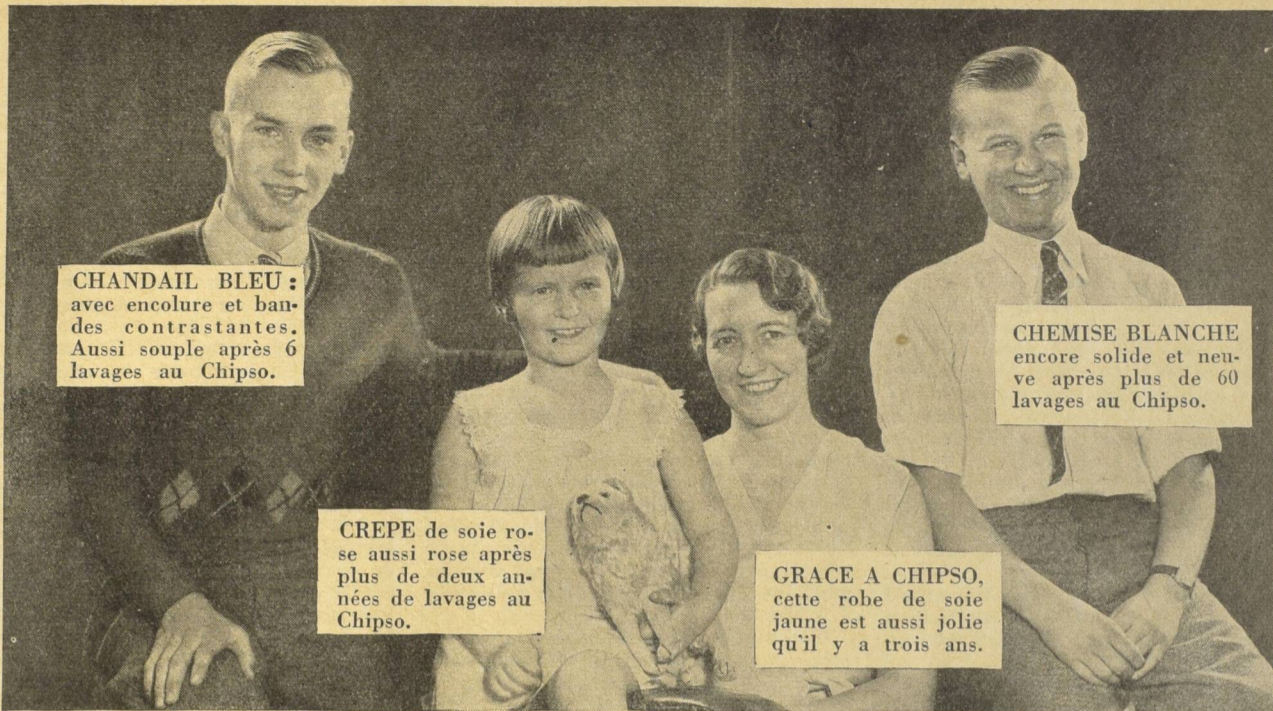
— Venez me voir à mon hôtel, priez-elle avec douceur; je désire vous entretenir un instant. Vous voulez bien, monsieur?

Il s'inclina; et comme en un rêve, il promit.

Dans le petit salon attenant à sa chambre, et qui constituait, avec celle dans laquelle reposait le vieillard, l'appartement réservé à M. de Mérange et à sa nièce, France del Rica attendait Gaston.

Une résolution bien déterminée, une volonté implacable, lui faisaient à cette minute un visage de glace, et ses yeux luisaient, froids et purs sous la longue frange des cils dorés.

Depuis qu'elle avait quitté l'étude de Me Chauvin, depuis qu'elle savait ce qu'elle allait demander à Gaston de Mérange, elle était redevenue miraculeusement calme, et à la vérité, sous la frêle soie du corsage, son coeur battait d'un rythme égal.



CHANDAIL BLEU: avec encolure et bandes contrastantes. Aussi souple après 6 lavages au Chipso.

CHEMISE BLANCHE encore solide et neuve après plus de 60 lavages au Chipso.

CREPE de soie rose aussi rose après plus de deux années de lavages au Chipso.

GRACE A CHIPSO, cette robe de soie jaune est aussi jolie qu'il y a trois ans.

BOB WRIGHT

BETTY WRIGHT Mme ROBERT G. WRIGHT

ALLEN WRIGHT

“Pas de linge défraîchi ni usé jusqu'à la corde dans nos garde-robes”

dit en souriant cette mère de trois enfants

“Remarquez bien que je ne prétends pas que tous nos vêtements soient neufs,” ajoute Mme Robert G. Wright. “Mais Chipso les empêche d'avoir l'air vieux.”

“Je me suis rendu compte qu'on pouvait compter sur Chipso pour n'importe quoi,” continue Mme Wright. “Comme notre eau est dure, j'ai toujours une boîte de Chipso extra dans la cuisine pour le lavage de la vaisselle. Je l'aime parce que l'eau de savon ne se dépose pas au fond du plat à vaisselle. En un rien de temps, ma vaisselle est lavée au Chipso qui est doux aux mains.”

Le riche savonnage Chipso a, en effet, quelque chose de merveilleux dans la façon dont il fait sortir la saleté et prend

soin des mains comme des tissus les plus délicats. Vous n'avez plus à porter des vêtements amincis par le frottement. Chipso les blanchit comme neige sans affecter leur couleur ni abîmer en rien les lainages et les soies.

Chipso ne contient aucun de ces ingrédients rugueux qui “coupent la saleté”. Son action rapide s'explique par son SAVONNAGE PLUS RICHE qui absorbe la saleté sans violence. Commencez dès maintenant à laver votre linge au Chipso. Vous serez surprise de voir comme il reste ainsi neuf plus longtemps. Vous trouverez Chipso chez votre épicer, dans une grosse boîte à bas prix. Chipso ne se vend jamais à la pesée.



Fabriqué au Canada

Chipso prolonge la durée du linge

La seule revue du genre au Canada

LE FILM

est le seul magazine de cinéma rédigé en français au Canada.

75 belles photos par numéro. — Des nouvelles de toute sorte.

Un roman inédit et complet.

COUPON D'ABONNEMENT “LE FILM”

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine LE FILM, \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois.

Nom

Adresse

Localité Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE, ltée, 975 de Bullion, Montréal, Can.



Qu'il pût refuser l'étrange marché, qu'il repoussât l'offre qu'elle s'appropriait à lui faire, pas un instant, elle ne voulait en accepter la possibilité. Est-ce que tout dans la vie ne s'était pas plié à ses caprices? Est-ce qu'à l'une de ses demandes, un être au monde avait jamais répondu non?

La destinée l'avait faite pauvre, il est vrai. Mais bien vite, elle plaçait auprès de son berceau l'homme généreux qui l'avait si tendrement chérie.

Depuis, aucune tache sur le soleil de ses jours. Un ciel uniforme, bleu comme le ciel du Brésil: une route unie, si douce à ses pieds d'enfant; une ascension constante vers plus de bonheur, plus de matérielles félicités, toutes les joies terrestres encloses dans ses petites mains. Les hommages, les flatteries, l'adulation des hommes. Voilà ce que France del Rica avait connu jusqu'ici.

Gaston de Mérange pouvait-il être fait autrement que les autres? Pourrait-il échapper au charme de France, à ce mystérieux charme féminin qui les courbait tous à ses genoux?

Non. Elle allait formuler une demande — une demande dont elle sentait bien pourtant tout l'anormal — il l'accepterait, voilà tout.

Ainsi se réaliserait la volonté de France, le bonheur de France, l'avenir de France, en dépit des obstacles que l'étrange testament de M. de Mérange, avait accumulés, d'une façon inattendue et comme avec un malin plaisir!

La jeune fille saisissait fort bien la pensée du vieillard.

Toujours français de coeur, toujours attaché à sa race, il avait voulu allier cette race et cette patrie tant aimée à l'enfant si chère qu'il plaisait à nommer sa fille. Ainsi il la séparait de Carlos — qu'il n'estimait guère — ainsi, de par sa volonté, il y aurait encore par la monde, une belle jeune fille blonde qui porterait le nom de France de Mérange.

— Ah! oncle Pierre, oncle Pierre, vous vous êtes cru très fin, vous avez voulu poser au Machiavel?... et bien, non, vous ne triompherez pas.

Je serai riche et j'épouserai Carlos del Rica, se promit France, les sourcils froncés, la voix durcie.

Elle fit quelques pas dans l'étroite pièce, arrangea un pli de sa robe, remonta à sa taille la ceinture de daim; devant la glace elle fit bouffer ses cheveux, constata que le noir la rendrait plus belle et sûre de triompher, elle se sourit.

Un pas dans le vestibule; la voix d'une femme de chambre qui, banale, laisse tomber un nom: France brusquement se retourna: Gaston de Mérange était devant elle.

Il s'inclinait. Une seconde, elle eut tout proche d'elle, la tête fine aux doux cheveux cendrés, la silhouette souple et fière, et sous ses yeux profonds, d'un bleu sombre, dont le chaud regard l'enveloppait.

Si prévenue qu'elle fut contre lui, si prête à le détester à cause de l'obstacle vivant qu'il dressait entre elle et le bonheur immédiat qu'elle ambitionnait France, loyale envers elle-même, dut convenir qu'il était vraiment bien, et tout à fait sympathique.

— Vous m'avez demandé un entretien, mademoiselle, dit le jeune docteur; me voici; je suis à vous.

— Je suis à vous!... Les quatre petits mots, en apparence d'une correction parfaite, tombèrent lourdement sur le coeur de France. Elle en reçut comme un choc.

— "Je suis à vous". C'est vrai qu'il pouvait être à elle! La volonté de l'oncle Pierre ne le lui donnait-elle pas pour mari?

A elle, ce grand et beau garçon, qu'elle devinait d'âme si droite, d'intelligence si haute et que tant d'autres femmes seraient fières d'avoir choisi. Une seconde le voile de l'oubli tomba sur l'image lointaine de Carlos, et le rêve nouveau emporta la jeune Brésilienne. Mais ce ne fut qu'un éclair. Elle se reprit, réalisa brutalement ce qui était le but unique de sa vie, et toute sa volonté se tendit pour triompher de celle de Gaston.

Un sourire effleura ses lèvres, illumina ses yeux et elle demanda, un peu moqueuse:

— Vous êtes à moi?... Est-ce là une banale phrase de simple politesse mondaine, ou faut-il y voir l'expression même de votre pensée?

Gaston de Mérange tressaillit. La tentation folle lui vint de crier à cette belle fille aux cheveux de soleil qu'il l'aimait jusqu'à la frénésie, qu'elle le possédait jusqu'à l'envoûtement, et qu'il ne concevait plus une existence où elle ne serait pas. Il eut le désir passionné de lui conter la tendre aventure dans laquelle il s'égarait depuis un mois, de lui détailler toutes les heures, toutes les minutes qu'il avait vécues depuis qu'il était envahi d'elle, de lui dire qu'il la chérissait, qu'il la voulait, depuis la pure nuit d'été, où elle lui était apparue telle une princesse de légende, la longue traîne de sa robe balayant sur la terrasse en fleurs les pâles pétales des roses.

Il se domina. D'un effort de volonté il maîtrisa son coeur; pour les chers mots d'aveu ses lèvres demeurèrent muettes. Et, correct, il répondit simplement à l'ironique question.

— Donnez-mes paroles, Mademoiselle, le sens qu'il vous plaira d'y voir.

A jouer avec un tel adversaire, France sentit qu'elle ne serait peut-être pas la plus forte, et d'ailleurs, trop franche pour louvoyer longtemps, elle se décida à brûler les étapes.

Elle redressa d'un mouvement fier sa jolie tête casquée d'or, et offrant un siège au jeune homme:

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit-elle avec une politesse exquise.

Et sur le canapé tendu de velours pourpre, elle prit place à ses côtés.

— Tout à l'heure, reprit-elle, lorsque notre conversation aura pris fin, je vous conduirai dans la chambre où repose celui dont vous ignorez jusqu'ici l'existence, et que moi, j'ai toujours vu à mes côtés. Il a rêvé, un peu en téméraire, d'unir deux destinées qui devaient, selon toute prévision, marcher dans les chemins différents. Ce rêve, quant à moi, je veux bien le réaliser.

Elle se tut. Gaston, ivre d'un espoir magnifique, sentait au fond de sa poitrine battre son coeur tumultueux.

Des mots se pressaient sur ses lèvres. Des mots de gratitude, d'adoration, des mots qui allaient à jamais le faire esclave aux pieds de la splendide idole. Mais d'un geste elle lui imposa silence:

— Ne parlez pas: ne dites rien. Laissez-moi achever. C'est si difficile, fit-elle en souriant. Vous ne savez rien de moi, et je veux que vous me connaissiez. Il faut que vous sachiez l'être que je suis. Ni meilleure ni pire qu'une autre; une jeune fille comme tant de jeunes filles, de celles qui rêvent sur votre belle terre de France, comme de celles qui chantent sous le ciel du Brésil. Mais on m'a élevée en enfant gâtée, on m'a tout donné à profusion; on m'a habituée à la richesse, et cette richesse, je ne puis pas m'en passer. J'ai besoin de ces biens matériels que vous dédaignez peut-être, qui sont, hélas! des choses bien peu nobles... j'en ai besoin comme de l'air pour respirer. La pauvreté me fait horreur; le travail m'épouvante; la vie ne me semble belle qu'à travers le prisme de l'or.

Elle se tut. Ses beaux yeux clairs se levèrent vers le jeune homme. Il y vit une sincérité brutale, une franchise passionnée, et il l'estima pour ne s'être point abaissée à une comédie de mensonge.

Il dit, presque malgré lui:

— M. de Mérange vous aimait, et cependant il a été cruel envers vous.

— Plus cruel que vous ne le supposez. Car il me place entre deux alternatives: renoncer à cette fabuleuse fortune, ou briser mon coeur.

Gaston tressaillit. Il eut la crainte d'avoir compris, et désespérément il souhaita que ce ne fût pas vrai. Mais déjà, France reprenait:

— Avant de quitter le Brésil, je m'étais fiancée à mon cousin Carlos del Rica.

— Et votre oncle le savait? interrogea le jeune homme en maîtrisant son émoi.

— Non, il n'y avait entre nous qu'un accord secret.

— L'oncle Pierre n'aimait pas Carlos; mais je l'aurais fléchi; à notre retour à Rio, j'étais décidée à lui avouer ma décision. Il m'aurait accordé, j'en suis sûre, le mari que j'avais choisi.

Gaston jeta un peu nerveusement:

— Eh bien, vous voilà libre de vos actes. Epousez-le ce Monsieur Carlos del Rica.

France dit simplement:

— Carlos n'a rien... ou presque. Et moi je vais être pauvre. Y pensez-vous, Monsieur? Unir deux misères, jamais!

Le jeune docteur eut un sourire et l'ironique lueur de ses yeux fit rougir le front de France.

— Je ne veux pas choisir, dit-elle, avec fièvre. Carlos d'un côté, la fortune de l'autre: il me les faut tous les deux.

— Tous les deux? releva ironiquement Gaston de Mérange. Mais si j'ai bien compris, l'un du moins ne dépend pas de vous seule. En cas de refus de votre part ou de la mienne, dit le testament de mon oncle, tous ses biens sont à partager entre les villes de Rio de Janeiro et de Bordeaux. Vous semblez oublier, Mademoiselle, que j'ai voix au chapitre tout de même.

France, de rouge qu'elle était devint écarlate. Un voile passa devant ses yeux. Elle sentit confusément l'énormité de ce qu'elle allait faire et dire. Mais rien au monde n'aurait pu l'empêcher d'agir.

De cette même voix calme, où passait une imperceptible ironie, Gaston reprenait:

— Je ne suis pas comme vous, Mademoiselle, je ne tiens nullement aux biens de ce monde...

Elle coupa la phrase d'une geste brusque et d'un élan, lui jetant les mains aux épaules, debout contre lui, elle supplia:

— Monsieur, épousez-moi, je vous en supplie, épousez-moi!

Il eut un sursaut. D'un geste prompt, ses mains emprisonnèrent les mains de France. Il regarda éperdument ce visage de femme qui l'implorait, ces yeux d'émeraude si purs, si grands, et le vertige le saisit. Il lui semblait qu'un abîme s'ouvrait sous ses pas. Il ne savait plus en vérité s'il souffrait ou s'il était heureux.

— Epousez-moi, reprenait la douce voix autoritaire. Epousez-moi pour trois ans. Après cela, nous divorcerons. Nous partagerons la fortune de l'oncle Pierre...

— Et vous vous remarierez avec votre cousin Carlos? conclut Gaston dégrisé.

— Oui, c'est cela, c'est bien cela. Je serai si contente, jeta France avec exaltation. Oh! M. de Mérange, vous n'allez pas dire non? je vous aimerai bien, vous verrez; je serai un gentil petit camarade.

— Un camarade! fit Gaston, un peu amer.

— Une amie si charmante...

— Une amie!

— Et aussi une maîtresse de maison parfaite. Vous verrez. Nous recevrons beaucoup; j'adore ça! nous voyagerons; connaître des pays nouveaux, c'est enivrant. Nous serons heureux, je vous assure que nous serons très heureux. Et plus tard...

— Et plus tard? reprit Gaston mélancolique.

— Plus tard, je vous présenterai à Carlos; je suis certaine que vous serez en sympathie tous les deux.

— Ah! mais oui, au fait! coupa brusquement le jeune homme, parlons un peu de M. Carlos del Rica. Comment va-t-il prendre la chose?

— Quelle chose?

— Mais... notre mariage!

— Il en sera ravi, je suppose.

— Ah! vraiment?

— Mais oui. Carlos m'aime, mais il est comme moi, il considère que l'amour, sans beaucoup d'argent, c'est piètre. Il préférera certainement m'attendre trois ans, et m'épouser riche.

— Vous épouser... en second? Il n'est pas jaloux, ce monsieur!

France sentit la raillerie, et même le mépris, passer dans la voix de Gaston. Elle répliqua, un peu brutale:

— Il ne pourra pas être jaloux, puisque je ne vous aime pas... puisque je ne vous aimerai jamais.

— J'entends bien. Mais enfin, Mademoiselle, avec ou sans amour, vous serez ma femme tout de même?

— Votre femme, fit-elle, avec un sourire amusé; oh! si peu...

— Vous serez Mme de Mérange; et votre mari, ce sera bien moi, je suppose?

Les grands yeux d'émeraude scintillèrent sous l'ombre des cols palpitants. Ils livrèrent au jeune homme un pur et froid regard qui le glaça jusqu'à l'âme.

— Monsieur, laissez tomber la voix un peu hautaine de France del Rica, j'espère que vous avez parfaitement compris: il ne peut s'agir entre nous que d'un mariage blanc. J'entends n'être votre femme que de nom.

Le jeune homme se leva. Il fit quelques pas dans l'étroite pièce, s'approche de

la fenêtre close et un long moment appuya son front à la vitre.

Ainsi donc, voilà ce que cette enfant inconséquente lui proposait: une union de comédie, une parodie d'amour, un simulacre! En somme, un marché.

Le mariage, avec un bail de trois ans, Un bail? mais ça se renouvelle, un bail! E si dans cet espace de temps, à force de tendresse, de prévenances, à forces de volonté, il allait la conquérir? s'il la disputait à ce Carlos inconnu, qui devait l'aimer bien mal puisqu'il ne savait pas lui crier que l'argent est bien faible chose et que l'amour tient lieu de tout. Un bail! et si au bout de trois ans elle devenait sienne: comme elle serait sienne fictivement dès ce soir, s'il le voulait?

Ah! depuis des jours et des jours qu'il la cherchait, avait-il rêvé un dénouement plus beau? N'était-ce pas miracle qu'elle fût là, proche de ses mains, de ses lèvres et que ce fût elle qui ait supplié, avec cette voix d'ardeur et de fièvres:

— "Epousez-moi, je vous en supplie, épousez-moi!"

Pourquoi refuserait-il? Parce que ce marché lui était odieux? Parce qu'il répugnait à tous ses principes de morale, à toutes les conceptions du vrai et du beau qu'on lui avait inculqués dès l'enfance? Se marier, accepter le principe d'un divorce au bout de trois ans, lui sincèrement catholique?

Et bien, il ne se remarierait jamais. Voilà tout: sa vie sentimentale serait finie. Il lui resterait le charmant souvenir d'avoir aimé, d'avoir vécu dans son intimité, marché dans son ombre, respiré le même air qu'elle, contemplé des choses semblables. De ces miettes de bonheur, ne saurait-il se contenter?

Quoi! le hasard jetait dans ses bras la créature merveilleuse dont l'image hantait chaque nuit, son sommeil et ses bras ne feraient pas le geste — dit-il demeurer fraternel, — de l'attirer contre lui?

Par quelle aberration repousserait-il la seule chance qu'il eût de la conquérir? Ne pouvait-il tenter l'aventure? Cette petite France qui se croyait si sûre de sa force, si maîtresse de son coeur, quelle volupté il y aurait à la sentir vaincue, amoureuse et tendre, ayant tout oublié: le fiancé lointain, la terre étrangère, dans la réalisation totale d'un amour plus fort et plus noble!

Ah! France, France, si troublante, ce n'est pas l'or de l'oncle Pierre que je veux! C'est toi, toi seule! Que m'importent les vains hochets de ce monde: gloire, vanité, fortune, pourvu que ton coeur soit à moi!...

Ainsi songeait Gaston de Mérange; et il prolongeait inconsciemment un silence où se plaisait son rêve.

France, inquiète, se leva à son tour et se rapprocha pour lui montrer son visage. Mais sur ce visage impassible elle ne sut rien lire. Dans les grands yeux bleus, elle ne vit pas sa victoire et craintive, plus douce que tout à l'heure, elle murmura:

— Vous voulez bien?... dites, vous voulez bien.

Une sorte d'émoi peureux assombrissait les claires prunelles; Gaston crut y voir, tout au fond, une petite angoisse qui, peu à peu, montait... montait...

Il prit la petite main blanche où brillait l'énorme émeraude, l'éleva jusqu'à ses lèvres, la frôla d'un baiser qui, malgré lui, s'attarda, se prolongea; puis la laissant doucement retomber, il dit avec une grâce hautaine:

— Que votre volonté soit faite, Mademoiselle.

— Ah! cria-t-elle presque, vous acceptez?

— Un mariage de trois ans... un mariage blanc, ainsi que vous l'avez dit tout à l'heure? Oui, j'accepte tout ce que vous voudrez.

— Merci! jeta la jeune fille, avec une joie frémissante. Je vous devrai mon bonheur; je ne l'oublierai pas.

Il s'inclina sans répondre. Trop de pensées confuses étaient en lui. Il n'y voyait plus clair du tout. Il n'était pas très sûr de ne pas accomplir en ce moment quelque chose de mal et de laid. Pour la première fois de sa vie, sa conscience ne l'approuvait pas tout à fait, sa conscience d'homme et de chrétien.

Mais la tentation était trop forte. La tentation prenait en ce moment le visage de la femme aimée, et la résistance n'était plus possible. D'ailleurs, les paroles irrévocables étaient dites, il s'était engagé.

—Nous voilà fiancés, reprenait France, avec une sorte d'ironie amusée; l'oncle Pierre doit être heureux. Après tout, nous lui obéissons, nous faisons "l'es-sai".

Et malicieuse, elle jeta:

—Si j'allais vous aimer au bout de trois ans? C'est ça qui serait drôle!

—Pourquoi pas, répliqua Gaston de Mérange sur le même ton, tout arrive, Mademoiselle!

France ne releva pas la boutade et plus grave elle dit:

—Voulez-vous que nous allions "le voir"?

Il s'inclina en signe d'assentiment et suivit la jeune fille dans la pièce à côté.

Auprès du lit du mort, la religieuse, à genoux, priaient encore. A l'approche des deux visiteurs, elle se leva, aspergea d'eau bénite le front du vieillard, se retira discrètement, comme elle était venue.

Ils furent seuls; seuls tous deux, auprès de celui qui avait fait le rêve de les unir à jamais.

Seuls avec des pensées différentes.

France songeait à l'heure bienheureuse où il lui serait donné de rompre ces fiançailles imposées et l'image de Carlos flottait devant ses yeux.

Mais Gaston de Mérange, ému jusqu'à l'âme, devant cet homme de sa race qui avait voulu lui donner cette enfant blonde debout à ses côtés, pour que par eux deux ses perpétuât la famille, la tradition, la patrie, Gaston de Mérange promit gravement:

—Elle sera ma femme, je vous le jure, oncle Pierre; elle sera ma femme pour la vie.

VIII

—Toutes mes félicitations, mon cher! je te les apporte moi-même, ayant quitté Vichy tout exprès. Oui, toutes mes félicitations — si du moins ce que l'on m'a dit est exact, ce dont je doute.

Jacques Lardy, ayant tendu la main à Gaston de Mérange, attira vers lui un des larges fauteuils qui meublait le sobre cabinet de travail du jeune docteur et s'assit confortablement.

—Oui, j'en doute, reprit-il, car enfin, tout ce que l'on m'a raconté tient un peu du conte de fées.

Gaston eut un sourire un peu mélancolique.

—Il y a des fées humaines, murmura-t-il, des fées qui vous éblouissent, vous ensorcellent et sous les charmes desquelles on reste à jamais envoûté.

—Mlle del Rica, par exemple.

—Oui, France.

Le nom chéri passa sur ses lèvres comme une musique et les yeux clos il le répéta par deux fois.

—Elle doit être un peu magicienne pour t'avoir fait oublier le reste du monde!

—Comment, le reste du monde?

—Mais oui; moi, par exemple, jeta Jacques avec un ton si drôle, que Gaston se mit à rire.

—Excuse-moi, c'est vrai, j'ai manqué à ma promesse. Je devais te revoir après ma visite au notaire, n'est-ce pas?

—Je suis curieux de constater que la mémoire te revient. C'est un peu tardif, mais je veux bien te pardonner quoique tu aies mis ma curiosité à une rude épreuve. Conveniens-en: un héritage te tombe du ciel; il t'arrive une aventure romanesque et j'en suis réduit, moi, ton meilleur ami, à l'apprendre par les racontars du public.

—En somme, que sais-tu?

—Qu'un oncle d'Amérique, effroyablement riche, te lègue à la fois des millions et une femme charmante.

—C'est bien cela.

—Et tu l'épouses?

—Et je l'épouse.

—Parfait. Mais, dis-moi, que devient dans tout cela cet amour que tu prétendais devoir être l'unique, le grand, le merveilleux amour? Que devient la belle inconnue que certain soir nous poursuivimes, toi et moi, à travers les dédales compliqués du Casino de Vichy? Au fond, que tu renonces à ta chimère, au profit d'une merveilleuse réalité, c'est logique, et je t'approuve.

—Je ne renonce à rien, coupa brusquement Gaston.

Jacques se mit à rire.

—La bigamie est interdite, aussi bien chez nous que de l'autre côté de l'Atlan-

tique. Tu ne prétends pas les épouser toutes les deux?

Le jeune docteur posa affectueusement sa main sur le bras de son ami:

—Mon vieux Jacques, dit-il simplement, mon aventure est plus fantastique encore que tu ne le crois: ma belle inconnue et Mlle del Rica ne font qu'une seule et même personne.

—Comment! s'exclama l'autre stupéfait, c'était elle?

—C'était elle. France del Rica, nièce et fille adoptive de mon cousin Pierre de Mérange, lequel nous a légué sa fortune entière, par moitié chacun, à condition que, dans les délais les plus proches, nous eussions convolés en justes noces.

Jacques regarda son camarade bien en face:

—Tu es, bien sûr que tu ne te moques pas de moi? interrogea-t-il drôlement.

—Pas le moins du monde. Je suis fiancé, tout ce qu'il y a de plus fiancé; j'accepte donc les félicitations que tu es venu, tout exprès, m'apporter de Vichy et je t'en remercie.

—Tu penses bien que ton départ m'avait fortement intrigué. Comment! je te quitte à la porte du notaire; on doit se retrouver une heure après: personne au rendez-vous. Je me dis: ce serait pour demain. Le lendemain monsieur demeure invisible. Je te cherche à la Restauration, au Casino, sur les bords de l'Allier. En vain. Le surlendemain, je passe à l'hôtel. On m'apprend ton départ pour Bordeaux sans commentaire. Et quelques jours après, la vérité éclate, elle est sur toutes les lèvres:

"Le docteur de Mérange? comment, vous ne savez pas? Mais il vient de faire un héritage fantastique! Il faudrait la plume de Mme de Sévigné pour raconter ça. On vient de lui léguer une fortune de nabab et la plus belle femme du monde. Il est parti avec sa fiancée. On dit qu'ils ont accompagné à Bordeaux le corps de l'oncle aux millions!"

—C'est exact, rigoureusement exact. Pierre de Mérange a souhaité reposer dans le vieux caveau de famille. Nous avons rempli envers lui ce qui était un devoir sacré. Excuse-moi de n'avoir pas eu vraiment une minute, depuis tous ces événements, pour te les apprendre moi-même.

—Tu penses bien que je ne t'en veux pas. Entre nous, ceci a peu d'importance. Mais dis-moi, Gaston, si l'un ou l'autre, vous aviez refusé ce mariage, que serait-il arrivé?

—Les villes de Bordeaux et de Rio héritaient à notre place.

—Ah!... et Mlle del Rica est riche, personnellement, je suppose?

—France n'a rien. Dépouillée de cet héritage, elle tombait à la rue.

—Diable! heureusement que tu es joli garçon, cela lui rendra facile l'exécution de cette clause extravagante. Elle t'aimera; elle ne pourra pas ne pas t'aimer. Elle t'aime déjà, j'en suis sûr!

—Tu te trompes, coupa froidement Gaston. France m'a déclaré, avec une belle franchise, qu'elle ne m'aimerait jamais.

—Pourquoi, grands dieux!

—Eh! tout simplement parce qu'elle en aime un autre.

—Un autre?

—Oui, un de ses cousins, un certain Carlos del Rica, de Rio. Sans fortune lui aussi. Ils ne sont pas assez stoïques tous les deux, — ou assez sots, — pour unir leurs pauvretés. Une chaumière et deux coeurs, c'est un proverbe un peu trop sentimental pour que les générations modernes en fassent leur devise. France m'épousera pour ne pas laisser choir les beaux millions de l'oncle Pierre. Voilà, mon pauvre vieux.

Une amertume et une sorte de colère vibraient dans la voix du jeune homme. —Et toi, osa interroger Jacques, pourquoi l'épouses-tu? car je te connais trop pour te faire l'injure de penser que c'est pour de l'argent.

—Moi? c'est parce que je l'aime, cria presque Gaston de Mérange. Comme un fou, tu entends, comme un fou!... parce que je la veux: amie, soeur, compagne, épouse, de toutes les façons, entends-tu, depuis les plus tendres jusqu'aux plus passionnées. Ah! elle me propose un mariage blanc! Oui, tu comprends: elle veut se garder pour son Carlos. Dans trois ans, le testament de l'oncle Pierre nous libère. Un divorce ultra-rapide. Et

finie, la comédie. Elle repart pour le Brésil et je retombe à mes livres, à mes malades, à ma solitude. C'est ainsi que cette petite fille capricieuse a composé le scénario de la belle pièce que nous nous apprêtons à jouer.

"J'ai promis. J'ai tout promis. Je serai le mari respectueux et correct et pendant trois ans je vivrai aux côtés de cette belle fille en oubliant ce qu'elle est. "Nous serons des amis", a-t-elle dit. Tout au plus me donnera-t-elle, chaque soir, avant de clore la porte de sa chambre, sa petite main à baiser.

Il se tut. Accoudé au bureau de chêne, il cachait sa tête dans ses doigts et Jacques ne voyait plus de lui que le petit coin douloureux de la bouche, où un sourire amer s'était figé.

—Mais c'est fou! cria-t-il, c'est absurde! tu vas être très malheureux.

—Moins que de la perdre. Oh! je vois, si j'avais été chic, j'aurais pris cette part d'héritage et je l'aurais mis dans sa corbeille de mariée, je lui aurais dit: "Prenez cet or, prenez l'homme que vous aimez; faites votre vie sans moi. Je renonce à tout pour votre bonheur. "Mais ça, je n'en ai pas eu le courage."

Jacques Lardy le considérait avec une sorte de pitié attendrie, il surprit ce regard, et, dominant son trouble, il dit:

—J'ai la foi, la foi en un avenir merveilleux. Je saurai la conquérir, je la reprendrai à ce Carlos lointain, qui ayant dans ses mains un bijou royal, n'a pas su le garder. Tu verras, Jacques, tu verras, dans trois ans, elle m'aimera, dans trois ans, elle sera ma femme, ma vraie femme.

Il s'était levé. Ses beaux yeux bleus semblaient contempler une invisible image et ils rayonnaient d'ardeur secrète. Jacques sentit sur lui-même la puissance de cette volonté d'homme. Il ne douta pas qu'elle n'agit également sur le coeur et l'esprit de cette belle fille d'Amérique. et que Gaston ne réalisât plus tard la plénitude de son bonheur. Son amitié sincère s'en réjouit.

—Tu as tout ce qu'il faut pour plaire à la femme la plus exigeante, déclara-t-il nettement. Comment celle-ci ne se laisserait-elle pas séduire? Les absents ont tort. Et il y a loin de Bordeaux à Rio de Janeiro. Car je suppose que vous habitez ici?

—J'ai déjà installé France dans le vieil hôtel de ma famille. Elle y est sous la garde de l'amie de ma mère, Mme Volnay, et de sa fille Lucile. Toutes deux ont bien voulu lui tenir compagnie, la guider à travers la ville, et l'aider à monter son ménage futur, suivant ses goûts et les miens, qu'elles connaissent si parfaitement. Cette excellente Mme Volnay est un peu ma seconde mère et j'ai toujours considérée Lucile comme une vraie soeur.

Jacques rêva, tout haut.

—Lucile!... cette frêle et douce jeune fille aux grands yeux sombres, au sourire comme lassé, au visage trop grave qui ne s'éclairait un peu que lorsque tu apparais-sais. Lucile! j'ai toujours pensé qu'elle t'aimait; je croyais un mariage presque certain entre vous.

—Quelle idée! mais nous n'y avons jamais pensé ni l'un ni l'autre. Nous sommes des camarades, rien de plus. J'ai une confiance absolue en son dévouement, en son coeur: aussi lui ai-je confié ce que j'avais de plus précieuse... ma fiancée.

—Et lui as-tu dit les étranges conditions de tes futures noces?

Gaston eut un geste d'ironie.

—Non, mon cher. Toi seul en as reçu la confidence. Il me déplairait d'être un tant soit peu ridicule aux yeux d'une femme, cette femme fut-elle une presque soeur. Car je ne me dissimule pas tout le grotesque de ce rôle de mari de comédie. Pour Mme Volnay, Lucile, mes amis, pour tout le monde en un mot, je fais un mariage parfaitement semblable à tous les mariages, dans lesquels entre toujours, avec un peu d'amour, une large part d'intérêt. Et je te demande, Jacques, le secret le plus absolu.

—Tu ne doutes pas de ma discrétion. Avez-vous fixé une date pour la cérémonie?

—Dans deux mois, approximativement. Je ne veux pas abuser de ma vieille amie dans son rôle de chaperon, et surtout, je tiens à satisfaire France. Les trois ans ne passeront vite qu'à condition de les faire commencer au plus tôt, acheva-t-il avec une raillerie un peu amère.

—J'espère que tu me présenteras sans tarder à Mlle del Rica, dit Jacques Lardy, avec un sourire. J'ai à peine entrevu cette merveille, et j'ai hâte de savoir si sous le ciel brumeux de notre Bordeaux, elle est aussi belle que sous les lumières du Casino de Vichy.

—Je vais moi-même voir France, chaque jour à cinq heures. Je dîne avec elle et je me retire vers onze heures. Tu peux te présenter quand il te plaira.

—Je te remercie, dit Jacques.

Gaston de Mérange ouvrit machinalement un livre qui traînait sur le bureau, le feuilleta, parut s'y absorber, Jacques alluma une cigarette, et envahis tous deux par des pensées diverses, ils ne parlèrent plus.

A l'hôtel des Mérange, France, tout de suite, s'était adaptée à toutes choses: au décor, à l'ambiance, aux personnes même qui l'entouraient.

Une sympathie réelle l'inclinait vers cette petite Lucile que son fiancé venait de lui donner pour compagne. Elle aimait sortir avec elle, flâner le long des quais, faire d'interminables stations agrémentées de causeries charmantes, dans les jardins publics.

Entre elles, cependant pas de confiance. Lucile avait peut-être un secret qu'elle cachait jalousement — et sans doute France eût été la dernière personne à laquelle elle eût pu le révéler — et France n'eût dit pour rien au monde à cette enfant qu'elle jouait droite et loyale, le mensonge par lequel allait s'ouvrir sa vie de femme. Elles parlaient donc de ces mille riens qui peuplent la vie des jeunes filles: chiffons, littérature, art, musique, et cela suffisait à embellir leurs jours.

Avec Madame Volnay, si raisonnable, si doucement maternelle, Mlle del Rica sentait croître et fleurir en elle tous les bons sentiments latents dans son âme. A son contact elle se sentait devenir meilleure et à cette femme d'esprit si droit elle eut encore moins avoué le premier acte de la comédie qu'elle s'appropriait à jouer. Elle se contentait de lui demander conseil pour ses toilettes, son trousseau, et sa robe de mariée. Tout devait être très simple, le deuil de France et de Gaston interdisant toute manifestation mondaine.

Seuls quelques amis de choix entoureraient le jeune couple. Il n'y aurait qu'une double cérémonie: à l'hôtel de ville et à l'église, suivie d'un lunch à l'hôtel de Mérange.

Depuis un mois qu'elle était à Bordeaux, elle n'avait plus correspondu avec Carlos. Tout au plus, lui avait-elle appris brièvement la mort de son oncle. Aucun détail n'avait suivi. Une lettre du jeune Brésilien lui était parvenue, affectueuse et tendre, dans laquelle on sentait sourde une vague inquiétude:

"Quand reviendrez-vous? demandait Carlos, quels sont vos projets? vous êtes loin, et j'ignore tout: votre vie, votre coeur, vos projets, France, ma France, ne sentez-vous pas combien c'est douloureux? êtes-vous bien encore, petite France bien aimée?"

—Je dois lui écrire, songeait la jeune fille; il le faut; mais grand Dieu, combien c'est difficile!

Cependant, ce jour-là, tandis que dans un autre quartier de Bordeaux, Gaston de Mérange expliquait à son ami Jacques l'extraordinaire aventure qui venait de surgir dans sa vie, France del Rica, appelant à elle cet esprit de décision qui la caractérisait, s'installa au mignon bureau de marqueterie que Gaston venait de lui offrir, et attirant une feuille blanche, elle écrivit, sans plus réfléchir:

"Mon cher Carlos,

"Vous me pardonnerez, j'en suis sûre, mon long silence lorsque vous saurez la raison grave qui l'a motivé: je me marie... Ne criez pas à la trahison, à l'oublie, ne dites pas que les femmes sont perfides, et tous les lieux communs qu'il est d'usage de débiter en pareil cas.

"Mon cher ami, si drôle que cela vous paraisse, je ne vous ai jamais si profondément aimé. A l'heure où je m'apprete à en épouser un autre, c'est à vous seul que je pense. Et pourtant, je vais être Madame Gaston de Mérange. Rien au monde — pas même votre volonté, mon cher — ne pourra faire que cette chose ne soit pas.

“Peut-être en lisant ces lignes penserez-vous que subitement, un grain de folie s'est niché dans ma cervelle? Erreur, Carlos. Jamais je n'ai été plus lucide, plus sensée, plus raisonnable.

“La preuve?”

“Je la donne. Je ne veux pas faire languir votre curiosité. Voici la chose, expliquée aussi clairement que possible:

“Mon oncle Pierre m'a simplement déshérité. Aussi étrange que cela vous paraisse, c'est un fait. J'ai eu beau me révolter, crier d'horreur devant le spectre de la pauvreté, rien n'a prévalu contre cette vérité que le testament de mon oncle établissait en bonne et due forme, comme l'on dit dans le jargon des notaires.

“Le seul héritier incontestable et incontesté, c'est un certain Gaston de Mérange — le même que je m'apprete à m'offrir pour mari. On lui lègue l'immense fortune que vous savez, à la condition qu'il m'épousera et m'en donnera la moitié.

“Vous me connaissez trop, mon cher Carlos, pour supposer que j'aie le stoïcisme de refuser une centaine de millions. Je sais bien qu'à ma place vous agiriez de même. Donc, je n'accepterai de vous aucune désapprobation. D'ailleurs, pour vous rassurer, et calmer vos angoisses, je vous dirai que ce monsieur de Mérange — auquel, dût ma coquette-rie en souffrir, je dois reconnaître que je ne plais guère — ce monsieur, dis-je, a fait certaines difficultés pour accepter à la fois l'héritage et la femme. Croyez-vous, il est de cette espèce de gens, à peu près disparue, auxquels l'argent n'inspire qu'un saint mépris. Quant au sexe prétendu faible, j'ignore le plus ou moins de goût qu'il peut avoir pour lui. Tousjours est-il que j'ai dû le prier sur tous les tons:

“Épousez-moi, cher Monsieur, je vous supplie, épousez-moi!” Il a cédé. C'est une grande âme. Il a pratiqué avec une abnégation à laquelle je me plais à rendre hommage.

“Donc, nous nous marions, dans deux mois. J'habite déjà l'hôtel de Mérange, un vieux et somptueux hôtel, qui a vraiment grand air, et pour respecter les saintes convenances, mon fiancé a mis auprès de moi une vieille amie de sa mère et la fille de cette dernière. Entre les cheveux blancs de l'une et le sourire candide de l'autre, je suis en train de me purifier...”

“Carlos, ne m'en veuillez pas. Et comprenez.

“Il y a dans le testament de mon oncle une clause, bienheureuse: au bout de trois ans, si “l'essai” que nous aurons fait de la vie en commun, n'est pas heureux, on nous permet de nous libérer. Ayez donc un peu de patience, mon cher. Tout est convenu entre M. de Mérange et moi.

“Nous contractons un “mariage blanc” que la loi française (je ne me marie pas sous la loi brésilienne, à quoi bon) ne refusera pas de briser. Je vous aime, Carlos. Je tiens à vous l'affirmer, à vous le jurer. Je serai votre femme. Mais votre femme heureuse, adulée, enviée, riche. Vous ne pouvez pas me vouloir pauvre. Je vous connais. La misère tuerait votre amour. Ce n'est pas très beau; mais je ne suis pas une héroïne moi non plus, et je vous aime, tel que vous êtes.

“Prenez patience: faites-moi confiance. A trois ans, Carlos. D'ici là, je ne sais si je vous écrirai. Ça ne serait peut-être pas très chic pour “mon mari”. A défaut de mieux, j'entends reconnaître le service qu'il me rend, par beaucoup de loyauté et de franchise. Mes lettres vous parviendront, s'il le permet.

“En terminant, Carlos, mon ami chéri, je vous redis que je vous aime, et, en pensée, ma tête sur votre épaule, je savoure votre baiser.

“France”.

S'étant relue, ayant mis correctement l'adresse, la jeune fille sonna sa femme de chambre:

— Au prochain bateau, dit-elle brièvement.

Et le cœur léger, elle se prit à fredonner une vieille chanson espagnole.

IX

Ce fut sans aucun trouble apparent que France del Rica prononça le fameux

“oui” qui la liait. Liaison passagère, d'ailleurs. Ainsi l'avait décidé sa volonté. Et devant cette volonté de femme, Gaston de Mérange s'était incliné. Il avait tout accepté; cette union de parole limitée à trois ans, et la rupture définitive au bout de ce temps révolu.

Le notaire de Vichy, devant lequel ils avaient passé leur contrat de mariage, avait régularisé toutes choses matérielles selon les désirs de Pierre de Mérange, et de l'immense fortune de ce dernier, chacun des deux époux avait reçu une part égale.

France était riche. Princièremment. Car vraiment dans cette héritage fabuleux, il y avait largement de quoi contenter deux personnes.

Riche, et maîtresse absolue de son bien. Ainsi l'avait exigé Gaston. Il entendait, sur son avoir personnel, subvenir à l'entretien de leur jeune ménage, et France pouvait faire, de ce qui lui appartenait, tel emploi que sa fantaisie lui dicterait. Il se refusait de s'en occuper le moins du monde. La jeune femme, d'ailleurs, était trop indépendante pour souffrir que quiconque se mêlât de ses affaires. Elle avait décidé de placer sa fortune à sa guise, et qu'entre elle et son mari il ne fut jamais question de cela.

La double cérémonie du mariage avait été fort simple. Aucun appareil, aucune invitation, le deuil si récent des deux fiancés interdisant tout ce qui, de près ou de loin, eût pu ressembler à une fête mondaine. Seuls, les témoins, de vieux amis de la famille de Mérange, et Lucile et sa mère.

Un déjeuner intime les avait réunis dans la vaste salle à manger du vieux hôtel familial, et France rel Rica s'était assise à la place d'honneur, là où toutes les femmes qui, avant elle, avaient porté le même nom, s'étaient assises, un jour pareil.

L'après-midi vint. Un après-midi rayonnant malgré l'automne si proche; dans les vases de cristal tout irisés de lumière, de lourdes roses s'épanouissaient. Les boules dorées des mimosas éclairaient les coins d'ombre, et l'odorant parfum des oeillets emplissait la pièce.

Un à un, les amis se retirèrent, il n'y eut plus, bientôt, que Lucile et Jacques Lardy.

Celui-ci regardait la jeune fille avec une secrète sympathie. Elle était pâle, et le pli mélancolique habituel à sa bouche s'accroissait encore. Elle aimait Gaston. Sur son pauvre rêve incompris, elle pleurait mentalement.

Si fine, si pure, dans sa claire robe de tulle, elle semblait la grâce elle-même. Ah! songeait Jacques, tant de beauté perdue, tant de jeunesse qui se fanera, s'étiolera, parce que, pour une autre, le cœur de l'homme bien-aimé s'est ouvert. Et quelle autre! Cette grande belle fille aux yeux d'émeraude, qui semblait fait pour éteindre toutes les joies, réaliser toutes les conquêtes, cette belle fille qui paraissait venir en droite ligne de la race indomptable des amazones ou des conquérants!

Sans doute, la triomphante beauté de France rejetait bien loin, dans l'ombre, la joliesse fragile de Lucile. Mais pourtant, que d'attrait sur le candide visage de celle-ci! Quelle ardeur secrète au fond de ses prunelles candides! Elle semblait l'incarnation même de l'ange du foyer; dans le geste de ses chastes bras il y avait déjà quelque chose de maternel.

Mais de tout cela, Gaston de Mérange n'avait rien vu. Habitué à vivre fraternellement avec cette petite amie de son enfance, jamais un trouble, si léger fut-il, ne lui était venu par elle. Et très sincèrement il ignorait qu'il en était aimé. L'amitié de Jacques avait été plus clairvoyante. Et devinant ce soir les possibles souffrances pour cette âme dédaignée, tout le jour il avait redoublé de prévenance, d'attention, auprès de cette Lucile trop pâle et trop grave, dont la jolie bouche semblait avoir désappris le sourire.

Il fut gai, spirituel pour la distraire, un peu “flirt” pour flatter son instinctive vanité féminine, et même tendre, pour tenter de l'émouvoir. Mais Lucile, sans cesser d'être gracieuse et même aimable, ne lui donna pas la réplique. Pour avoir de l'esprit, elle souffrait trop. Elle était trop peu coquette pour goûter la grisurie d'être courtisée, et son cœur s'était

trop bien donné pour qu'il s'émût à nouveau.

La journée s'achevait dans une ambiance de tristesse, peu habituelle aux fêtes de mariage. Gaston, qui jusque-là s'était montré fort gai, tout d'un coup parut soucieux. Un pli dur barrait son front, et dans ses larges yeux bleus, une tristesse poignante montait.

Jacques s'approcha de lui et posa affectueusement une main sur son épaule: — Qu'as-tu, mon vieux? Ça ne va pas? Regrettes-tu ce ridicule et inconvenable mariage?

Le jeune homme hochait mélancoliquement sa tête brune:

— Non, je ne regrette rien. La femme que j'aime est sous mon toit; elle est là, à portée de mon regard, de ma voix. Tout aujourd'hui je me suis enivré d'elle, de son parfum, de sa beauté. Elle va dormir dans ma maison, si près de moi, qu'à peine une porte légère, une tenture de velours, tout à l'heure, nous sépareront. Je lui ai donné mon nom; j'ai passé à son doigt l'anneau symbolique. Elle est sous ma protection, nous ne serons plus que deux: elle et moi. C'est enivrant!

— Pour un homme enivré, raille doucement Jacques Lardy, permets-moi de te dire que tu fais assez triste figure.

— Tais-toi, supplia Gaston. Ne vois-tu pas que tu souffres? Oui, je crâne. Même avec toi, je viens de crâner; mais au fond, tu te rends bien compte que je ne puis pas être heureux!

— Evidemment. Alors, avoue que ce mariage est une folie.

— Une folie... c'est vrai... une folie dont j'agonise... Mais je l'ai conclu pour son bonheur, à elle. Et elle, regarde-là! Regarde-là, Jacques; ne porte-t-elle pas la joie dans ses yeux?

France s'avançait. Vision inoubliable. Royauté de jeunesse; incarnation même de la beauté.

Un grisant parfum se dégageait de ses gestes à chacun de ses mouvements. Était-ce sa faute si sur son passage elle semait l'amour? La longue traîne de sa robe balaya les chatoyantes teintes des tapis d'Orient: avec ses bras nus et le triple rang de perles qui s'enroulait à son cou, elle apparaissait, telle une petite reine devant laquelle toutes les volontés doivent céder.

Elle alla vers Lucile et lui tendit la main.

— Excusez-moi, dit-elle gentiment; cette robe m'écrase et j'ai hâte de l'enlever; je remonte dans ma chambre. Bonsoir Lucile.

Et tournée vers le camarade de son mari, elle ajouta:

— Bonsoir, Jacques.

Elle sourit. Alors, la pâle jeune fille, en toilette de tulle rose, se rapprocha des deux hommes et levant vers celui qu'elle aimait un pur regard dans lequel montait à la fois le reproche et la tendresse, elle dit simplement:

— Gaston, je ne reviendrai pas chez vous ces jours-ci. Je sais que deux jeunes mariés ont droit à la solitude et que toute présence étrangère vous serait odieuse. Mais si vous avez besoin de moi, si France le désire, revenez me chercher.

— Je vous remercie, Lucile. Je ne sais trop ce que nous allons décider. Peut-être nous absenterons-nous. Peut-être même partirons-nous cette nuit.

— Le classique voyage de noce, raille Jacques.

Gaston eut un rire agacé.

— Mon Dieu, oui! Il a du bon, après tout.

— Certes! Au revoir, mon vieux, je me sauve. Vous permettez que je vous accompagne, Mademoiselle?

Et, de la porte, il ajouta moqueur:

— N'oubliez pas les cartes postales si vous partez.

— Entendu! On t'en enverra!

La claire robe rose disparut; la silhouette un peu épaisse de Jacques Lardy s'effaça. Le silence enveloppa la vaste pièce. Gaston de Mérange demeura seul.

Seul avec ses pensées. Et alors, il eut le droit d'être lui-même, de déposer le masque mondain figé sur ses traits et, sincère avec sa conscience de convenir qu'il souffrait.

Oui, il souffrait. Simplement, humainement. Car il n'était qu'un homme, après tout. Ni un saint ni un héros. Cette femme, que la loi de son pays et que la loi divine venaient de lui donner, en réalité, elle n'était pas sienne. Un autre, — un

inconnu âprement détesté, — possédait son cœur, sa pensée, tout le meilleur d'elle-même. Et pour cet autre, elle entendait se garder intacte, d'âme et de corps. A lui, Gaston, qu'allait-elle donner? Une bonne camaraderie, une franche amitié. Oui, elle avait dit cela. Il avait accepté le pacte, loyalement. Et voici que tout d'un coup, l'acceptation lui semblait amère, le pacte décevant.

Pourrait-il vivre quotidiennement avec cette femme sans que l'amour lui montât aux lèvres, sans que le désir brûlât son être, sans qu'un jour il lui jetât tout cela à la face?

Aurait-il assez de force pour se taire et demeurer aussi fraternel qu'il avait promis d'être?

Oui, il le faudrait bien.

S'il avait une chance — une seule, — de la conquérir, de l'arracher à l'autre, c'était bien en agissant ainsi. En affectant une détachement absolu, une absence complète de tendresse; en se cuirassant d'indifférence et de roideur. Correct, prévenant, sans doute. Mais troublé, amoureuX, jamais. Trop facilement, la vanité féminine en eut triomphé.

Qui sait, au contraire, si, la coquette-rie aidant, France ne se piquerait pas au jeu; si, d'elle-même, elle ne glisserait pas sur la dangereuse pente?

Après tout, c'était bien loin, Rio; l'adversaire, pour avoir en mains de bonnes cartes, n'en avait pas moins une rude partie à soutenir. A ce jeu, ne pourrait-il le vaincre?

Pour trois ans, il était le mari, — et bien que mari de comédie, — le maître de cette belle fille. En trois ans, on fait bien des choses; en trois ans, les pensées changent, le cœur évolue, — surtout le fragile cœur féminin; — pourquoi celui de France ne s'offrirait-il pas, heureux de sa défaite, à son nouveau vainqueur?

Mérange fit quelques pas dans le salon, maintenant assombri. Il poussa la porte-fenêtre.

Le balcon s'ouvrait sur le jardin que le crépuscule envahissait par degré. La fraîcheur humide de la terre monta vers lui. Des roses d'automne, de lourdes roses-thé lui envoièrent leur parfum et, de nouveau, songeant à France, il ne sentit plus que son amour.

Comme il la rêvait en son cœur, elle parut.

Les épais tapis de Smyrne avaient amorti le bruit de ses pas et il ne l'avait pas entendu venir. Mais elle était si présente dans sa pensée et devant ses yeux qu'il ne marqua, à la voir si proche, aucun étonnement.

Elle vint s'accouder près de lui et très gentiment elle causa. Elle dit les mille riens dont s'était composé cette journée; ce qu'elle avait remarqué, les paroles qu'on lui avait dites, les félicitations qu'on lui avait offertes.

— Savez-vous, dit-elle en riant, que j'ai presque regretté de n'être votre “femme” qu'à “bail”. Vous êtes un homme célèbre, un espèce de grand homme, et à certains moments, oublieuse presque de nos conventions; j'étais très fière, je vous assure, très fière de mon choix.

— Vous oublierez presque, acheva-t-il, se mettant à l'unisson de cette gaieté, que ce “choix” on vous l'avait imposé.

— Pauvre oncle Pierre, soupira-t-elle, atristée soudain par la pensée du vieillard qui lui avait faite une vie si douce, pauvre oncle Pierre, s'il me voit, s'il se rend compte encore de ce qui se passe en ce monde, comment doit-il me juger? J'ai grand peur d'avoir fait une chose qui ne lui plairait guère. Il était tout honneur, toute droiture, et il n'aimait pas bien à louvoyer.

— Mais, bah! acheva-t-elle, redevenue riieuse, il doit me pardonner; il doit sûrement me pardonner. N'étais-je pas accoutumée à une indulgence constante de sa part?

— En somme, il vous a élevée en enfant gâtée?

— Oh! exactement.

— De sorte que vous comprendriez mal qu'on vous refusât ou qu'on vous défendit quelque chose?

— Certes, cria-t-elle avec élan, je ne le comprendrais pas du tout.

Gaston de Mérange dit froidement:

— Je vais pourtant user pour la première fois de mes droits de mari, en vous interdisant un acte qui — si vous l'accomplissez malgré moi — me contrarierait fort. Ma chère France, je vous demande, — et au besoin j'exige, — que

durant nos trois années de vie commune, vous cessiez toutes relations avec M. Carlos del Rica.

—Avec mon fiancé, jeta violemment la jeune femme.

—Avec M. Carlos del Rica. Vous êtes mariée désormais. Le nom de "fiancé" ne saurait convenir, — encore, — à... ce monsieur.

—Vous me défendez de le voir ?

—Oui, s'il lui prenait fantaisie de franchir l'Atlantique pour vous rejoindre. Et, s'il demeure là-bas, je vous interdis les relations épistolaires.

—Je ne lui écrirai jamais plus ?

—Jamais plus. S'il vous aime, il doit avoir la force de vous attendre, malgré l'absence, malgré le silence, malgré tout ce qui vous sépare. Vous lui avez dit les conditions de votre mariage; il les a acceptées. Il a confiance en vous. Faites-lui confiance, vous aussi. Qu'il se garde pour vous mériter.

Elle eut aux lèvres un cri de triomphe.

—Je suis sûre de l'amour de Carlos.

—Fort bien. Vous sentez donc que cet amour n'a aucunement besoin pour vivre du réconfort de vos lettres. Et vous conviendrez que ces lettres seraient blessantes à mon égard. Vous n'êtes ma femme que de nom; mais j'entends que pas une ombre n'entache ce nom, et que le jour où vous me le rendez, s'il me plaît de l'offrir à une autre femme, elle le reçoive intact, comme je vous l'ai donné.

Il se tut. Et France, immobile et silencieuse, n'osa élever la voix pour protester. Au fond, elle avait compris qu'il lui demanderait cela. Elle était d'âme trop droite pour ne point sentir que le simple devoir d'honnêteté lui commandait d'accéder au désir de son mari.

Soit, pendant trois ans, entre Carlos et elle, ce serait l'abîme du silence.

N'avaient-ils pas tous deux assez d'amour au coeur pour le combler? Qu'était-ce que trois ans, à côté de toute une vie? Le jour viendrait fatalement, le jour merveilleux, où loin de cette ville brumeuse, loin de ce vieil hôtel austère, ayant revu enfin le beau ciel du Brésil, elle ouvrirait à l'homme adoré ses beaux bras restés purs et se donnerait à lui pour jamais. Elle lui dirait:

"Je suis belle, et je n'ai voulu l'être que pour toi; ma patience nous a valu un fleuve d'or; ouvre tes mains pour sentir couler sur elles le flot merveilleux; prends; tout ce que j'ai est à toi. N'es-tu pas, toi aussi, le plus beau, celui dont mon orgueil sera fier et que j'ai élu entre tous?"

Une minute, France, saisie de vertige, sentit autour de ses épaules l'étreinte de Carlos; elle eut sur son visage la douceur inoubliée de ses baisers; elle réentendit sa voix chaude, le sombre et langoureux regard, impalpable, invincible, la frôla. Elle se dit: je l'aime. Et sincèrement, elle le crut.

—Vous ne répondez rien, France, insistait de Mérange; est-ce que je vous ai fâchée?

—Non, répondit-elle d'une voix calme; je comprends vos raisons, et je vous jure que je vous obéirai.

—Merci, fit-il avec une voix plus douce.

Et soudain cette voix sembla se mêler au calme du soir, aux parfums du jardin, à l'harmonie de la nuit. Elle fut bienfaisante sur le coeur de la jeune femme.

Et, d'instinct, elle souhaita l'entendre encore.

Alors, elle parla, elle dit n'importe quoi. A cause d'un livre qu'elle avait lu peu de jours avant et qu'il lui avait prêté, elle loua le romancier. Au sujet d'une audition de musique qu'ils avaient entendue récemment ensemble, elle critiqua le compositeur. Elle fut gaie, spirituelle, un peu moqueuse, et femme, si exquisément, qu'il oublia, un court instant, de jouer son rôle, et se prit à lui faire la cour.

Un clair de lune inattendue avait envahi le jardin. Un calme apaisant montait du décor, des choses extérieures, de la nature endormie et de la pureté des fleurs. Rien ne s'entendait à l'entour. On eut dit que les bruits de la grande ville venaient échouer aux grilles du jardin.

Les pâles roses-thé, les tubéreuses, les mimosas, toutes les fleurs prenaient des teintes bleues, et le buis des allées s'argentait. Ah! le divin mot, le cri passionné de la tendresse humaine, qu'il eût été doux de le jeter à cette femme,

ployée à demi sous les frissons de la nuit! Qu'il eût été bon de la prendre contre son coeur et de l'entendre balbutier à son tour les chers aveux!

"Plus tard, songea Gaston de Mérange, il n'est pas possible que cette chose ne soit pas. Un miracle me l'a donnée à demi... un miracle nouveau me la donnera tout à fait".

Un vent léger courba brusquement les feuilles et les branches; des pétales de roses s'effeuillèrent. Sous la tunique de soie dont s'enveloppait son jeune corps, France, une minute, frissonna:

—Vous avez froid? interrogea le jeune homme avec une sollicitude inquiète; rentrons, voulez-vous?

Ils revinrent dans le salon. Sous les lumières électriques, les choses prirent un visage nouveau; le décor parut changer d'aspect, et il sembla à France que la pièce se dépouillait de son austérité.

—Un peu de musique? proposait-elle.

—Volontiers.

Elle avait un jeu merveilleux. Et elle ne se lassait jamais. Le clavier, sous ses doigts, vibrait, pleurait en chantant tour à tour, et chaque petite note semblait avoir une âme. Elle avait appris les maîtres et les comprenait. Gaston lui redemanda deux fois un "Nocturne" de Chopin, qu'il affectionnait.

Il était assis non loin d'elle et il l'écoutait tout en l'admirant. Dans l'harmonie du rythme, elle-même semblait une harmonie de plus.

Il ne voyait que son profil, la ligne pure des lèvres, le menton un peu volontaire et la masse d'or des cheveux.

Le mouvement de ses doigts sur le clavier faisait étinceler l'énorme émeraude qui, jadis, à Vichy, avait fixé les regards de Gaston. Elle était belle; mais toute à ces minutes d'extase où l'art seul la possédait, elle n'en avait plus conscience, et d'elle, de ses gestes, de son jeu, de son attitude même, il se dégageait quelque chose de chaste et de pur qui apaisait les nerfs du jeune homme.

Il eût souhaité demeurer là longtemps, et l'écouter, l'admirer, oublier tout le reste pour s'abîmer dans les seules délices de la musique. Mais elle plaqua un accord, ferma le piano et se leva.

Alors, peut-être pour rompre le charme qu'elle-même subissait, elle fut gaie et dit en riant:

—Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre entière deux jeunes mariés qui finissent ainsi leur premier jour de mariage. Avouez que nous sommes uniques ?

—Oh! je n'ai pas de peine à avouer.

—C'est amusant de ne pas faire comme tout le monde! Ne trouvez-vous pas ?

—Très amusant, approuva-t-il avec calme.

—Mais un peu monotone, tout de même. Gaston, si on parlait...

—Maintenant ?

—Mais oui, maintenant.

—Et pour où ?

—Ah! ça je l'ignore, prenez un indicateur. Voyez quels sont les trains. Le premier qui part, on le prend. Vous voulez, dites ?

Il se mit à rire:

—Vous aimez l'imprévu, France ?

—Reconnaissez que je suis servie ?

—Principalement. Et puisque vous désirez que cela continue...

—Ouvrons l'indicateur, Monsieur mon mari.

Penchés vers le livre, leurs deux visages rapprochés, ils tournaient simultanément les feuillets.

—Nous avons un train pour Paris, tout bêtement: dans une heure.

—Va pour Paris.

—Serez-vous prête ?

—Ah! mon cher, dans moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

—Ça m'étonnerait, railla-t-il, une femme...

—Je serai prête avant vous. Vous êtes encore en habit! Ça vous va très bien d'ailleurs. Vous êtes très beau, très beau en vérité...

Elle le regardait à son tour, détaillant la silhouette élégante, le brun visage un peu hautain qu'éclairaient les lumineuses prunelles bleues.

Gaston eut soudain la tentation de prendre entre ses mains cette belle tête blonde, de l'appuyer contre son coeur et de poser ses lèvres sur le front délicat où frissonnait l'or des cheveux. Il se domina, dompta le trouble de ses nerfs, et souriant il dit:

—Vous êtes bien décidée? Nous parlons?

—Mais oui. Sonnez la femme de chambre, voulez-vous?

—Et le chauffeur, pour l'auto. Mais avant, ne prendrez-vous pas quelque chose?

—Des gâteaux et du champagne, j'adore le champagne, savez-vous?

—On! oui, fit-il avec une sorte de douceur tendre; je sais que vous adorez bien des choses... toutes les choses exquises de la vie: le champagne, les beaux fruits, les parfums, les bijoux, les fleurs... tout ce qui est le luxe, le luxe rare et joli, et délicat... tout ce qui représente de la beauté comme vous...

On apporta les coupes fragiles; la blonde liqueur fusa dans le cristal lumineux. France mutine, éleva la sienne, y trempa ses lèvres et la tendit au jeune homme:

—Il est d'usage, chez nous, de boire à la même coupe, si l'on veut être heureux en ménage, dit-elle en souriant. Buvez, mon cher mari.

Il prit la coupe, ses doigts tremblaient. —A quoi faut-il boire? osa-t-il demander.

Sans doute elle allait répondre; à mon amour, et d'avance, il en souffrit. Mais il n'en fut rien.

Elle posa sur Gaston de Mérange un beau et loyal regard, et elle dit, très simplement:

—Mais à votre bonheur... à mon bonheur, à notre bonheur à tous deux mon ami.

Et sans savoir pourquoi, à ces paroles inattendues, ils sentirent descendre en leur âme, une paix infinie.

X

La première année de leur étrange mariage se passa vraiment le mieux du monde. Ils apprirent à se connaître, et, se connaissant bien, à s'estimer. Sous la mondaine superficielle, avide d'homages, de plaisirs, de luxe, Gaston découvrit avec une joie profonde la véritable France. Il la sut d'âme loyale, d'esprit droit, et si tendre, malgré le masque de scepticisme sous lequel elle prétendait se cacher!

Quant à elle, comment n'eût-elle pas aimé la haute intelligence du jeune homme? Il était, quand il le voulait, un causeur si intéressant! Il savait tant de choses et il possédait l'art de les dire à autrui. Les mots prenaient, semblait-il, en passant sur ses lèvres, un sens nouveau, plus large, plus original, et c'était un régal de l'écouter parler.

Cette première année de vie commune ils l'avaient vécue, comme des nomades. Voyageant toujours, suivant leur caprice, changeant le monde de locomotion au gré de leur fantaisie. Des luxueux wagons des grands rapides, ils passaient au confortable d'une Cadillac ou d'une Hispano. Parfois ils empruntaient la voie des airs ou le sillage des flots bleus. Même, une fois, ils avaient traversé une étendue désertique à dos de chameaux.

France s'émerveillait de tous, se faisait du bonheur avec tout. Cette belle fille de 22 ans, élevée princièrement, outrageusement gâtée, n'avait pourtant pas une âme de blasée. Elle savourait les moindres choses, avec une nature ardente et neuve. Et de la regarder vivre était une joie pour les yeux.

Cependant Bordeaux les revit. Ils reprirent contact avec la ville, le monde, les rares amis et les relations trop nombreuses. France retrouva avec plaisir le vieil hôtel que d'habiles ouvriers avaient modernisé en son absence, un personnel domestique stylé, toute une organisation nouvelle et vraiment parfaite que Lucile et sa mère avaient su lui préparer pour son retour.

Gaston rouvrit la porte du laboratoire, les livres d'études, et le froid domaine de la science de nouveau sous ses yeux.

Il entendait, bien que marié, ne rien abdiquer de ce qui avait été jusqu'ici le but unique de sa vie. Et France avait eu un trop bel exemple de travail auprès de son oncle Pierre, pour tenter de lui opposer une entrave.

D'ailleurs, elle n'était nullement abandonnée, et si par hasard, elle ne sortait pas, il lui tenait volontiers compagnie dans le petit salon où elle se plaisait à enfermer ses heures de paresse et de rêverie.

Là, pas d'importuns. Lucile et Jacques, parfois. C'était tout. Eux seuls venaient à toute heure dans le vieil hôtel des de Mérange. Ils arrivaient à l'improviste, ils entraient sans être annoncés, et leur présence faisait s'évanouir l'espèce de malaise dont parfois Gaston et France étaient envahis. Car vraiment, il y avait des soirs, où le jeune homme se sentait l'âme lourde, les nerfs trop sensibles, et où il ne savait plus s'il aurait assez de volonté pour crier à cette femme — la sienne devant Dieu et devant les hommes — que cette comédie avait assez duré.

Mais alors, Jacques ou Lucile entraient. L'un apportait sa gaieté saine, son bel équilibre moral; l'autre la pureté de ses yeux, et comme par miracle, la brutale voix de l'instinct se taisait. Lucile ouvrait le piano et invitait le jeune homme à s'asseoir devant le clavier. Elle prenait son violon. Ils jouaient.

Depuis l'enfance, ils avaient l'habitude de cette musique en commun; ils y apportaient un égal talent, une science semblable de l'harmonie et du rythme; Lucile y ajoutait les battements douloureux de son cœur que son pauvre rêve déçu martyrisait.

France et Jacques se taisaient, courbés sous le grand frisson de l'art, emportés chacun vers des pensées étrangères, et les heures passaient, graves et douces, dans l'intimité du petit salon bien clos.

France allait rarement au laboratoire. Non que l'accès lui en fût interdit; mais là, Gaston ne lui semblait plus le même; il l'intimidait, il n'était plus le camarade qu'elle s'était donné; mais un homme austère, grave et solennel: entre elle et lui, elle sentait une puissance formidable; cette science au froid visage que Gaston aimait, croyait-elle, d'une exclusive et puissante affection, et auprès de laquelle sa pauvre petite présence était sûrement importune.

Elle y songeait ce soir, seule au petit salon, pelotonnée au fond d'un fauteuil dans lequel elle était venue enfouir sa rêverie.

Un pli dur barrait son front, et si absorbantes étaient ses pensées qu'elle n'entendait pas la porte s'ouvrir.

Jacques entra. Il la salua d'un joyeux: "Bonjour, petite Madame", qui la fit tressaillir.

—Que c'est bête de tomber sur les gens sans les prévenir! reprocha-t-elle en riant; vous m'avez fait une peur!

—Si peur que cela? Je croyais que ce mot n'avait pas de sens pour vous!

—En général, oui, c'est vrai. Mais ce soir, je suis ridiculement nerveuse.

—Nerveuse? on vous a changée. Vous nous avez habitués à un si bel équilibre moral!

—J'ai le "cafard", mon vieux Jacques, avoua-t-elle, jetant avec lassitude une cigarette à demi consumée.

—Diable! "le cafard" c'est un vilain hôte; chassez-moi vite cet importun.

—Le moyen?

—La réalisation immédiate du caprice qui vient de naître dans cette jolie tête-là.

—Ce n'est pas un caprice, soupira-t-elle.

—Ah! je ne me suis point trompé; il y a une chose en ce moment que vous souhaitez... et que vous ne pouvez avoir?

—Que je crains de ne pas avoir, rectifia France.

—Ça m'étonnerait; ce que femme veut...

—Dieu le veut? ah! s'il ne s'agissait que de Dieu...

—Vous êtes si bien que cela avec Lui? Ça m'étonnerait, une païenne comme vous!

—Mais je crois en Dieu, protesta l'Américaine; j'y crois très profondément, je vous assure; seulement, on ne m'a pas appris à le prier.

—Laissons le bon Dieu, ma petite amie; je n'ai rien de ce qu'il faut pour tenter de vous ramener vers Lui. Restons sur la terre, et parmi les hommes... (car, je gage, que votre désir dépend d'un homme!)

—Vous êtes d'une perspicacité!

—Serait-ce de votre mari?

—Bravo! divin jusqu'au bout.

Jacques ouvrit des yeux stupéfaits.

—Mais Gaston est incapable d'opposer un instant sa volonté à la vôtre. Avec lui, c'est toujours, en ce qui vous concerne, le "demandez et vous recevrez".

Elle secoua d'un air de doute sa belle tête soucieuse.

—Vous vous trompez; il y a une chose que Gaston ne m'accordera pas... et moi je n'ai envie que de cette chose-là, soupirait-elle enfantinement.

Jacques hasarda:

—Et vous ne pouvez pas... en dehors de lui...

Elle se mit à rire:

—Ah! ne jouez pas au démon!... Ne me tentez pas! Certes, je puis agir sans en rien dire à mon mari; mais le jour de notre mariage, je lui ai fait une promesse; cette promesse, s'il ne m'en relève de plein gré, je ne veux pas y manquer. Ce ne serait pas très chic... et j'aurais honte de moi.

—Oh! si vous êtes une femme à scrupules!...

—Oui, je sais bien, c'est bête; mais je tiens énormément à ma propreté morale.

—Alors, je ne vois qu'un moyen: où est Gaston?

—A cette heure-ci, fit-elle, un peu railleuse, où voulez-vous qu'il soit? mais à son cher laboratoire, bien sûr!

—Seul?

—Vous ne voudriez pas? vous savez bien que Lucile lui sert de secrétaire, de dactylo, de collaboratrice, et que chaque soir il s'enferme avec elle dans cet antre redoutable, où moi, ignorante petite fille, je ne m'aventure qu'en tremblant.

Elle riait, mais son rire sonnait faux. Jacques la sentit nerveuse jusqu'à l'excès, irritée pour une cause secrète, et prête à s'en prendre à tout et à tous de son mal. Il conseilla avec douceur:

—C'est de l'enfantillage. Vous savez très bien que Gaston est toujours heureux de vous voir, et que partout chez lui, vous êtes chez vous. Lucile est une amie très chère; mais vos droits priment les siens; vous êtes sa femme, après tout!

Elle répondit posément:

—Vous savez bien que non.

Il se redressa, prêt à nier.

—Ne vous donnez pas la peine de mentir; il est impossible qu'à vous, qui êtes l'ombre de lui-même, Gaston n'ait pas dit la vérité. Soyez sincère, mon vieux Jacques, vous êtes au courant de tout?

—Oui, France.

—Vous savez que Gaston ne m'aime pas.

—Oh! voulut-il protester.

Elle lui coupa la parole d'une voix brève:

—Non, il ne m'aime pas. Il m'a épousée par pitié, par charité, parce que je l'ai prié, supplié, entendez-vous? J'étais affolée à l'idée de perdre cette fabuleuse fortune. Pour en être maîtresse, on exigeait de nous ce mariage ridicule, que nous dénouerons dans deux ans, Dieu merci! Quel soupir de soulagement poussera Gaston, quand il sera redevenu libre!... Et c'est justice. Je me rends compte tous les jours davantage du sacrifice qu'il a consenti pour m'être agréable. Il aura perdu trois ans de bonheur... trois ans d'amour, Jacques. Car vous savez bien qu'il aime Lucile!

Sa voix tremblait; il admira ses yeux brillants de passion, de regret, de colère tout ensemble, et plus encore, d'un grand sentiment qui s'ignorait lui-même.

—Vous vous abusez, tenta-t-il de dire. Jamais Gaston n'a pensé à Lucile autrement qu'en frère, en camarade. Sans cela, qui l'eût empêché de l'épouser avant de vous connaître? songez qu'ils vivent presque côte à côte depuis le berceau.

—Le sais-je? fit-elle pensive. Sans doute ignorait-il son propre cœur et celui de cette jeune fille. Mais il suffit de si peu de chose pour que la vérité nous éclaire; maintenant il aime Lucile, vous dis-je. J'en suis sûre.

Il eut la tentation folle de lui crier qu'elle se trompait, qu'elle seule était l'adorée, l'unique aimée, et que ce mariage insensé, il ne l'avait contracté que pour se rapprocher d'elle et tâcher de la conquérir. Mais, dépositaire d'un tel secret, avait-il le droit de parler?

En toute conscience, il ne le pensa pas, comme il demeurerait silencieux, ce fut elle qui reprit — et, elle semblait parler à sa propre pensée bien plus qu'à l'homme assis près d'elle:

—D'ailleurs, j'aime moi aussi. Mon cousin Carlos del Rica a ma parole, rien au monde ne fera que je ne sois sa femme.

Il raila gentiment:

—Ah! ah! Le cœur est fragile... trois ans, c'est long! et c'est si loin Rio de Janeiro!

Elle jeta, un éclair d'orgueil au fond de ses yeux admirables:

—Je ne suis pas de celles qu'on oublie...

Elle se leva et se tint debout, appuyée au marbre de la cheminée. Il la contemplait. D'elle toute entière émanait une impression de volonté, de certitude et de passion; tout dans son visage reflétait la force de cette âme, et la conviction de sa victoire. Et cette même certitude l'auroilait de sérénité.

Oui, elle avait raison: on ne devait pas pouvoir se détacher de sa beauté, de son charme, de son attirance personnelle. A cette minute, il comprit que Gaston l'aimait, et qu'il considérait la possibilité de la perdre comme un arrêt de mort.

Il demanda, — avec une amicale curiosité:

—Vous n'avez jamais revu M. del Rica?

—Jamais.

—Vous êtes allé à Rio, cependant.

—Nous y avons peu séjourné. Gaston a voulu régler là-bas nos affaires communes, connaître le directeur de l'exploitation; à peine s'il a parcouru la ville; on eut dit que l'air du Brésil le brûlait. Aussi n'ai-je pas rencontré mon cousin.

—Mais il vous écrit?

Elle eut un haussement d'épaules impatienté.

—Vous savez bien que non. Vous savez bien que Gaston a voulu que nous gardions tous deux un silence complet pendant les trois ans de cet odieux mariage. Et je ne puis plus, non, je ne puis plus, cria-t-elle avec colère... Il a exigé une chose impossible. Impossible, vous le sentez bien, Jacques!...

Il la regarda longuement, d'un regard franc, appuyé, sous l'insistance duquel elle se sentit rougir.

—Et vous, France, dit-il avec douceur, vous sentez bien qu'il a le droit de vous demander cela, et même le devoir?

—Non, fit-elle, têtue.

—Mon amie, vous n'êtes pas raisonnable.

—Ah! la raison! fit la voix basse de France. La raison, est-ce que ça compte quand on souffre?

Les longues mains fines où scintillait toujours l'énorme émeraude, voilèrent le pur visage.

Jacques demanda:

—Et vous voulez prier Gaston de vous relever de votre promesse, n'est-ce pas?

—Oui.

—Eh bien, allez. Qu'attendez-vous pour formuler votre demande?

Elle avoua:

—Je n'ose pas...

—Tellement vous sentez l'énormité de la chose?

Et comme elle demeurait muette, il reprit:

—Il ne vous refusera pas; il ne pourra vous refuser. Mais vous lui ferez certainement de la peine. Cela ne vous arrête pas?

Elle eut un rire bref qui vibra étrangement.

—Comme vous exagérez, mon pauvre Jacques! Mon mari ne peut en aucune sorte souffrir d'une chose qui me concerne. Tout au plus, s'il cède, son amour propre en sera-t-il blessé. Je connais assez Gaston, depuis un an de vie commune pour savoir qu'il n'aime au monde que la science.

—Et Lucile, acheva-t-il moqueur.

—Vous l'avez dit, fit-elle sur le même ton.

Puis, décidée tout d'un coup:

—Mon vieux Jacques, je vais chez Gaston!

—Bien. Alors, je me sauve.

Elle l'accompagna jusque dans le hall et quand elle eut entendu décroître le bruit de ses pas, elle se dirigea vers le laboratoire.

Un rai de lumière filtrait sous la porte; un silence complet semblait régner dans l'appartement; on percevait seulement le bruit léger que fait la plume en courant sur le papier. Le doigt de France marqua un léger coup.

—Entrez, dit aussitôt Gaston de Mérange.

Il était assis à son bureau; un travail intense avait pâli ses traits et ses larges yeux, ce soir, d'un bleu sombre, paraissaient plus brillants dans le visage un peu creusé.

A la vue de la radieuse apparition, un sourire très ferme détendit ses traits; il se leva, alla vers France d'un élan joyeux.

—Vous! fit-il, surpris, vous, dans ce cabinet austère, que vous n'aimez guère, je le sais; quelle est la raison qui me vaut le plaisir de votre visite?

Elle l'enveloppa d'un regard presque tendre, dans lequel il lut à la fois la prière et la volonté.

—Une requête à vous adresser, répondit-elle simplement.

Il fit: ah! d'un ton bref et attendit. France n'aimait ni à atterrir, ni à reculer.

Elle fut franche, brutalement. —Gaston, prononça-t-elle avec une lenteur voulue, je vous demande l'autorisation d'écrire à mon cousin Carlos.

Le mot "fiancé" était d'instinct monté à ses lèvres; pourtant, elle ne le formula pas. Gaston jeta d'un ton sec:

—Il a été convenu entre nous, que vous n'écririez pas.

—Je le sais. Mais je vous prie de me relever de ma promesse, que j'ai tenue, je vous le jure.

—Je n'ai jamais douté de vous.

—Je vous demande de permettre qu'entre M. del Rica et moi il y ait un échange de lettres; je ne crois pas être bien exigeante?

Il ne répondit pas et dit, glacial:

—Je ne comprends pas bien pour quelle raison vous tenez à écrire à... ce monsieur!

—Mais... pour savoir...

—Savoir? quoi?

Un mauvais orgueil lui fit crier:

—Ceci ne regarde que moi seule!

Il rectifia, paisible:

—Vous vous trompez. Ce qui vous concerne, m'intéresse, et j'ai le droit de connaître vos moindres faits et leur raison.

D'un geste brusque, elle froissa une des roses pourpres qui animaient d'un éclat charmant la blancheur de la robe.

—N'en parlons plus, dit-elle; nous ne serions pas d'accord, je le vois. Je ne reconnais à personne le droit de contrôler mes pensées et mes actes.

—Pas même à votre mari?

Elle le brava du regard.

—A mon mari? Lequel? Celui de tousjours, à qui je me donnerai librement, ou le mari provisoire que les circonstances m'ont obligée de subir?

D'un effort de volonté, il se domina, dompta ses nerfs.

Et, froidement:

—Jusqu'à nouvel ordre, il n'y a que ce dernier qui compte et à celui-là, France, il faut obéir. Vous n'écrirez pas. Je ne reviens jamais sur une décision, quand cette décision a été prise d'accord avec ma conscience et ma raison. J'estime que Mme de Mérange n'a pas à entretenir de correspondance avec M. Carlos del Rica; nous avons conclu un pacte; il faut le tenir loyalement."

Chose étrange, elle ne protesta pas. Cette volontaire, devant laquelle tout le monde jusqu'ici avait plié, sentait obscurément, qu'elle avait trouvé son maître. Sous l'antique loi de servitude, la femme moderne, d'instinct, se pliait.

Aucune parole de révolte ne vint à ses lèvres, mais elle leva vers Gaston un regard de reproche et de mélancolie. Et la tristesse qu'il y lut tout au fond l'affola.

Alors, dans le bouleversement de tout son être, il dit avec passion:

—Ah! France, si vous devez m'offrir ce pauvre visage résigné, si vous devez souffrir vraiment, j'abdique. Tout ce que vous voudrez, tout; écrivez à M. del Rica puisque vous en avez un tel désir... puisque vous l'aimez! acheva-t-il plus bas.

La joie de la victoire empourpra une minute le teint délicat, le front pâle sous la fauve couronne des cheveux. Les prunelles vertes s'irradièrent de lumière et toute cette mobile physionomie refléta un intense bonheur.

Gaston la regardait.

Elle se haussait vers lui, les bras posés sur ses épaules: il eut un éblouissement; une seconde, il souhaita la grisurie d'une caresse.

Mais ce ne fut qu'un éclair; il demeura debout, devant la jeune femme, impassible, parfaitement maître de son cœur, de ses nerfs et nul mot ne s'exhala de ses lèvres.

—Comme vous êtes gentil! murmura la voix de France. Mais moi je serai raisonnable. Je n'écrirai qu'une fois, une seule fois, chaque année, à la même date. Je vous le promets, Gaston.

Et coquette, inconsciemment, elle ajouta:

—Un an aujourd'hui que nous sommes mariés; le saviez-vous?

Il répondit gravement:

—Un an ce matin, oui, France. Une éternité, n'est-ce pas?

—Oh! protesta-t-elle, ces jours ont passé comme un rêve!

—Vrai? Je n'ai pas été un mari trop ennuyeux, trop encombrant?

—Vous! oh! Gaston, vous êtes si charmant! Quelques fois, savez-vous ce que j'ai pensé?

—Dites-le moi.

—Eh bien, si je n'aimais pas Carlos, c'est vous seul que je voudrais aimer.

—Si vous n'aimiez pas Carlos... répéta-t-il comme un écho.

Et brusquement:

—Comment est-il donc ce Carlos del Rica?

—Brun, très brun. Grand. Mais moins que vous. Des yeux sombres, profonds, profonds... et si doux... Moins droits que les vôtres. Et beau, très beau.

Elle le regarda un court instant, et conclut:

—Pourtant, moins beau que vous.

Il s'était assis, proche du large bureau où le travail inachevé s'étalait; le front appuyé sur sa main, il songeait. France détacha une rose de sa ceinture et la glissant dans le vase de cristal qui ornait la petite table en marquetterie.

—Pour vous laisser quelque chose de moi, dit-elle, de la porte, et déjà prête à partir.

Il prit la fleur odorante et la respira longuement. Alors, elle eut un élan irraisonné, un geste de tendresse que jamais elle ne s'était permis: d'un mouvement souple, elle revint vers le jeune homme; sa main fine releva le front soucieux et, l'effleurant de ses lèvres:

—J'ai bien le droit, dit-elle, d'embrasser mon mari.

Et, légère, elle disparut sous la portière de velours.

XI

France regarda son mari, debout à ses côtés, et elle dit, un peu hésitante:

—Vraiment, vous tenez tant que cela à sortir avec moi?

—Tant que cela! et même plus?

—Pourquoi?

—Pour des tas de raisons!

—Une: au choix.

—Eh bien, parce que vous êtes intelligente, sensible à l'art et qu'un spectacle musical, avec vous, me sera agréable infiniment.

Elle eut une moue enfantine.

—Je suis lasse... dispensez-moi de vous accompagner; vous serez si gentil.

Il dit, déçu:

—Soit. Je ne vais pas jouer au mari despote; ce rôle-là ne m'irait pas. Mais comme, décidément, je n'ai aucun goût pour la solitude, je vais amener Lucile. Vous n'y voyez, je pense, aucun inconvénient?

Une lueur inattendue brilla dans les beaux yeux de France; ses doigts, qui jouaient négligemment avec la ceinture de soie de sa robe, se crispèrent sur la boucle de métal.

—Aucun, dit-elle posément.

—C'est bien. Alors, je téléphone à Lucile?

—Parfaitement.

Elle se leva et fit quelques pas dans la pièce. Le jour gris de décembre achevait de mourir. Au dehors, un épais brouillard tendait comme une écharpe au-dessus de la ville et l'air semblait saturé de tristesse.

France appuya son front pâle contre le froid des carreaux. Un goût d'amertume lui montait aux lèvres; et ainsi qu'elle l'avait dit tout à l'heure, elle était lasse infiniment. Lassitude morale plus que physique et qui ne lui était pas coutumière.

Là-bas, sous le ciel riant du Brésil, jamais ne lui étaient venues ces crises de mélancolie, ce "spleen" fait pour les races du Nord et que tout son tempérament combatif et ardent démentait.

France, autrefois, s'avancait vers la vie en conquérante, avide de tout, ayant soif de tout et certaine d'ailleurs que toutes choses lui seraient données sans compter. Elle était jeune, elle était belle. Une petite cour d'amis et d'adorateurs l'encensait. Un parfum de conte de fées lui créait à plaisir une existence de petite

reine et sous le chaud soleil du doux pays natal, elle s'épanouissait, telle une fleur splendide, sous le baiser de la lumière.

Mais il avait fallu quitter tout cela. Des douleurs étaient venues, des larmes, des déceptions; elle avait dû lutter pour défendre à la fois les biens matériels et les désirs de son cœur.

Cela lui avait fait une âme plus grave. La volonté d'un mort l'enchaînait à cette terre de France qui n'était pas la sienne, à cette ville de Bordeaux, si sombre à côté du ciel de Rio, à cet homme dont elle avait fait un mari de passage et qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne pouvait pas aimer.

L'image du beau Carlos emplissait ses yeux et jamais elle n'avait été infidèle.

A cette minute, debout devant la haute croisée par laquelle montait vers elle, assourdis et confus, tous les bruits de la grande ville, elle éprouvait le besoin de se l'affirmer à elle-même:

—Je l'aime, je l'aime, se répétait-elle tout bas. Gaston n'est qu'un étranger dont la présence m'indiffère; la vie en commun ne nous a pas liés et je suis sûre en partant de ne rien laisser de moi en ses mains."

Ainsi raisonnait en sa pensée la plus intime, cette belle France del Rica, qui se croyait si sûre de sa volonté, de son cœur et de ses actes.

Mais voilà qu'une voix secrète, une toute petite voix mystérieuse s'élevait du fond de sa conscience et répondait à cette affirmation.

Alors, si Gaston de Mérange n'est qu'un étranger, si rien ne vibre en toi, d'un peu tendre, d'un peu complexe à son égard, pourquoi refuses-tu de sortir avec lui ce soir? Que crains-tu? Que redoutes-tu, belle amazone, habituée à triompher de toi-même comme des autres? As-tu peur de ce long tête-à-tête dans la douce intimité d'une loge de théâtre? Et de cet enivrement de la musique complice? Et du retour, dans l'ombre tiède de l'auto, toute parfumée par les soins de ton mari, des fleurs que tu préfères, ouatée et chaude comme un nid? N'es-tu donc pas à l'abri d'une défaillance? d'une tentation? ou te rends-tu compte que ton amour pour Carlos n'est plus qu'un mythe, un rêve de petite fille?

Mais voilà qu'une voix secrète et touchante l'émeut. Si Gaston n'est pour toi qu'un étranger, si devant lui tes nerfs sont calmes, ton cœur apaisé, pourquoi cette crispation de tout ton être quand tu as su qu'il sortirait avec Lucile? Car Lucile l'aime, et tu le sais. Allons, tout est bien ainsi, et tel que tu le voulais. Tu vas remonter à ta chambre; tu es lasse, très lasse. Tu t'allongeras dans le grand lit où toutes les comtesses de Mérange ont reposée comme toi et tu fermeras tes beaux yeux pour la nuit.

"Pendant ce temps, Lucile et ton mari, étroitement rapprochés dans l'auto fleurie, où les doux parfums ne s'exhalent que pour elle, rouleront vers le Grand-Théâtre illuminé. Tu sais leur passion commune pour la musique. Commé ils vont vibrer des mêmes joies, éprouver des sensations semblables! Quelle grisurie la musique, la divine musique jettera dans leur âme! Ah! sans doute, Lucile est une honnête et pure jeune fille; sans doute, Gaston est loyal, incapable d'une faute... mais quelle faute commettrait-il, quand bien même, ce soir, dans l'ombre tiède de la voiture, il attirerait contre lui cette douce et fragile Lucile et baiserait son visage extasié? Il est si peu ton mari!

"France, France, que t'importent ces choses, en vérité? Il n'y a de vrai, de réel, d'adorable, que le pays natal, la joie d'être riche, et l'amour de Carlos.

"Alors, pourquoi souffres-tu ce soir, comme une petite fille bêtement amoureuse et qui s'ingénie à fuir le prince charmant? Sois sincère envers toi-même.

"Ne tourne pas la tête devant la vérité."

La petite voix se tut; et France l'écoutait encore.

Une angoisse étreignait sa gorge; des larmes lui montaient aux yeux. Elle les refoula par fierté. Et quittant la fenêtre close, elle dit, prête à regagner sa chambre.

—Je suis décidément trop lasse; je ne dînerai point ce soir. Vous m'excuserez, n'est-ce pas.

Un mari maigrît
— épouse heureuse

30 LIVRES DE GRAISSE !

Voici quelque chose que toutes les femmes de maris obèses seront heureuses de connaître. C'est l'expérience d'une femme dont le mari pesait récemment 230 livres. Elle écrit :

"Il me semble qu'il est de mon devoir de vous écrire pour vous dire qu'après avoir pris des Sels Kruschen pendant près de 3 mois, mon mari a réduit son poids de 230 à 200 livres. Kruschen seul a produit ce résultat. Je suis moi-même trop grasse, aussi ai-je commencé à prendre Kruschen il y a trois semaines. Déjà, mon poids est passé de 153 à 144 livres. Nous sommes tous deux enchantés" — Mme C.

Kruschen combat l'embonpoint en aidant les organes internes à fonctionner convenablement — à éliminer chaque jour les déchets et poisons qui, si on les laisse s'accumuler, se transforment en tissus gras.

NE SOUFFREZ PLUS!



Le

Traitement Médical
F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeuil et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boite Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTREAL, CANADA

Voulez-vous lire
de beaux romans ?

ABONNEZ-VOUS AU
CELEBRE TRIO :

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

Profitez de l'Offre extraordinaire que nous annonçons à la page 33 du présent numéro; c'est un moyen économique et très sûr de recevoir à votre foyer même les éditions de nos trois grands magazines.

Les yeux de Gaston de Mérange, une minute, l'enveloppèrent d'une étrange lueur. Il y avait tout au fond, de la tendresse, de l'ironie et peut-être aussi l'orgueil de la victoire. Il répondit simplement :

—Allez dormir, France, demain je vous apporterai les échos du théâtre.

De la porte, elle jeta :

—Adieu, Gaston. Je vous souhaite une soirée charmante.

A quoi il répondit, un peu distant :

—J'y goûterai, j'en suis sûr, un plaisir infini.

Elle sortit. Le grand salon s'assombrit soudain comme s'il eût eu le regret de cette robe blanche et de ces yeux d'émeraude.

Gaston fut seul. Mais à l'inverse de France, il n'était pas triste. Une allégresse inattendue chantait en lui. Depuis un an et demi qu'il avait lié son sort à celui de la jeune fille, il ne s'était jamais départi de sa réserve un peu hautaine et de cette correction parfaite qui est l'apanage de l'homme du monde. Rares avaient été les moments où il avait laissé frémir sa tendresse, où ses yeux, à son insu, s'étaient faits plus doux, plus caressants, pour envelopper la femme adorée. Mais, l'esprit lucide et les nerfs calmes, à force de volonté, il avait étudié le caractère, l'esprit et l'âme de France.

La lente évolution de cet être jeune et spontané s'était faite petite à petite, d'une manière lente, mais sûre, et peu à peu, Gaston avait senti France glisser à son égard vers des sentiments nouveaux; d'hostile, elle était devenue indifférente; puis, une secrète sympathie la penchait vers lui, déjà offerte, presque donnée. Elle ne voyait plus en lui l'obstacle à ce qu'elle considérait comme son bonheur; elle ne lui en voulait plus, de retarder, par le fait de sa seule existence, l'accomplissement immédiat de ce bonheur. Ils s'étaient découverts des goûts semblables, des admirations communes et entre eux, ils le sentaient, il y avait de secrètes affinités.

Les voyages, les lectures, les théâtres, la musique surtout, les avaient rapprochés plus que des années de vie commune et entre eux une belle et solide amitié était née. A ses heures de franchise, France se plaisait à le reconnaître elle-même et elle disait volontiers en riant :

—Vous me manquez beaucoup quand vous ne serez plus mon mari!

A quoi il avait répondu un jour :

—Mais votre cousin Carlos doit vous comprendre bien mieux que moi?

Elle avait été sincère, très spontanément :

—Carlos! mais nous n'avons aucune pensée semblable, j'en suis sûre! Jamais ne me viendrait l'idée de causer avec lui sérieusement, profondément, comme je le fais avec vous. Une seule chose me plaît en lui: son ardeur à vivre et... sa beauté.

Elle avait conclu, avec un peu de mélancolie :

—Nous nous entendons dans la joie... mais saurions-nous souffrir ensemble?

Il n'avait rien dit, pour ne pas souligner par un mot imprudent l'amertume de cette toute petite phrase.

Gaston alluma une cigarette et se leva pour répondre à la sonnerie du téléphone. C'était Lucile. Elle acceptait volontiers l'invitation, mais Jacques était là, et en voulait à sa part.

—Si tu peux venir? interrogeait Gaston; mais certainement. Crois-tu que je veuille enlever Lucile? Vous viendrez tous les deux? entendu. Vous me rejoindrez au théâtre? Loge 5: à ce soir, ma petite Lucile.

Il raccrocha le téléphone et se reprit à songer à France.

Pourquoi n'avait-elle pas voulu le suivre à l'Opéra? Elle devait avoir une raison grave, car elle ne faisait rien par caprice, n'étant ni une femme-enfant, ni une névrosée.

Alors? Vraiment souffrante? L'éclat de son visage, la fraîcheur de ses mains, tout ce bel équilibre physique qui lui était propre démentait cette pensée. Elle, si enthousiaste d'art et de musique, comment avait-elle renoncé à aller entendre "Manon"?

Cette question s'imposa tout le reste de la journée à l'esprit de Gaston de Mérange; elle le suivit pendant le repas qu'il prit seul, dans la vaste salle à manger, sous les yeux indifférents du maître d'hôtel. Elle l'obsédait encore lorsque,

ayant terminée son repas, il passa au petit salon pour fumer une cigarette. Il percevait au-dessus de sa tête les pas de France.

Elle était dans sa chambre, mais elle ne s'était pas couchée. Alors, cette prétendue fatigue? Que faisait-elle? A quoi pensait-elle?

Ce que faisait France? Oh! mon Dieu, la chose la plus naturelle du monde: elle s'habillait pour l'Opéra.

Après avoir roulé dans sa tête bien des pensées diverses, s'être complue à la mélancolie, au regret, avoir revécu le passé et tenté de bâtir l'avenir, tout avait sombré dans une crise ridicule de jalousie. Il n'y avait plus eu en elle que cette idée vraiment insupportable que Lucile la remplacerait, ce soir, auprès de Gaston, que cette vision intolérable de cette même Lucile, seule, pendant des heures, avec ce mari, que pourtant elle n'aimait pas.

Alors, elle avait sonné la femme de chambre, s'était fait servir des oeufs, du jambon, du champagne, puis avait demandé une robe de soir.

"Manon" se donnait en spectacle de gala, au bénéfice des sinistrés bretons. Une grande élégance était de mise.

Habillée, fardée, poudrée, France, tout à fait prête, regarda un long moment sa propre image que lui renvoyait de toutes parts un jeu compliqué de miroirs. Elle vit une svelte silhouette drapée dans une souple soie blanche brodée d'or. Une rivière de diamants au cou, des cercles lumineux aux bras, une étoile au front: toute une fortune fabuleuse la vêtait des pieds à la tête. Le manteau d'hermine enveloppa ses épaules nues; elle se sut belle et en éprouva de la joie.

L'image de Lucile, de cette Lucile si fine et si douce, qui, toute la journée, avait hanté son esprit, s'estompa, s'effaça, ne fut plus qu'une ombre. Quelle femme pouvait rivaliser avec elle-même, comme élégance et beauté?

Sûre de sa force, de son triomphe, elle descendit au salon. Le bruit léger qu'elle fit en soulevant la portière de velours arracha Gaston à sa songerie. Il leva la tête et il la vit.

Il la vit et il eut un éblouissement.

Dans la femme royalement belle qui se dressait sous l'encadrement de la porte, il venait de retrouver tout d'un coup la merveilleuse apparition de Vichy. Il la revoyait, montant les marches du large escalier de pierre, laissant l'écharpe de sa robe balayer la terrasse en fleurs. Il retrouvait le pur éclat des yeux d'émeraude, la blancheur laiteuse des épaules et le parfum, le cher et inoublié parfum. France s'avança vers le jeune homme et dit avec une sorte de coquetterie provocante :

—J'ai réfléchi. Je vais à "Manon". Voulez-vous encore de moi?

Il eut un rapide froncement de sourcils :

—Alors, cette prétendue fatigue? c'était un caprice?

—Un caprice? mon Dieu, oui; c'est mon droit.

Il s'inclina en consultant du regard la petite montre de son poignet :

—Je crois qu'il est l'heure de partir si nous ne voulons pas manquer le premier acte.

Elle resserra autour d'elle l'ample manteau d'hermine et ils quittèrent le grand salon.

Le trajet fut si court de l'hôtel au théâtre qu'ils ne parlèrent presque pas. Et de même, dans la loge, ils demeurèrent un long moment silencieux.

Chacun était envahi par des pensées profondes, douloureuses un peu; Gaston craignait, auprès de cette femme si belle, de laisser échapper des paroles décisives que son orgueil lui imposait de taire, et France songeait tout entière dans une crise d'incertitude, de mélancolie et d'incompréhensibles regrets.

L'arrivée de Lucile et de Jacques fit une heureuse diversion. L'un apportait son inaltérable bonne humeur, l'autre sa sérénité. Et la musique, la divine musique acheva d'apaiser les nerfs trop tendus.

Silencieux, recueillis, ils suivaient le jeu des acteurs et écoutaient vibrer jusqu'au fond de leur âme les rythmes et les harmonies. Accoudée au rebord de velours rouge de la loge, Lucile oubliait tout du monde, de l'ambiance, du milieu et elle s'extériorisait. Parfois, elle se re-

tournait vers Gaston assis d'arrière elle, comme pour lui faire partager son admiration. Le lien qui, tant de fois, les avait unis, les rapprochait ce soir, et ils communiaient dans un même amour passionné de l'art et du beau.

Quant à France, si sensible qu'elle fut aussi à la musique, le spectacle de la salle l'intéressait.

Il y avait là tout ce que Bordeaux comptait de notabilités, tant dans ce monde du commerce, qui fait la richesse de la ville, que dans les milieux aristocratiques et intellectuels. Elle était trop belle pour n'être point devenue, dès son apparition dans la loge, le point de mire de bien des regards.

Des lorgnettes se braquaient sur elle et détaillaient sa toilette, ses bijoux, l'éclat de son visage ou la forme impeccable de son corps.

France était trop habituée aux hommages et elle aimait trop s'y complaire pour se sentir gênée le moins du monde par cet encens qui, ce soir-là, montait vers elle.

Jacques lui dit à mi-voix, en riant :

—Manon va vous en vouloir! on l'oublie pour vous regarder!

Elle fut coquette, gentiment :

—C'est ma robe que l'on admire. Tout mon triomphe tient à l'art d'un couturier.

—Il est de fait qu'elle est un pur chef-d'oeuvre. Pourquoi n'avez-vous pas épousé un prince, petite Madame? Vous auriez embelli la plus orgueilleuse des cours.

—Un roi! ce n'est pas assez moderne pour moi; et puis! c'est peut-être autoritaire, par principe et par atavisme. Et vous savez, je n'ai pas une âme d'esclave.

Il dit avec emphase :

—Vous êtes faite pour être servie à genoux.

Le jeune rire de France arracha Gaston à ses rêveries.

—Que vous dit ce grand fou de Jacques? questionna-t-il. Des bêtises, je le parierais!

—Mais non, protesta-t-elle, il m'admire, il m'encense. Imaginez-vous qu'il me fait la cour.

—C'est classique: n'est-il pas mon meilleur ami.

Jacques protesta drôlement :

—Ah! je suis blanc comme neige des intentions que tu me prêtes. D'ailleurs, ce n'est pas à ta femme que je faisais des compliments: c'est à sa robe.

France regarda son mari et dit avec une grâce tendre :

—N'est-ce pas qu'elle est très belle, cette toilette?

Les beaux yeux bleus de Gaston de Mérange enveloppèrent d'une étrange lueur le corps splendide, la royale toison d'or, le visage délicat et les prunelles d'émeraude et il répondit d'une voix sourde où semblait trembler un indicible émoi :

—C'est vous qui êtes belle, France...

Leurs regards se croisèrent, s'affrontèrent. L'espace d'une seconde, la vérité fut en eux. Mais ils se reprirent. Gaston songea, le doute noyant de nouveau son âme :

—Ce n'est pas possible... ce serait trop doux.

Et France, une fois de plus, appela à son secours l'image lointaine.

—Carlos, murmura-t-elle, mon Carlos. Détournée de son mari, elle inspecta la salle, cherchant des visages connus.

Soudain, il se passa une chose prodigieuse, une chose qui la remplit de stupeur, d'étonnement indicible, et dont elle n'eût su dire si elle lui apportait une joie ou une peine.

Dans la loge en face de la sienne, et qui était demeurée vide une partie de la soirée, voilà qu'un homme venait d'entrer. Un homme en habit, d'une élégance parfaite, svelte et beau. Il se pencha un peu au-dessus de la rampe, et les lumières l'éclairèrent en plein. Alors, un cri s'échappa des lèvres de France, ces lèvres qui tout à l'heure murmuraient le nom chéri: Carlos!

Car c'était lui; c'était bien lui. Que faisait-il, qu'était-il venu faire à Bordeaux, et là, dans cette salle? Est-ce qu'il n'avait pas été convenu entre eux que pendant les trois ans de ce stupide mariage, ils cesseraient de se voir et même de s'écrire. A la vérité, ils avaient bien échangé quelques lettres, mais dans au-

cune le jeune Brésilien n'avait fait allusion à la possibilité d'un voyage en France, encore moins d'un séjour dans la capitale d'Aquitaine.

Le cri de la jeune femme, sa pâleur, son trouble, firent se retourner Gaston, Jacques et Lucile.

—Qu'avez-vous? demandèrent-ils à la fois.

Déjà, elle s'était reprise. Mais décidée à dire la vérité, elle expliqua :

—Je viens de voir quelqu'un que certainement je ne m'attendais pas à trouver ici ce soir.

—Où donc?

—Là, dans la loge, face à la nôtre.

Toujours debout, le Brésilien, à cette minute même, ayant vu France, la saluait.

Gaston de Mérange regarda sa femme presque durement :

—Quel est ce Monsieur? demanda-t-il, d'une voix brève.

Le son, l'éclat de colère qui illuminait les grands yeux bleus, l'impérieuse question elle-même, tout choqua France. Son orgueil se cabra.

Après tout, qu'était-il pour elle, cet homme qui parlait en maître. Un étranger détesté, l'obstacle vivant à son bonheur, un mari de comédie qui avait accepté ce rôle, peut-être par charité, mais peut-être aussi pour posséder sa part de la grandiose fortune de l'oncle Pierre. Car rien ne prouvait qu'il fût aussi désintéressé qu'il avait bien voulu l'affirmer.

Même riche, on repousse difficilement la tentation d'être plus riche encore. Au fond, tout au fond, qui sait si ce mariage n'avait pas été pour lui comme pour elle un calcul? Et s'il y trouvait son compte, de quel droit s'apprêtait-il à jouer au despote, à simuler une crise de jalousie? Elle était libre. Libre de se réjouir de revoir son fiancé, libre d'aller le trouver s'il lui plaisait et de lui parler, et de lui offrir son front à baiser. N'était-il pas son cousin et leurs liens d'intimité n'autorisaient-ils pas tout cela?

—Quel est cet homme? répéta Gaston de Mérange, qui, visiblement, s'énervait.

Elle leva ses yeux splendides, ses yeux aux étranges reflets d'océan, et sans la moindre hésitation, sans trouble, elle laissa tomber d'une voix paisible :

—Ne l'avez-vous pas deviné? c'est Carlos del Rica, mon ami.

XII

La petite pendule en biscuit de Saxe marquait la demie de minuit. Son tic-tac monotone troublait seul le silence du vaste salon. Dans un vase de cristal, des violettes de Nice achevaient de mourir et le rose des oeillets se fanait. Seul, l'or clair de fines boules de mimosas égayait l'angle droit de la haute cheminée de marbre où France del Rical s'appuyait et dans laquelle, malgré le chauffage central, on avait allumé un léger feu de bois. La flamme claire montait vers la jeune femme, empourprait son teint délicat et semait, par moment, de brèves lueurs dansantes sur la chair nue de ses épaules et de ses bras. Elle offrait à la braise ardente l'un de ses pieds chaussés de fins souliers de lamé d'or et la lueur du foyer faisait étinceler l'énorme émeraude qu'elle portait au doigt.

Obstinément, elle se taisait. Comme elle s'était tue dans la voiture qui la ramenait à l'hôtel de Mérange, comme elle s'était tue d'ailleurs depuis que Gaston avait jeté d'une voix brève :

—France, je désire rentrer et je vous prie de me suivre.

Surprise, et quelque peu révoltée, elle n'avait opposé cependant aucune résistance. Elle s'était levée, sans mot dire, avait resserré autour de ses épaules le manteau d'hermine dont son mari l'enveloppait, et muette, elle avait comme lui quitté la loge, le théâtre, laissant Lucile et Jacques, quelque peu stupéfaits, savourer seuls la fin de la pièce.

Maintenant, elle se retrouvait là, chez elle, en face de l'homme autoritaire et despotique auquel, d'instinct, elle avait obéi.

Et elle songeait. Elle s'enfonçait un peu plus, à chaque minute, dans le dédale compliqué de ses pensées. Elle cherchait à revivre les heures précédentes de cette étrange soirée. Mais était-ce bien du réel? Son imagination plutôt ne l'avait-elle pas emportée dans un rêve?

Avec une précision parfaite, elle se revoit dans sa chambre, s'habillant avec un soin tout particulier pour cette soirée théâtrale. Elle songeait à sa joie presque inexplicable de se sentir seule avec son mari dans l'auto qui roulait vers l'Opéra. Elle savourait encore le plaisir très doux qu'elle avait éprouvé en constatant qu'il la trouvait belle et qu'il était fier et heureux de cette beauté. Et puis, il y avait eu l'entrée de Jacques et de Lucile dans la loge, et la musique, et le jeu des acteurs... et puis cette présence inattendue, inespérée, de l'homme qu'elle aimait et elle avait crié, presque inconsciemment:

—Mais c'est Carlos del Rica!
Après?... Oh! après, c'avait été si brusque, si rapide et tellement étrange qu'à peine y croyait-elle maintenant: Gastou d'une légère pression de main sur son épaule l'avait forcée à se tourner vers lui. Il offrait à cette minute un visage si dur, si hautain, hostile presque. Elle en aurait crié de surprise et il avait dit d'une voix changée, une voix qu'elle ne lui connaissait pas, cette phrase vraiment incompréhensible:

—France, je désire rentrer et je vous prie de me suivre.
Pourquoi? de toute évidence à cause de la présence au théâtre de Carlos del Rica. Mais en vérité, que pouvait bien lui faire cette présence? Aucune peine, ni d'amour, ni d'orgueil. Est-ce qu'un mari comme lui, un mari pour rire, pouvait faire une crise de jalousie, —mais oui, de jalousie, tout bêtement? — C'était d'un ridicule!...

A cette seule pensée, un sourire d'ironie courut sur les lèvres de la jeune femme. Elle releva le front et — chose qu'elle n'avait point fait depuis son retour, — elle regarda son mari.

Il était assis dans un vaste fauteuil, écroulé plutôt et tout en lui révélait une lassitude infinie. France ne voyait que les épaules un peu courbées, la masse sombre des cheveux et la main gauche où brillait l'anneau symbolique, — l'anneau de ce mariage fictif, qui soutenait le front soucieux. Il lui parut que cet homme souffrait et même qu'il souffrait à cause d'elle. Bien qu'elle jugeât absurde cette souffrance, la source divine de pitié se rouvrit en elle et retrouvant, d'instinct, son rôle de femme, elle ne songea plus qu'à consoler.

Elle l'appela doucement: Gaston! Et comme il ne bougeait toujours pas, elle vint vers lui, frôla de ses doigts la souple chevelure et le força à relever la tête.

Les beaux yeux bleus, les grands yeux aux reflets d'océan l'enveloppèrent une seconde d'une flamme si chaude, si tendre, que le cœur de France en tressaillit.

Ce fut tout d'un coup, comme si une rosée bienfaisante l'eût inondée. Jamais, quand les prunelles sombres du Brésilien se fixaient sur son visage, elle n'avait éprouvé une impression semblable. Elle eut presque honte de cet émoi, se jugea ridicule et d'un effort de volonté imposa le calme à ses nerfs.

—Gaston, demanda-t-elle avec simplicité, vous m'avez tout à l'heure adressé une prière qui était un ordre. Bien que je n'aime guère plier, je vous ai obéi. Me ferez-vous la grâce maintenant de m'expliquer le pourquoi de votre inqualifiable conduite?

Lui aussi s'était ressaisi. Dressé subitement hors du fauteuil où sombrait peu à peu sa raison et l'habituelle maîtrise qu'il avait de lui-même, il se tint debout, face à la jeune femme, et ce fut d'une voix brève qu'il répondit:

—Je ne suppose pas, France, que ce soit très utile.

—Vous pensez donc que j'ai compris? Il approuva, avec une ironie froide.

—Je vous fais l'honneur de vous croire assez intelligente pour cela.

—Soit. N'ayons pas peur des mots: Vous êtes parti du théâtre et surtout vous avez désiré m'amener de ce théâtre à l'instant où, ayant aperçu mon cousin Carlos dans la salle, je n'ai pas été assez maîtresse de moi-même pour dissimuler ma surprise, et j'ai bêtement crié mon nom.

—Votre surprise? Ne jouez pas cette comédie, indigne de vous, indigne de nous deux! Vous saviez parfaitement que M. del Rica était à Bordeaux et, sans doute aussi, qu'il assisterait à ce spectacle.

—Non, cria-t-elle, je vous le jure!

—Allons donc! fit-il en haussant les épaules. Rappelez-vous: vous ne deviez point m'accompagner. Vous étiez lasse, si lasse disiez-vous que vous n'avez point pris votre repas et êtes montée vous coucher. Et puis, vers neuf heures, au moment où je m'apprêtais à partir seul, vous êtes descendue. Vous étiez habillée. Vous vous êtes faite belle, très belle. Pour lui. Pour qu'il vous retrouvât plus charmante encore qu'à Rio. Osez dire, France, cria-t-il presque, osez dire que dans la soirée vous n'avez pas reçu un mot, un coup de téléphone, que sais-je qui vous informait de son arrivée et de son projet d'être à l'Opéra?

—Je n'avais rien reçu du tout, protesta la jeune femme éperdue, rien, encore une fois je vous l'affirme! Pourquoi m'accusez-vous de comédie, de mensonge? êtes-vous fou, Gaston?

Il railla:
—Extrêmement lucide, au contraire. Car, pour la première fois je vois clair dans votre jeu. Nieriez-vous aussi que malgré mes défenses, mes prières, vous n'avez cessé de correspondre avec M. del Rica?

—Cela, je l'avoue. J'avais juré de ne jamais lui écrire; mais c'était trop dur; je vous l'ai dit et vous m'avez relevée de ma promesse. Souvenez-vous.

Il passa sur son front une main fiévreuse.

—J'ai cédé à vos larmes; je n'ai pu supporter l'idée qu'une souffrance, même minime, vous viendrait à cause de moi. Mais j'espérais que vous n'abusiez pas, que vous écririez peu...

—Ainsi ai-je fait, Gaston. Non pour vous être agréable, j'en conviens, mais parce que je n'ai pas l'âme d'une Sévigné. Mes lettres ont été brèves et rares.

Il hésita:

—Et... les siennes?
—En nombre égal. Et dans aucune, Carlos n'a fait allusion à la possibilité d'un voyage en France, encore moins d'un séjour à Bordeaux, que je lui aurais vivement déconseillé d'ailleurs?

—Pourquoi?
Une rougeur subite empourpra le beau front si pur.

—Mais parce que j'aurais trouvé — et je trouve aujourd'hui où je suis mise devant le fait accompli — un tel acte ridicule, gênant pour nous deux, et offensant pour vous. Je sais trop bien, Gaston, que vous ne m'avez épousée que par charité, que vous avez accepté de perdre trois ans de votre vie en ma compagnie, uniquement par pitié, uniquement pour ne pas faire une épave dans la vie, de la jeune fille sans courage, épouvantée par le spectre de la misère, que le hasard venait de jeter devant vous. Vous avez accompli une sorte de sauvetage, dont je vous sais un gré infini. Ne me faites pas l'injure de me croire complice de Carlos, d'imaginer une vilénie, une sorte de trahison morale et de penser que je pouvais approuver l'acte ridicule de mon cousin, acte que je lui reprocherai, je vous le jure.

Les yeux bleus de Gaston de Mérange se durcirent jusqu'à paraître noirs.

—Vous le lui reprocherez, dites-vous? Et de quelle manière, s'il vous plaît?

—Mais par lettre, ou de vive voix.

—Ah! très bien. Ainsi vous envisagez la possibilité de le revoir?

—Evidemment. Vous ne voudriez tout de même pas qu'il eût franchi les mers uniquement pour me contempler cinq minutes dans une salle de spectacle? Je suis tout à fait convaincue que Carlos m'écrira, ou se fera annoncer un de ces jours, chez moi.

—Chez vous? C'est-à-dire à l'hôtel de Mérange, n'est-ce pas?

L'ironie de Gaston fit cabrer l'âme altière de France.

—A l'hôtel de Mérange, parfaitement. Car je suppose que chez son mari, une femme est un peu chez elle tout de même?

—Ainsi, lorsque M. del Rica se présentera, vous êtes décidée à le recevoir?

Elle jeta:

—Devrais-je, pour vous plaire, le faire mettre à la porte par votre chauffeur ou ma femme de chambre? Est-ce bien là votre courtoisie française, M. le comte de Mérange?

Elle eut un rire qui sonna comme une insulte dans le silence du salon.



PLUS COMMODE AU CARTON

UN grand nombre de femmes Canadiennes, soucieuses de leur bien-être, achètent toujours les lampes Laco Mazda au carton.

C'est une bonne habitude, car outre qu'elles vous coûtent moins cher, vous pouvez toujours remplacer sans délai la lampe qui fait défaut.

Demandez à votre fournisseur de vous montrer le nouvel emballage des lampes Laco Mazda et remarquez que chaque lampe est marqué Laco Mazda. C'est là qu'est votre protection contre des articles de qualité inférieure, consommant plus de courant pour vous donner moins de lumière.



**LES MEILLEURS MAGAZINES
A LA PORTÉE DE TOUS**

Afin de permettre à tout le monde, en ce moment, de se procurer de la lecture au meilleur marché possible, nous avons décidé de réduire, pour un temps limité, le prix de certains abonnements.

Pour \$2.00 Vous recevrez pendant un an :
La Revue Populaire et Le Film

Pour \$5.00 Vous recevrez pendant un an :
Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont édités par une des compagnies les plus solides de tout le Canada.

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné à la REVUE POPULAIRE et au FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

Les doigts de Gaston se crispèrent sur le dossier de velours de son fauteuil.

—Cessez de railler, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme. Vous sentez bien que je n'exige pas une chose pareille. Je suppose que M. del Rica — malgré les apparences et sa qualité d'étranger — est assez bien élevé pour ne point commettre l'incorrection de sonner à la porte de la comtesse de Mérange, sans y avoir toutefois été autorisé. Mais c'est cette autorisation que je vous demande de ne point lui accorder, — car moi, je vous la refuse.

Encore cabrée, elle osa demander :
—Pourquoi ?

Il eut aux lèvres un grand cri de sincérité, de passion, de folie! Il eut l'envie irrésistible de lui dire :

—Parce que je vous aime, ma France bien-aimée! Parce que je ne puis pas supporter auprès de vous la seule vision de cet étranger détesté, de cet étranger trop beau, — car il est beau, je le sais maintenant, — car je n'ai plus assez de force, de courage, l'abnégation, pour vous savoir près de lui, tendre, caressante... car j'ai horreur de cet homme... horreur, horreur, entendez-vous!...

Une fois de plus, l'aveu ne fanchit pas la bouche frémissante et Gaston dit seulement :

—Vous ne recevrez pas Carlos del Rica, non pas parce que je vous le défends, mais parce que vous sentez vous-même que vous ne le devez pas. Je vous ai épousée en effet, — non par pitié, le mot n'est pas tout à fait juste, mais parce que je n'ai pas eu le triste courage de vous désespérer. Je ne suis votre mari que pour trois ans. Qu'est-ce trois ans, quand on a la vie devant soi?... Toute la vie et tout l'amour! Ces trois ans m'appartiennent, vous me les avez offerts. J'ai le droit de les vouloir, à moi, bien à moi. Je vous ai donné mon nom; vous êtes sous le toit de mes ancêtres; à la table familiale, vous vous asseyez à la place qu'occupait ma mère; vous dormez dans la chambre où, tout petit garçon, je me pressais sur ses genoux. J'ai l'illusion d'une chose si belle, si douce... ne soyez pas méchante, ne marchez pas sur ce rêve. Que rien de laid ne ternisse votre souvenir, plus tard, quand vous serez partie. Et ce ne serait pas très beau, je vous assure, de revoir ici... ce... ce M. del Rica. Imaginez un peu: vous seriez seule avec lui. Car, vraiment, vous admettez bien que je ne puis assister en tiers à vos entretiens... amoureux? Etre bon, soit; mais ridicule, jamais. Et je le serais. Alors, vous seriez seuls, tous deux. Vous évoqueriez le passé, vos souvenirs; l'avenir et vos espoirs. Vous l'aimez. Et enfin, comme vous le disiez si bien tout à l'heure, s'il a franchi les mers, ce n'est pas seulement pour vous contempler. Dans ses bras, sous ses baisers, — même respectueux et purs — de quoi auriez-vous l'air, France, je vous le demande? Vous ne me devez qu'une fidélité morale, puisqu'il n'y a entre nous qu'un lien moral, mais n'auriez-vous pas conscience d'y manquer quelque peu?

Gaston se tut. Il avait parlé longtemps, très longtemps, sans que la jeune femme manifestât la moindre impatience ou tentât un geste pour l'arrêter. Et maintenant que la voix, tout à l'heure chaude et persuasive, demeurait muette, il semblait que l'écho continuait d'en résonner dans le vaste salon.

France, confusément, souhaitait l'entendre encore, en subir l'ensorceleuse magie. D'intelligence lucide et d'âme loyale, elle sentait que Gaston avait raison, qu'il eût été choquant, et presque immoral, que Carlos del Rica pénétrât sous ce toit. Et spontanément, elle promit.

—Si mon cousin me demande de le recevoir, je ne le ferai pas; je vous en donne ma parole d'honnête fille. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

Il la regarda, d'un regard droit, appuyé, qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond la plus intime de ses pensées.

—Je vous crois, dit-il avec gravité.

—Et vous croyez aussi, insista-t-elle, que je ne savais rien de l'arrivée de Carlos ?

—Que vous importe!

—Oh! Gaston! ne sentez-vous pas tout ce que votre soupçon a d'injurieux pour moi ?

Il l'interrogea, avec une sorte de curiosité passionnée :

—Alors, dites-moi, je vous en prie, dites-moi pourquoi, ayant refusé tout d'abord de m'accompagner au théâtre, deux heures après, vous y étiez décidée ?

Elle se sentit rougir, et de dépit s'énerma.

—Un caprice, jeta-t-elle dans un rire forcé; n'ai-je point le droit d'en avoir ?

Il soupira :

—Vous avez tous les droits... même celui de mentir.

—Je ne mens jamais! cria-t-elle avec violence.

—Alors, convenez qu'un caprice est une mauvaise raison, et donnez-moi la véritable.

Ils étaient debout en face l'un de l'autre, et si proche, que dans le silence, ils auraient pu percevoir les battements de leur cœur.

France posa sur les épaules du jeune homme ses fines mains blanches; et la lueur éblouissante de l'émeraude l'éblouit. De nouveau, il revit la terrasse en fleurs du Casino, la femme incomparable qui montait les degrés de pierre. Le parfum qui l'avait enivré une seconde fois ce soir-là, effleura son visage, l'inonda. Ce fut si doux qu'il eut peur de défaillir. Il détacha les doigts légers, sous la pression desquels il se sentait trembler, et doucement les porta à ses lèvres.

Alors, un élan de sincérité, plus fort que tout, bouleversa France, et dans une confusion charmante elle avoua :

—J'étais vraiment fatiguée et je ne désirais pas sortir; mais j'ai pensé que moi absente, vous amèneriez peut-être Lucile à ma place.

—Je suis certainement passé chez elle pour la prendre.

—Cela, je ne l'ai pas voulu.

Il la regarda curieusement.

—Pourquoi ?

La frange sombre des longs cils voila l'éclat du regard.

—Je ne sais pas, murmura France...

—Vous ne savez pas? vraiment vous ne savez pas? insista-t-il avec une douceur tendre... cherchez, mon amie, cherchez bien.

Alors elle jeta, âprement :

—Je n'aime pas Lucile.

Il demanda, gravement :

—Vous a-t-elle fait quelque chose d'injuste? A-t-elle été maladroite envers vous, car, méchante, je ne puis le croire, Lucile est la droiture, la bonté, la générosité même.

—Toutes les qualités, quoi! jeta-t-elle avec moquerie.

—Mais oui, toutes les qualités. Je vous assure, France, que je ne lui connais pas un défaut.

—C'est sans doute pour cela qu'elle me déplaît. Si vous saviez mon cher, comme la perfection peut-être assomante!

Il souffrit de l'injustice, dont son amie d'enfance était l'objet, et il murmura :

—Pauvre petite Lucile! Elle ne se doute pas, je l'espère, de vos sentiments, je vous avoue que j'aurais une peine, une vraie peine, à vous sentir hostile à son égard. Que lui reprochez-vous, en somme ?

Nerveuse, elle tenta d'expliquer :

—Mais tout! sa présence à l'hôtel, chaque jour, à toute heure; sa collaboration avec vous pour une oeuvre dont je suis exclue; je lui reproche d'être toujours en tiers entre mon mari et moi.

Une lueur d'ironie éclaira les profonds yeux bleus :

—Oh! un mari et moi.

—Mais elle ignore le pacte que nous avons conclu. Elle nous croit un couple d'époux comme tous les autres. Alors c'est intolérable, Gaston, je vous assure que c'est intolérable...

—Qu'est-ce qui est intolérable? Voulez-vous préciser ?

—Sa façon d'être avec vous, toujours; de vous écouter, de vous contempler, de vous admirer. Ah! Lucile, quelle joie elle aurait eu ce soir, si au lieu d'aller au théâtre avec ce bon Jacques qui l'indiffère, vous l'eussiez amenée avec vous! Et peut-être eussiez-vous mieux aimé sa présence que la mienne ?

C'était une interrogation. Il le sentit, mais il lui plut de ne pas y répondre. Vexée, elle jeta, avec une brusquerie maladroite et dédaigneuse :

—Cette petite amie d'enfance, en vérité, elle a dans votre vie une plus large part que moi-même.

Gaston eut aux lèvres un sourire très jeune, et il dit avec une sorte de gaieté ironique :

—Mais, France, est-ce que vous me feriez par hasard l'honneur d'une scène de jalousie ?

Elle répondit, sur le même ton :

—Chacun son tour.

Il tressaillit. Car vraiment, s'il avait tout à l'heure exigé impérieusement, qu'elle quittât l'Opéra, s'il lui avait demandé de ne point recevoir Carlos n'était-ce pas par jalousie? Rien que par jalousie? Son orgueil, son amour-propre, les convenances et les corrections! Prétextes que cela! La vérité c'est qu'il était jaloux et qu'il souffrait.

Mais elle, qu'éprouvait-elle vraiment au sujet de cette petite Lucile? Du dépit, de l'humiliation, ou, comme lui, une douleur, une vraie douleur basée sur un sentiment identique ?

Quelque chose comme un espoir glissa sur l'âme de Gaston de Mérange, et il entrevit, en une lueur éblouissante, l'aube du possible bonheur.

Il dit gravement :

—France, je crois à votre sincérité. Je crois en votre promesse; j'ai foi en vous. Oubliez ma brutalité de ce soir, mon despotisme. Je tâcherai, à l'avenir d'être plus conciliant. Et quand à Lucile, ne lui en veuillez pas. Elle m'est chère, très chère, et je suis certain de son affection. Mais c'est vous qui avez la première place. Je vous ai fait comtesse de Mérange, je ne l'oublie pas. Et c'est mon devoir de vous entourer, de vous gêner — il hésitait — de vous aimer, plus que toute autre femme.

Il jeta un coup d'oeil vers la petite pendule de Saxe, constata qu'elle marquait une heure fort avancée, et accompagnant France vers la porte :

—Vous devez être très lasse; excusez-moi de vous avoir retenue si longtemps. Bonsoir, mon amie.

Et tandis que soulevant la portière de velours elle s'appêtait à sortir, il ajouta :

—Vous pourrez voir M. del Rica à son hôtel, si vous en avez le désir. Je ne verrai à cela aucun inconvénient.

XIII

“Irai-je ou n'irai-je pas?” se demandait France de Mérange, tandis que ses doigts d'un geste machinal, froissaient la lettre de Carlos.

Cette lettre, on la lui avait remise la veille. Ainsi qu'elle l'avait prévu, le jeune homme avait écrit. Il l'informait, que descendu à l'hôtel Montréal, il l'y attendrait — dans un petit salon, spécialement réservé pour lui — à l'heure et le jour qu'il lui conviendrait de fixer.

France avait lu, relu, ces courtes lignes :

“Ma chérie, je vous aime et je vous attends”.

Il l'attendait. Pour tenter de la revoir, il s'était décidé à ce long voyage, il avait quitté l'Amérique latine, sa vie de plaisir sous le beau ciel brésilien. Il était parti vers le pays lointain, la ville inconnue, sans souci des obstacles qu'il rencontrerait peut-être à son arrivée.

D'un élan, il avait accepté tout cela pour la seule joie de la revoir. France s'en voulait de ne pas éprouver un bonheur plus grand, un amour plus fort. Était-elle heureuse, indifférente, ou contrariée de la présence à Bordeaux de son cousin ?

Elle n'aurait su le dire. A la vérité, elle ne réalisait pas très bien la chose. Et le problème s'agitait en sa conscience; toujours le même; le problème moral, si difficile à résoudre.

Devait-elle ou ne devait-elle pas répondre à l'appel de Carlos ?

Sans doute, son mari le lui avait permis. Une phrase sonnait aux oreilles de France :

“Vous pourrez voir M. del Rica, si cela vous fait plaisir”.

Mais cette autorisation ne levait pas les scrupules de la jeune femme. Elle s'attristait, à cette minute où elle n'aurait dû sentir qu'une frémissante impatience, d'être déchirée par des sentiments contradictoires.

L'homme qu'elle aimait, celui auquel elle s'était promise, pour la félicité duquel elle avait fait ce mariage ridicule, cet homme était là, tout près d'elle. Il respirait sous le même ciel, il contemplait le même décor. Si peu de chose

le séparait d'elle, de son baiser, de l'étreinte câline de ses bras. Elle n'avait qu'un geste à faire pour retrouver tout le bonheur ancien; qu'un mot à dire, pour que le rêve, de nouveau, devint une chère et douce réalité.

Pourquoi hésitait-elle, à donner et à prendre, cette part de joie que lui offrait la destinée ?

Brusquement, la jeune fille se leva :

“C'est trop bête, dit-elle à voix haute, sans presque avoir conscience qu'elle parlait, c'est trop bête! J'y vais.”

Elle se coiffa d'un geste prompt, s'enleva du souple manteau de fourrure, rosit son visage d'un brin de poudre, farda le rouge de ses lèvres, et satisfaite de se savoir belle, elle se sourit.

“L'auto”, jeta-t-elle à la femme de chambre, accourue à son coup de sonnette. Dites au chauffeur de me conduire à l'hôtel Montréal.”

Ainsi, la chose était faite. France, incapable de résister, succombait à la tentation. Et maintenant que la décision était prise, seule dans la voiture qui la transportait vers le but désiré, la jeune femme ne voulut plus sentir que son bonheur.

D'un effort de volonté, elle rejeta loin d'elle tout ce qui était sa vie présente: Gaston, Lucile, Jacques; son jeune ménage, les joies qu'elle avait connues depuis son étrange union, les troubles qu'elle avait éprouvés et jusqu'aux vagues remords qui, par moments, déchiraient son âme.

Elle ne vit plus que Rio, la baie ensoleillée, le ciel d'azur, la luxueuse villa de son oncle, et les plaisirs sans nombre qu'elle avait connus au Brésil.

Le visage de Carlos, sa souple et svelte silhouette, le chaud et inoubliable regard, tout ce qui était “lui” fut présent à son souvenir. Elle réentendit sa voix aux inflexions câlines; elle se remémora des mots qu'il avait dits, les phrases tendres où jadis s'enchantait son âme, et le court roman de ses secrètes fiançailles déroula sa trame toute entière.

Lorsque la voiture stoppa devant l'hôtel Montréal, France entièrement reprise par l'attraction du passé, n'avait plus rien en vérité de la jeune comtesse de Mérange. Elle était redevenue “la Toison d'or”, celle que le beau Carlos avait élue, celle qui ne demandait à la vie que les matérielles satisfactions et qui plaçait, au-dessus de tout le volontaire désir de posséder les biens de ce monde.

Elle pénétra dans le hall de l'hôtel, cherchant instinctivement, d'un rapide regard, celui pour lequel elle était là.

—M. del Rica? demandait-elle brièvement.

Sans doute des ordres étaient-ils donnés, car à sa vue, un domestique impeccable s'était précipité, et courbé devant elle :

—Si Madame veut bien me suivre, priez-t-il.

France sentait, sous la soie du corsage, son jeune cœur battre d'émotion contenue. Car vraiment elle était troublée. Ce Carlos, si charmeur, si beau que toutes les jeunes filles de Rio lui enviaient, il était là, tout près... il était venu là pour elle... pour elle seule. Un doux orgueil la pénétra, balayant toutes les choses étrangères, et elle ne sentit plus que son amour.

Un eporte fut ouverte; une tenture de velours soulevée; le valet de chambre s'effaçait, disparaissait... une voix s'écria : France, et France entra.

Alors elle le vit. Tel qu'elle le connaissait, tel que son souvenir, si souvent, le lui avait rendu; toujours jeune, séduisant, avec la chaude pâleur de son teint et la flamme de velours de ses yeux.

Déjà il était près d'elle, les bras ouverts pour l'éternel geste de caresse, et dans la douceur de l'étreinte retrouvée des mots instinctifs vinrent aux lèvres de France :

—“Carlos, mon amour...”

Il se pencha vers le clair visage irradié d'une joie divine, et il était sincère, passionnément sincère, quand il dit :

—Je vous retrouve!... enfin... cette minute qui vous rend à moi est la plus belle de ma vie.

Il la fit asseoir, à ses côtés, sur le divan, profond et bas, dont s'ornait le luxueux salon, et comme à Rio jadis, il s'agenouilla à ses pieds.

Alors France éprouva un bonheur nouveau, une volupté nouvelle, que depuis

longtemps elle ne connaissait plus: l'âpre sensation de la conquête.

Devant l'homme asservi, elle se retrouva reine. Ses mains fines pesèrent quelques secondes sur la tête brune inclinée, sur le cou ployé, sur les épaules robustes volontairement pliées. Et quand il eut senti le joug et qu'elle fut certaine de son pouvoir, elle releva lentement, lentement le brun visage, le front pâle sous la voile des cheveux noirs, et elle dit, d'une petite voix autoritaire:

—Pourquoi êtes-vous venu, Carlos?
—Ah! France, gémit-il, des mois sans vous, de si long mois!... c'était trop, je n'en pouvais plus.

—Je devrais vous gronder; nous avions convenu que ces trois ans d'épreuve, nous les subirions sans nous revoir. Vous avez manqué à votre parole; c'est mal.

—Ah! comprenez...
—Non; je ne veux pas comprendre, il ne fallait pas venir; ou du moins, il fallait me consulter.

—Vous m'eussiez défendu ce voyage.
—Peut-être... je n'en suis pas très sûre, soupira France. On ne devait pas s'écrire. Et voyez, c'est moi, la première, qui ai prié M. de Mérange de me relever de ma promesse. C'est donc que je suis faible aussi.

—Alors, vous voyez bien que j'ai eu raison de quitter le Brésil.

Elle secoua obstinément sa jolie tête blonde:

—Non; vous avez eu tort. On a toujours tort d'être sans courage. Je vous aurais mieux aimé, confiant, patient et résigné.

—Je n'ai pas pu. Et je ne le regrette pas. Pardonnez-moi France, mais vous revoir, c'est tellement doux!

Elle scruta le chaud regard, crut y lire une sincérité totale, mais, par instinct, voulut douter:

—Vous avez quitté Rio de Janeiro, dit-elle posément, peut-être parce que, en effet, vous escomptiez le bonheur qu'il y aurait à me retrouver; mais surtout, vous êtes venu pour une raison moins tendre, une raison qui me choque et me blesse: vous aviez perdu la foi en moi Carlos!

—Oh! voulut-il protester.

—Si. J'en suis certaine. Vous vous êtes dit: trois ans, c'est trop long. Peut-on demander à une femme une constance pareille dans les sentiments et dans les idées? si France allait se lasser; si celui qu'elle a pris pour mari allait la conquérir? et vous avez voulu le voir, le connaître, ce Gaston de Mérange auprès duquel je vis, dont je porte le nom, dont je partage momentanément la destinée. Une jalousie bête, mesquine, une jalousie d'homme.

—Une jalousie d'homme qui aime, France, et qui souffre.

—Vous avouez donc?

—J'avoue.

Elle le regarda profondément.

—Ainsi vous avez douté de moi; de mon cœur... et peut-être de ma vertu?

—De votre cœur, oui. De votre vertu, non. Du moins lorsque j'étais à Rio... Car à présent...

Les beaux sourcils de Mme de Mérange se froncèrent imperceptiblement.

—Eh bien, à présent?

Il jeta un peu brutal:

—Reconnaissez, France, que nous sommes dans une situation ridicule. Vous vivez auprès d'un homme auquel Dieu et la loi de ce pays ont donné tous les droits. Or je ne suppose point qu'il soit un saint ou un ascète. Je pensais qu'il était vieux, ou grotesque, ou infirme, que sais-je!

Elle se mit à rire:

—Je ne vous avait rien écrit qui puisse vous laisser supposer cela!

—Je l'espérais. Et voilà. Je suis venu. Je l'ai vu. Au théâtre, dans votre loge. Il est beau, très beau.

—Oui, très beau, approuva France.

Et elle ajouta avec gravité:

—Mais son âme est plus noble encore que son visage, devant le spectre de la misère, il s'est soumis à ce simulacre de mariage. Ne lui prêtez aucun misérable calcul. Il est riche, très riche, et il est de ceux-là qui ne désirent rien. Nous avons conclu un pacte, loyalement. Ce pacte, il l'a toujours respecté. Je ne sais ce que je représente pour lui. Ce que je puis vous jurer, Carlos, c'est qu'il n'a jamais cessé d'être l'ami le plus correct, le plus respectueux que vous puissiez rêver. Il est un de ces hommes qui ont de l'honneur un sens profond, et que

rien ne fera dévier de ce qu'ils appellent le devoir. Après de M. de Mérange, je vis comme une petite sœur, qu'il aurait mission de protéger, de choyer; jusqu'à l'heure connue où l'époux de son rêve viendra la lui prendre.

Elle conclut, avec un peu d'ironie:

—Vous avez fait, mon cher Carlos, une crise de jalousie tout à fait ridicule, et ce qui est plus grave, vous avez douté de moi. Je ne suis pas très sûre de vous pardonner tout à fait.

—Je vous aime; n'est-il pas logique que j'aie eu peur de vous perdre?

—Me perdre?... Elle jeta, attristée soudain: moi, ou mes millions?

—A votre tour, vous me faites injure, reprocha-t-il, une leur dure au fond des yeux.

Elle le sentit irrité par son méprisant soupçon; pourtant elle ne désarma pas. D'ailleurs, elle était passionnée de vérité, et devant cette vérité elle ne reculait jamais.

—Carlos, dit-elle simplement, il y a une chose que je dois vous avouer: c'est mon étonnement, ma stupéfaction, devrais-je dire, devant la façon dont vous avez consenti à mon extravagant mariage.

—Consenti! s'écria-t-il, j'admire le terme. M'avez-vous seulement consulté? Non. Vous m'avez mis devant le fait, presque accompli, et devant votre volonté bien arrêtée, à laquelle, vous le savez, j'ai toujours eu l'habitude d'obéir.

—Il y a des circonstances où je n'aime guère qu'un homme soit esclave. Il m'aurait plu, Carlos, que ce jour-là, vous me fassiez un peu sentir que vous étiez le maître.

—Que voilà bien l'illogisme des femmes! Est-ce vous qui parlez ainsi?

—J'ai tout lieu de le supposer, jeta-t-elle avec ironie.

Il avoua sans fard:

—Alors, je ne suis pas assez intelligent pour comprendre.

—C'est regrettable. Comme il est regrettable que le jour où je vous ai annoncé mon mariage, vous n'avez rien tenté pour l'empêcher.

Il allait protester; d'un geste elle lui imposa silence.

—Oh! vous n'eussiez point réussi! Nulle puissance au monde ne m'aurait fait renoncer à cette fabuleuse fortune. J'étais prête à tout pour l'avoir. Même à devenir la femme, la vraie femme de Gaston de Mérange, s'il l'eût exigé. Que voulez-vous, mon pauvre ami, je n'ai rien d'une héroïne; et peut-être que je vous aime moins que nous ne le croyons tous deux. Ce n'est donc pas votre intervention qui eût arrêté l'inévitable. Mais cette intervention, j'y croyais tout de même. Je vous avais écrit une sage et raisonnable lettre. Je pensais que vous y répondriez par quelque chose d'éperdu, de frémissant, de sincère. Un cri de colère, de jalousie, de douleur, que sais-je... j'espérais presque que vous alliez me dire: France, je vous veux pauvre, dépouillée de tout, orpheline et misérable. Moi-même je n'ai presque rien, c'est vrai. Mais je travaillerai, nous apprendrons à vivre dans la simplicité, dans le calme. Je vous aime trop pour vous céder, même momentanément, même fictivement à un autre.

Elle se mit à rire, d'un rire ironique qui sonnait faux.

—Ah! Carlos! quelle pauvre fille romanesque je fais, n'est-ce pas? J'étais mieux équilibrée quand je vivais à Rio. Peut-être est-ce l'air de la France — de cette France si tendre et si douce — qui me change ainsi. N'importe. Les choses que je viens de vous dire, je les ai senties, vraiment, profondément. Et vous m'avez déçu.

Il tenta de se défendre.

—Si je vous avais écrit ainsi, c'eût été inutile, ridicule. Je savais si bien que vous ne renoncerez pas à l'héritage de l'oncle Pierre!

—Vous auriez eu du moins l'élégance du geste, l'élan du cœur; et puis, d'ailleurs, sait-on jamais!

Elle rêva quelques minutes, prit une cigarette dans l'étui finement ciselé que lui tendait le Brésilien, et lentement, comme se parlant à elle-même, elle continua:

—Votre réponse, en vérité, fut aussi sage, aussi raisonnable que ma lettre. Vous acceptiez tout: de ne plus correspondre avec moi, de ne plus me voir; de me sentir livrée aux tentations que

la vie, aux côtés d'un homme remarquable comme le comte de Mérange, pouvait m'offrir tout, en vérité, car cette fortune, Carlos, vous y teniez autant que moi. Ne niez point. Ce serait tellement inutile! je sais si bien les êtres que nous sommes, vous et moi, faits pour le luxe, la vie facile, le plaisir sous toutes ses formes. Nous ne pouvons unir ensemble que de la joie et de la beauté. Ce n'est peut-être pas très chic, tout cela, et de pensées semblables, si vous saviez le mépris que des hommes comme Gaston de Mérange en ont! Mais se refaire une autre nature, planer, en quelque sorte, s'extorioriser, c'est trop difficile. Alors on reste là, dans sa petitesse, dans le chaos de ses sentiments vulgaires, en bas... bien bas... puisqu'on n'a pas assez de noblesse d'âme pour s'envoler vers les cimes.

Il l'écoutait, dans une surprise indicible. Était-ce bien "La Toison d'Or" qui parlait ainsi? Où avait-elle appris à s'analyser, à philosopher, à voir le néant des choses et l'abîme des êtres? Quelle pensée la guidait maintenant, pesait sur la sienne et créait au plus intime d'elle-même cette inconsciente évolution?

Gaston de Mérange sans doute.

Une sourde irritation fit vibrer le Brésilien. Il se pencha vers France, la prit aux poignets, et d'une voix impatiente, il jeta:

—Vous n'êtes plus la même; je suis venu de si loin vous chercher encore et je ne vous retrouve plus.

La jeune femme tressaillit. Eut-elle le regret d'avoir trop livré de sa pensée profonde? ou bien sentit-elle que celui qu'elle considérait comme son fiancé avait raison d'être blessé dans sa tendresse et son orgueil? Elle se fit plus douce et dit gentiment:

—Mon cœur vous appartient, je n'ai aucune envie de briser ma promesse. Vous n'avez démerité en rien. Et pardonnez-moi si je vous ai injustement blessé.

Elle lui tendait sa main fine sur laquelle un instant, il appuya ses lèvres.

Ils causèrent. Le souvenir du pays natal tendit entre eux son lien invisible. Ils évoquèrent des noms, des visages, des lieux communs.

France revoyait le ciel bleu, la baie splendide de Rio de Janeiro, ses amies, et la libre vie de son enfance heureuse. La gaieté revenait à ses lèvres. Elle s'animait; ses beaux yeux d'émeraude scintillaient sous l'ombre des cils touffus. Elle voulut savoir tout ce que Carlos avait fait depuis son départ, les jeunes filles qu'il se plaisait à fréquenter, les salons dans lesquels il avait dansé.

Ce sujet de conversation lui plaisait, Carlos y mit de la complaisance. Il dit les courses à cheval dans la campagne brésilienne, les inlassables parties de tennis, les tangos délicieux; tout ce qui suffisait à remplir sa vie de mondain désœuvré, de joli garçon auquel toutes ces femmes les plus sages comme les plus folles, faisaient un peu la cour.

Un nom revenait sur ses lèvres, plus souvent peut-être que France ne l'eût souhaité; celui d'une riche Espagnole, Lola Bianca, dont le père venait d'acheter les plus vastes plantations de café de Rio. Elle semblait être sa partenaire de prédilection à tous les jeux, mais ce devait être, en somme, fort innocent puisqu'il ne s'en cachait guère.

Ainsi le pensa France de Mérange; et d'âme trop haute pour soupçonner le mal, d'instinct, sans raison suffisante, elle n'en prit point ombrage.

A son tour, elle conta son existence tout entière, depuis son arrivée en France, le séjour à Vichy, la mort de l'oncle Pierre, l'ouverture du testament, sa surprise, son indignation, et devant le comte Gaston de Mérange, l'idée spontanée qu'elle avait eue d'obtenir de lui la promesse de ce mariage.

—Gaston a accompli un sauvetage, dit-elle en riant. J'ai dû lui produire l'effet du noyé auquel on tend la main. Il s'est dévoué, héroïquement. Aussi je m'efforce de lui rendre son sacrifice léger, et je tâche d'être une campagne agréable, une amie attentive, en attendant l'heure fatidique qui le délivrera de moi.

—En somme, il vous laisse libre?

—Tout à fait libre. Même dans les choses matérielles. J'administre seule l'énorme fortune que l'oncle Pierre m'a laissée. M. de Mérange subvient à l'entretien de notre ménage auquel il n'a pas voulu que je contribue, et je le soupçonne fort

Parquets non Glissants



Vernis de Séchage Rapide

aucun danger de se casser un membre ou de se faire des contusions en tombant, si l'on a appliqué le Vernis de Séchage Rapide "61". Le "61" est sûr, il n'est PAS glissant! A l'épreuve des talons, des marques, de l'eau! Dure des années sans frottage, sans polissage ou autre entretien. Rafraîchit les meubles, les boiseries et le linoléum. Les marchands de peinture et quincaillerie vendent le "61" Brillant, Mat et Coloré. Sur demande, carte des couleurs envoyée avec le nom des marchands. PRATT & LAMBERT-INC., 149 Courtwright St., Fort Erie, Ontario.

PRATT & LAMBERT PAINT AND VARNISH

GRATIS!

Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.



Vous pouvez avoir une sante solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

ENGRAISSERA RAPIDEMENT LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont: Jeudi et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
BOITE POSTALE 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous les vendons à un prix qui vous laisse une commission de 100%. Ecrivez aujourd'hui pour recevoir échantillons gratuits et tous renseignements. Ontario Neckwear Company, Dépt. 561, Toronto 8, Ontario.

de n'avoir jamais touché un centime de cet héritage qui lui est tombé du ciel.

—Qu'en veut-il faire?

—Je l'ignore. Peut-être le destine-t-il à une oeuvre. Vous savez qu'il est passionné de science et ne se plaît que dans les laboratoires.

Une seconde, Carlos parut hésiter à formuler une question qui cependant le hantait; puis il dit:

—Et vous, comment administrez-vous votre bien?

—Oh! moi, c'est fort simple. J'ai tout placé entre les mains d'un banquier de Paris qui m'évite tous les soucis, et me sert des revenus royaux — que d'ailleurs je ne parviens pas à dépenser.

Elle ajouta, avec une gaité malicieuse:

—Je compte sur vous pour m'y aider. A deux, nous saurons bien grignoter tout cela. Nous voyagerons. Je veux voir l'Inde, l'Égypte, descendre le Nil, visiter les temples, les pagodes, les Pyramides. Ah! je voudrais tout connaître, tout posséder!

Elle étendit les bras comme pour étreindre les choses invisibles dont s'enivrait sa jeunesse. Dans les teintes douces du soir approchant, ses yeux brillaient, larges et purs, comme des splendides étoiles. Carlos se pencha vers le visage enivré et l'effleura de ses lèvres.

D'un geste de caresse, il l'attirait vers lui.

Elle se rejeta en arrière, d'instinct. Et vraiment, elle ne sut pas pourquoi elle agissait ainsi. Il la regarda, surpris, déçu:

—France, reprocha-t-il, pourquoi me fuyez-vous?

Confuse, elle tenta d'expliquer l'inexplicable.

—Ne m'en veuillez pas; c'est loin notre dernier baiser, c'est si vieux... et je suis tellement déshabituée des choses de tendresse.

Elle ajouta, un peu moqueuse:

—Vous oubliez, mon cher, que je suis mariée! et — de par la loi — le bien d'un autre. Or, l'Évangile a dit: "le bien d'autrui".

Il sourit:

—Non, car ce bien est à moi.

Sous les cils abaissés, une lueur filtra:

—Pas encore... murmura la jeune femme.

Et secouant sa tête blonde, comme pour chasser une pensée importune, elle dit, redevenue parfaitement maîtresse d'elle-même:

—Je meurs de soif! Faites donc apporter du champagne, Carlos!

XIV

De cette entrevue, vers laquelle France était partie avec un coeur plein d'allégresse, elle revint, presque triste, et, faut-il le dire? déçue.

L'absence auréolait Carlos d'une sorte de prestige. Elle le croyait autre; d'esprit plus prompt, d'intelligence plus fine, d'âme plus haute. Jusqu'à cette incomparable beauté physique, qui, lui semblait-il, avait subi les attaques du temps.

Était-ce, parce que, autrefois, à Rio, au milieu des jeunes gens qui l'entouraient, il s'imposait vraiment, aucun ne s'étant trouvé capable de lui être comparé? Mais ici, il y avait Gaston de Mérance.

Lorsque France eut regagné le vieil hôtel familial et que, pour le repas du soir, elle pénétra dans la salle à manger, elle se souvint subitement que son mari avait invité quelques amis très intimes, sans le moindre cérémonial, et elle s'excusa gentiment de s'être quelque peu fait attendre.

Les hommes qui entouraient Gaston étaient, presque tous, plus âgés que lui. Ils appartenaient à ce monde de la science dans lequel le jeune docteur aimait à vivre. Tous portaient des noms connus, et leur visage reflétait la noblesse de leurs pensées.

LUCIENNE, vous pouvez aviver votre teint, stimuler votre appétit, vous soulager de vos faiblesses, étourdissements, fatigue au moindre effort, maux de reins, périodes douloureuses ou irrégulières ou tout autre trouble interne spécial à la femme en prenant les **Pilules ROUGES**, le remède par excellence des femmes depuis 40 ans.

Entre eux, pas de vains papotages, pas de conversations frivoles; les sujets graves étaient attaqués, approfondis, en paroles précises, claires et sobres.

Pas de femme dans cette réunion austère, sauf Lucile. Mais Lucile n'était-elle pas la secrétaire de Gaston et comme un autre lui-même? Parfois elle jetait un mot, réfutait théorie, discutait àprement; mais toujours dans cette bataille d'idées elle se trouvait aux côtés de Gaston.

Celui-ci, d'ailleurs, parmi ce groupe éminent de professeurs, de médecins, de chimistes, s'élevait au-dessus de tous. L'invisible auréole des chefs marquait son front.

France l'écoutait, le contemplait. Avide de s'instruire, un peu honteuse de son ignorance de jolie femme, en face de cette Lucile dont la claire intelligence évoluait à l'aise parmi les problèmes les plus arides. Elle souhaitait rivaliser avec elle, et non plus de beauté et de féminine grâce, mais de connaissances et de savoir.

A une réflexion qu'elle hasarda, sur un sujet, neuf pour elle, mais dont elle avait senti l'intérêt et compris la portée, Gaston la regarda, surpris, intéressé et charmé à la fois, comme s'il venait de découvrir en cette femme, à laquelle il avait passagèrement lié ses jours, un être nouveau. Elle sut qu'elle lui plaisait, et pour le conquérir, elle s'efforça de pénétrer dans ce froid domaine de la science qui lui était propre.

Elle y parvint, non sans habileté. Ces hommes graves, qui tout d'abord n'avaient goûté en elle que le seul spectacle de sa royale beauté, découvrant tout d'un coup sous la séduisante enveloppe, une intelligence en éveil, se tournèrent vers elle, l'écoutèrent avec déférence, et sur ce chemin où elle s'avancait, hésitante, se complurent à la guider.

Simplement, quand elle ne comprenait pas, elle posait des questions. On lui répondait avec bonne grâce. Des choses qu'elle avait apprises jadis et si vite oubliées, lui revinrent en mémoire, et des noms, déjà entendus, de nouveau frappèrent ses oreilles. Avec l'austère docteur Philon, professeur à la Faculté de Bordeaux, qui se prétendait disciple de Darwin, elle s'intéressa à l'évolution humaine, tout en refusant obstinément de se sentir une descendante du singe.

—C'est votre coquetterie de jolie femme qui proteste, dit Gaston en riant.

Lucile jeta avec fervor:

—Taisez-vous; ne soufflez pas sur nos croyances. Laissez-nous penser que Dieu créa l'homme d'un seul coup, dans sa perfection totale et ne lui imposa pas de transformations successives! Pourquoi penser que nous ne sommes parvenus à la beauté complète et harmonieuse de la race humaine que par degrés?

—On vous parle science et vous répondez: foi. Je ne vous retrouve plus Lucile.

Une rougeur subite empourpra le délicat visage.

—Je ne vous ai pas habitué à tant de sentimentalisme, voulez-vous dire? C'est vrai. Mais la raison, la froide et pure raison, à la longue, c'est desséchant... et cela console si mal, acheva-t-elle plus bas.

Durant ce bref colloque, la conversation avait évolué, et quelqu'un jetait le nom de Bergson. On opposait les philosophes les uns aux autres; on discutait leurs systèmes, leurs principes, et de Kant à Schopenhauer, toute la gamme y passa.

France s'animait, s'exaltait, heureuse de se souvenir qu'autrefois, à Rio, avant d'être "la Toison d'Or", la petite reine de beauté, elle avait connu des triomphes d'un autre genre et que, jeune élève, assidue aux cours, elle y avait remporté de nombreux prix. Maintenant elle bénissait les maîtres qui lui avaient inculqué une culture littéraire et scientifique suffisante pour qu'à cette table, autour de laquelle se pressait une élite intellectuelle, elle put encore briller.

On passa au salon, où Lucile, avec sa bonne grâce coutumière, présenta les cigares et servit les liqueurs.

Alors, le cours des pensées se fit moins austère, et les sujets effleurés plus légers. On parla d'art et de littérature. Mais là aussi, Gaston de Mérance s'imposait, clair, précis, volontaire, il approuvait une oeuvre, discutait un livre que le snobisme sacrait beaucoup plus que le talent, se riait des jugements tout faits, et

replaçait bien haut les maîtres de la pensée française dont il est de bon ton, de nos jours, de railler la haute valeur.

France avait beaucoup lu. Les modernes et les classiques lui étaient familiers et, sur cette route-là, elle pouvait marcher de front avec son mari. Quelques instants, leurs esprits s'affrontèrent, parfois distants, souvent dissemblables, quelquefois confondus dans leur jugement.

Une griserie soudaine leur venait des paroles échangées, des regards qui se croisaient, de leur âme, qui par moment, penchées l'une vers l'autre avec avidité, semblaient prêtes à s'unir dans une si parfaite communion. Au-dessus d'eux, il semblait que passât le souffle merveilleux de l'amour.

Dans ce clair salon ouaté de bien-être, rempli du parfum qu'exhalait le fragile coeur des roses, une universelle harmonie planait! Gaston, comme France, éprouvèrent soudain devant la douleur de vivre, une allégresse inattendue.

Lucile s'était mise au piano. Une valse de Chopin s'égrena sous ses doigts. Les graves messieurs se turent, pris par le charme de la musique et la grâce de la jeune fille dont on ne voyait plus que les fines épaules ployées, la nuque très blanche sous la masse pâle des cheveux.

Seule, dans un coin un peu reculé de la pièce, France, elle aussi, demeurait silencieuse. Elle fumait. Le point lumineux de la cigarette, par instants éclairait son visage de lys, le rouge de ses lèvres et l'éclat incomparable de ses yeux.

Toute cette soirée, elle avait subi, sans presque en avoir conscience, l'attrait irrésistible que Gaston exerçait autour de lui.

Si proche encore des heures qui l'avaient rapprochée de Carlos, par quel sortilège son souvenir s'était-il à ce point effacé, que pas une fois, il ne se fut présenté à son esprit et que le nom du fiancé élu ne fut jamais monté de son coeur à ses lèvres? De ces infidélités morales, France n'eut aucun regret; mais une espèce de honte, subitement, lui mit une rougeur au front. Elle appela à son aide le passé, le cher passé; et cette fois, tout bas, très bas, par deux fois, elle cria: Carlos.

Carlos!... l'homme auquel elle s'était promise, pour lequel elle se gardait d'une façon si totale, que celui dont la loi de Dieu et des hommes avait fait son mari, n'avait jamais eu d'elle autre chose que cette pure et banale caresse: un baiser au front. Carlos! si près d'elle encore, à cette heure, si près en vérité, qu'elle n'avait qu'un mot à dire, un geste à faire, pour le rejoindre.

Il suffisait qu'elle quittât ce salon, qu'elle appellât sa femme de chambre; un ordre au chauffeur, et dans un laps de temps infime, elle serait de nouveau à l'Hôtel Montréal. N'était-elle pas maîtresse de ses actes, et libre, tout à fait libre?

Seulement, voilà: France n'avait pas envie, mais pas envie du tout, de rejoindre Carlos del Rica.

Durant cet après-midi qui les avait réunis, elle s'était — mon Dieu, pourquoi ne pas l'avouer? — quelque peu ennuyée en sa compagnie. Un sourire d'ironie amusée vint aux lèvres de la jeune femme. Une minute, elle imagina Carlos parmi ce groupe de savants, d'intellectuels, et elle sentit nettement combien il eût été perdu dans ce cercle d'hommes graves, austères, que seules, les choses ennoblissantes de la vie passionnaient.

En vérité, le beau Carlos n'eût pas brillé. Comparé à Gaston, qu'était-il en somme? un joli garçon et rien de plus. Il dansait à ravir; il montait fort bien à cheval; il conduisait sa "Mercedes" avec sûreté et élégance; auprès des femmes il était courtois, empressé, très "flirt" et vraiment, dans un salon, il "faisait" bien. C'est pour tout ce joli lot de qualités mondaines qu'elle l'avait choisi, d'ailleurs.

L'oncle Pierre, si hostile à ce mariage, était-il plus clairvoyant? Jadis, cette pensée n'eut point effleuré l'esprit de France. Elle précisait aujourd'hui que la comparaison avec un autre, lui était nettement défavorable. Et lucide, dégrisée en quelque sorte de la douce folie qui l'avait entraînée vers Carlos, la jeune femme songeait:

Intelligence: moyenne; esprit: étroit; âme: vulgaire; intellectualité: nulle. Qu'était-il en somme? un inutile, un pa-

resseux, un désœuvré, dont toute la vie se passait dans le désir de plaire; de briller, de s'amuser, d'épuiser jusqu'à satiété toutes les joies des heureux de ce monde.

Comme elle, d'ailleurs! Absolument comme elle. A quoi avait-elle pensé jusqu'à ce jour? quelle action un peu noble avait-elle accomplie? Pouvait-elle se targuer d'un acte méritoire? non; elle s'était élevée sans contrôle, sans frein, n'ayant qu'une loi: le plaisir; qu'un but: le bonheur. Et parce qu'une fois la destinée avait été sévère, ne s'était-elle pas affolée comme une petite fille à laquelle en un seul coup, on retire tous ses jouets?

Pourtant, il y avait des femmes si différentes d'elle-même! Il y avait là, tout près d'elle, cette calme et grave Lucile que l'étude n'avait point rendue athée et qui, malgré son intelligence avertie, n'en gardait pas moins l'intégrité de sa foi.

Il y avait des hommes autres que Carlos. Il y avait celui dont elle avait fait son mari.

Riche, il avait dédaigné les félicités matérielles pour se pencher vers l'humaine souffrance et y apporter un remède. Grâce à son travail acharné, à ses veilles solitaires sous la pâle clarté des lampes, à son âpre et forte volonté, un des fléaux les plus terribles avait été vaincu. Dans le vaste monde, par lui, des milliers et des milliers d'êtres possédaient le remède à leurs maux. Et il était simple, modeste, n'usant de cette fortune glorieusement acquise que pour fonder des laboratoires, des hôpitaux, des refuges à l'éternelle misère de ses semblables. Avec cela, si artiste, épris du beau sous toutes ses formes, et d'une délicatesse presque féminine. Et croyant. La grande figure de l'Homme-Dieu planait, invisible, au-dessus de sa vie intérieure, et France se souvint d'avoir admiré dans l'austère cabinet de travail, un grand Christ d'ébène dont les bras levés semblaient bénir le travail quotidien.

Entre Carlos del Rica et Gaston de Mérance, il y avait un monde de différences, qui hélas! n'étaient pas à la louange du Brésilien.

Ah! pourquoi son mari, son mari de toujours, n'était-ce pas ce Français noble et fier, dont l'âme comme le visage ne reflétait que les héroïques vertus?

Une voix intérieure murmura aux oreilles de la jeune femme:

"Mais il n'est pas trop tard, pauvre petite que vous êtes; le Paradis n'est pas encore perdu; pour y entrer, il n'y a qu'à rompre ces enfantines fiançailles et, de ce mariage de comédie, faire l'union éternelle dont votre coeur a soif."

La tentation s'insinua peu à peu, devenant impérieuse... et si douce.

"Je n'aime plus Carlos, songeait France, face à face, loyalement, avec la vérité. Je n'aime plus Carlos.

Et, en échos, la petite voix répondit:

"Parce que c'est Gaston que tu aimes." Gaston. Le coeur de France, sous la tunique soyeuse de sa robe, se prit à battre avec violence, et le nom chéri, le nom nouveau passa sur ses lèvres comme une caresse.

Malgré elle, il résonna dans le silence de l'appartement, où, seule, la musique jetait ses harmonies.

Le jeune homme l'entendit-il? il quitta l'angle du piano et, cessant de contempler le doux visage de Lucile, incliné vers l'ivoire du clavier, il se rapprocha du coin d'ombre où France rêvait.

Il se tint debout derrière elle, penché au dossier du fauteuil et, comme elle avait cessé de fumer, il lui offrit une cigarette. Elle la prit, la porta à ses lèvres et gentiment demanda du feu.

Elle levait vers lui un visage très doux, illuminé de joie et d'amour tout ensemble. Sous les cils abaissés, le regard filtrait, pur et tendre... un regard par lequel l'âme s'offrait tout entière, conquise dans ses limites les plus extrêmes.

La main de Gaston tremblait au-dessus de la fine cigarette et il dut s'y reprendre à deux fois avant de l'allumer.

Alors elle sourit, un peu coquette: —Maladroit! reprocha-t-elle, moqueuse.

L'odeur du tabac blond les enveloppa; la fumée bleue voila leurs visages, les isolait du reste de la société, et le doux silence, une minute, les unit.

Ils se sentirent, d'instinct, semblables de pensées, de convictions profondes, ivres du même rêve. Ils auraient souhai-

té prolonger à l'infini l'émoi sacré sous lequel ils défilaient et que jamais ne s'achève cette musique divine qui leur emparadisait l'âme.

Mais Lucile plaquait un accord. Elle se retourna; les auditeurs la complimentèrent. Un domestique entra, apportant du thé, déplaçant une lampe. Un flot de lumière inonda le coin d'ombre où France et Gaston s'oubliaient et, brusquement, l'enchantement cessa:

—Qu'avez-vous fait de votre après-midi? demanda le jeune homme, désireux de rompre le charme, par une parole, si banale fut-elle.

Elle fut d'une franchise totale: —Je me suis fait conduire à l'Hôtel Montréal.

Les fins sourcils se rapprochèrent et les grands yeux bleus se durcirent:

—Ah! fit simplement Gaston.

Et il n'ajouta rien d'autre.

Surprise, elle interrogea:

—Vous ne me demandez pas pourquoi?

—C'est tellement inutile, répondit-il sèchement.

—Parce que vous le savez?

—Parce que je le devine, M. del Rica est descendu à l'Hôtel Montréal, n'est-ce pas?

—Oui.

—Il vous en avait prévenue?

—Le chasseur de l'hôtel m'a remis une lettre, en effet.

—Il vous pria d'aller le voir.

—C'est bien cela.

—Et à cette prière vous avez accédé tout de suite?

—Pas tout de suite; non. J'ai hésité au contraire, beaucoup hésité.

Il eut un geste d'ironie.

—Qu'importe, puisque vous vous y êtes décidée tout de même.

Elle dit, d'une voix basse et contenue:

—Et j'ai bien fait; si vous saviez, Gaston, comme je suis heureuse d'avoir revu Carlos.

Il eut un geste nerveux qui effeuilla entre ses doigts une éclatante rose pourpre.

—Vous êtes heureuse, fit-il froidement; et bien, tant mieux.

Elle surprit l'éclair de colère qui, une seconde, avait illuminé le clair regard et, d'un élan, elle protesta:

—Oh! ce n'est pas ce que vous croyez.

Il la regarda. Et ce regarda les grands yeux sincères, le mobile visage, la bouche fraîche d'où s'échappaient les paroles de vérité.

—Alors, qu'est-ce, dites, France?

Elle tenta d'expliquer:

—Je ne sais ce qu'il y a de changé entre nous, depuis l'absence, cette longue, si longue absence, mais quand j'ai revu Carlos, mon ami, je vous assure, je ne l'ai pas retrouvé... ce n'était pas lui... ou bien, acheva-t-elle rêveuse, ce n'était plus moi.

Un sourire très doux détendit les traits durcis de Gaston de Mérange.

—Que lui reprochez-vous? demanda-t-il un peu moqueur. Il est très beau, je m'en suis rendu compte moi-même.

Elle eut une moue d'enfant.

—Je le "voyais" avec les yeux du souvenir, je le "voyais" plus beau encore.

—Vraiment fit-il en riant; vous êtes difficile.

Elle jeta, songeuse:

—Peut-être ma conception de la beauté masculine a-t-elle varié depuis que je suis en France. Je suis très sûre, d'ailleurs, d'attacher maintenant plus d'importance à la valeur morale d'un homme qu'à son plus ou moins d'attrait physique.

Il osa demander:

—Qu'est-ce qui vous a changée ainsi? Et elle répondit simplement:

—La vie à vos côtés.

Il allait dire peut-être la douceur inattendue que ces mots venaient de lui apporter, et l'espoir qu'ils faisaient naître en lui, mais la porte s'ouvrit de nouveau, livrant passage à Jacques Lardy.

—Oh! fit le jeune homme surpris, excusez-moi, j'ignorais que vous n'étiez pas seuls!

—Mais vous êtes toujours le bienvenu, assura la jeune femme, avec un amical sourire; entrez donc, mon ami; mettez-vous là, près de Lucile. Voulez-vous une tasse de thé, ou préférez-vous des liqueurs?

Elle le servait avec une bonne grâce charmante, car elle avait une prédilection sincère pour ce camarade de son

mari, auquel rien de leur vie commune n'était caché.

—Mon vieux Jacques, plaisanta Gaston, sers-nous les dernières nouvelles et les potins du jour; n'es-tu pas une gazette vivante?

—Comme sensationnel, cher docteur, je n'ai rien à t'offrir. Mais peut-être t'apprendrai-je que la panique règne à Bordeaux à cause de l'épidémie de typhoïde qui y sévit depuis quelques jours et menace de s'étendre. Comment, personne n'est au courant? Voyons, messieurs de la Faculté, il ne s'agit pas de discrétion professionnelle je suppose?

—Nous sommes au courant, je l'avoue; mais pour ne point affoler la population le mieux est de n'en point parler. Cette épidémie sera enrayé avant peu, j'en suis certain.

La conversation devint purement médicales et Jacques, que le sujet intéressait fort peu, en profita pour se rapprocher de France et la complimenter, ainsi qu'il aimait à le faire.

—Venez près de moi, là, sur ce canapé, tout près, mon ami Jacques, dit-elle gentiment; j'ai une chose très importante à vous dire.

—Alors, fit-il avec gaieté, je vais jouer aux confidents?

—Mais oui; ce rôle vous va bien, Jacques, savez-vous qui j'ai vu ce soir?

—Le grand Turc?

—Soyez sérieux; mon cousin Carlos.

—Ah! ah! heureuse alors?

—Oui; mais pas pour la raison que vous croyez.

Et penchée vers lui, elle dit:

—J'ai fait, ce soir, une découverte inattendue.

—Laquelle?

—Je vais vous le dire tout bas. C'est très mal élevé en société de conter ses petits secrets, je le sais, mais tant pis.

Et doucement, elle murmura à son oreille.

—Jacques, je n'aime plus Carlos del Rica.

Il sursauta:

—Vous êtes sûre, France, que vous ne vous payez pas ma tête?

—Je vous aime bien trop pour ça!

—Une déclaration à présent?... c'est trop pour mes faibles forces. Assez! Arrêtez ces frais, ma petite amie!

France riait. Une joie inattendue brillait dans ses grands yeux clairs, et cette gaieté soudaine la paraît d'un charme nouveau.

Jacques demanda avec une affectueuse curiosité:

—Qu'a pu faire M. del Rica pour perdre votre amour?

Elle répondit avec calme:

—Une bêtise énorme; il a pris le bateau pour la France.

Et comme le jeune homme la regardait ahuri:

—Comprenez donc! l'absence lui allait bien; elle l'auréolait d'un prestige contre lequel rien ne prévalait. Je le savais beau comme un demi-dieu et je n'avais pas la curiosité de chercher ce qui se cachait sous cette merveilleuse beauté.

Aujourd'hui, je l'ai découvert.

—Que se cachait-il donc?

—Rien du tout. Pour la première fois j'ai jugé l'homme que j'aimais. Là-bas, parmi tous ces jeunes gens qui m'entouraient, dont j'étais l'idole et la reine, il ne me paraissait ni sot, ni vain. Ici, j'ai senti d'un coup le néant de son esprit, de son cœur, de son cerveau. Nous sommes restés ensemble de longues heures; nous n'avons parlé que de facilités, de plaisirs mondains, de matérielles satisfactions et ce que j'ai senti en lui, de fort, de puissant, dominant toute autre chose, c'est ce désir effréné de richesses, ce besoin de posséder, d'êtreindre cette soif de l'or, que j'ai tant éprouvé, moi aussi, et dont j'ai honte maintenant.

Il acheva avec une grande douceur:

—Maintenant que vous connaissez des mentalités différentes, des âmes plus nobles, des coeurs qui vibrent pour des causes plus généreuses, ah! France, France, M. del Rica a eu tort de venir parce que la comparaison ne lui est pas favorable. C'est bien cela, n'est-ce pas?

Elle approuva:

—Tout à fait.

Lucile revenait vers le piano. Et Gaston s'était levé, prêt à l'accompagner au violon.

Tous se turent. De nouveau, le frisson de l'art planait sur ces êtres réunis là. Et ce fut, comme jadis à Vichy, le mer-

veilleux "chant hindou", de Rimsky-Korsakow.

Gaston de Mérange revoyait la nuit d'été splendide; il entendait le frémissement ému d'une foule de palmiers sous la brise; le parfum des lourdes roses pourpres l'enivrait; il percevait les moindres bruits qui avaient frôlé son oreille ce soir-là.

Et svelte, grande et blonde sous le firmament étoilé, il évoquait la merveilleuse vision de France gravissant les marches de pierres sous un dôme de fleurs.

Il jouait avec une sorte de passion; sous les doigts frémissants, l'archet vibrail, telle une petite âme, et dans les beaux yeux bleus du jeune homme une petite fièvre brûlait.

Le chant se tut. La musicienne ferma le clavier; un à un, les camarades de Gaston se levèrent; il y eut des "au revoir" affectueux, des "bonsoir" jetés à la ronde; Jacques offrit à Lucile de l'accompagner jusqu'à sa porte, ce qu'elle accepta volontiers.

Gaston et France furent seuls.

La jeune femme éteignit les lumières électriques, trop vives pour le salon déserté. Seule, une petite lampe rose, sous un abat-jour vert, éclairait le décor familier. C'était intime et doux infiniment.

France vint tout près de son mari et demanda avec une sorte d'inquiétude tendre:

—Vous m'avez permis de voir mon cousin; vous n'êtes point fâché de ce que j'aie usé de cette permission?

Au lieu de répondre, il interrogea:

—Le reverrez-vous encore?

Elle affirma sans hésiter:

—Oh! non.

—Pourquoi?

Pourquoi? Elle fut franche une fois encore:

—Parce que je ne le désire plus.

Il y eut un silence de quelques minutes; Gaston le rompit le premier et dit avec un peu de mélancolie:

—Un an d'attente... et puis il vous aura; il vous aura pour toute la vie.

Elle fit entre ses dents:

—Ce n'est pas très sûr...

—Avait-il entendu? il ne releva pas le propos. Mais debout près de la jeune femme, il eut aux lèvres un mince sourire énigmatique.

—Il est fort tard et je suis lasse; bonsoir Gaston, dit France gentiment.

Elle lui tendait la main, — la fine main blanche où brillait l'émeraude.

Mais d'un geste tendre, attirant un peu contre lui la forme svelte, sur la nuque blanche où formait la toison d'or, un instant il appuya ses lèvres.

Et il sentit, avec ravissement, que France, au lieu de se dérober, doucement, prolongeait la caresse.

XV

France rêvait. A quoi rêvent les jeunes femmes? Sans doute à bien des sujets divers; et le plus souvent à l'amour.

France rêvait donc à l'amour. Et cet amour merveilleux qui, jusqu'ici, avait revêtu les traits plus merveilleux encore de Carlos del Rica, prenait depuis quelques temps les traits non moins beaux de Gaston de Mérange.

France, sincère avec elle-même, s'avouait qu'elle n'aimait plus le Brésilien; mieux: qu'elle ne l'avait peut-être jamais aimé. De l'amour, elle n'avait connu, sous le ciel enchanté de Rio, que l'ombre et le mirage.

Car pourrait-on, en toute conscience, appeler amour cet attrait qui la poussait vers son cousin? Ce désir d'être près de lui, pour se parer de sa beauté, de son élégance et faire pâlir de jalousie toute les jeunes filles de la capitale? Combien ce sentiment était factice, superficiel! De quel sacrifice, s'il l'eût fallu, eût-elle été capable pour le bonheur ou simplement le caprice de Carlos? D'aucun. En vérité, la "Toison d'Or" n'eût pas donné un seul de ses cheveux royaux. Jamais, la présence du jeune homme, ni ses paroles, n'avaient éveillé en elle une pensée profonde, le désir d'un acte noble et généreux. Il est bien petit, l'amour qui ne suscite pas en l'être élu le rêve de grandir!

Ainsi, France del Rica n'avait pu supporter l'idée de partager avec Carlos une pauvreté, — d'ailleurs toute relative. Ni l'un, ni l'autre, n'étaient d'âme assez haute pour s'élever au-dessus des mesquines

"Je vous le dis parce qu'il m'a soulagée"

Lisez comment le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a soulagé cette québécoise—Il en fera autant pour vous



"Après la naissance de mon dernier bébé, j'ai souffert d'une foule de maux féminins. Des douleurs par tout le corps, surtout dans l'abdomen, faiblesse des jambes, perte d'appétit, nerveuse et "spleen." Une amie, insistait pour me faire prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. J'en ai pris cinq bouteilles et me suis sentie bien comme jamais. Je ne manque jamais la chance d'encourager d'autres femmes à en faire l'essai."—MME SAMUEL BELANGER, CASIFR 117, Pointe Gatineau, P.Q.

Nouvelle Edition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 illustrations

PRIX: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU
S.-VINCENT DE PAUL (Co. Laval)
QUEBEC, CANADA

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE,
975, rue de Bullion
Montréal - - - Canada

réalités. Ils étaient de ceux qui gardent à travers tout le goût du bien-être, du luxe, et pour lesquels les joies d'orgueil dépassent toutes les autres.

Autrefois, dans l'enivrement de Rio et la douceur de sa vie facile, France n'avait ni senti, ni compris ces choses. Le contact journalier avec un homme comme Gaston de Mérange les lui avait apprises. Un ciel nouveau s'ouvrit à ses yeux; des clartés insoupçonnées l'aveuglaient. Elle voyait, sous un angle tout autre, la raison et le pourquoi des destinées humaines.

Après de ce mari de passage, elle imaginait pour la première fois, l'éternité de la tendresse. Elle comprenait que l'amour est chose grave, le serment qui unit deux êtres inviolable et le don volontaire de soi irrévocable.

Elle s'était mariée "pour rien". Elle avait profané la sainteté d'un sacrement, par une comédie indigne. Si Gaston s'y était prêté, c'était par dévouement, par charité — par crainte peut-être de rejeter vers les abîmes une âme inconsciente de la jeune fille. — Seule elle portait le poids de la faute — si faute il y avait — et cela, France aujourd'hui le pensait.

Mais il y avait un moyen de réparer, un moyen qui arrangerait tout... Quand sonnerait la date fatidique de la troisième année échue, elle irait vers Gaston de Mérange, elle inclinait un peu sur son épaule le poids de la royale toison d'or, et elle prierait simplement.

"Gaston, gardez-moi tout à fait, voulez-vous?"

Elle l'aimait. Rien ne prouvait que cette chose ne fut pas. Sans doute, ce n'était pas très bien, ce n'était pas très loyal de reprendre la promesse faite à Carlos; mais l'honnêteté pure et simple lui ordonnait la sincérité. Elle écrirait à son cousin; elle lui dirait très franchement:

"Je me suis trompée jadis en vous promettant ma vie tout entière; je ne suis qu'une petite fille inconstante, pardonnez-moi."

Carlos serait déçu. Il déplorerait la perte de la fabuleuse fortune; mais de la belle jeune fille, aurait-il vraiment le regret? France ne le pensait pas. Et rejetée brusquement vers le passé, elle revoit le soir du bal où l'oncle Pierre lui avait dit:

"J'espère que rien ne te lie à ton cousin Carlos?"

"Ah! oncle Pierre, oncle Pierre, quand votre cœur a choisi ce Gaston de Mérange inconnu pour être le maître, l'ami et l'époux de votre enfant bien-aimée, comme vous étiez sage, prévoyant, et bon, une fois encore!... Oncle Pierre, suppliait mentalement la jeune femme, faites qu'il m'aime, faites que s'il a rêvé de Lucile, il l'oublie; faites que je sois la seule en son cœur."

Dans la chambre un peu austère des comtesses de Mérange, il y avait un antique prie Dieu. Jamais avant ce jour, France n'était venue incliner sa tête blonde devant le Christ d'ivoire.

A cette heure décisive de sa destinée, alors que la vérité merveilleuse l'éclairait, un élan spontané, un besoin de prière, la jeta, agenouillée, sur le bois dur du vieux meuble. Des mots anciens montaient à ses lèvres; des invocations puériles d'enfant:

"Mon Dieu, murmura-t-elle, je ne sais dans quel langage vous parler; mais Gaston sera mon guide; sa foi sera ma foi, comme son pays sera mon pays. Mon Dieu, si j'ai péché par indifférence, pardonnez-moi mon détestable orgueil, l'inutilité de ma vie, et rendez-moi meilleure pour être digne de celui que j'aime!"

Un coup léger à la porte la fit se relever.

"L'heure du courrier", songea-t-elle.

—Entrez, Lise.

La femme de chambre apportait, en effet, les journaux du soir, des revues et

une large enveloppe mauve sur laquelle s'étalait la molle et indécise écriture de Carlos.

—Nous avions convenu qu'on ne s'écrierait plus, dit France, mécontente. Pourquoi manque-t-il à sa parole? Je ne lui répondrai certainement pas.

Elle remonta, au-dessus de la fine lampe en verre irisé, le pâle abat-jour de soie rose, et confortablement installée, sur les coussins du divan, sans hâte, sans curiosité, elle commença à lire.

Et voici ce qu'écrivait le jeune Brésilien:

"Deux mois que je vous ai quittée, France. Non, sur le port de Bordeaux, où vous n'aviez point daigné m'accompagner; mais sur la porte du petit salon d'un vague hôtel meublé. Vous m'avez dit adieu, sans émoi, sans regret, avec une indifférence totale. J'étais venu de loin, de très loin pour vous chercher encore, j'ai trouvé votre beauté, le charme inoubliable qui émane de vous; mais je n'ai reconnu ni votre esprit, ni votre cœur.

"Je ne vous fais pas de reproche. Vous êtes femme, donc inconstante; cet être que Shakespeare a défini "mobile comme l'onde". S'il y a un coupable, c'est moi. J'étais absent; donc, j'avais tort. Un autre est passé près de vous; plus beau, sans doute, et certainement de culture intellectuelle supérieure à la mienne. Je n'aurais pas la déloyauté de contester les mérites de M. de Mérange. Vous m'avez aimé. Vous vous êtes reprise. Que ce soit cruel pour mon cœur et pénible pour mon orgueil, à quoi bon vous le dire?"

"Les femmes ne sont sensibles qu'à la douleur de l'être adoré. J'ai cessé d'être celui-là. N'ayant plus votre tendresse, je ne veux pas de votre pitié. Et, si pauvre serais-je, jamais je ne me contenterai des miettes d'un amour défunt.

"Mon voyage en France n'aura pas été inutile. Vous me l'avez reproché. Aujourd'hui, bénissez-le. C'est lui qui vous libère. Pendant que nous causions tous deux, dans le salon de l'Hôtel Montré, tandis que je vous écoutais dire votre vie, vos projets, vos rêves, la vérité toute nue s'étalait devant moi. Peut-être l'ai-je vue avant vous. Peut-être, ce jour-là, ignoriez-vous encore le secret de votre cœur. Moi j'ai su tout de suite, j'ai su que vous aimiez M. de Mérange. Son nom revenait sans cesse sur vos lèvres vous le prononciez à propos de tout et de rien, pour le plaisir seul de le dire. Encore une fois, je ne vous en veux pas. Vous n'êtes en rien responsable. L'invisible main qui nous meut n'a point voulu unir nos destinées. Au livre mystérieux une page s'achève... déchirons.

"France, que j'avais rêvé de faire mienne, France, qui serez le bien précieux d'un autre, oubliez. Oubliez Rio, le ciel bleu de notre patrie, et même le baiser d'amour qui scella votre imprudente promesse.

"Je vous rends la parole que vous m'aviez donnée. Vous êtes Madame de Mérange; que la volonté de votre oncle Pierre s'accomplisse... et soyez heureuse, pleinement heureuse. Ainsi vous le souhaitez, dans la sincérité de son âme,

"Votre cousin,

"Carlos del Rica."

Ce que la jeune femme éprouva durant cette lecture serait difficile à analyser. Une stupeur, une surprise indicible, une déception et un soulagement tout ensemble. Déception de voir Carlos qui prétendait l'aimer, s'accommoder avec une sérénité telle de la perdre; et soulagement d'être libre, de pouvoir aller vers l'amour nouveau, les mains nettes, toute chaîne brisée, d'un essor merveilleux.

Déjà, elle avait songé à ce qu'elle écrirait au jeune homme, aux mots qu'elle emploierait pour lui dire la vérité sans le blesser ou le faire souffrir. Et voilà que c'était lui qui le premier déchirait le pacte. Cela se faisait sans éclat, sans heurt, pas de plainte, plus de rancune: aucun déchirement, nul écho de douleur, si faible fût-il.

On eut cherché en vain dans cette lettre le cri désespéré d'un fiancé trahi. Le style était clair, précis; les phrases calmes et mesurées. A peine une note de regret dans le ton: le regret, fort naturel, d'une belle affaire manquée.

—Et moi qui avais pitié de lui! songea France, moi qui hésitais à lui écrire la vérité. Voilà bien les hommes! Ils nous accusent d'inconstance, et ce sont eux, les grands oublieux.

Elle reprit la lettre, la relut, médita chaque ligne, chercha, sous le masque des mots, la pensée vraie.

—Il y a quelque chose là-dessous, pensa-t-elle. Que Carlos renonce à moi si facilement, ne cherche pas à me reconquérir, passe encore! Mais à mes millions! Ça, c'est mystérieux. Peut-être a-t-il trouvé une autre héritière; cette jeune fille dont il m'a vaguement parlé. Mais aussi riche que moi, impossible. Alors, je m'y perds! perds!

Quelques minutes elle chercha à reconstruire avec Carlos, leurs randonnées en automobile, les spectacles auxquels ils avaient assisté ensemble, les bals où ils avaient dansé. Leurs causeries, leur même soif de plaisir, de luxe, ce besoin effréné des matérielles satisfactions. Elle revit le soir où elle s'était promise, et le baiser dont parlait Carlos, ce baiser sur l'émoi duquel elle s'était trompée. Elle ne regretta rien de tout cela: ni le ciel natal, ni la villa princière de l'oncle Pierre, ni l'homme au beau regard sombre qui, le premier, lui avait donné un baiser.

En son cœur, elle appela Gaston. Elle sentit qu'avec lui tout lui serait facile; qu'il était la clarté dont s'illuminerait sa vie, la source pure où s'apaiserait sa soif, et que pour lui plaire, elle accepterait tout: même la pauvreté.

Il l'avait conquise, non pour de méprisables raisons: la beauté de la forme, l'éclat de deux grands yeux bleus; mais pour la noblesse de son âme et la hautaine fierté de sa vie. Riche, il savait se contenter de peu; le travail était sa joie, le soulagement de la misère humaine, sa seule récompense.

Dans cette épidémie affreuse qui sévissait sur la ville, il se dépensait sans compter. Partout où il y avait danger de contagion, on le trouvait inlassable, décidé à vaincre le mal, acharné à dompter la mort. France ne le voyait plus guère. Sans cesse au chevet des malades, il passait ses journées en courses et ses nuits dans les hôpitaux.

Lucile le secondait. Infirmière, elle accomplissait sa tâche avec la ferveur d'une sainte. Elle n'allait plus guère à l'hôtel de Mérange. Epuisée, quand venait ses heures de repos, elle se cloîtrait chez elle et disait n'en plus vouloir bouger. Mais un coup de téléphone de Gaston, le moindre appel, à toute heure de jour et de nuit, la trouvait prête, vaillante, que rien ne rebutait, pour l'héroïque et obscur devoir.

France replia la lettre de Carlos, la posa bien en évidence sur le bureau en marqueterie et décida sagement:

—Je répondrai demain. Ce soir, mes idées sont vraiment confuses et ma lettre serait maladroit. Pour la dernière qu'il recevra de moi, je veux que ce soit un chef-d'oeuvre.

Elle se mit à rire et tout d'un coup elle se sentit délivrée d'un poids invisible, légère comme une petite fille.

Un refrain en vogue lui vint aux lèvres; elle chanta.

—Madame est contente, remarqua la femme de chambre, qui, la nuit venue, s'appretait à fermer les volets.

France sourit.

—C'est vrai, Lise. Je suis heureuse, heureuse...

Et elle ajouta:

—Monsieur est-il rentré?

Elle posa cette question avec la crainte de s'entendre répondre comme si souvent depuis tant de jours:

—Non, Madame; Monsieur a téléphoné qu'on ne l'attend pas.

Il n'en fut rien. A sa grande surprise, Lise jeta toute joyeuse:

—Il y a déjà une demi-heure que Monsieur est au petit salon.

Le visage de France rosit de plaisir. Elle alla vers la grande glace, rectifia le noeud de sa ceinture, fit bouffer sa souple chevelure, se poutra et mit du carmin à ses lèvres; puis, le cœur léger, elle descendit au salon.

Elle entra sans bruit, et rien ne déclara sa présence.

Pourtant, Gaston de Mérange ne lisait pas: il rêvait; mais assis auprès du piano, il tournait le dos à la porte et ne pouvait la voir.

Elle s'approcha lentement et, gamine, lui mettant les mains sur les yeux, elle cria:

—Coucou!

Il détacha, d'un geste tendre, les doigts légers posés sur son visage et les fit glisser vers ses lèvres. La douce caresse, un instant, s'attarda, puis il dit:

—Ma petite France, vous ne m'en voulez pas de vous laisser si souvent seule.

—Vous en voulez, cria-t-elle, vous en voulez! quand vous allez vers le plus beau des devoirs!

—Je vous enlève même Lucile, Jacques est absent. Aussi, je présume que vous ne sortez guère.

Elle le regarda profondément:

—Est-ce que vous croyez, Gaston, que j'aurais le cœur à m'amuser quand toute une ville est dans l'angoisse et quand vous-même risquez votre vie à chaque instant?

Il protesta.

—Oh! il ne faut rien exagérer. Nous sommes prémunis contre la contagion et, d'ailleurs, ajouta-t-il en riant, les médecins sont immunisés.

—On le dit, mais rien ne le prouve.

—Bah! fit Gaston avec insouciance, j'en ai vu bien d'autres. Mais je déplore pour vous cette ambiance de tristesse dans laquelle nous vivons. Voulez-vous voyager, France, quitter Bordeaux? voir Paris?

—Avec vous?

—Non, hélas! ma tâche ici n'est pas terminée. Mais j'ai à Paris une cousine de ma mère qui vous recevrait avec plaisir. Sa fille doit avoir votre âge. Je la crois fort mondaine, et vous vous plairiez certainement beaucoup en sa compagnie.

Elle secoua négativement sa jolie tête blonde:

—Non, je ne veux pas partir sans vous.

Il insista.

—J'ai peur de l'air contaminé de cette ville; j'aimerais mieux vous savoir ailleurs, à l'abri de tout danger.

Elle répondit d'un ton grave:

—En n'importe quelle circonstance, la place d'un femme n'est-elle pas auprès de son mari?

Il jeta avec un peu d'impatience:

—Nous sommes seuls; inutile de jouer la comédie; vous êtes une jeune fille que je dois garder de tout mal jusqu'au jour où un autre viendra me la prendre; je ne suis rien pour vous, France.

Elle fut tentée de répondre.

—Vous êtes tout pour moi.

Les mots étaient sur ses lèvres; la pensée tendre était dans ses yeux qui se levaient vers le jeune homme, si beaux, si purs, si confiants. Elle allait parler, livrer son cœur; elle allait dire le divin mot que l'homme éperdu, attendait, espérait depuis de si longs jours. Mais de la rue un bruit insolite monta, s'éleva, emplit l'étroit salon dont on n'avait point fermé les fenêtres. Les grands journaux du soir venaient de paraître; les camelots criaient les dernières nouvelles de Paris.

—La faillite de la banque Aubry, un scandale financier... une catastrophe sans précédent... le banquier Aubry en fuite... demandez les derniers détails!"

France s'était jetée vers la fenêtre. La voix des vendeurs de journaux monta vers elle, impitoyable.

—La faillite de la banque Aubry!

En un instant tout tourna autour d'elle.

Le salon, les meubles, les bibelots, Gaston, elle-même, tout fut pris dans un tourbillon, une danse éperdue; elle eut la sensation de glisser au fond d'un gouffre, et elle souhaita éperduement disparaître, s'anéantir, n'être plus rien.

Gaston la vit pâle, si pâle, qu'il s'épouvanta.

—France! cria-t-il, qu'avez-vous?

—Vous n'entendez pas? Vous n'avez pas entendu? fit-elle avec égarement.

—Le cri des camelots? oui, mais que vous importe!

Il se pencha à son tour, écouta une minute, puis il dit, soudain inquiet:

—La faillite de la banque Aubry? s'étais prévu. Depuis quelque temps de mauvais bruits circulaient.

—Depuis quelque temps? répéta-t-elle, sans presque avoir conscience.

Soudain, elle éclata en sanglots.

Alors, il eut peur de comprendre.

—Ma pauvre petite, est-ce que, par hasard, vous aviez confié votre fortune à cette maison-là?

JEANNE. vous pouvez aviver votre teint, stimuler votre appétit, vous soulager de vos faiblesses, étourdissements, fatigue au moindre effort, maux de reins, périodes douloureuses, ou irrégulières ou tout autre trouble interne spécial à la femme en prenant les Pilules ROUGES, le remède par excellence des femmes depuis 40 ans.

Elle inclina la tête sans répondre.

—Toute ?
—Toute.

Un silence tomba, lourd des pensées diverses qui agitaient ces deux êtres. Brusquement, France se reprit; d'un effort héroïque elle calma ses nerfs, s'écha ses larmes, et, stoïque, elle regarda M. de Mérange.

—Excusez-moi. C'est dur. C'est très dur. Cette fabuleuse fortune de l'oncle Pierre, voilà que je la perds une seconde fois. Pourtant ce n'est pas elle que je pleurais tout à l'heure.

Et, prise d'un regret infini, elle murmura :

—C'est mon bonheur, mon cher et impossible bonheur!...

XVI

La nuit qui suivit fut pour France une nuit de cauchemar; brisée de fatigue, d'émotion, ayant roulé dans sa tête les projets les plus divers, elle finit par s'endormir d'un sommeil lourd, agité, qui ne lui apporta nul repos, et le matin la trouva aussi désemparée que la veille.

Aucun désespoir n'était comparable, croyait-elle, à celui qu'elle éprouvait.

Jadis, au lendemain de la mort de l'oncle Pierre, elle avait eu, au dehors du chagrin que lui causait la séparation éternelle de l'homme qui l'avait élevée, une déception cruelle, et comme un écroulement de ses rêves les plus chers. En perdant les millions de Pierre de Mérange, elle perdait aussi toute possibilité de s'unir à Carlos. Jamais France n'eût songé à associer leurs deux pauvretés.

Aujourd'hui où de nouveau cette fortune fabuleuse fondait entre ses mains, c'était à Gaston qu'il fallait renoncer. Car pouvait-elle aller vers lui, alors que tout l'abandonnait? De quoi aurait-elle l'air? Il restait riche, lui. Le bel héritage de l'oncle Pierre demeurait intact entre ses mains. Hier encore elle aurait pu lui offrir sa tendresse et tous les jours qui lui restaient à vivre. Hier il aurait pensé :

"Elle m'a vraiment choisi dans la sincérité de son âme", et peut-être touché par sa grâce, conquis lui aussi, aurait-il ouvert des bras caressants.

C'était si simple d'expliquer :

"J'ai pris pour de l'amour ce qui n'en fut que le mirage. Je me suis trompée. La beauté de Carlos m'aveuglait. Mais vous m'avez conduite sur le chemin de la vérité. Je vous aime, Gaston. Je vous aime pour des raisons très nobles et très hautes et je ne conçois plus un avenir où vous ne seriez pas. Gardez-moi. Je veux être votre femme, votre vraie femme; l'amie, la compagne, et la mère de vos enfants."

Un secret instinct affirmait à France que Gaston ne l'eût point repoussée.

Mais aujourd'hui, hélas! il n'était plus possible de parler ainsi. Gaston penserait certainement cette horrible chose :

"La voilà pauvre de nouveau. Et je suis riche — plus riche que M. del Rica."

Comment pourrait-il la croire désintéressée, alors que jadis elle lui avait montré, presque cyniquement, ce besoin effréné qu'elle avait de l'argent?

Autrefois, elle avait pu supplier, mendier même, maintenant qu'elle aimait, ce rôle lui répugnait. Elle préférait tout au mépris de Gaston; tout: même ce désespoir de le perdre.

Elle se leva, fit sa toilette, s'habilla, accompli machinalement les gestes de chaque jour, et lasse de creuser le problème, de se demander :

"Que vais-je faire? Que faut-il que je fasse?" elle descendit au salon.

Le sourire de son mari l'accueillit :

—Je me suis occupé de vous, dit-il affectueusement. J'ai demandé téléphoniquement à mon banquier de Paris des détails sur la banqueroute du vôtre. Des premiers renseignements recueillis, il ressort que tout ne sera pas perdu. Il vous restera, peut-être, une cinquantaine de mille francs.

Le visage de France s'éclaira :

—De rente?
—De rente?... Mais, ma pauvre petite où avez-vous la tête? De capital, hélas!
—Ah! je me disais aussi: ce serait trop beau. Et... cela me fera... combien à dépenser par an, dites, Gaston?

—Deux mille... deux mille cinq... cela dépend du placement.

Le regard vert, le beau regard d'émeraude se voila.

—Oui, soupira France, je comprends: je n'aurai plus qu'une ressource: le travail. Eh bien, je travaillerai. Si nulle que je sois, il doit y avoir tout de même des choses que je suis capable de faire.

—Mais France, s'écria Gaston, je ne comprends pas. Vous avez encore un an à vivre sous mon toit...

—Huit mois, rectifia-t-elle avec un soupir, si léger, qu'à peine le jeune homme le perçut-il.

—Huit mois, seulement? Vous êtes sûre, France?

—Oh! tout à fait.

—Il me semble qu'elle date d'hier, notre rencontre chez le notaire de Vichy! Vraiment, auprès de vous, les heures, les jours, les mois, tout a passé si vite!

Elle murmura :

—J'ai été heureuse... si pleinement heureuse... et maintenant cela va finir... et jamais plus cela ne sera.

Il dit, avec une sorte de brusquerie :

—Je vous ai encore pour huit mois. Et M. del Rica vous prendra ensuite pour la vie, toute la vie. Pourquoi vous inquiétez-vous, ma petite amie? Ici, j'ai une joie très grande à vous gêner, à vous choyer, à vous donner le nécessaire et surtout le superflu. Là-bas, votre mari, — le vrai, — celui que vous avez choisi et non l'homme qu'on vous a imposé, — celui-là continuera à vous offrir les choses indispensables, et même les choses superflues. De quoi vous plaignez-vous?

Elle le regarda droit dans les yeux.

—Vous savez très bien, Gaston, que la fortune dont dispose mon cousin Carlos est à peine suffisante pour ses besoins personnels. A la vérité, je le crois couvert de dettes; cela ne m'eût pas empêchée de l'épouser, car j'étais riche pour deux; et sa beauté me plaisait... et je l'aimais... ou du moins, je croyais l'aimer. Nous eussions uni notre commun désir de jouissance à outrance, et je pense que nous aurions fait un couple comme tant de couples, heureux à leur manière, factice, frivole, et tout eût été bien ainsi. C'est pour réaliser ce rêve que je n'ai pas voulu renoncer à l'héritage de l'oncle Pierre, et que je vous ai supplié de m'épouser. Aujourd'hui, cette faillite de la banque Aubry me remet dans une position analogue à celle de jadis. Les choses sont les mêmes: je suis pauvre et la situation de Carlos n'est guère plus brillante que la mienne.

Gaston de Mérange dit durement :

—Quel misérable amour que celui qui recule devant la pauvreté!

—Oui. De tels sentiments vous choquent, vous ne les comprenez pas?

—C'est vrai. A votre place, France, je sais bien ce que je ferais.

Elle osa demander :

—A ma place, que feriez-vous donc?

—J'écrirais la vérité à Carlos. Et j'attendrais sa décision avec confiance.

Elle eut un léger sourire.

—En effet, je pourrais, et même je devrais agir ainsi. Le malheur, c'est qu'il y a à cela un empêchement radical.

—Lequel ?

Elle dit, lentement, avec une froideur voulue :

—Mon cousin Carlos del Rica, m'a rendu la parole que je lui avais donnée.

Et comme il la regardait, stupéfait, elle jeta, un peu brutale :

—Il ne veut plus de moi, comprenez-vous ?

—La raison ?

Des mots brûlèrent les lèvres de France. Oh! lui crier la vérité! lui dire :

"Parce qu'il a compris que je vous aime!"

Mais non, c'était la seule chose impossible; il fallait jeter n'importe quoi, mais pas cela, pas cela!

—J'ignore la raison. Et je la cherche.

—Mais enfin, il en donne bien une?

—Sans doute. Lors de sa venue en France, il m'a trouvée changée, dit-il. Pas assez confiante, pas assez tendre. Je crois bien, acheva-t-elle en riant; à son départ, je ne l'ai même pas embrassé!

—Pourquoi ?

Elle ouvrit tout grands des yeux d'innocence.

—Mais parce que je suis votre femme. Gaston. Une femme n'embrasse que son mari.

Il l'aima à cette minute avec passion. Mais une fois encore, il se maîtrisa, et son sourire seul, le clair sourire de ses lèvres et du beau regard bleu, trahit, malgré lui, le trouble de son âme.

"Dédé!... veux-tu bien ne pas tout salir comme ça?"

"Ça ne fait rien, Maman! Tu sais la façon moderne de nettoyer VITE!"

LES enfants font souvent "bien du dégât"... mais ça ne veut pas dire qu'il faille toujours avoir recours à l'aspirateur.

En un tournemain, vous pouvez remettre tout en ordre — grâce au nouveau balai roulant perfectionné Bissell.

Des milliers de femmes se servent du nouveau Bissell au lieu de l'aspirateur pour le ménage quotidien. C'est plus facile et plus rapide.

Compact, aisément glissé autour des meubles, presque aussi léger qu'un balai, il est, de plus, silencieux. Pas besoin d'électricité! Un nouveau dispositif, le Régleur Hi-Lo, fixe automatiquement la brosse selon l'épaisseur du tapis. Moins d'usage, propreté absolue assurée!

Il y a une importante différence entre le nouveau Bissell, perfectionné et fabriqué au Canada, et certaines "brosses encloses dans une boîte à roulettes".



\$5.75

(Supplément de 25c dans l'Ouest)

Nous offrons aussi d'autres modèles moins chers.

Brochure Bissell GRATIS

Ce peigne métallique facilite le nettoyage de la brosse. Envoyé sur réception de 15c (timbres ou monnaie) avec la Brochure Bissell, qui est gratuite. Adresse: Bissell Carpet Sweeper Co. of Canada, Limited, 2365, Drummond Road, Chutes du Niagara, Ont.

Le Nouveau **Balai Roulant Bissell** et son Régleur "Hi-Lo"

DU NOUVEAU dans La Revue Populaire

Plusieurs pages de modes illustrées de photos Scaioni, exclusives à "La Revue Populaire". Nos lectrices sont ainsi mises au courant, chaque mois, des dernières grandes créations parisiennes.

Une chronique de la radio, avec des photos des artistes canadiens et américains les plus connus.

Une chronique du cinéma abondamment illustrée.

COUPON D'ABONNEMENT LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à La Revue Populaire.

Nom Adresse

Ville Prov.

Poirier Bessette & Cie, Ltée, 975 de Bullion, Montréal, Canada.

Il reprocha, gentiment :

—Vous n'avez pas été gentille, en vérité. Ou bien vous avez joué à la coquette. M. del Rica l'a mal pris. Et voilà votre punition. Mais j'ai tout lieu de croire que ce n'est qu'un nuage dans un ciel d'amoureux. Une prochaine lettre effacera tout cela.

France secoua d'un geste volontaire sa jolie tête aux cheveux d'or.

—Non, fit-elle, d'un ton net. Rien ne s'arrangera. La résolution de Carlos est définitive. Et je le connais trop, pour ne point penser que ma ruine n'y est pas étrangère.

—Il ne pouvait savoir...

—Savoir, non; prévoir, si. Vous dites de mauvais bruits couraient au sujet de la banque Aubry. Avant de regagner le Brésil, il a fait un séjour à Paris. Il savait où mes fonds étaient déposés. Il a senti venir le vent de la catastrophe, et pour ne point avoir l'air de me laisser "tomber" après, il a pris les devants. Bien joué.

Gaston la sentit nerveuse, prête aux larmes, et une grande pitié l'amollit :

—Mon amie, dit-il avec douceur, oubliez que je ne suis pour vous, qu'un accessoire dans une ridicule comédie. Essayez de croire que je vous suis profondément attaché, et que je vous aime, oui, vraiment, comme une petite sœur que le ciel m'aurait envoyée. Quand tout vous manque à la fois : l'argent et l'amour, si vous trouvez une douceur à penser que je vous reste, dites-vous bien que je suis là. Ce mariage de trois ans, qui nous empêche de le prolonger ?

Un nom monta aux lèvres de la jeune femme, un nom qu'elle fut incapable de retenir :

—Et Lucile ?

—Lucile ? mais que croyez-vous donc ?

—Qu'elle vous aime, et que vous-même...

Il protesta avec une grande sincérité :

—Vous vous trompez, Lucile m'est chère infiniment; mais je la connais depuis l'enfance; je n'ai pour elle que le respect d'un ami et la tendresse d'un frère. Et j'espère, qu'en aucune minute, elle n'a souffert par moi. Il n'y a, il n'y aura jamais entre nous qu'une camaraderie affectueuse; elle le sait, soyez-en sûre. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

Elle prononça gravement :

—Je ne pourrai jamais douter de vous.

Il lui prit la main et la caressa doucement :

—Alors, ne soyez pas triste. M. del Rica, s'il a vraiment les sentiments que vous lui prêtez n'est pas digne de vos regrets.

—Mais je ne le regrette pas ? cria-t-elle avec violence. Mais je ne l'aimais plus ! L'ai-je seulement aimé ? Aujourd'hui, j'en doute. Un amour vrai se rit du luxe, de la misère, du monde, de tout !... Je le sais maintenant, je le sens !... Ah ! Gaston, n'être plus fiancée à Carlos, être libre, quelle délivrance !...

Ses beaux yeux d'émeraude riaient, tout son être se tendait vers la vie, vers l'avenir, vers le bonheur. A cette minute, elle oubliait en vérité ce qui n'était pas la frémissante tendresse qu'elle avait vouée à Gaston de Mérange. Il le sentit si bien, il la devina si profondément, que la certitude de la victoire mit au fond de son regard un éclat inattendu.

Elle l'aimait. Le rêve qu'il avait fait à Vichy, lorsque sous l'enchantement des étoiles, elle lui était apparue, inoubliable vision blonde, était bien près de devenir une adorable réalité. Mais l'aveu viendrait d'elle.

Il fallait qu'elle s'humiliât, qu'elle abolit tout orgueil. Il fallait que, dominant les préjugés, renversant les barrières et les conventions, ce fut elle qui, la première, prononçât le mot divin. Encore un peu de patience, encore un surcroît de volonté pour demeurer maître de son cœur, et cette petite main, à cette heure enfermée dans la sienne, ouvrirait d'elle-même la porte bleue des paradis humains.

MARIE, vous pouvez aviver votre teint, stimuler votre appétit, vous soulager de vos faiblesses, étourdissements, fatigue au moindre effort, maux de reins, périodes douloureuses ou irrégulières ou tout autre trouble interne spécial à la femme en prenant les Pilules ROUGES, le remède par excellence des femmes depuis 40 ans.

—Alors, dit-il simplement, ne vous faites pas de souci, France. Demeurez dans ma maison autant qu'il vous plaira, et laissez-moi la joie de vous voir continuer la vie facile qui fut la vôtre. Que rien ne soit changé, voulez-vous ?

Elle eut un geste de refus.

—Non, je dois et je veux travailler.

—Une comtesse de Mérange ? impossible, fit-il.

Elle restifia :

—Quand je ne serai plus comtesse de Mérange.

—Alors, rien ne presse. Nous en parlerons.

—C'est sérieux, je vous assure. Je veux travailler. Vous m'aidez. Dites que vous m'aidez ?

—Eh bien, soit. Avez-vous une idée ?

—De ce que je pourrais faire ? oui.

—Dites-la.

—Autrefois, à Rio, parce que "ça faisait bien", j'ai suivi, comme toutes les jeunes filles, des cours d'infirmière. J'ai même, quelque part, un vague diplôme. Gaston, laissez-moi suivre Lucile, laissez-moi me dévouer comme elle. Je veux soigner vos malades.

Il regarda le clair visage qu'illuminait à ce moment un vrai rayon de charité, un intense désir de dévouement. Il contempla les mains fines impatientes d'apporter quelque soulagement aux souffrances humaines... Cette âme qu'il avait connue avide des matérielles satisfactions, voilà qu'un grand désir du beau et du bien la soulevait, et que, délivrée des entraves mondaines, peu à peu, elle allait chercher Dieu.

Ah ! qu'importent les chemins qui conduisent vers lui ! pourvu qu'on y marche, et pourvu qu'on le trouve ! Mais n'est-il pas promis aux cœurs de bonne volonté ? l'heure approchait où pour l'amour de l'homme qu'elle aimait, France del Rica s'écrierait avec une sincérité passionnée :

"Ta foi sera ma foi !"

Et elle comprendrait que ce lien du mariage, il serait impie de le briser. Chrétienne, catholique et Française, elle deviendrait tout cela pour que Gaston ne sentit plus en elle rien qui fût l'Étrangère.

Des jours allaient passer, peut-être pénibles, mais qui leur prépareraient à tous deux un magnifique bonheur. Et d'avoir conquis la Toison d'Or, l'orgueil de Gaston de Mérange l'enivrait. Car, l'homme n'est-il pas, en dépit des civilisations et des siècles écoulés, l'éternel conquérant ?

Il songeait, et son silence inquiéta France.

Timide et tendre, elle insista :

—Vous voudrez bien, dites, Gaston, vous voudrez bien ?

Il promit gravement :

—Vous irez à l'hôpital demain avec Lucile; je vais m'occuper de cela. On verra, acheva-t-il en riant, de quoi se compose votre science, votre habileté, et votre force d'âme.

—Merci, jeta-t-elle avec élan. Peut-être pourrai-je faire ma vie entière dans cette voie. Dans vos colonies, dans les pays étrangers, il doit y avoir certainement parfois des postes vacants. J'aimerais à m'en aller loin, très loin, à me dévouer aux malheureux, à oublier tout... tout ce qui est laid... si laid...

—Par exemple ?

—Par exemple, cet horrible argent qui fait commettre tant de bassesses, qui fausse la vérité, détourne les âmes les plus droites, et que nous sommes assez fous pour convoiter, pour désirer, comme s'il était l'essentiel même de la vie !

"Et puis, je voudrais oublier encore les hommes et leurs mensonges; à Rio, j'ai cru que Carlos m'aimait. J'ai été dupe de ses yeux trop beaux, de sa voix trop tendre; vraiment j'ai eu cette folle illusion d'être aimée pour moi-même. Je m'en veux des jours où j'ai eu la foi, des élans qui m'ont jeté vers cet homme, des minutes où mon cœur a battu pour lui. C'est cela que je veux effacer de ma mémoire, et s'il se peut de ma vie; alors, vous comprenez, Gaston, quand notre mariage sera rompu, je partirai loin, très loin... ce sera bien... ce sera la seule solution possible.

Il murmura :

—Vous ferez ce que vous voudrez, France. Mais d'ici là, n'y pensons plus. Vous êtes ma femme, encore. Vous êtes à moi.

Elle répéta, presque machinalement :

—Je suis à vous.

Une tendresse inconsciente vibrerait dans sa voix; et elle leva vers le jeune homme un regard changé, lourd des mots qu'elle n'avait point dits, un regard où toute son âme, involontairement, se donnait.

XVII

France, devenue infirmière, se voua à son nouveau rôle avec la passion qu'elle apportait en toute chose. Bientôt, plus rien n'exista pour elle, que ses malades, cet hôpital où, peu à peu, au contact de tant de souffrances, de tant de misères, et face à face si souvent avec la mort, elle apprenait à la fois la charité, l'abnégation, l'héroïsme, toutes les vertus féminines, tout ce qui élève l'âme et l'ennoblit.

Auprès de Lucile, à laquelle elle apportait une aide précieuse, elle se dépensait sans compter.

Bien souvent, à la voir un peu plus pâle, avec de larges yeux cernés, qui révélèrent trop sa fatigue, Gaston l'avait suppliée de prendre un peu de repos :

—Et vous ? interrogeait-elle alors.

—Mon devoir est de rester à mon poste, répondait-il avec une gravité douce.

—Et le mien, de ne point désertier...

Et il n'insistait plus, tant il sentait qu'elle était de celles qui, lorsqu'elles se donnent, à une cause ou à un être, ne se donnent pas à moitié.

—Ta femme est admirable, déclara Jacques un soir, où, seuls au petit salon, ils attendaient le retour de France et de Lucile.

Dans les beaux yeux bleus de Gaston de Mérange, une étrange lueur passa.

—Oui, fit-il rêveusement; le jour où je l'ai élue, je ne me suis point trompé. Je l'ai choisie d'abord pour sa seule beauté. Sa perfection de forme a séduit ce qu'il y a en moi d'artiste et de poète. Mais une voix intérieure me criait que, dans cette créature merveilleuse, l'âme devait être aussi attirante que le visage. Sans doute, demeurée à Rio, dans l'atmosphère de vie facile que lui avait créée la bonté de mon oncle, ses qualités morales n'eussent pu se développer. Mais des déceptions, des amertumes sont venues. D'abord lâche devant l'infortune, incapable de réagir, comme elle s'est bien reprise depuis !

—Depuis qu'elle a lié son sort au tien, acheva Jacques; depuis qu'elle t'aime, mon ami.

Le jeune docteur répéta avec une douceur grave :

—Depuis qu'elle m'aime, c'est vrai.

—Tu es donc sûr de son amour ?

—Parfaitement sûr.

Une flamme orgueilleuse avait passé dans le beau regard de Gaston de Mérange; mais ce ne fut qu'un éclair.

Elle s'éteignit pour ne laisser, au fond des lumineuses prunelles, qu'une douceur inattendue.

—Il fallait bien qu'elle m'aimât, murmura-t-il, je l'ai trop voulu. Tout ce que j'ai désiré aussi violemment, je l'ai eu. Ma volonté a brisé bien des obstacles, triomphé de beaucoup de résistances plus âpres, plus redoutables qu'un fragile cœur féminin. Du jour où, sur la terrasse en fleurs du casino de Vichy, j'ai vu se dresser l'image même de mon rêve, j'ai su que j'atteindrais ce rêve.

—Dieu te protège, dit Jacques en riant, car, enfin, si les circonstances ne t'avaient pas aidé un peu...

—Evidemment; le hasard a bien fait les choses.

Il se tut, rêva quelques instants, puis il ajouta avec gravité :

—Quand je dis : hasard, j'offense Dieu. Il n'y a pas de hasard; il n'y a jamais de hasard. Il y a la main divine qui nous conduit, nous guide et prépare nos destinées; et rien n'arrive que par la sagesse d'En-Haut. Et n'est-ce pas vraiment providentiel que je me sois trouvé à Vichy au moment même où France y passait ? Ne vois-tu pas dans tout ceci l'effet de la volonté suprême ? Il fallait, pour que s'accomplissent les voies impénétrables, que cet homme, sorti d'une race identique à la mienne, se souvint tout d'un coup de son pays lointain, de sa famille française, et me choisit, moi, l'inconnu, pour perpétuer cette race. Il fallait qu'il y eût dans ce vaste monde cette créature magnifique, cette blonde et virgine fille qui s'appelle France del Rica, pour que, par elle, le visage de

l'amour m'apparût enfin. Car je l'ai aimée dès le premier instant où mes yeux se sont posés sur elle. Tu le sais. Ce fut comme un charme secret qui m'eût enveloppé, une sorte d'envoûtement dont j'ai été l'objet, une emprise toute puissante sur mon cœur et sur mon esprit. D'instinct, j'ai senti que cette femme avait été créée pour moi, et je l'ai voulue, passionnément, âprement... et je la veux... et je l'aurai.

Il se lut. L'ardeur de sa voix s'éteignit, mais sur son front il y avait l'étrange reflet de l'orgueil admirable qui revêt les forts et les conquérants.

Car cet homme n'était pas de ceux que l'amour affaiblit ou rend lâches. Sa passion, au contraire, l'exaltait, le grandissait, faisait de lui un dominateur et un maître. Comment un tendre cœur féminin fût-il demeuré insensible auprès d'une telle séduction ?

—France t'aime, dit Jacques, pensif. J'ai vu s'éveiller, palpiter, s'amplifier sa jeune tendresse. J'ai vu peu à peu s'effacer dans ses yeux l'image du beau Carlos. A-t-elle vraiment tenu à lui ? Qu'a-t-il représenté dans cette imagination de jeune fille ? Je me le demande avec curiosité.

—Fort peu de chose, sans doute, puisque l'oubli est venu si vite. Il était beau, élégant, mondain. Il incarnait tout le côté brillant d'une vie que France croyait la seule possible. Elle l'avait élu pour de frivoles et vulgaires raisons. Au fond elle valait mieux — elle nous en donne la preuve aujourd'hui — que ce garçon raisonnable et pratique qui la voulait, un peu pour son charme et beaucoup pour ses millions.

—En somme, la rupture est consommée ?

—Totalemment.

—Elle est venue de lui ?

Gaston de Mérange eut aux lèvres un sourire ironique.

—Mon Dieu, oui, de lui. Oh ! il est très fort, ce Brésilien; il ira loin. Lors de son passage à Paris, il a dû entendre de mauvais bruits au sujet de la banque Aubry et, prévoyant la catastrophe, il a pris les devants. C'est plus élégant... et plus propre.

—Mais, toi-même, ignorais-tu vraiment où était déposée la fortune de ta femme ?

Gaston avoua simplement :

—Tu penses bien que je le savais. Mais de cela France ne se doutait pas. J'ai été informé jour par jour, heure par heure, de ce qui se préparait à la banque Aubry; j'ai prévu le désastre; je l'attendais avec une impatience fébrile.

—Oh ! pourquoi ?

—Pour voir ruinée une fois de plus, acculée à la misère, dépouillée de tout, cette orgueilleuse créature que la joie de posséder les biens de ce monde semblait seule enivrer. Il fallait pour mon plaisir, pour mon bonheur, il fallait, te dis-je, qu'elle fût pauvre et seule, abandonnée par l'homme qu'elle avait choisi.

Comprends-tu, mon vieux Jacques, elle n'a plus rien. Rien. C'est un mot magnifique. Mais je lui reste. Et je serai tout pour elle. Elle me devra tout. Ah ! Jacques, sais-tu la douceur qu'il y a dans cette simple pensée ? La femme que l'on aime vous arrive dépouillée de toutes choses, riche seulement de la beauté et de ses vertus. On prend l'une pour charmer ses yeux, les autres pour embellir sa vie et, en échange, on lui donne, avec le pain quotidien, le nécessaire superflu de chaque jour. Tout ce qu'elle aura sera votre; tout ce dont elle jouira sera votre bien. Pas un bijou, pas un vêtement, pas un brin de laine, un fil de lin, un inutile bibelot, un objet essentiel, rien que vous ne lui ayez donné. Et avec cela, votre cœur, votre âme, vos pensées constantes, le dévouement de toutes les heures, l'immense tendresse de toute une vie !

—Comme tu l'aimes ! murmura Jacques.

—Oui. C'est effrayant et délicieux tout ensemble; j'en suis comme ivre de joie, d'orgueil, depuis que je la sens conquise. Elle était si près, l'autre soir, de crier son amour, l'aveu était dans son regard levé vers moi, dans le geste de ses mains tendres, de son corps frémissant, sur ses lèvres où déjà les chers mots se pressaient. Elle allait parler. Et puis, voilà, il y a eu ces cris dans la rue; les camelots lançant les dernières nouvelles: "La faille de la banque Aubry". Elle est devenue pâle, des sanglots montaient à sa

gorge... et le silence, un silence farouche nous a enveloppés. Pauvre petite France! A Vichy, déjà, elle se désespérait à cause d'un or misérable qui tombait de ses doigts; ici elle pleurait le bel amour perdu.

—Elle sait pourtant que tu ne ressembles en rien à Carlos del Rica et que les biens matériels t'indiffèrent.

—Sans doute! Mais que fais-tu de ce terrible orgueil féminin qui la vêt comme une parure? Pauvre, elle considère qu'elle ne peut plus me dire: je vous aime. Et cependant, je me suis juré que, cet aveu, je la forcerai à le prononcer. L'heure viendra où je la teindrai sous mon regard, petite chose frémissante et vaincue, où son cœur, ardent et rebelle, ne battra plus que pour moi.

—Plus on a attendu le bonheur, plus il doit être grand. Le tien se prépare magnifiquement, et tu le mérites trop pour que Dieu ne te le donne pas tout entier. Mais n'y a-t-il pas une ombre dans ton ciel? N'as-tu pas un peu pitié de cette Lucile trop tendre qui t'a élu depuis l'enfance et dont tu ne sembles voir ni l'admiration, ni l'amour?

Gaston de Mérange eut un geste de dénégation.

—Tu te trompes; vous vous trompez tous. Je ne représente pour Lucile qu'un ami, un camarade, et rien de trouble ne se mêle à sa pure affection; quand je lui ai annoncé mon mariage, elle l'a accueilli sans émoi.

—Apparent. Elle est brave. Elle sait ce dompter. Mais d'ailleurs, ce mariage lui laissait un espoir. Ne sens-tu pas qu'elle a deviné la vérité? France n'est ta femme que de nom; à mille traits, à des symptômes divers, Lucile l'a compris. Elle me l'a dit et je n'ai pas cru devoir la détromper. Alors, elle attend.

—Elle attend quoi?

—L'échéance des trois ans. Elle sait que tu as épousé cette petite Américaine par pitié, par charité. Elle a compris que ç'avait été pour toi "la carte forcée" et elle a bâti son avenir et son propre bonheur sur ta liberté reconquise. Entre nous, n'est-elle pas la vraie compagne qu'il t'eût fallu? l'associée, l'amie d'élection? et sa beauté fine et charmante ne suffirait-elle pas à tes yeux d'artiste?

—On n'est pas le maître de son cœur. Pourquoi celle-ci, et pas cette autre? Mystère. Je regrette la déception de Lucile; je suis désolé de decevoir son rêve; mais je te le répète, en dehors de France, plus rien ne compte. Elle est le résumé splendide de tout ce que j'avais souhaité, la matérialisation même de mon rêve, la beauté que je veux étreindre, que je veux former. Elle est la femme que j'aime... et ça suffit.

Il se tut. Un bruit léger de pas dans le couloir, l'écho d'une voix bien connue... une porte qui s'ouvre... et celle dont ils parlaient leur apparut.

—Bonjour, vous deux, fit-elle avec gaieté.

Le manteau qui l'enveloppait glissa à terre, et elle surgit, toute blanche dans la longue blouse d'infirmière qu'elle n'avait pas pris le temps d'enlever avant son départ de l'hôpital.

—Je suis contente de vous trouver ici, dit-elle à Gaston, car je voudrais causer sérieusement avec vous et nous sommes tellement près l'un de l'autre, qu'il ne nous reste pas grand'chose de notre chère intimité d'autrefois. Oh! fit-elle avec une tendre insistance, vous n'êtes pas de trop, mon ami. Vous êtes au courant des clauses de notre mariage, et je ne vois pas pourquoi je n'en parlerais point devant vous. D'ailleurs, ce secret est un peu celui de polichinelle; jusqu'à Lucile qui le connaît!

—Par par moi, je vous le jure.

—Ni par Gaston, je le sais bien. Le hasard, sans doute: une conversation surprise, une phrase, un mot, que sais-je! ou bien l'intuition. Quand on aime et que l'on souffre, on devine tant de choses!

—Pourquoi supposez-vous que Lucile est au courant?

France rougit:

—Hier, à l'hôpital, je causais avec une malade. Elle savait que j'étais votre femme, on lui a amené ses enfants. Deux amours de petites filles que j'ai embrassés de tout mon cœur. La mère a soupi et je l'ai entendu qui disait à Lucile:

—Comme Mme de Mérange doit aimer ses enfants.

—Mais elle n'en a pas, s'est écriée Lucile.

—Pas encore?... ce sera pour plus tard.

—Oh! si vous aviez entendu le rire de Lucile, ce rire où il y avait une ironie non déguisée: "Pour plus tard? oh! je ne le pense pas!..." Vous voyez, mon ami Jacques, elle sait.

—Oui. Eh bien, après?

Une pâle rose crème dont France, nerveusement, mordillait la tige, s'effeuilla entre ses doigts.

—Après? ça m'agace, voilà tout!

Et tournée vers Gaston, elle expliqua:

—On demande deux infirmières au Maroc. Oh! un poste sans danger, hélas! Pas de gloire à cueillir. Mais la paix, le calme, la solitude... et, aussi, la certitude que j'y pourrais gagner ma vie. Un mot de vous et je pars. Dites que vous voulez bien, Gaston.

Le beau regard vert suppliait. Celui de M. de Mérange, si bleu, si clair, se durcit:

—Tant que vous serez ma femme, non.

—Mais après?

Il eut un pâle sourire:

—Après? Vous n'appartenez qu'à vous-même. Mlle del Rica n'aura à céder à aucun ordre... et, s'il vous plaît, à aucune prière. Vous partirez pour le Maroc si cela vous convient.

Elle réfléchit quelques minutes:

—Il faudrait, je le crains, se décider tout de suite et signer un engagement définitif. Marie Mariac a déjà donné son acceptation; je dois certainement faire comme elle.

—Je ne vous le permets en aucune façon.

—Mais pourquoi? cria-t-elle avec une sorte de colère.

—La place de la comtesse de Mérange est ici, auprès de son mari, et je n'admets pas que vous la désertiez.

Humiliée, elle jeta:

—Vous n'êtes qu'un mari... provisoire. Et je vous rappelle que ce provisoire touche à sa fin.

Il murmura:

—Déjà...

Et il y avait dans ce tout petit mot, tant de tendresse, une passion si totale que France en frémit de tout son être. Elle répéta, sans presque en avoir conscience:

—Déjà!!

Et ce fut comme si son propre regret, répondait en écho à celui de Gaston.

Cependant, désireuse de ne point laisser deviner son trouble, elle reprit, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre froide et distante:

—Nous n'avons plus, mon ami, que deux mois de vie commune.

Les beaux yeux aux reflets d'océan se voilèrent, et sur leur regard trop éloquent, les paupières, lourdement battirent.

—Deux mois. Et puis, il faudra que je décide de toute ma vie, que je l'orienterai vers un but que je désire utile et généreux. Ici, ma présence à l'hôpital devient inutile; vous avez vaincu le fléau. La ville a retrouvé son calme; les derniers malades sont en pleine convalescence. Je veux aller ailleurs, vers d'autres devoirs. Et je ne comprends pas, Gaston, que vous tentiez de vous y opposer. Vous si prêt à suivre les durs chemins du renoncement, à vous mesurer avec tous les périls, pourquoi tentez-vous d'entraver mes pas, d'apporter des obstacles à un désir, qu'au fond, vous ne pouvez qu'approuver. Je n'ai su, jusqu'ici, qu'être la poupée frivole, la créature de luxe et de joie. Aidez-moi à devenir une femme, une vraie femme de France.

—Vous n'êtes pas de ce pays, ne l'oubliez pas. Votre mariage rompu, vous redevenez l'étrangère.

—Et si je demande ma naturalisation?

Il tressaillit.

—Pourquoi? osa-t-il demander.

Elle fut tentée de lui répondre.

—Parce que je veux que même séparée de toi, éloignée de toi, ton pays reste mon pays. Mais elle se contenta d'expliquer:

—Jamais plus je ne retournerai au Brésil, je n'ai plus rien là-bas. Pas un morceau de terre. Alors, à quoi bon. La France est douce; et je veux la patrie dont je porte le nom.

Il s'inclina:

—Je m'occuperai des formalités relatives à votre désir, lorsque le moment en sera venu.

Avant de Vous Coucher

BOVRIL

DANS DU LAIT CHAUD

AIDE

À UN SOMMEIL

REPOSANT



SL2F

LE ROMAN DE LA JEUNE FILLE MODERNE

Nous reproduisons, dans notre prochain numéro, un beau roman d'Yvonne Denis Le Sève, dont les oeuvres paraissent régulièrement dans les grands journaux et les meilleures revues de France.



Photo G. L. Manuel Frères, Paris.

Yvonne Denis Le Sève

Les Ailes de l'Amour

DANS

La Revue Populaire

DE NOVEMBRE

EN VENTE LE 25 OCTOBRE

15c LE NUMERO

—Et vous me permettez, insista-t-elle, d'accepter ce poste au Maroc? de signer mon engagement, pour ne partir, bien entendu, que dans deux mois?

Il demeura muet, obstiné dans sa volonté de refus.

Alors elle fit appel à Jacques:

—Insistez, supplia-t-elle. Faites-lui comprendre. Je veux aller là-bas! Je le veux tant!... J'ai besoin de quitter cette ville, ce pays trop beau, ces endroits où j'ai été si heureuse... sans même avoir conscience que je l'étais. Il faut que je parte. Ne serait-ce que pour gagner ma vie! Car, enfin, je suis pauvre, Jacques! Vous savez bien que je suis pauvre! cria-t-elle presque, avec une sorte de désespoir farouche.

—Ma petite amie, vous avez raison, approuva Jacques. Et toi, Gaston, je ne te comprends pas...

—Tais-toi! Je suis seul maître de mes actes. Vous avez deux mois à vivre ici, France. Je veux que vous les passiez dans le calme, dans la joie, sans préoccupation d'aucune sorte. Que ce soit comme une trêve avant la vie nouvelle qui sera vôtre, et que vous trouverez dure, j'en ai peur. Si cette place au Maroc est prise, je vous trouverai autre chose. Oui, mon amie, je vous le promets. Autre chose de bien mieux, vous verrez...

Il la regardait, avec un sourire très tendre qui la frôla comme une caresse. Elle répondit, soumise:

—Je ferai ce qu'il vous plaira.

—Eh bien, il me plaît de vous enlever, de vous emporter, seul à seule, puisque vous êtes à moi encore, puisque je suis responsable de vous et que vous avez le droit et le devoir de tout recevoir de moi.

Elle interrogea, curieuse et amusée à la fois:

—Où voulez-vous que nous allions?

D'un geste large, il montra, par la fenêtre ouverte, au-dessus de la grande ville, un horizon lointain.

—Là-bas, sur une petite plage où ma mère me conduisait quand j'étais un petit garçon: à Soulac. Je veux que vous aimiez le sable fin, la grève dorée, le ciel si bleu, l'aile blanche des mouettes, et la simplicité charmante de cette petite ville aux toits roses. J'ai une villa, en forêt; une autre au bord de la mer. Nous habiterons celle qui vous plaira. Plus de malades ici, vous avez raison. Alors, aucune raison de rester. Nous allons partir, France. Ah! déjà, ne sentez-vous pas le vent du large?

Par la croisée entr'ouverte, une brise légère passa. Elle vit s'effeuiller, dans un vase de cristal de pâles roses crèmes, toutes pareilles à celle que les doigts de France avaient meurtrie.

La jeune femme leva vers son mari un lent et confiant regard. Elle se rapprocha de lui, la royale toison d'or frôla le visage ardent de Gaston de Mérange; le doux parfum, une minute, l'enivra; et de la bouche frémissante, les paroles de soumission tombèrent une à une...

—J'irai où vous voudrez.

Sur le beau front aux lignes pures, un grave baiser s'attarda.

Un silence presque religieux envahit la pièce.

Alors, lentement, Jacques sortit.

XVIII

La mer chantait. Sur le sable doré de la grève, les vagues, doucement, se mouvaient. Leur écume d'argent mouillait le sable fin; leur flot ininterrompu roulait de fins galets et sur l'immense nappe bleue, le soleil, tout entier, s'étendait.

Spectacle unique, merveille de la nature, splendeur éternelle dont s'enchantait le regard humain! Au loin, des barques de pêche voguaient; leurs voiles claires se détachaient nettement, blanches ou roses, sur la limite extrême de l'horizon. Parfois, une aile de mouette déchirait l'air, frôlait la fraîcheur de l'onde et

comme hérissée de perles fines, largement ouverte sous l'azur, reprenait son vol audacieux.

Sous la tente spacieuse où se réfugiait sa paresse, France rêvait. Etendue tout de son long dans un lit de sable fin, les pieds nus, en maillot, prête à se livrer à son sport favori, elle attendait l'heure du bain. Nageuse intrépide, elle avait, la veille encore, remporté le premier prix de course et atteint le phare de Cordouan, limite extrême du concours.

Sa souplesse, sa force, son endurance, lui étaient une joie. Elle s'enorgueillissait de ces triomphes de sportive tout autant que de ces succès mondains.

Gaston, auquel une blessure de guerre avait laissé une certaine raideur dans le bras, ne se baignait que rarement et la natation lui était interdite; quant à Lucile, elle ne se risquait que prudemment car elle se savait d'une force médiocre. Mais France vivait dans l'eau. Levée avec le soleil elle courait s'y plonger. Et la nuit, lorsqu'une pâle clarté poudrait les vagues, elle s'y jetait de nouveau, prétendant qu'elle pêchait la lune.

Pour l'avoir vu sortir de l'eau, rose et blonde dans son maillot blanc, avec la toison d'or auréolant son clair visage et si parfaite de lignes, si semblable à quelque divinité, ne l'avait-on pas surnommée Aphrodite?

A cette heure, elle rêvait. Ce séjour à Soulac, n'était-ce pas la dernière étape de sa vie bienheureuse? Une sorte de trêve qu'elle s'accordait avant de commencer sa nouvelle existence de travail et de devoir. Bientôt, elle le savait et acceptait d'un cœur résolu l'inévitable échéance, il lui faudrait quitter tout ce dont, depuis le berceau, elle avait pris la douce habitude. Ces heures de paresse, elle ne se les accorderait plus; ce "farniente", sous lequel elle se complaisait, il faudrait désormais le laisser aux bienheureuses jeunes femmes qui, nées dans le luxe, ont vu le destin complaisant leur continuer ses faveurs. Mais France ne connaissait plus que les grandes salles froides des hôpitaux, les lits étroits dans lesquels reposait tant de souffrance humaine. Sous le voile blanc des infirmières, ses cheveux d'or seraient cachés, ses mains nues, dépouillées des bijoux de prix, se prêteraient aux humbles tâches. Elle ne serait plus la petite reine de Rio de Janeiro; pas même la comtesse de Mérange, dont Bordeaux avait connu la rayonnante beauté; il n'y aurait, dans le vaste monde, qu'une soeur de charité de plus, une petite soeur laïque, ayant accepté les pires renoncements et prête à tous les devoirs, depuis les plus humbles jusqu'aux plus héroïques.

Encore un mois de rêve, de béatitude, de bonheur ineffable. Ce mois de septembre, si chaud, si doux, tout plein des ardeurs de l'été et des promesses de l'automne. Et puis, ce serait le retour dans la grande ville; les démarches pour un proche départ, l'acceptation d'un médecin-chef dans un grand hôpital d'une colonie française, et le départ. Le départ définitif. Les liens du mariage rompus, la chaîne coupée, la liberté reconquise et la solitude... la solitude éternelle autour de sa jeunesse ardente.

Comme les jeunes filles inconnues, les humbles soeurs, sur le sort desquelles, autrefois, France s'était apitoyée, elle gagnerait son pain quotidien. De quelque argent sauvé de la débâcle, elle se servirait pour parer aux premiers frais, le voyage, une humble installation dans un coin quelconque de la ville pour laquelle on la désignerait, un achat de vêtements nécessaires, — car elle n'emporterait rien des luxueuses toilettes qu'elle devait à son mari, — et la vie nouvelle s'organiserait, toute simple, toute droite et, s'il se pouvait, méritoire.

Quand elle pensait à ces choses, le cœur de France se serrait. Et non pas seulement parce qu'elle allait perdre les biens matériels de ce monde, mais la pensée seule de s'arracher de Gaston lui était un déchirement. Ne plus le voir, ne jamais rencontrer posé sur elle le tendre regard bleu, si profond, si enveloppant, dans lequel elle retrouvait, à certaines minutes, la clarté même de cette mer divine, déroulée en tapis sous ses yeux. Ne plus l'entendre; perdre l'habitude de ces conversations tour à tour graves, légères, spirituelles dont M. de Mérange avait le secret.

D'autres femmes, — Lucile sans doute, — connaîtraient encore ces bonheurs, — pour elle, les claires prunelles d'océan s'empliraient de tendresse; pour elle la voix chaude s'élèverait.

Ah! comme elle l'aimait.

Jadis, son cœur de fillette avait cru se donner. Mais qu'était cet attrait passager auprès d'un tel amour!

"C'est injuste, pensait France, c'est cruel! au moment même où j'allais toucher mon bonheur, à la minute précise où tout orgueil brisé j'avouais ma tendresse... ah! ce vendeur de journaux, pourquoi n'a-t-il pas crié plus loin! pourquoi est-il venu là, sous mes fenêtres, tout exprès pour me crucifier. Car il n'y a eu que cela! Cela seul!... ce cri a suffi pour me fermer à tout jamais les portes du paradis humain. Riche, Gaston aurait cru à mon amour; pauvre, il ne verrait qu'un habile calcul. Je lui ai trop prouvé à quel point je tenais à l'argent. Il m'eut repoussée, méprisée, haïe... ah! tout plutôt que cela! Même penser qu'il m'aime peut-être et que ses regrets accompagnent les miens..."

Mais l'aimait-il? A de certaines heures, France aurait cru pouvoir répondre avec certitude; oui. D'autres, qui le faisaient plus distant, plus froid, le doute à nouveau la pénétrait. Et malgré ses affirmations, à le voir tendre, charmant, avec cette petite Lucile, si attachante et si jolie, elle pensait tout simplement: C'est celle-là qu'il aime; peut-être à son insu, peut-être sans oser se l'avouer encore, mais un jour viendra où la vérité éclatera tout entière, un jour où redevant libre, il ira, pour toute la vie, vers la femme de son choix.

Par instant, France détestait Lucile âprement, elle la vouait d'instinct, à toutes les catastrophes; elle lui souhaitait les pires destins. Et cependant, elle avait dû tolérer sa présence à Soulac.

Le moyen de répondre non lorsque Gaston avait dit, avec ce ton d'autorité auquel l'orgueilleuse France n'avait jamais tenté de résister:

—Nous amenons Lucile, n'est-ce pas?

Elle avait approuvé, — non sans ironie:

—Naturellement.

Installés "Villa Franca" face à la mer, si près que dans les chambres closes, la grande voix des flots berçait leur sommeil ou leurs rêves, ils jouissaient tous trois d'une égale, sinon semblable quiétude.

Jacques Lardy y venait chaque dimanche, oublier le tumulte de Bordeaux, respirer la brise marine, emplir ses poumons de l'air vivifiant des pins et retrouver ces trois amis qu'il affectionnait si sincèrement.

Il savait la résolution de France, et qu'il n'avait plus beaucoup de jours à profiter d'elle, puisque, les trois ans imposés par l'oncle Pierre étaient révolus, et que Gaston par un entêtement stupide s'obstinait à ne pas lui jeter l'aveu qui la retiendrait, le tendre aveu qu'elle espérait de toute son âme, Jacques en était bien certain!

Parler pour son ami, révéler à la jeune femme l'amour que Gaston de Mérange lui avait voué, lui conter la merveilleuse aventure, le séjour à Vichy, son apparition à elle, vision de beauté sous une voûte de lumière, et le rêve fou né dès cette minute dans le cœur jusque-là fermé! Oui il parlerait; il la forcerait à demeurer cette petite France hautaine qui restait murée dans son orgueil. Malgré elle, malgré lui, il les rapprocherait, rendrait indissoluble la chaîne qui les liait. Ils lui devaient son bonheur. Ils l'en remercieraient plus tard.

Et Jacques, un peu égoïste malgré tout, songeait que le doux foyer lui resterait ouvert, qu'il serait le sien, puisque vraiment il se sentait une âme définitive de vieux garçon. Il retrouverait, jusqu'à sa vieillesse, jusqu'à la mort, le calme salon plein de roses, le sourire accueillant de France, la chaude amitié de Gaston, les bonnes soirées de musique, et plus tard, sans doute, des petits enfants à caresser.

Sur le sable fin, tout près de France, des pas s'entendirent; derrière la toile de la tente une ombra passa; une voix familière cria:

—Bonsoir, petite Madame; vous dormez?

France ouvrit, comme à regret, de larges prunelles de rêve, mais ayant reconnu l'arrivant, elle sourit:

—Bonsoir, Jacques; et merci pour la surprise; car votre venue en est une. Vous nous aviez écrit qu'on ne vous verrait pas cette semaine; vous projetiez je ne sais quel voyage...

—Oui. Mais j'ai pensé que rien ne valait mes heures à Soulac, et j'ai bousculé tous mes beaux projets, en votre honneur.

Elle se mit à rire.

—Très flattée! Mais y suis-je vraiment pour quelque chose, ou est-ce à la mer, à la dune, à la forêt, aux étoiles, que nous devons en bloc votre présence?

—Un peu à tout cela... et beaucoup à vous seule, mon amie.

Elle soupira:

—Une amie que vous n'avez plus longtemps à garder.

Il répondit avec vivacité:

—Je connais votre résolution; Gaston m'a chargé de diverses démarches à Bordeaux, pour favoriser votre départ, dès octobre.

—Ah! fit-elle en pâlisant, il lui tarde de me voir partir.

Il la regarda droit dans les yeux.

Elle fut franche, et répondit, sans coquetterie:

—Je ne sais rien. Certains jours j'ai la sensation d'être un fardeau entre les mains de mon mari... un fardeau qu'il a hâte de laisser tomber. Et puis, il y a des heures... des heures si douces, si charmantes, où je le sens poignardé de regrets... ou je pense qu'il m'aime... qu'il m'aime désespérément.

Jacques se pencha vers la jeune femme, lui prit les deux mains, et la regarda fixement:

—Et vous, France, demanda-t-il, l'aimez-vous?

Les prunelles d'émeraude étincelèrent.

—Plus que moi-même, plus que la vie, plus que tout, osa-t-elle avouer.

—Et moins que votre orgueil, acheva-t-il tout bas.

Elle tressaillit, et d'un élan protesta:

—Non! car Dieu m'est témoin que j'alais parler la première. J'étais prête à fouler aux pieds ma dignité, ma pudeur, tous les sentiments féminins pour la seule joie de sentir les bras de Gaston se refermer sur moi, de l'entendre crier à son tour: "Mais moi aussi, France, je vous aime." Mais il y a eu cette débâcle, cette ruine soudaine, et alors je n'ai pas pu... Vous sentez bien vous-même que je ne pouvais pas!

Il haussa les épaules:

—Mais si, vous pouviez, vous pouviez très bien!

Une rougeur ardente empourpra le front si pur.

—Oh! Jacques, penser que Gaston eût pu croire que je restais auprès de lui pour de l'argent!

—Oui, cela vous eût humiliée. Cette humiliation, vous n'avez pas voulu la subir. Vous avez préféré vous torturer et le torturer.

—Oh! le torturer! fit-elle incrédule.

Il affirma:

—Gaston vous aime, France. Et j'en ai reçu la confiance, bien avant de vous connaître.

—Comment? fit-elle, ouvrant de grands yeux étonnés.

—Oh! c'est toute une histoire!

—Une histoire? dites-la moi.

—Un conte de fées.

—Jacques, Jacques, dites-le!

—Je ne devrais pas.

—Oh! Jacques! ayez pitié de ma curiosité.

—Gaston m'en voudra.

—Il ne le saura pas... je ne lui dirai rien.

—Parole d'honneur?

—Mais oui — parole d'honneur! Jacques, mon petit Jacques, parlez, je vous écoute... je vous écoute comme une très sage petite fille.

Il la prit aux épaules, la coucha dans le sable fin et d'un doigt léger lui ferma les paupières.

—Dormez, petite France. Ayez l'air de dormir. Il faut m'écouter comme en rêve.

Et lentement, sans rien omettre, sans rien laisser dans l'ombre, il lui fit le récit de son séjour à Vichy en compagnie de Gaston de Mérange. Il évoqua les trois apparitions qu'il avait eues d'elle, sur la terrasse du Casino, devant le café de la Restauration et encore au Casino, le soir du bal masqué. Il dit l'amour spontané qu'il lui avait voué, le serment qu'il s'était fait à lui-même de la retrou-

SIMONE, vous pouvez aviver votre teint, stimuler votre appétit, vous soulager de vos faiblesses, étourdissements, fatigue au moindre effort, maux de reins, périodes douloureuses, ou irrégulières ou tout autre trouble interne spécial à la femme en prenant les Pilules ROUGES, le remède par excellence des femmes depuis 40 ans.

ver, coûte que coûte, et de la faire sienne, en dépit de tous les obstacles.

—Il y a un Dieu pour les amoureux, conclut-il. Car la façon dont vous êtes entrée tout d'un coup dans la vie de Gaston, tient du miracle.

—Un oncle meurt, un oncle dont il ne soupçonnait seulement pas l'existence. Il lui lègue une fortune de nabab avec cela l'obligation d'épouser une jeune fille inconnue. Dans une banale étude de notaire, la rencontre a lieu. Et, continuation du miracle: c'est Elle!

—Vous avez pu croire qu'il vous épousait par pitié, par charité, alors qu'il saisissait follement cette unique chance de se rapprocher de vous, de se faire connaître et de vous conquérir.

—D'obstacle, il n'y avait qu'un serment, celui qui vous liait à votre cousin Carlos. Vous l'avez brisé de vous-même. A présent, vous êtes libre; vous aimez Gaston et vous savez qu'il vous aime.

—Partirez-vous encore, mon amie? —Mais lui, soupira-t-elle, pourrait-il croire à ma sincérité?

Jacques laissa tomber avec une douceur grave:

—La vérité brillait dans vos yeux, il y a longtemps que Gaston a su la lire.

Elle ne répondit pas. Un bonheur immense était en elle. Si grand, qu'il dépassait en force, en beauté, tout ce qu'elle avait pu imaginer déjà. Elle le savourait, le réalisait pleinement, dans une ivresse de tout l'être, physique et moral, où tout ce qu'il y avait en elle d'aspirations confuses ou réelles se trouvait entièrement satisfait.

Un grand élan de gratitude la rejeta vers le souvenir de l'oncle Pierre, qui lui avait préparé un magnifique avenir. Comme il avait bien compris, senti, qu'elle valait mieux que la vie égoïste dans laquelle elle se complaisait, qu'elle valait mieux surtout que ce misérable amour de Carlos del Rica.

L'autre était là. L'homme qui l'avait conquise à jamais. En devenant sa femme, elle allait épouser tout ce qui était lui: sa patrie, sa foi.

Ainsi, l'oncle Pierre qui l'avait tant souhaité, serait content de l'enfant qu'il avait si paternellement élevée. Un océan de félicité inondait l'âme de la jeune femme, elle avait besoin de s'extérioriser, de crier sa félicité.

—Mon ami Jacques, que vous êtes bon, que je vous aime!

—Et que vous êtes heureuse, n'est-ce pas?

—Oui, oh! oui!

—Allons, dites-le; racontez-le; je vous écoute, puisque mon rôle est de jouer les confidents.

—Jacques, je vous adore!

—Pas si fort! Si Gaston entendait, il serait capable de me chercher querelle.

Elle se pencha vers le jeune homme, et câline.

—Il ne m'empêchera jamais de vous dire qu'après lui, vous êtes ce que j'aime le plus au monde.

—Bien vrai? alors vous allez être une petite France très gentille, très obéissante, et pour faire plaisir à ce vieux Jacques que vous prétendez adorer. savez-vous ce que vous allez faire?

Elle eut un élan spontané:

—Tout ce que vous voudrez.

—Vous allez rentrer villa Franca. Je vais vous faire envoyer des fleurs; je veux dévaliser les fleuristes de Soulac; vous ornerez votre home. J'invite Lucile au restaurant. Vous serez seule avec votre mari. Vous vous ferez belle, très belle. Si c'est possible, retrouvez une robe semblable à celle que vous portiez, il y a trois ans, sur la terrasse du Casino de Vichy. Et quand Gaston entrera, vous vous jetterez dans ses bras et vous lui direz: "Je vous aime!" Pas besoin de grandes phrases. Ce geste d'abandon, ces simples mots, cela suffira. Allez ma petite France, allez cueillir votre bonheur.

Elle se leva. Comme un grand frère attentif, Jacques l'enveloppa du souple peignoir de laine blanche et l'aida à nouer ses sandales. Appuyée à son bras, elle remonta lentement vers la dune.

La plage était noire de monde; l'heure du bain — entre 5 et 6 — avait attiré tous ceux que la fraîcheur de l'eau tentait. Cependant le ciel était orange, et l'Atlantique s'assombrissait.

Les vagues, encore très douces, montraient de place en place leurs crêtes écumeuses, et le vol appesanti des mouettes les frôlait.

Au loin, les barques de pêche reprénaient leur marche, paraissant se hâter vers le port.

—La mer pourrait bien être mauvaise, ce soir, remarqua Jacques.

France sourit.

—Ah! peu m'importe. Je renonce à mon bain. Mais vous?

—Ma petite amie, je vous avoue sans honte que je n'aime guère ce jeu.

—Poltron! reprocha-t-elle en riant!

—J'ai peur d'entendre la voix des sirènes, plaisanta Jacques.

Ils continuèrent à marcher. Et l'escalier une fois gravi, debout sur le ponton, France contempla l'Océan.

Pour la première fois, le spectacle ne la prenait pas tout entière. Elle était distraite. Toute la beauté du monde résidait en elle-même, en son coeur, en son esprit, incarné par le visage éblouissant de l'amour.

Car elle allait enfin vers l'amour. Plus rien n'arrêterait, semblait-il, ne retarderait d'une minute la marche triomphante.

Là-bas, au bord des flots, il y eut tout d'un coup du bruit, une rumeur, la poussée d'une foule affolée. Puis un cri, un grand cri: "Au secours!"

Les yeux immenses de France de Mérange scrutaient la mer, cherchaient le point précis où se jouait le drame. En un éclair, elle vit deux bras éperdus qui tournoyaient, une tête coiffée d'un bonnet rouge... puis, plus rien, qu'une vague remous, un clapotis léger, linéol inattendu jeté sur un être humain. Un instinct, infaillible, avertit France. Elle cria:

—Lucile!

Avant que Jacques eût rien tenté pour la retenir, elle bondit, roula plutôt qu'elle les descendit les escaliers de pierre, parcourut en quelques secondes la courte distance du ponton à la grève, et d'un geste spontané, coupant l'eau de ses bras souples et sportive, à l'endroit même où l'inconnue avait sombré, elle plongea.

XIX

Penchée au-dessus du lit où Lucile, brisée de fatigue, brûlée de fièvre, tentait en vain de trouver un peu de repos, France, tout à son rôle d'infirmière, acharnée à poursuivre son oeuvre de sauvetage, depuis deux jours, disputait la jeune fille à la mort.

Elle le faisait avec une volonté âpre, comme désireuse de racheter plus encore les torts qu'elles avait eus trop souvent envers Lucile.

Que de fois, dans le mystère de son âme, à des heures troubles de jalousie et de doute, elle lui avait souhaité les pires destins.

La croyant un obstacle à l'amour de Gaston, elle s'était laissée aller à la haïr; et devant cette douce créature anéantie, désarmée, France ne ressentait plus qu'une pitié infinie. Une pitié et une tendresse tout ensemble. De l'avoir sauvée la lui faisait aimer. Elle était un peu sienne; elle lui appartenait en quelque sorte, et de plus elle lui était reconnaissante de n'avoir pas su se faire aimer de Gaston.

Son geste pour arracher Lucile aux flots de l'Atlantique avait été spontané, un réflexe auquel elle avait obéi. Nageuse intrépide et habituée à plonger, elle eut tôt fait de ramener le corps inanimé de la jeune fille. Quand elle apparut sur la grève, les bras chargés de son précieux fardeau, blonde et blanche, et plus que jamais semblable à Aphrodite, une exclamation jaillie de la foule monta vers elle. Hommage à son courage, à sa beauté.

Son regard, parmi cette multitude, ne distingua qu'un homme, un seul: Gaston.

Il était là. Depuis quand? L'avait-il vue braver la colère des flots pour sauver son amie? Avait-il pu mesurer toute l'étendue du danger vers lequel allègrement, elle courait? Et la trouvait-il plus proche de lui, maintenant? Sentait-il bien qu'elle n'était pas seulement la poupée mondaine assoiffée de vaniteux plaisirs, mais une femme, une vraie femme, capable d'héroïsmes glorieux, aussi bien que d'obscurcs vertus?

Elle avait eu envie de crier:

"C'est pour vous! pour vous seul que j'ai fait cela!"

On s'empressait auprès d'elle; on l'entraînait, on la félicitait. D'un souple mou-

vement elle fendait la foule, élevant toujours entre ses bras Lucile évanouie. Mais une fatigue lui venait, une soudaine lassitude de tout l'être, morale et physique, et ses nerfs féminins maintenant à bout, elle sentit que vraiment elle n'en pouvait plus.

—Gaston! appela-t-elle, avec une sorte de détresse.

Il courut vers elle; il la délivra du cher fardeau couché contre son coeur; il en prit la charge et, suivi de Jacques, il se dirigea rapidement vers le ponton.

Alors, retrouvant des forces nouvelles, secouant d'une geste brusque la fauve toison d'or qui, toute mouillée encore, collait à ses tempes, elle regagna à son tour la villa.

A la femme de chambre qui s'empressait, elle jeta:

—Je ne veux pas qu'on s'occupe de moi. Allez vite vers Mlle Lucile. Moi, je n'ai rien, je n'ai besoin de rien.

Et l'instant d'après ayant revêtu un chaud peignoir de laine blanche, elle passait elle-même dans la chambre de la jeune fille.

Celle-ci, revenue à elle, mais ayant éprouvé une sensation trop forte, se débattait dans une crise telle que Gaston craignait pour sa raison.

Deux jours il fallut lutter contre l'obsession terrible, contre d'affreux cauchemars, un délire continu qui peu à peu brisait le frêle organisme.

Durant ces heures atroces, ni France ni Gaston n'eurent le temps ou la pensée de songer à eux-mêmes. Plus rien ne comptait en vérité que la forme mince étendue devant eux, si pâle dans la blancheur de l'oreiller.

Et lorsque, vaincue une fois de plus, la mort se fut écartée du lit de Lucile, alors ils osèrent se regarder. Leurs mains s'unirent; leurs yeux se prirent, et jamais communion d'âme, d'esprit, ne fut plus complète qu'à cette minute où le silence absolu pourtant les enveloppait.

Il fallut l'arrivée de Jacques pour que des paroles enfin viennent aux lèvres.

—France, murmura Gaston, quel courage vous avez montré, quel oubli de vous-même! Lucile vous doit la vie.

Elle se mit à rire, un peu nerveusement.

—N'exagérez pas. Je ne risquais rien, vous savez très bien que la mer est mon élément et que j'y suis aussi en sécurité que dans une baignoire!

—Pas avec des flots démontés.

—Il est vrai qu'il y avait un peu de houle. Mais bah! le plus pénible a été de remonter Lucile. C'est curieux ce qu'une petite fille aussi fragile peut être lourde à des bras qui se croient forts.

Elle regarda la malade, caressa d'un geste doux le pâle visage aux yeux clos.

Jacques dit très bas:

—Vous avez risqué votre vie pour Lucile... pour Lucile que vous détestiez.

France hocha d'un geste doux sa belle tête blonde.

—Non, je ne la détestais plus. Et vous savez très bien pourquoi. Mais l'eussé-je haïe, je l'aurais sauvée tout de même. Devant une créature humaine en péril, tout sentiment personnel s'efface; il n'y a plus de réel en soi que le devoir.

Dans le grand lit, Lucile doucement s'agitait; ses yeux s'ouvrirent, cherchèrent Mme de Mérange; son sourire l'enveloppa, la caressa.

—France, appela-t-elle, mon amie...

L'angoisse de la minute tragique de nouveau se reflétait dans son regard.

—Vous êtes guérie; ne songez plus à ces affreuses choses; apaisez-vous, Lucile.

—Maman.

Le tendre nom montait comme une plainte enfantine sur les lèvres décolorées.

—Ne vous inquiétez pas; elle ne sait rien. Plus tard, quand vous serez tout à fait remise, on l'appellera près de vous.

Une prière secrète, un désir muet montait dans les prunelles de cristal:

—France, murmura la jeune fille, je voudrais...

—Quoi donc, ma chérie?

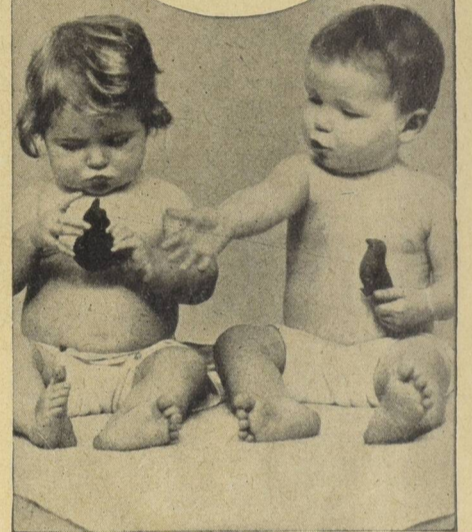
Son geste, timide, mais ferme, écartait les deux hommes.

—Des confidences? jeta Jacques, malicieux; nous sommes de trop? C'est bien, on s'en va.

Et prenant le bras de Gaston il l'entraîna hors de la chambre.

Elles furent seules.

"Allons, sois gentille! ... joue avec ton minet et, après ton bain, Maman te poudrera avec la Poudre Johnson pour les Bébés... il n'y a rien de tel pour ramener la bonne humeur!"



La Poudre Johnson (pour les Bébés) est si veloutée — elle rafraîchit si délicieusement les épidermes délicats — qu'elle est indispensable au bien-être de ces mignons. Il suffit d'en froter un peu entre le pouce et l'index pour constater qu'elle est infiniment plus douce au toucher que les autres talcs. Nous vous conseillons d'y avoir recours pour votre usage personnel — vous n'y trouverez pas moins de satisfaction que Bébé lui-même.

Consultez votre fournisseur au sujet de la Crème et du Savon Johnson (pour les Bébés) — aucune nursery ne devrait en être dépourvue.



POUDRE JOHNSON (POUR LES BEBES)

ECHANTILLONS GRATUITS! Pour vous permettre de faire l'essai, sans frais, de la Poudre, du Savon et de la Crème Johnson (pour les Bébés) nous nous empresserons de vous envoyer, gratis, un généreux échantillon de chacune de ces préparations. Écrivez à Johnson & Johnson, Limited, Montréal.

Produit de Johnson & Johnson Limited
FABRIQUE EN CANADA

Mme de Mérange s'assit sur le bord du lit et prit entre ses doigts la main pâle de Lucile.

—Qu'avez-vous à me confier de si grave, ma petite amie? que désirez-vous? que voulez-vous de moi?

Elle disait cela gravement, son beau regard vert attentif à suivre la pensée de Lucile.

L'autre jeta, un peu fiévreuse:

—Un aveu. L'aveu de votre amour pour Gaston.

L'orgueil de France ne se révolta pas devant l'impérieuse demande. Elle répondit avec simplicité:

—Je l'aime de toute mon âme.

—Alors, jeta l'autre impétueusement, qu'attendez-vous pour le lui dire.

Le clair visage irradié de lumière s'adoucit, la voix se fit humble pour répondre:

—D'être digne de lui.

Et dans une détente de tout l'être, un désir de se raconter, de se confier, elle expliqua:

—Lucile, je me suis mariée dans des conditions déplorables.

—Je le sais.

—On vous a dit?

—Personne. Ne cherchez aucune indiscretion. Mais j'ai compris. J'ai trop vécu auprès de Gaston et de vous pour ne point comprendre la vérité. Et j'ai souffert pour lui qui vous aimait, pour vous qui ignoriez votre vrai cœur, de vous voir tous deux engagés sur cette voie de mensonge. Vous vous gardiez jalousement pour une prétendue tendresse, alors que la seule, la vraie, était déjà dans votre cœur. Vivant auprès de Gaston il n'était pas possible que vous ne l'aimiez point.

Une telle ardeur vibrait dans l'accent de la jeune fille, que France osa demander:

—Lucile, vous aviez fait un rêve?

—C'est vrai. Mais j'ai toujours su qu'il ne se réaliserait pas. Je n'ai représenté pour Gaston que la parfaite image de l'amitié fraternelle, et pour moi, plus rien de tendre ne pouvait fleurir dans son cœur. Je ne demande rien d'autre ici bas que la joie de l'homme que j'aime. France, mon amie, cette joie merveilleuse vous la tenez dans vos mains. Pourquoi en retardiez-vous l'offrande?

Mme de Mérange exprima de nouveau sa pensée constante.

—Je voudrais tant être digne de lui!

—Mais vous l'êtes, cria Lucile, vous l'êtes! Prenez garde qu'une excessive modestie vous ramène à l'orgueil. Vous avez fait votre devoir, pendant cette horrible épidémie; vous avez exposé votre vie pour sauver la mienne. Enfin, vous êtes prête à vous arracher à une existence de bien-être et de douceur qui fut la vôtre depuis le berceau pour accepter la loi de servitude et de pauvreté. Je vous assure que tout homme pourrait être fier de vous avoir élue.

—Je suis pauvre, soupira la jeune femme, et Gaston de Mérange est si riche!

Lucile se mit à rire:

—Petite orgueilleuse! ne savez-vous pas que les hommes ont un bonheur infini à tout donner à celle qu'ils aiment? et ne croyez-vous pas que vous aurez une joie très douce à dépendre de lui, à tout lui devoir?

—Peut-être..

—Allez vers lui. Allez offrir votre vie toute entière, votre cœur tout entier. Quand on peut donner tant de bonheur, ma petite amie, il faut se hâter.

Elle se tut. Ses longs cils abaissés faisaient sur ses joues une frange douce; son teint pâle se fardait d'une teinte plus rose; elle tourna un peu la tête et parut chercher le sommeil.

France remonta les couvertures, borda les draps de fine toile, redressa les oreillers, puis, doucement, elle quitta la pièce.

Comme elle s'apprêtait à descendre à la plage, elle croisa la femme de chambre qui apportait le courrier du soir.

—Une lettre pour Madame.

Le timbre de Vichy marquait l'enveloppe à en-tête. Une lettre commerciale ou d'homme d'affaires.

—Ah! songea France, c'est le notaire.

Elle sourit. Deux jours avant, elle avait informé Me Chauvin qu'ayant pris la décision de rendre définitif son mariage avec M. de Mérange, et les trois ans d'épreuve exigés par son oncle étant révolus, elle le pria de vouloir bien lui adresser la lettre de Pierre de Mérange—

lettre restée en dépôt dans son étude. — Avec une promptitude digne d'éloge, le notaire envoyait la pièce demandée.

Le jour d'été finissait de mourir; le petit salon s'emplissait d'ombre, et la jeune femme dut allumer les lampes électriques. Elle releva l'abat-jour de soie mauve, et debout, appuyée à la table en marqueterie, elle se mit à lire:

—"Si tu reçois cette lettre, ma petite France, c'est que tu auras comblé le vœu le plus cher de mon cœur. Tu seras devenue ma vraie fille, la fille de mes ancêtres, de ma race et de ma patrie. Tu seras Mme de Mérange. Sur le mari que je te destine et que je ne connais point, je sais cependant les choses essentielles; je me suis renseigné. Car je ne voulais te donner qu'à un homme qui fût digne de toi. Il l'est. Sa conduite pendant la guerre, son désintéressement, cette ardeur au travail, cette lutte incessante contre les fléaux qui ravagent l'humanité, tout cela l'élève au-dessus de la foule, et il est quelqu'un parmi les hommes. J'espère que trois ans de vie commune te permettront de l'apprécier. Je sais, mon enfant chérie, que ton choix est déjà fait. Mais Carlos del Rica ne te mérite pas. Sa beauté seule t'éblouit au point de te cacher son âme; une âme mesquine, incapable d'un pur élan. Si tu lis cette lettre, France, c'est que tu l'auras jugé. Je n'ai rien de plus à ajouter.

"Sois heureuse avec le mari que je t'ai donné, qu'il y ait plus tard, dans le monde, à cause de votre amour, un autre Pierre de Mérange et que la vieille race continue.

"Adieu, ma fille bien-aimée. Merci, puisque tu auras réalisé le suprême rêve de ma vie."

La lettre s'achevait là. Entre les doigts de la jeune femme, la mince feuille de papier tremblait. Il lui semblait entendre résonner à ses oreilles la voix du mort, la chère voix à jamais éteinte, mais dont, par la puissance du souvenir, elle percevait encore l'écho.

Un élan de passionnée reconnaissance la rejetait vers ce vieillard au cœur généreux, par lequel lui étaient venues toutes ses félicités de jeune fille, et qui lui avait préparé un magnifique bonheur.

Rejetée vers le passé, elle revoyait leur vie commune, la baie ensolée de Rio, le ciel bleu du Brésil. Nul regret pourtant de tout cela. Le présent la possédait. Une incomparable félicité la pénétrait, l'enveloppait, la caressait tout entière. A voir proche le bonheur convoité, elle se sentait comme ivre: ivre de sa jeunesse, de son rêve. Et en même temps, au fond d'elle-même, son orgueil brisé la transformait; elle avait la sensation de n'être plus qu'une humble petite chose et cette triomphante marche à l'amour se faisait dans l'humilité.

France plia la lettre, la remit dans l'enveloppe et la glissa dans son petit sac; puis, légère, le cœur battant sous l'excès de sa joie, elle descendit vers la mer.

La plage était presque déserte. Tout le long de la dune, les villas s'éclairaient et mettaient dans la nuit approchante une multitude de points lumineux. L'odeur des pins emplissait l'atmosphère et France se trouva tout à coup dans un bain de parfums. Dans sa hâte de retrouver plus vite l'homme qu'elle aimait, elle courait presque, enfonçant ses pieds impatientés dans le sable fin.

Le mauve des oeillets sauvages se fonçait, l'or des immortelles s'atténuait; toutes ces humbles fleurs exhalaient leur petite âme odorante. Au loin, les lueurs changeantes du phare de Cordouan éclairaient la côte et dans la splendeur de la nuit approchante le bleu de la mer se confondait, s'unissait au bleu assombri du ciel.

A mesure que France se rapprochait de Gaston, l'amour se faisait plus puissant dans son cœur. Elle allait, avec une allégresse joyeuse, toute tendue vers le but merveilleux, dans une sorte d'impatience frémissante et de désir palpitant. L'ombre, peu à peu, se fit plus épaisse et le clair de lune argenta la crête des vagues.

Le spectacle fut si merveilleux, qu'éblouie par la grandeur de la nature, France, une minute, s'arrêta. Elle vit l'horizon assombri, l'immense nappe d'eau, calme ce soir comme un beau lac; le bruissement de la forêt toute proche emplissait ses oreilles et la voix de la mer ne fut plus qu'un murmure.

Elle aimait tout d'un coup cette terre brûlée par le soleil, cette ville accueillante et douce où son jeune bonheur allait fleurir; elle aimait le pays de France tout entier et elle sentit que là, d'une manière irrévocable, allait se fixer et se finir sa destinée.

Elle eut un élan vers le Dieu créateur de tant de merveilles et dispensateur d'éternelles félicités; et une prière muette monta de son âme vers lui.

Là-bas, détourné de la mer, Gaston de Mérange la regardait venir. Souple et fine, elle semblait, dans sa robe blanche, une grande clarté. L'écharpe de soie enroulée à son cou flottait ou s'abaissait au gré du vent comme l'aile d'une mouette. A mesure qu'elle avançait, ses traits délicats se précisait et le cher parfum qui émanait d'elle et dont tant de fois il s'était enivré s'unifia à tous les parfums du soir.

Ce fut divin.

L'homme, debout au bord de la grève, et seul sous le regard de Dieu, sentit, par une intuition merveilleuse, que l'instant si passionnément attendu approchait.

Et d'un seul coup, il réalisa son bonheur.

Il tenta de réagir contre la tendresse qui l'envahissait. Il se voulut calme et fort, comme les victorieux et les conquérants.

D'un doigt léger il effleura les cheveux d'or, le beau front lisse:

—Comme vous avez chaud! dit-il; pourquoi avez-vous tant couru?

Elle répondit très bas:

—Pour être plus vite près de vous.

Il n'eut pas l'air d'avoir entendu.

L'ayant fait asseoir sur le sable fin, il se coucha à demi auprès d'elle et reprit:

—J'ai reçu tout à l'heure une lettre de mon ami, le docteur Rabier. Il a un poste à vous offrir, au Maroc, comme infirmière, dans son service même: à Rabat. Vous y aurez la vie matérielle assurée et grâce à sa femme une existence agréable. Dès notre retour à Bordeaux, je hâterai les formalités du divorce.

Elle se taisait, et sous ses cils abaissés, une étrange lueur filtrait.

Alors, il eut un rire léger:

—Eh bien France, vous ne me remerciez pas? En m'occupant de rompre cette union, que vous avez voulu passagère, j'avais cru vous faire plaisir.

Dans le sable frais de la dune, les doigts de la jeune femme s'incrustaient; son visage un peu penché se noyait d'ombre, et Gaston ne voyait d'elle que le petit coin frémissant de la bouche.

Il demanda, très doucement:

—Est-ce que, par hasard, vous ne désiriez plus partir?

—Partir? non, oh! non!

—Pourquoi?

—Partir! répéta-t-elle désespérément, quitter ce pays, ce beau pays de France!

—Une terre étrangère, pourtant.

—Jamais je ne l'ai senti. J'en ai fait ma patrie d'élection; je l'ai choisie librement: j'y veux vivre.

Elle vibrait toute d'une passion longtemps contenue et les mots se pressaient sur ses lèvres:

—Je ne veux pas m'en aller... Je ne veux pas être seule, exilée, sans abri, sans tendresse. Gaston, gardez-moi! Je vous supplie de me garder.

Maintenant, elle le regardait; ses beaux yeux si clairs sous la frange des cils touffus l'enveloppaient, le frôlaient. Il répondit, durement:

—Je regrette; mais c'est impossible. La comédie a assez duré. J'ai bien voulu me prêter à votre caprice d'enfant; un peu par charité, et peut-être aussi parce qu'il me plaisait de jouer à ce jeu, mais c'est fini. J'ai le droit de vivre à ma guise, de songer un peu à mon avenir et non plus au vôtre, et de me créer un foyer. Un vrai foyer. Comprenez-vous, France? Je veux avoir une femme et des enfants, de chers petits enfants à élever.

Il se tut, attendant, espérant peut-être une réponse qui ne vint pas. Alors, il poursuivit, d'une voix calme:

—Depuis trois ans que vous vivez dans ma maison, vous avez été pour moi une délicieuse petite soeur. Un frère ne doit pas laisser partir sa soeur les mains vides. Aussi, vous me permettez, France, sur ma part d'héritage de l'oncle Pierre, de vous offrir un dernier cadeau. Il n'empêchera pas pour vous une vie de travail, que je considère noble et utile,

mais il vous aidera à vaincre bien des difficultés.

Il se leva. La brise marine, plus forte, faisait frissonner sur la crête des dunes l'ombre noire des grands pins.

—L'air est plus frais, et vous êtes légèrement vêtue, dit Gaston avec sollicitude; reprenez, voulez-vous?

Il lui prit les mains, la souleva. Et le mouvement qu'il fit la dressa brusquement devant lui, contre lui, si proche, qu'il crut percevoir les battements de son cœur.

La lune, surgissant tout d'un coup d'un amas de nuages, éclaira d'une lumière douce les cheveux, le front, les yeux de France, et Gaston s'aperçut soudain qu'elle pleurait.

Pourquoi ces larmes?

Il les sentait couler sur ses doigts qui emprisonnaient les fragiles doigts féminins et toute son âme en fut bouleversée.

—Pourquoi ce chagrin? qu'avez-vous? Que vous a-t-on fait?

Elle répéta, enfantinement, ce qu'elle avait dit tout à l'heure:

—Je ne veux pas partir Gaston, gardez-moi!

Il jeta, avec une sorte d'ironie amère:

—Un nouveau bail, alors? à combien, trois? six? neuf?

Elle supplia:

—A toujours.

D'un geste brusque, elle dégagait ses mains, les posa sur les épaules du jeune homme et levant vers lui son pur visage irradié d'amour, elle jeta:

—Je veux être votre femme, la compagne des heures de félicité ou des moments d'amertume, la mère de vos enfants. Votre pays sera mon pays, votre foi sera la mienne. Je veux fouler le sol où vous marchez, prier Dieu avec des mots semblables. Je ne connais rien de si beau, de si grand, de si noble que vous.

Gaston demeurait muet; il semblait attendre autre chose comme si, dans ce cantique d'adoration, le chant le plus doux ne se fût point encore exhalé.

Sans doute, France le comprit-elle; sa tête blonde chercha la place désirée, se blottit contre l'épaule de Gaston et ayant trouvé l'asile définitif, le divin mot, l'aveu suprême monta enfin à ses lèvres.

Ce ne fut qu'un murmure; mais l'homme, extasié, le reçut dans son cœur.

Elle le répéta — ayant vaincu tout orgueil:

—Je vous aime... je vous aime... mon ami... mon ami chéri!...

En un éclair, Gaston de Mérange revit le Casino de Vichy, la terrasse en fleurs, la nuit étoilée et la blonde et royale apparition. Cette femme, la bonté de Dieu l'avait créée pour lui. Maintenant, il la lui donnait. Elle était sienne.

A jamais conquise. Il la serra contre lui avec une sorte de ferveur, un respect presque religieux et il se taisait, écoutant les voix mystérieuses de la nature qui semblaient chanter son propre bonheur.

Alors, une appréhension monta en elle, le doute de n'être pas aimée, une minute, la crucifia. La prière de tout à l'heure, de nouveau, lui monta aux lèvres:

—Gaston, gardez-moi! gardez-moi pour toute la vie!

Il répéta, avec la gravité d'un serment:

—Oui, France, pour toute la vie.

D'un bras passé autour de ses épaules, il l'entraîna. Ils foulèrent le sable humide, gravirent l'escalier de pierre et parvinrent jusqu'à la villa.

Le clair de lune inondait de lumière l'étroit jardin et l'arôme sauvage des oeillets mauves pénétrait jusque dans les chambres, montait jusqu'à la véranda. Le bruit de la mer n'était plus qu'un murmure; tout s'unissait, se confondait, devenait harmonie dans l'harmonie suprême de la nuit.

Contre l'épaule du jeune homme, France avait renversé sa tête charmante. Le parfum inoublié l'enveloppa, l'enivra.

—Mon amour, murmura-t-il, mon cher amour, je ne t'ai point voulue pour un peu d'or méprisable; je n'ai souhaité que le don de toi-même, librement consenti. Ton cœur est à moi et je ne te le rendrai jamais.

Il se pencha vers le visage adoré, l'effleura de ses lèvres, lentement, religieusement, et dans la chaste solitude de la nuit, devant la mer changeante et sous le ciel plein d'étoiles, leur premier baiser d'amour les unit.



LES SOINS DE L'ENFANT

par Francine

Exercices

Les exercices ordinaires du bébé normal, tels que les coups de pieds, les pleurs, l'allaitement, le bain et l'habillement lui suffisent pendant les premiers mois. Après le deuxième mois, les périodes d'ébats libres sont très précieuses. Deux fois par jour, quand le bébé est déshabillé pour son bain et pour son sommeil, laissez-le reposer nu dans son berceau ou sur une couverture étendue sur un grand lit, pendant dix ou quinze minutes. On devrait le tourner sur le ventre de temps à autre, puisqu'il renforce ainsi les muscles de son dos et qu'il se prépare à se tenir debout et à marcher. Il importe cependant que la chambre soit assez chaude et qu'il n'y ait pas de courants d'air.

Jouets

Puisque le bébé essaye maintenant d'atteindre les choses, de les toucher et d'examiner tout ce qui lui tombe sous la main, il faut lui donner des jouets appropriés. Comme à cet âge, l'enfant porte tout à sa bouche, les jouets devraient pouvoir être maniés en toute sûreté. Ils seront lavables et non peints, assez gros pour ne pas être avalés, sans morceaux détachables qu'il pourrait mettre dans sa bouche.

Quelques épingles à linge, des rouleaux de fil enfilés, un hochet, une poupée de caoutchouc, du papier de soie pour froisser sont recommandables. Ne donnez pas de jouets de laine; ils accumulent la poussière. Les jouets les plus simples sont encore les meilleurs. N'en donnez au bébé qu'un ou deux à la fois. Une balle ou un hochet suspendu par une corde au côté du berceau donnera au bébé un bon exercice. Il essaiera de l'atteindre avec ses mains et exercera ainsi les muscles de ses yeux. Cependant, il ne faut pas lui laisser ce jouet trop longtemps pour ne pas le fatiguer.



Quand tout eut failli, le Lait Eagle la sauva!

MADAME J. MOONEY, 222 East Eighth St., Hamilton, Ont., nous écrit: "Mon bébé avait à peine trois mois quand je vis que je ne pourrais plus l'allaiter suffisamment. Durant deux mois, j'essayai plusieurs laits: aucun ne lui convint. J'avais lu des annonces du Lait Eagle et je décidai d'en faire usage. Au bout d'une semaine l'amélioration était sensible. Barbara était gaie, s'endormait paisiblement après son repas et ne vomissait plus. Maintenant elle a 7 mois, pèse le poids moyen, est enjouée, agile et si gaie! C'est un grand contentement pour une mère de quatre enfants remuants."

Si vous ne pouvez allaiter bébé, suivez le conseil de centaines de milliers de mères, et essayez le Lait Eagle. Le coupon ci-dessous vous procurera nos publications, avec des renseignements complets.



The Borden Co. Limited, F104
Yardley House, Toronto, Ont.

Veillez m'expédier la nouvelle édition du "Bien-Etre de Bébé" contenant des tableaux d'alimentation, des portraits et l'historique de bébés élevés au Lait Eagle.

Nom

Adresse

Prov.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Nom

Adresse

Ville et Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE, 975, rue de Bullion, MONTREAL, CANADA

POURQUOI LES NUAGES SONT GRIS

Il est facile de prédire un orage quand on voit de gros nuages gris qui s'avancent à l'horizon. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi ces nuages sont de couleur plus foncée que les autres?

Chacun sait que les nuages sont formés de vapeur d'eau en suspension dans l'atmosphère. Lorsque cette vapeur est peu



abondante, elle est aisément traversée par la lumière du soleil. Les nuages semblent lumineux à cause des rayons solaires. Mais si la nuée est chargée d'eau, elle devient opaque et, placée entre le soleil et nous, elle paraît grise et même noire parfois.

POURQUOI LE BOIS PETILLE EN BRULANT

Ceux qui ont vécu quelque temps dans un campement au bord d'un lac savent quel plaisir il y a à se reposer près d'un bon feu qui pétille. Le bois imparfaitement séché, surtout, fait entendre une multitude de petites détonations qui intriquent toujours les curieux.



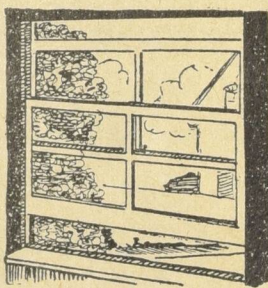
Ce pétilllement est produit par l'eau ou l'air parfumés en petites quantités dans les particules du bois. L'échauffement fait dilater ces corps et la particule qui les renferme éclate avec un léger bruit. Les branches de sapin ont un grésillement caractéristique produit par l'éclatement de leurs minuscules feuilles.

LA CIRCULATION DE L'AIR DANS UNE PIECE

Il est très important de bien aérer une pièce, même en hiver. Il suffit de quelques instants pour que l'atmosphère soit épurée par l'entrée de l'air de l'extérieur.

On sait que l'air froid est plus pesant que l'air chaud. Mais aucun n'a pu donner une explication suffisante de ce phénomène.

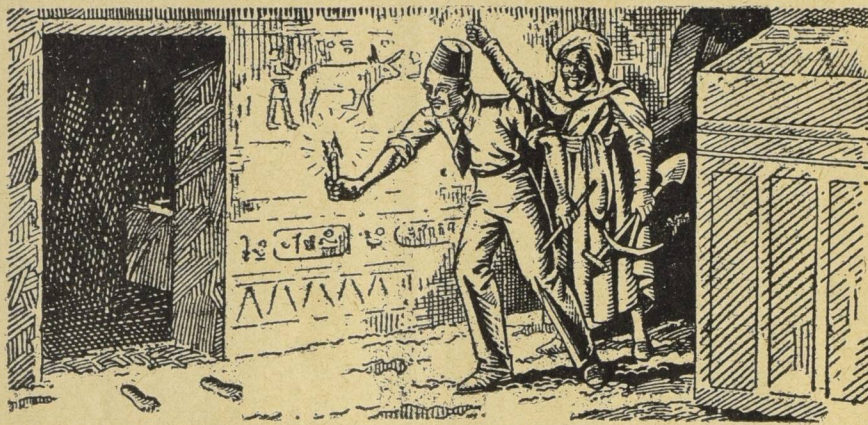
Alors quand on veut aérer une pièce, il suffit d'ouvrir une fenêtre ou une por-



te. L'air froid pénètre au ras du sol, chassant ainsi l'air chaud qui se tient toujours au plafond. Cette expérience peut aisément se vérifier au moyen d'une chandelle allumée que l'on place à différentes hauteurs dans la pièce. Les mouvements de la flamme indiquent la direction de la circulation de l'air.

LA PAGE POUR TOUS

DES EMPREINTES MILLENAIRES



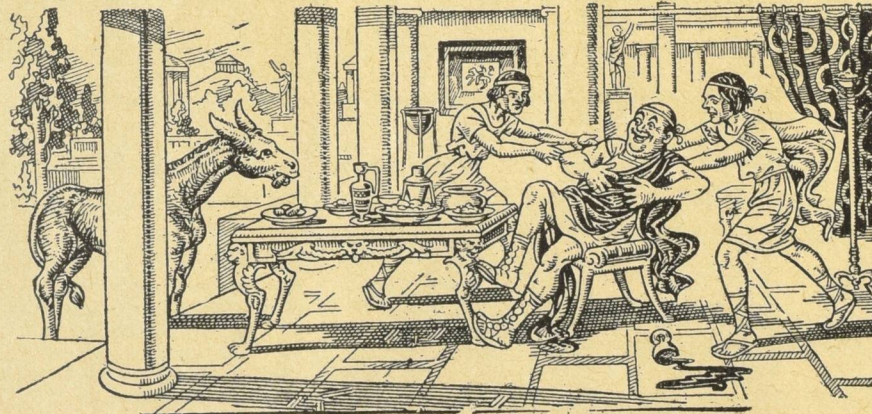
En 1851, Mariette Bey, égyptologue bien connu, pénétra dans la tombe des boeufs sacrés, située non loin des célèbres pyramides. Depuis plus de trois mille ans, pas un être humain n'avait pénétré dans ces souterrains. L'entrée en était si bien dissimulée qu'on ne la trouva qu'après de longues et minutieuses recherches. En entrant dans la première chambre, Mariette Bey vit sur le sol la trace des pas de ceux qui avaient muré l'entrée, 37 siècles auparavant.

NAISSANCE ET MORT D'UNE ILE



Au mois de novembre 1912, les nègres de l'île Trinidad, dans les Antilles, crurent leur dernière heure venue lorsqu'une explosion formidable se produisit dans la mer, non loin du rivage. Des flammes montèrent à des centaines de pieds en l'air. Le lendemain, une île nouvelle apparaissait. Aussitôt, l'Angleterre la "conquit" et y planta l'Union Jack. Elle allait sans doute y construire un "club" pour ses braves officiers, quand l'île s'enfonça rapidement et disparut. Quelle insulte pour la fière Albion!

LE RIRE MORTEL

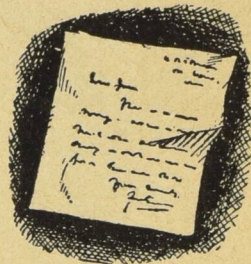


Tout le monde connaît *L'homme qui rit*, le récit fantastique de Victor Hugo. Rien de plus tragique que ce rire horrible, incessant. Il peut donc exister des rires dangereux, des rires mortels même. C'est ainsi que les auteurs grecs nous rapportent l'histoire d'un homme qui mourut d'avoir trop ri. Philomène, riche citoyen d'Athènes, était à prendre son repas lorsqu'un âne vint manger des figues placées sur la table. Philomène trouva le spectacle si drôle qu'il se brisa une veine et mourut.

LA FABRICATION DU PAPIER

Voici une brève explication de la fabrication du papier. Le bois ou les chiffons sont la matière première.

Le bois est d'abord scié en billots d'environ six pieds de longueur. Une machine broie ces billots, les satures d'un composé chimique qui fait une bouillie appelée pâte. Après quelques autres opé-



rations qui déterminent la qualité et la couleur du papier, cette pâte est introduite sous d'immenses rouleaux qui en font une feuille mince qui est ensuite séchée. Le papier à journal est fabriqué de cette façon.

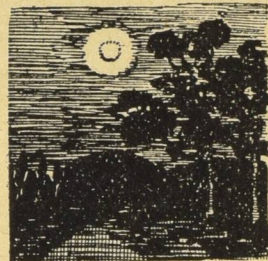
La papier de qualité est fait de chiffons traités chimiquement et avec plus de soin que la papier de pulpe de bois.

On sait que la fabrication du papier est la principale industrie de la province de Québec.

LE HALO DE LA LUNE

On voit parfois, autour de la lune dans son plein, une sorte d'anneau lumineux. C'est un halo qui indique qu'un orage est imminent.

Ce halo est produit par des nuages très élevés appelés alto-cirrus. Ces nu-

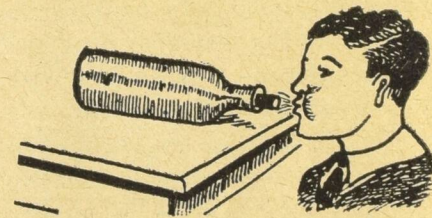


ges sont formés de minuscules cristaux de glace sur lesquels la lumière de la lune reflète. Si les nuages flottent à une hauteur moindre, le halo paraît évidemment plus grand.

Les nuages cirrus sont des présages de pluie. En effet, ils ne se forment qu'à une température excessivement froide. Cette basse température fait condenser l'humidité des couches d'air inférieures qui retombe ensuite en pluie.

UN JEU AMUSANT

Pour amuser vos invités, voici un jeu aussi drôle que facile à faire. Les seuls instruments nécessaires sont une bouteille dont le goulot est assez grand, et un bouchon de liège. Le bouchon doit être d'un diamètre beaucoup moindre que celui du goulot.



Couchez la bouteille sur la table et placez le bouchon dans le goulot. Demandez à un ami de souffler sur le bouchon pour l'introduire dans la bouteille. A la grande surprise des spectateurs, le bouchon, au lieu de pénétrer dans la bouteille, tombera au dehors. Essayez ce tour amusant.

T'a'pas ?



T'a pas déjà rencontré l'ami qui te paralyse la main en la serrant de toutes ses forces, —



ou l'autre qui t'ébranle d'une tape amicale dans le dos pour te faire une bonne surprise, —



ou l'autre encore qui se croit bien fin en retirant la chaise où tu allais t'asseoir, —



T'a pas alors rencontré un vrai ami pour t'offrir une couple de bouteilles de BLACK HORSE ? 203 P

Dites simplement-
"Bièrè"

BLACK

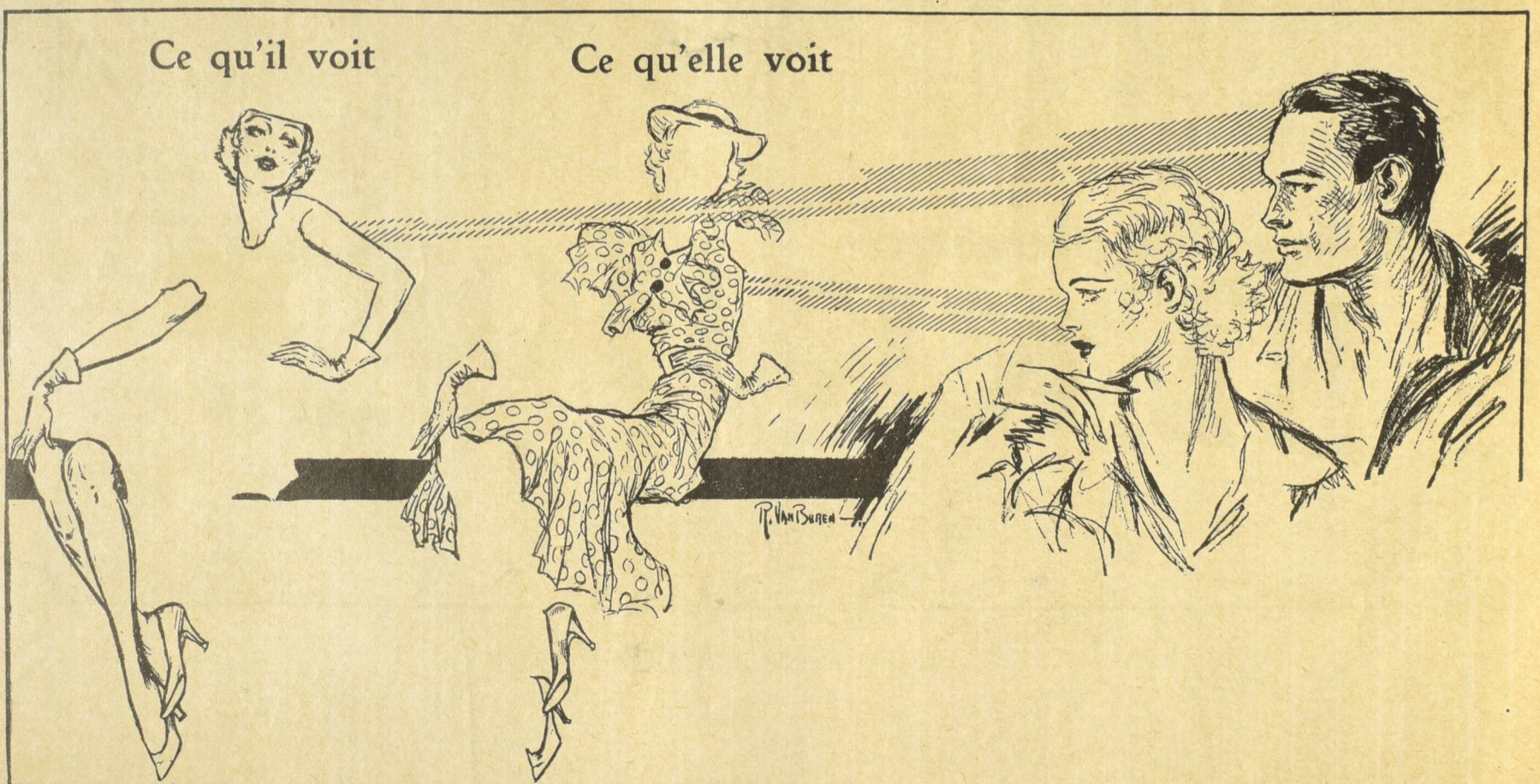
HORSE

Dawes, S.V.P."

Coiffures

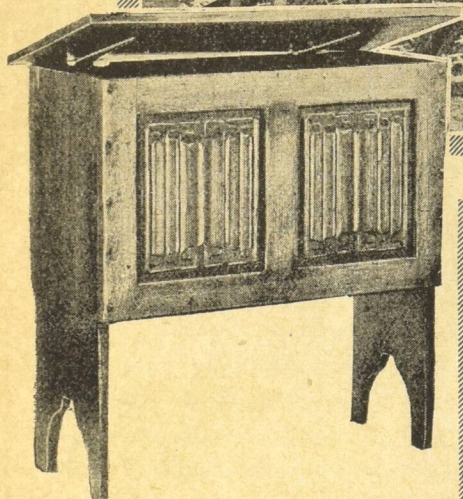
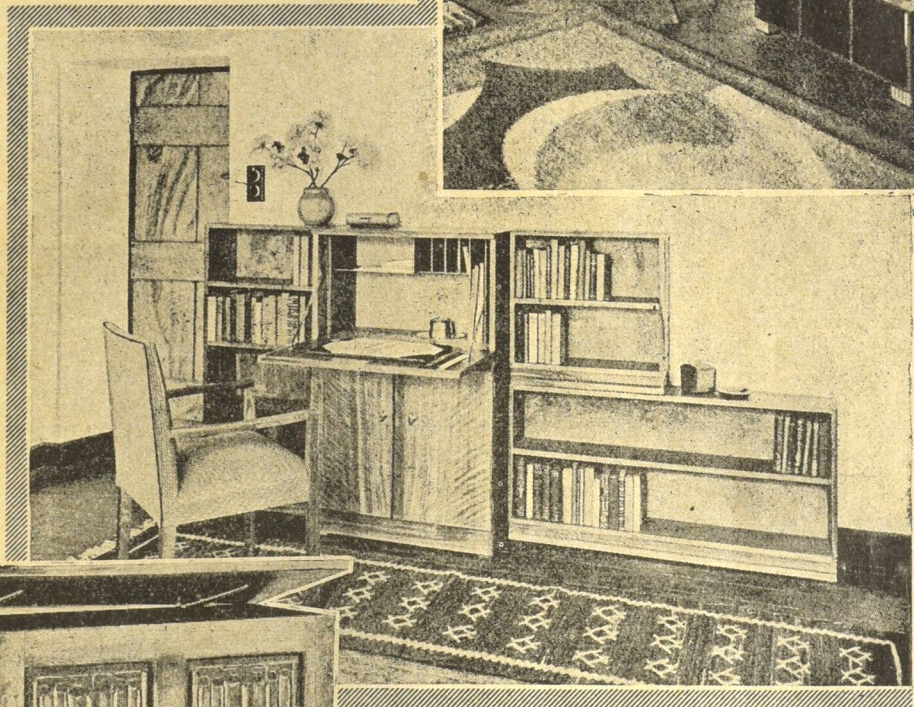
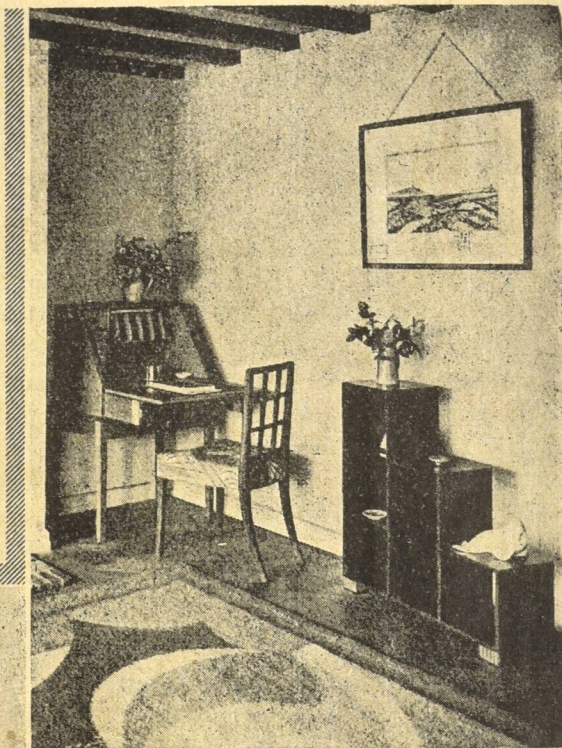


Nouvelles



Comment Grouper de Petits Meubles Modernes

Si les gros meubles de style moderne coûtent généralement cher, à cause de la qualité du bois qui y entre, les petits, tout en étant excessivement seyants et décoratifs, peuvent s'acheter ou être fabriqués sur commande à très bon compte. C'est pourquoi, en ce temps de



crise surtout, tant de gens, à Montréal, Québec et autres grandes villes canadiennes, se contentent de petits meubles modernes. Mais c'est tout un art que de savoir les grouper ou les disposer dans une pièce.

On trouvera sur cette page quelques suggestions pour boudoir et cabinet de travail. Tous les petits meubles illustrés ici sont de style moderne, à l'exception du coffre du centre qui est une copie d'un meuble Tudor.

Rien ne se prête mieux à un décor moderne qu'un cabinet de travail, ou un petit boudoir décoré de bibliothèques. Nos quelques photos suffiront à vous inspirer des tas d'idées. Nous ne les donnons d'ailleurs que comme point de départ pour des arrangements personnels.

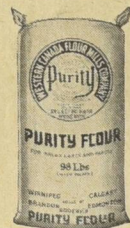
Short cake aux PECHES fait de FARINE PURITY



ESSAYEZ CETTE
RECETTE :

- | | |
|--------------------|------------------|
| 1/3 tasse beurre | 3/4 tasse lait |
| 1/4 t. sucre blanc | 1 oeuf |
| 1/4 c. à thé sel | 3 c. à thé pou- |
| 2 tasses Farine | dre à pâte |
| Purity | Pêches tranchées |

MODE DE PREPARATION. — 1. Tamisez la farine avec sucre, sel et poudre à pâte, 3 fois. 2. Incorporez-y le beurre. 3. Ajoutez lait et oeuf battu. 4. Faites cuire dans une casserole ronde huilée, 15 minutes, au four chaud de 425 degrés. 5. Partagez le gâteau et étendez les pêches sucrées entre les étages. 6. Recouvrez le dessus de crème fouettée et garnissez de tranches de pêches.



La meilleure pour TOUTES les cuissons

La Farine Purity est une farine forte et riche en protéine, à l'exquis saveur de froment. Elle est faite d'un blé dur choisi, blé du printemps de l'Ouest. Sa pureté, force et uniformité ont été soumises à toutes les épreuves. La Farine Purity fait un pain délicieux, une pâtisserie exquise et de bons gâteaux légers qui restent frais pendant longtemps.

Avec la Farine Purity, vous réussissez tout ce que vous faites.

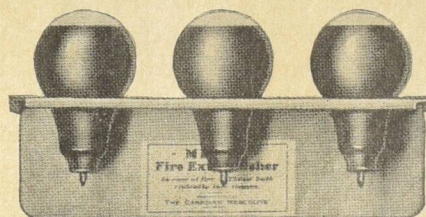
Postez le coupon pour dépliant GRATUIT

Western Canada Flour Mills Co., Limited,
Dépt. 335, Board of Trade Bldg. Montréal.
Veuillez m'envoyer, gratuitement, votre dépliant: "Pain fait à la maison en 4 1/2 heures".

Nom _____

Adresse _____

Extincteur "MERC"



Protégez votre automobile et vos biens économiquement contre le feu. Pour éteindre un commencement d'incendie, il suffit de lancer violemment l'ampoule dans les flammes.

Placez-en dans votre cuisine, votre garage, près de votre fournaise, etc.

CANADIAN MERCOLITE LIMITED
3532 Boulevard St-Laurent, Montréal.

Boudreau & Ménard, Distributeurs,
— 2 Côte d'Abraham, Québec. —

N'ENDUREZ PAS une

VILAINE PEAU

Fruit-a-tives
redonnent la
fraîcheur



"J'étais épuisée et insouciante. Je me sentais tout le temps irritée. Ma figure faisait peine à voir à cause des boutons et des éruptions. J'avais honte de rencontrer les gens. 'Fruit-a-tives' furent justement ce qu'il me fallait. En moins de deux mois ma peau s'éclaircit, je me débarrassai d'une constipation opiniâtre et je me sentis pleine d'entrain."

Fruit-a-tives . . . aux pharmacies

lu châtier la France de son impiété. (Ce sont là des arguments qui servent à toutes les grandes guerres. En 1914, on les a surpris sur d'autres lèvres). Pour se convaincre de ces causes profondes qui échappent à un esprit superficiel, il faut se rappeler, dit-il, les paroles de Bossuet: «Quand le Seigneur veut punir une nation, il répand l'esprit de vertige dans ses conseils, il l'abandonne à ses ignorances, il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même».

Routhier espère écraser ses adversaires en citant l'opinion du *Siècle* qui confirme ce qu'il vient d'avancer: C'est l'esprit boulevardier qui a perdu la France, cet esprit qui se compose pour les neuf dixièmes de calembours, de jeux de mots, de scepticisme, et pour le dixième restant, de forfanterie et de mensonges ridicules».

Comme il veut renforcer à tout prix sa position de combat, il monte en épingle l'assertion du père Caussette qui écrit que: «Les aigles sont devenus des oiseaux moqueurs, la pointe a remplacé le bon sens, et le bon sens lui-même a été sifflé. Nous avons mieux aimé devenir des charmeurs de l'Europe plutôt que d'en rester les arbitres»...

Routhier se frotte les mains d'aise et se croit triomphant. De quels crimes n'accablait-il pas Fréchette, par exemple celui de voir la fatalité dans l'incendie de Chicago! Vous voyez que la querelle déjà ancienne de l'intervention de la Providence dans les choses humaines retrouve au Canada des défenseurs et des adversaires. Aveuglés par l'ardeur de la discussion, ils en arrivent à se traiter de misérables, de fous, presque de criminels. Tous deux, à la vérité, sont pétris de vanité enfantine qui bouillonne au moindre choc. Routhier éprouve les souffrances d'un saint Laurent sur son gril d'être appelé Basile, et l'autre, Louis Fréchette, hérésiarque délirant, tressaille d'agonie d'être marqué au fer rouge par le Torquemada québécois. En somme, malgré beaucoup de faiblesse dans le choix de ses arguments, Fréchette défend la liberté contre l'ostracisme: en lui reposent les espérances d'une génération nouvelle. Il s'applique à percer des trous dans l'étroit horizon que les politiciens du temps avaient rempli de leurs préjugés et de leur idéologie.

Il a de la verve, un petit air de gaminerie qui souvent lui tient lieu de raison. Il ricane et se montre pétulant et narquois, fils d'un siècle qui veut secouer ses chaînes. Il croit à son temps, à la démocratie, au progrès, aux libertés politiques

Louis Fréchette et Adolphe Routhier

(Suite de la page 6)

en face de Routhier qui s'imagine posséder les raisons de l'éternité. Ce dernier — il en fait confiance — se contiendra par principe; il est convaincu que le rire est d'invention diabolique s'il est de formation récente, et s'il rit, lui, c'est d'après des formules consacrées. C'est un saint triste dont la sagesse se détourne des erreurs d'un siècle décadent.

En ce qui touche la question littéraire, il exprime des opinions excellentes, mais on ne peut également s'empêcher de remarquer qu'à côté d'observations très justes, il est dans l'ensemble de sa critique fort sujet à caution, que ses manies de prédicant appellent le sourire, font hausser les épaules, et que ses opinions sur la France sont celles d'un grand dadaïste, infatué des lumières qu'il croit avoir reçues du ciel.

Le ton, le style, les arguments invoqués, les raisons étrangères à la polémique commencée, font saisir sur le vif l'état des esprits au moment où cette chicane littéraire eut lieu. Nous l'avons dit: Adolphe Routhier représente le clan des ultramontains, des hommes du passé, et Louis Fréchette dresse l'évangile du dix-neuvième siècle. Peut-être n'est-il pas inutile d'insister sur ce sujet en complétant l'aperçu que nous venons d'en donner.

La vieille école conservatrice canadienne, qui se distinguait par son étroitesse de vues en politique religieuse et sociale, mérita souvent d'être accusée de vouloir faire de la religion un instrument de règne. Pour réduire ses adversaires, elle jetait volontiers le soupçon sur la qualité de leur foi religieuse ou mieux dénonçait leur prétendue impiété. Hélas! trop souvent, il suffisait de quelques propos libres et l'indépendance naturelle de l'esprit pour que l'on rangeât dans la catégorie des mécréants ceux qui ne voulaient pas accepter sans examen les opinions politiques ou religieuses, les disciplines imposées par le clergé et l'État. La plus élémentaire liberté d'esprit paraissait licence pure. C'est contre ces intransigeants que part en guerre Louis Fréchette; il les poursuit de ses sarcasmes qui vont droit au but, exaspèrent l'adversaire. Quel scandale de lire sous sa plume des vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire et que l'on se disait tout bas! De tout temps, les hommes ont été peu capables de vérité. Ils acceptent bien celles que l'on jette à des ennemis, mais la vérité pour elle-

même combien rarement est-elle admise! Fréchette, avec l'impétuosité qui le caractérise, se bat pour le triomphe de ses idées personnelles, du parti nouveau dont il est l'un des plus illustres porte-paroles. Il charge ses ennemis de grands crimes. Il dénonce la tactique de l'école ultramontaine:

«Sitôt que, dans cette école, on a quelque petite vengeance personnelle à contenter, quelque petite jalousie de métier à satisfaire, quelque adversaire à renverser afin de se hisser à sa place, le truc est bientôt trouvé; on prend le prétexte d'une causerie du dimanche, d'une critique littéraire de n'importe quoi, et, l'échine dévotement courbée, la figure béate, le miel sur les lèvres, la plume trempée dans le fiel, on vous décoche quelque bonne accusation d'impiété, ou bien l'on souffle dans le public quelque insinuation traîtresse au même effet, et, si la victime n'est pas de ceux qui ont l'habitude de monter sur les toits pour faire leurs actes de vertu théologales, elle est enfoncée, démolie, clouée. Cette tactique a double avantage: celui de couler adroitement à fond ceux qui vous portent ombrage, et de se bien poser auprès de certain clergé, ce qui, en termes d'élection, ne nuit pas, comme vous savez, monsieur Basile».

Il accuse cette école d'avoir vilipendé l'Université Laval, de l'avoir dénoncée comme un foyer de gallicanisme, de n'avoir même pas épargné l'archevêque de Québec, Monseigneur Taschereau, de ses critiques. Routhier, d'après lui, est un des chefs de chœur qui ont mené une sourde campagne contre les autorités religieuses. Ce défenseur du trône et de l'autel veut atteindre à travers Fréchette le parti libéral. Et ce sont reproches virulents de l'auteur de la *Voix d'un Exilé*. On n'a pas le droit — c'est à Routhier qu'il parle — sauf improbité, de lui attribuer la paternité de certains écrits. Quelle illusion, en outre, que celle qui consiste à se croire un bon défenseur de l'Église en laissant planer de tels soupçons sur ses adversaires! Où est la loyauté intellectuelle? Dans un mouvement d'indignation, il refuse à son contradicteur le droit qu'il a pris de scruter sa conscience, de le rejeter du sein même de l'Église. Il n'a pas de billet de confession pour M. Basile et les affaires de sa conscience le regardent, seul.

En passant, il dit un mot de l'intervention du *Journal des Trois-*

Rivières qui avait reproduit des lettres d'évêques obtenues par Routhier, le félicitant de ses attaques contre le poète. Louis Fréchette s'émeut à la pensée que Monseigneur de Montréal et Mgr de Bithra aient apporté une confirmation aux dires de Routhier. Si cela était, «un évêque», dit-il, «n'a pas le droit de taxer quelqu'un d'irrégion, sans appuyer son jugement sur les écrits, les paroles ou les actes de la partie incriminée».

Fréchette, d'ailleurs, prétend que la grande masse du clergé tourne le dos à l'école dont fait partie Routhier. S'appuyant sur des événements récents il ajoute que les hommes qui furent accusés d'être des ennemis de l'Église et de l'ordre social, vivent maintenant en bonne intelligence avec les autorités religieuses.

Sur un ton présomptueux, Fréchette proclame que le règne de l'hypocrisie est terminée. Désormais les opinions politiques pourront se traduire librement sans que l'on soit incriminé d'hérésie ou d'hostilité contre les lois. La conciliation est née; les libéraux respirent; ils sont protégés par l'archevêque de Québec. Mal en prendra à Routhier de traiter son adversaire politique, M. Pelletier, de communiste, de démolisseur, d'assassin de l'archevêque de Paris, aux prochaines élections. Un tel procédé ne sera plus admissible. Représenter, en outre, les libéraux comme des démolisseurs de la société, des destructeurs de la religion, provoquera le rire, n'aura, désormais, aucun effet sur le public.

Fréchette émaille sa lettre de citations de St-Luc, St-François de Sales, Mgr Maret, pour engager Routhier à la modération.

Routhier veut jouer au Canada le rôle de Louis Veillot. Très bien! Mais, pas aux dépens de la charité chrétienne.

Puis, l'auteur de la *Voix d'un Exilé* dit qu'il a, en effet, flétri des hommes d'État, traîtres à la nation canadienne. Mais, il n'a jamais pensé qu'il s'adressait à lui. Il l'a dédaigné. Routhier a cité des vers où la conduite de chefs conservateurs était jugée selon son mérite, mais que n'a-t-il plutôt reproduit les endroits où il était question des «historiens sacrilèges qui tendent des pièges à la croyance du peuple, et dressent leurs tréteaux jusques à l'ombre des autels,» et ceux aussi où il est parlé des hommes qui donnent à leurs comédies politiques le sanctuaire pour décor et jettent dans le même plateau de la balance la loyauté du prêtre avec le baiser de Judas». Ces phrases,

ces allusions, s'appliquent à Routhier et à ceux qui lui ressemblent.

En outre, Routhier s'occupe trop de ceux qui autour de lui professent la même religion que la sienne. Il ferait mieux de la pratiquer lui-même, sans ostentation et hostilité contre les autres. A ce jeu, il risquerait de faire détester l'Église; d'ailleurs, la religion, ajoute-t-il, est trop belle, trop au-dessus des passions humaines, pour servir des appétits politiques et des ambitions déçues.

Fréchette use d'une dialectique claire et directe. Son libéralisme est en tous points louable. On voit, à travers cette polémique, deux écoles aux prises: l'école du passé et celle de l'avenir. La poésie est reléguée à l'arrière-plan: à la fin de la dispute la question de littérature proprement dite redeviendra l'objet de discussion passionnée. Pour le moment on la contourne: ce sont surtout les passions religieuses et politiques de l'époque qui dominent la querelle.

La religion fut tellement mêlée aux questions de littérature au Canada qu'il n'est guère surprenant de la voir occuper une grande place. Une poésie qui ne chantait pas Dieu, les saints, une poésie qui n'était pas inspirée par le patriotisme semblait inacceptable. On lui faisait grise mine; on la déclarait indésirable. Ayant mis Dieu partout, il fallait le retrouver dans la poésie. Et si on l'y mettait, des compromissions avec le ciel étaient permises. Quel appât dont ne se privaient point les habiles et les hypocrites! C'était donc le cléricalisme en littérature, en art, en politique, en éducation. Partout il régnait. Comme tous les maîtres dont le pouvoir est sans contrôle, il faisait peser sur les consciences sa puissance tyrannique. Cette intolérance sévissait du temps de Fréchette, car depuis la liberté nous est venue. Mais nous ne songeons ici qu'à enregistrer des faits. Si des questions qui sont étrangères à la littérature viennent se greffer sur elle, nous n'y pouvons rien. Notre dessein est de donner un reflet des luttes de cette époque et, à travers les mots et les phrases, il nous est possible de toucher aux pensées profondes des tenants de cette controverse.

La polémique Routhier-Fréchette est donc à base religieuse; ce qui l'inspire fortement, c'est la question morale, ou plutôt la religion. Routhier, avec éloquence, défend les positions acquises, les traditions vénérables de la foi. La littérature lui est un prétexte pour apparaître comme un défenseur du trône et de l'autel.

Louis Fréchette, homme d'aujourd'hui, lui, nourri des passions du siècle dix-neuvième, s'institue le héraut des libertés républicaines. Il veut détruire les murs de la prison où on a enfermé la littérature et la poésie au Canada. Il gémit d'être emprisonné dans des bornes étroites, d'être ramené aux modèles classiques, enseignés par des gens qui les connaissent mal, ont fini par les rendre ennuyeux, et il se précipite vers l'aventure. Il veut secouer le joug qui pèse sur les esprits. Des entraves? Il les brise pour donner à sa curiosité d'esprit de franches coudées. Il désire tout connaître, tout absorber, tandis que l'autre, Routhier, soumet avec délices sa pensée aux disciplines d'autrefois, s'incline comme un enfant de chœur, tout fouetté des vérités divines. Contemplez ce spectacle à deux personnages: l'un, traditionaliste, royaliste, même sur les bords du St-Laurent; l'autre, républicain, enivré des mots de liberté, de progrès, de justice! Ce qu'ils défendent, c'est l'un, le passé; et l'autre, l'avenir. Ils ont peur l'un de l'autre, et pour les doctrines dont ils se sont constitués les gardiens jaloux: Routhier, que le rêve de jadis n'apparaisse stérile en sa beauté, Fréchette, qu'au nom de Dieu, on condamne l'idéologie présente, les rêves de démocratie sociale. Ces deux combattants fougueux qui s'injurient sont émouvants à leur manière, car ils reproduisent outre-atlantique, les grandes batailles d'idées qui se livrent en France. Ils créent vraiment une nouvelle France qui reflète en petit les aspirations, les haines de la patrie d'origine. A ce titre, ils sollicitent notre sympathie. Qu'importe s'ils semblent mesquins et puérils, trop souvent les deux à la fois; ils sont victimes de leur milieu, de leur tempérament. Ils écrivent un français singulier, mais plein de verdure. Demandons-leur d'être passionnés et vivants: ils le sont! Et avec une ardeur jamais assouvie. Nous reconnaissons en eux des Français en exil depuis des siècles, qui n'ont rien oublié, croyant qu'il n'y a rien de mieux à faire dans la province de Québec que de reprendre les luttes d'idées dont la France à ce moment-là était secouée: celles du libéralisme et de la tradition. Leur polémique révèle une combativité bien française, une éloquence âpre qui fait penser, oh! avec des nuances, et toutes proportions gardées, à celle des polémistes parisiens du temps de Veillot. N'est-ce pas là un spectacle intéressant et qui n'épuisera pas l'intérêt historique qui en découle?

MES DAMES!

voici une Offre Remarquable

2
boîtes de
KOTEX

Avec le NOUVEL
EGALISATEUR
BREVETÉ*

et



1 boîte de
KLEENEX

LE TOUT POUR 74c

Approvisionnez-vous pendant
que le prix est bas!

**KOTEX AVEC LE NOUVEL
EGALISATEUR* BREVETÉ**

Cette offre sensationnelle a pour but de vous présenter le Kotex avec le nouvel Egalisateur Breveté... un dispositif qui peut paraître simple, mais dont le perfectionnement a exigé plus de deux années de recherches. Il augmente la protection de 20 à 30%. Personne ne peut en faire un semblable.

Une explication intime de sa fonction vous est donnée sur la feuille de direction insérée dans le paquet. Lisez-la afin de savoir comment l'Egalisateur vous donne plus de protection à plus faible volume.

Apprenez comment la cellulose conserve sa souplesse moelleuse, grâce à la bande centrale qui est spécialement traitée.

Tous les avantages antérieurs du Kotex sont conservés: douceur, absorbivité, facilité de le jeter, bouts "Phantom".

Pour Plus de Sécurité

A certaines heures — dans certains cas, même pendant deux jours — il est nécessaire de prendre plus de précautions. En de telles circonstances, employez le Kotex "Super Size". Ayez-en une boîte de chaque sorte à la maison.

KLEENEX

(Tissus qu'on jette après l'usage)

Qui ne connaît pas la grande valeur de Kleenex? Il est populaire pour une centaine d'usages, mais les gens apprécient partout le Kleenex comme mouchoir.

Rien d'étonnant en cela, car Kleenex est doux, se jette facilement, a de grandes propriétés absorbantes et il est de la grandeur d'un mouchoir. L'usage de Kleenex prévient l'infection des rhumes qui se cache dans les mouchoirs qui ont servi. Il élimine aussi la tâche repoussante qu'est le lavage des mouchoirs sales. Il ne rend pas le nez au vif ou sensible.

Son économie le recommande! Vous pouvez avoir plusieurs Kleenex pour ce que coûte le lavage d'un mouchoir.

Procurez-vous un approvisionnement maintenant! Cette offre exceptionnelle n'est que pour un temps limité.

* Le nouvel Egalisateur Kotex ne peut être copié. Le gouvernement canadien a accordé le brevet No. 324,353 pour la protection et l'usage exclusif de Kotex.

**UN NEZ AU VIF
ET SENSIBLE —
rien d'étonnant!**



Frotté et enflammé par des mouchoirs rudes et humides, quand il devrait être traité avec douceur.

KLEENEX

KOTEX — KLEENEX

Dans toutes les pharmacies et les magasins à rayons

Demandez aux Mères

Ce qu'elles trouvent de meilleur pour rhume



Traitement Externe Eprouvé
le choix de 2 Générations

Des millions de mamans doivent avoir raison. Elles se fient au Vicks VapoRub parce qu'il s'attaque directement aux rhumes — de 2 façons à la fois — et évite d'avoir constamment recours aux "drogues". La protection de toute la famille, dans plus de 70 pays.

Deux façons à la fois

Simplement frictionné sur la gorge et la poitrine, Vicks agit à travers la peau comme un cataplasme ou emplâtre et, en même temps, dégage des vapeurs médicamenteuses qui pénètrent directement dans les voies respiratoires.

PLUS DE $\frac{26}{21}$ millions de pots par an

Restriction sur le Thé

Au mois d'avril dernier, l'exportation du thé de Ceylan, des Indes et de Java fut frappée d'une restriction, dans le but de provoquer une hausse des prix au bénéfice des producteurs qui, depuis près de quatre ans, subissent des pertes désastreuses. Les prix ont donc augmenté, non seulement sur les plantations mais sur nos marchés mêmes, et l'on trouve maintenant beaucoup de thé en paquet qui coûte plus cher qu'il y a six mois. Cependant, il y a encore des marques de la meilleure qualité dont le prix n'a pas changé. Ces marques constituent donc aujourd'hui une meilleure valeur qu'au mois d'avril dernier.



OCTOBRE

1—Personnes aptes aux affaires, ayant l'amour du gain; aiment l'exactitude, même en amour; sont parfois portées à la jalousie; ont une éloquence naturelle et un rare pouvoir de persuasion; ne sont pas toujours assez délicates en affaires.

2—Personnes généralement de taille moyenne; ont souvent les yeux grands et rieurs; ont le don de seconde vue et avec l'exercice deviennent de profondes observatrices; aiment à donner des fêtes; font généralement de beaux mariages.

3—Succès dans les projets de tendresse, d'affection et d'amour; le vendredi est leur jour de chance pour les fiançailles et le mariage; tempéraments artistiques et littéraires, amateurs du beau; quoique très amoureux, ne sont pas toujours sincères dans leurs affections; sont surtout de bons vivants.

4—Les sujets nés ce jour possèdent un ascendant naturel et sont appelés souvent à de hautes situations; cependant, ils sont plus fanatiques qu'enthousiastes; aiment la solitude et sont plutôt mélancoliques; ont une bonne mémoire et aiment les discussions; sont tenaces dans leurs entreprises amoureuses ou autres.

5—Personnes douées du sens de l'invention et de l'imitation; comprennent spontanément et presque sans étude; ont beaucoup de goût pour le beau dans les arts et le mobilier; sont cependant destinées à souffrir dans leurs inclinations, car elles se livrent trop facilement et avec trop d'enthousiasme.

6—Personnes un peu trop indolentes de caractère, lorsqu'elles ne réagissent pas; possèdent une rare habileté dans les travaux manuels ou intellectuels; aiment les plaisirs faciles et ne sont pas aptes à diriger les autres; mais ne sont pas assez fermes dans leurs résolutions.

7—Personnes ayant de grandes ambitions mais souvent empêchées de les réaliser à cause de leur caractère révolté et indépendant; nées dans les hautes sphères elles sont souvent appelées à régner; d'intelligence brillante, mais pas toujours gaies; savent cependant se plier aux usages mondains, où elles ont des succès.

8—Personnes appelées à réussir dans la finance, l'immeuble, les entreprises commerciales; ont une intuition remarquable; sont perspicaces et toujours rusées; étudient toutes choses avec consci-

L'HOROSCOPE DU MOIS

Les lecteurs de la Revue Populaire seront sans doute heureux de consulter l'horoscope ci-dessous qui a été consciencieusement préparé à leur intention.

ce, persévérance et amour; ne s'emballent donc pas facilement, malgré les situations difficiles.

9—Personnes orgueilleuses et désireuses de profiter des meilleurs avantages de la vie; d'une rapide conception mentale, aptes à diriger les autres; plusieurs sont écrivains et peintres de renom; les femmes aiment la société brillante et les éloges; cèdent trop souvent à l'égoïsme.

10—Personnes douées d'une grande patience et obstination; peu voluptueuses et peu sensibles à l'amour; cela ne les empêche pas d'être des amies dévouées; ne sont pas d'une gaîté exubérante mais sont quand même plaisantes; aiment les sciences et les mathématiques; sont souvent économes sans être toutefois avares.

11—Personnes sobres et même portées à l'avarice; aiment la solitude et sont parfois mélancoliques; manquent de confiance en leurs amis; mais sont cependant susceptibles d'attachement sincère; les femmes sont parfois très scrupuleuses et en même temps d'une politesse excessive.

12—Les personnes nées ce jour sont ordinairement petites de taille, brunes, jolies et enjouées; aiment les parfums et les fleurs; sont trop vite imbuës du désir de s'instruire sur les choses avancées; veulent souvent donner l'illusion qu'elles dédaignent l'amour et ses attraits.

13—Personnes aimant trop la solitude et les rêveries; manquent d'exercice physique; ont des aptitudes sérieuses pour la musique, la poésie; préfèrent le calme dans le ménage; ne sont pas très constantes dans leurs affections et ont peu de confiance en elles-mêmes.

14—Personnes aimant le panache, les couleurs voyantes, le bruit et le mouvement; généreuses, magnanimes, aimant à penser par elles-mêmes au point d'accepter difficilement les conseils; cherchent à faire de beaux mariages parfois de simplicité.

15—Personnes ayant le plus souvent la démarche leste et gracieuse; étudient toutes choses avec conscience et persévérance; ne sont pas très enthousiastes bien que sans froideur réelle; ne cherchent pas suffisamment à plaire; ont des goûts parfois extravagants qu'elles s'efforcent de réprimer.

16—Personnes d'ordre et de tête, destinées à réussir dans leurs entreprises; mais elles sont très violentes dans leur désir de trouver le succès; les femmes aiment beaucoup la musique et les beaux-arts en général; aiment à faire montre de leurs connaissances scientifiques; en général ne se marient pas jeunes.

17—Beaucoup de personnes nées ce jour ont un physique très séduisant; elles sont cependant portées aux coups de tête bien que la première pensée soit souvent la meilleure; sont trop impatientes de se marier et se marient souvent trop jeunes.

18—Personnes souvent tristes et mécontentes, se défiant trop de leur prochain; ont la crainte innée du ridicule; sont cependant laborieuses, patientes, peu voluptueuses; sont aussi très rigides en matière religieuse; ne sont pas exubérantes en amour; le samedi n'est pas une journée favorable pour elles.

19—D'une humeur égale et d'une gaîté douce, les personnes nées ce jour atteignent souvent à la renommée à bonne heure; d'un commerce très agréable en société; en amour, ne sont pas assez observatrices; elles manquent souvent aussi d'énergie devant les difficultés et les épreuves.

20—Personnes souvent froides, languissantes, mélancoliques et peu portées à l'amour; ne manquent pas d'imagination mais se nourrissent souvent d'illusions et de chimères; ne sont pas toujours sincères en amour; n'ont pas de force de résistance morale; sont moins généreuses en actes qu'en paroles.

21—D'une santé faible et d'une humeur inégale, les personnes nées à cette date ont cependant beaucoup de fermeté dans leurs entreprises; sont beaucoup portées vers les sciences; ont beaucoup de volonté d'arriver au succès; toujours constantes en amour; mais elles manquent trop souvent de confiance en elles-mêmes.

22—Personnes souvent délicates de constitution, mais très agiles, vives, habiles aux exercices du corps, et d'esprit souple; perspicaces et toujours rusées; se marient de bonne heure;

23—Personnes d'un caractère si orgueilleux qu'elles sont souvent prétentieuses; ont de belles manières; souvent très généreuses; manquent de prudence dans le choix de leurs amis; ont peu d'appétitudes pour le commerce, l'industrie.

24—Personnes aimant avant tout les fêtes, réunions de plaisir; la première pensée chez elles est toujours la meilleure; très portées à l'amour; aiment les toilettes et les bijoux, manquent souvent de sincérité et de générosité; se dévouent parfois mais avec éclat.

25—Personnes souvent tourmentées par des pourquoi presque toujours inexplicables; ont souvent des doutes irraisonnés sur elles-mêmes; tendances à la superstition et à la révolte; douées d'une ima-



L'Electro-Aimant Plongeur

(Suite de la page 8)

gination trop vive; par contre, ont beaucoup de talent pour les arts; en général sont paisibles et moroses.

26—Types ayant le culte inné de la beauté, de l'ordre, de l'harmonie; aiment les voyages et les grands spectacles; ne sont pas très religieux mais plutôt superstitieux; doivent se méfier de leur ambition et des compliments flatteurs.

27—Personnes parfois lentes de corps et d'esprit flegmatique; plutôt mystiques que religieuses; ont cependant une imagination vive et partant beaucoup d'illusions; généralement fidèles en amour mais peu ardentes; aiment beaucoup la société mais non les réunions tapageuses.

28—Types ordinairement au-dessus de la moyenne et fortement constitués; sont aptes aux affaires, tenaces et audacieux dans leurs entreprises; réussissent le plus souvent à diriger les autres à leur gré; sont habituellement des époux fidèles mais sans qu'il y ait beaucoup de volonté de leur part.

29—Personnes ayant des idées de grandeur; habiles dans le commerce et les affaires en général; ont de l'ordre; les femmes savent rendre leur intérieur gai et accueillant; ne sont nullement inconstantes, c'est même leur principale qualité; aiment le plaisir mais sans grande avidité.

30—Grands mangeurs et intrépides buveurs; aiment beaucoup à donner des fêtes et à occuper des places importantes dans les grandes administrations; vives et colères mais sans rancune; leur mise aussi bien que leurs actes ne sont pas simples; les femmes ne doivent pas rechercher les grandeurs et les toilettes.

31—Personnes aimant la mise élégante et le faste; l'amour est le principal but de leur existence; se fient trop aux apparences extérieures; sont négligées par leurs amis à cause de leur égoïsme; risquent de n'être pas heureuses en ménage; ne réfléchissent pas assez avant de prendre une décision importante.

magnétique, par exemple: l'or, l'argent, le chrome, le verre, le bois. Fait remarquable, à leur état naturel, ces corps n'exercent aucune action d'attraction les uns sur les autres, c'est par cela qu'ils se distinguent des aimants naturels (pierres d'aimants) dont des fragments s'attirent les uns les autres.

Tout autour de la pierre d'aimant se dégage un fluide impondérable que l'on appelle *champ magnétique*; l'on ne peut en percevoir directement la présence par aucun de nos sens. L'espace situé au voisinage immédiat de l'aimant et sous son influence, est théoriquement infini, quelle que soit la puissance et l'aimant, pratiquement, est limité là où cessent d'être appréciables les effets de sa force d'attraction. Lorsqu'un corps dit «magnétique» se trouve dans le champ d'attraction de l'aimant, celui-ci lui communique une *aimantation induite*; on a convenu d'appeler ce phénomène: *aimantation par influence*. Aussitôt que le corps est ainsi aimanté il est attiré par l'aimant *inducteur* dont l'attraction s'exerce à distance, ou au contact, à travers toutes les substances qui ne sont pas elles-mêmes magnétiques, entre autres: le cuivre, le plomb, le bismuth, l'antimoine, le zinc, le sel marin, le soufre, la cire, l'eau, l'air, et, en général, les substances organiques. Cependant, il est à remarquer que le fluide magnétique passe à travers le vide et tous les corps connus.

On donne le nom de *pôles* aux deux extrémités d'un aimant. C'est pourquoi l'on dit les deux *pôles magnétiques* de la Terre autour et en dedans de laquelle circule, toujours dans le même sens, direction nord-sud, un immense *champ magnétique*.

L'Electro-Aimant Plongeur

L'électro-aimant est la partie essentielle du nouvel appareil électrique destiné tout particulièrement à la recherche d'objets de fer et d'acier perdus au fond des eaux et à les en retirer s'ils en sont trop lourds. Voici une courte description de l'invention.

«L'électro-aimant plongeur, tel que dénommé à cause de la nature de son emploi, est enfermé dans une boîte métallique hermétiquement close, où l'eau ne peut pénétrer. L'instrument est relié à une source de courant électrique *continue*, soit à une dynamo, ou à des accumulateurs, par un câble en

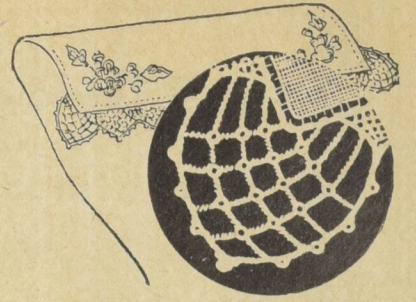
caoutchouc à l'intérieur duquel sont les fils électriques isolés. A cause de la longueur plus ou moins grande du câble, celui-ci est enroulé sur un tambour ou treuil qui le déroule à mesure que l'on descend l'instrument au fond de l'eau. Lorsque l'on juge la profondeur suffisante, on établit l'énergie d'aimantation nécessaire pour le fonctionnement de l'appareil. Si, par exemple, l'on descend l'électro-aimant plongeur au fond d'un cours d'eau navigable à la recherche d'un navire sombré et si, par sondages répétés, on l'en approche suffisamment, il ira immédiatement prendre contact avec la partie du navire la plus voisine de son champ magnétique.

Il est à remarquer que l'épave du navire, par sa masse de fer considérable, est aimantée par le champ magnétique terrestre et que l'instrument en est d'autant plus attiré que la longueur du navire sera dans la direction nord-sud. Afin d'éviter des sondages incertains et, partant, coûteux, *l'invention comporte un dispositif électrique installé tout près de l'opérateur qui l'avertit instantanément lorsque l'électro-aimant plongeur a «touché» l'objectif.*

L'électro-aimant plongeur pourra être utilisé pour localiser les câbles sous-marins de télégraphie, de téléphonie et de transmission électrique. On l'emploiera pour localiser la position exacte des ponts de fer écroulés, des avions, des dirigeables, des automobiles, des locomotives engloutis, des navires naufragés ou sombrés par collision ainsi que les navires de guerre coulés par les engins de destruction. Lorsqu'il arrive, en temps de paix, que des sous-marins sont échoués ou coulés au fond des eaux, par une cause quelconque, l'électro-aimant plongeur est l'instrument pratique qui aidera à localiser rapidement le submersible avant qu'il ne soit trop tard pour effectuer le sauvetage de l'équipage.

Des électro-aimants puissants pourront servir à retirer du fond de l'eau les débris et les matériaux en acier et en fer, tels que: des chaînes, des outils, des parties de machines, des hélices, des ancres, etc.

Cette invention sera utilisée avec avantage pour dresser les «cartes des épaves» Un nombre considérable d'épaves jonchent le fond des cours d'eau navigables et le littoral des mers et des océans.



FANTAISIES TRICOTEES...

pour votre chambre à coucher!

Toute femme tient à ce que son sens artistique et son bon goût se reflètent dans sa propre chambre et dans son boudoir! Vous trouverez que les bordures tricotees pour taies d'oreillers, toilettes d'oreillers et serviettes sont un passe-temps fascinant. Puis il y a les initiales et les entre-deux charmants en fil.

Ne manquez pas de vous servir du fil mercerisé Mercer-Crochet de J. & P. Coats — les jolies couleurs sont garanties durables, les fils forts et soyeux... S'offre en blanc, noir, écreu et toile ainsi qu'en d'autres couleurs.

Les Crochets à Tricoter de Milward n'Ont Pas de Supérieurs!

MERCER-CROCHET J.&P. Coats

FABRIQUE AU CANADA par les fabricants du Coton en Bobines Coats et Clark

The Canadian Spool Cotton Co., Dépt. V-22, Case postale 519, Montréal, P.Q. Veuillez m'envoyer le feuillet gratuit où sont illustrés des patrons de Filet Français Crocheté — J'inclus 5c. pour votre brochette "Crochet and Embroidery Stitches" (Points au Crochet et Points de Broderie).

Nom _____ Adresse _____



Ne manquez pas d'acheter

Le Samedi

Magazine National des Canadiens


En vente partout 10 sous

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsia Products Co. P. R. P.O. Box 93 Times Sq. Sta.


FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Company, Dépt. 191, Toronto 8, Ont.

CARTIER-BRESSON
PARIS
COTONS A BRODER "A LA CROIX"



COTON PERLÉ
N° 5 et 8
COTON 6 BRINS
(BRILLANTÉ D'ALGER)
COULEURS SOLIDES

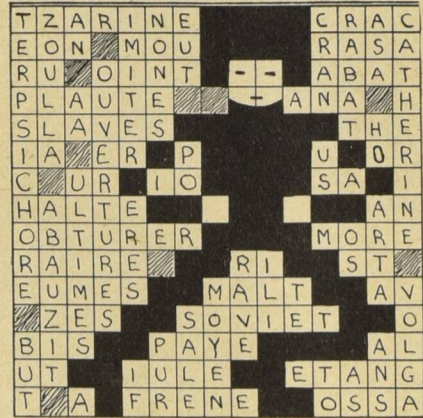


Agent général pour le Canada :
CHARLES E. BILLARD, 625, Burnside Place, Montréal, P. Q.

\$5.00 - A GAGNER CHAQUE MOIS - \$5.00

Toutes les bonnes solutions sont tirées au sort et les CINQ premières sortantes gagnent chacune un prix de \$1.00. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous, d'ici le 15 octobre inclusivement. Adressez: Les Mots Croisés, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal.

SOLUTION
DU
PROBLEME
NO 21

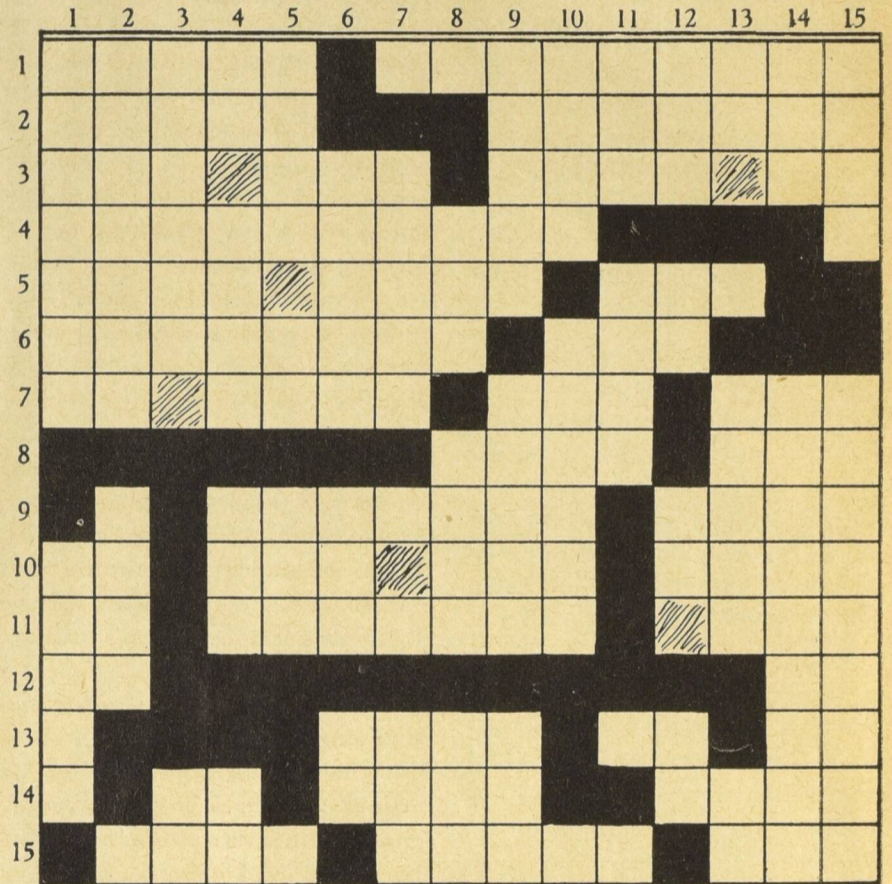


PARU DANS
LA REVUE
POPULAIRE
DE SEPTEMBRE

Les CINQ gagnants du Concours No 21, paru dans LA REVUE POPULAIRE du mois de septembre, sont: —

Mlle Dora Richard, 46, rue Fédéral, Newburyport, Mass. — Mme Antoine Carrière, C. P. 267, Hawkesbury, Ontario. — Mlle Rached Cormier, La Salle, Man. — M. J. Henri Belcourt, Nicolet, Qué. — Mlle Yvonne Lecavalier, 69, 3ième Avenue, Lachine, Qué.


LE CHEVAL — PROBLEME NO 22



Nom
Adresse

- | | |
|--|---|
| <p>HORIZONTALEMENT</p> <ol style="list-style-type: none"> 1—Clairsemés. — Cheval de Caligula. 2—Muse. — Levèrent les pieds en l'air (en parlant des chevaux). 3—Triage. — Plante textile. — Pronom. — Château des princes d'Orléans. 4—Cheval de Don Quichotte. 5—Spéculation sur le cours des effets publics. — Touffue. — Cheval de taille moyenne. 6—Etre fabuleux, moitié homme, moitié cheval. — Allure du cheval. 7—Préposition. — Située. — Adjectif possessif. — Grosse verrue qui se produit sur diverses parties du corps du cheval. 8—Vide compris entre les deux branches maxillaires inférieures chez le cheval. — Recueil de bons mots. 9—Frotta son cheval au moyen d'un petit instrument de fer. — Où l'on fait cuire le pain. 10—Avalé. — Lettre grecque. — Equerres. — Greffa. 11—Métal. — Coloration bleue de la peau. — Mot latin qui signifie ainsi. 12—Conifère. — Deux lettres de loi. 13—Partisans. — Fleuve d'Italie. — Pronom 14—Unique. — Plante dont les feuilles sont purgatives. — Vent du nord. 15—Autre allure du cheval. — Vieux cheval. — Celui du cheval porte bonheur. | <p>VERTICALEMENT</p> <ol style="list-style-type: none"> 1—Se rappelle. — Injurer. 2—Tu t'attribues quelque chose sans y avoir droit. — Terrain sur lequel ont lieu les courses de chevaux. 3—Fruit de la vigne. — Ville de Chaldée. 4—Conjonction. — Fous. — Et le reste. — Lac du Soudan. 5—Morceaux joués par un seul artiste. — Nom du paresseux. — Fleuve d'Ecosse. 6—Qui est contre l'usage (pluriel). — Le même qu'au 2 horizontal, à un autre temps. — Carte à jouer. 7—Récit d'un fait. — Couvre la plus grande partie du globe. 8—Nuage. — Instrument de musique. — Femme d'Athamas, roi de Thèbes. 9—Cime. — Pantoufles. — Adjectif possessif. 10—Genre de myriapodes. — Cheval ailé de la mythologie. 11—Semblable. — Cabane des nègres en Amérique. 12—Unité de mesure. — Corps dur de la charpente humaine. — Dernière partie du nom d'une ville du Nouveau-Mexique. — Grand fleuve de Sibérie. 13—Règle double. — Petits de la biche. — Arbre toujours vert. 14—Adjectif numéral. — Dont on ne se sert pas. 15—Réunion de chevaux pour la vente. — Faire exécuter à un cheval des mouvements en rond. |
|--|---|

POUR LA 1ère FOIS AU CANADA



Nous avons le bonheur de pouvoir correspondre avec le MAGE SARKAN, un des plus CELEBRES ASTROLOGUES du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et SON POUVOIR QU'IL EXERCE MEME A DISTANCE. IL A FAIT VŒU de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous offre GRATUITEMENT une étude de votre HOROSCOPE. VENEZ A LUI, il vous conseillera, vous dévoilera votre avenir et vous montrera la ROUTE DU BONHEUR. Il vous guérira en tout: AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTE, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. N'HESITEZ PAS; cette offre généreuse s'adresse à TOUS et à TOUTES. Envoyez vos noms (M., Mme ou Mlle), date de naissance et adressez au MAGE SARKAN, Dépt. 195, P.R.P., 22, rue Saint-Augustin, PARIS, (2e), et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbre de votre Pays pour frais d'écriture et d'envoi).

COUPON D'ABONNEMENT Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom
Adresse Ville et Province

POIRIER, BESETTE CIE, LTEE., 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CANADA

Coupon d'Abonnement

La Revue Populaire
POIRIER, BESETTE CIE, LTEE,
975, RUE DE BULLION,
MONTREAL.

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom
Adresse
Ville ou Province

L'Art de faire sa Beauté en Automne



Hélas! le temps des longues flâneries sur la plage est passé! Il ne reste plus que le souvenir des belles journées sous le soleil qui brûlait et brunissait les jolies baigneuses. Et même plusieurs de celles-ci regrettent de s'être attardées à rechercher le teint basané, si admiré durant la belle saison. Mais les chairs qui ont été soumises à ce rude traitement doivent être particulièrement soignées. Sinon, elles deviendront d'un jaune mat et très désagréables à voir.

Voici quelques conseils que nous communique Helena Rubinstein, spécialiste mondiale en soins de beauté, dont la devise est: «La vie sourit aux jolies femmes».

Employez d'abord les célèbres *Grains de Beauté Valaze*. C'est le meilleur moyen de nettoyer à fond les pores de la peau et d'enlever les taches laissées par le hâle; le teint acquiert alors une transparence veloutée comme celui d'un enfant. Deux ou trois applications de ces *Grains de Beauté* chaque semaine suffisent, même pour la peau la plus sèche!

Il s'agit ensuite de redonner à votre teint sa blancheur naturelle. Rien de mieux pour cela que la *Crème à blanchir pasteurisée* qui, préparée selon des données scientifiques rigoureuses, constitue le traitement idéal pour la figure, les bras et les mains. Faites des massages avec cette crème à blanchir, chaque soir. Avant chaque sortie, faites usage de la *Lotion tonique pour la peau*; si celle-ci est sèche, employez plutôt la *Lotion tonique spéciale*. Ces deux lotions raffermissent les chairs et donnent plus de charme aux cosmétiques.

Les rides, véritable cauchemar pour toutes les femmes, ne résistent pas à la *Lotion Anti-Rides (Extrait)* d'Helena Rubinstein. C'est une véritable nourriture pour la peau. On peut s'en procurer une bouteille généreuse à \$1.25.

La mode des satins luisants et des gris exige un teint vraiment

jeune et vigoureux. Il est donc important de faire disparaître toute trace de hâle et à cet effet la crème Valaze pour nettoyer la peau fut une véritable révélation! Vous n'avez aucune raison de laisser votre épiderme s'affaïsser et se rider.

Dans les grands salons le noir sera beaucoup porté, cet hiver. Mais la robe de satin noir convient peu à un teint hâlé; elle fait ressortir davantage tous les traits du visage. Et c'est alors que commence la chasse aux cosmétiques. Voici ce qu'il faut faire. Après avoir suivi ce traitement prescrit précédemment pour le blanchiment de la peau, soulignez l'éclat des yeux au moyen d'un peu de noir, mettez un soupçon de poudre et surtout posez sur vos lèvres ces rouges brillants, le Coquelicot ou le Géranium. Si vos yeux sont bleus ou si votre toilette comporte une touche de bleu, un rouge légèrement teinté de rose, tel que le Corail, est préférable.

La question du rouge pour les lèvres est donc très importante. Aucune toilette n'est vraiment chic si le rouge des lèvres ne lui convient pas. C'est ainsi qu'avec une robe grise, si en vogue en ce moment, il faut un rouge Coquelicot, Géranium ou, pour un teint médium, le rouge Framboise et même le Corail.

Enfin, le choix de la poudre n'est pas chose négligeable non plus. Les spécialistes recommandent la poudre Mauresque aux personnes dont le teint garde encore des traces de l'ardeur du soleil; elle est délicatement rosée et semble donner plus de vie au visage. Mais la poudre dont la plupart des femmes peuvent se servir, c'est la Fleur de Pêcher, qui fait de chaque visage une fleur de beauté; d'un rose discret elle devient indispensable à toutes celles qui veulent être belles. La poudre Naturelle ne fait aussi que rehausser le charme d'une peau blanche; il n'y a donc aucun risque à l'employer.



La Canadienne chic adopte les Crèmes "PASTEURISEES"

Une fois que vous vous êtes servi d'une des célèbres Crèmes Pasteurisées de Helena Rubinstein, vous n'en voulez pas d'autres — parce que ces crèmes de beauté pasteurisées vous apportent exactement les résultats que vous en attendez. Vous les voyez en vous mirant dans votre glace.

Helena Rubinstein a créé une Crème de visage Pasteurisée pour tous les genres de peau. Si vous avez la peau sèche et sensible, demandez la "Pasteurisée Spéciale", qui pénètre jusqu'aux tissus mêmes qu'elle nourrit et revivifie. Elle empêche la peau de se rider. 1.00.

Si vous avez la peau normale ou huileuse, adoptez la crème "Pasteurisée" régulière. Comme la Pasteurisée Spéciale, cette crème caressante contient deux éléments bio-chimiques qui rajeunissent naturellement les cellules de la peau. 1.00.

Avec votre crème "Pasteurisée", employez la Crème à nettoyer la peau Rubinstein (Skin Clearing Cream), qui la nourrit et l'embellit, lui conférant une vie et une jeunesse nouvelles. Elle fait disparaître les taches de rousseur, le hâle ou ce teint blafard. 1.00, 2.50.

Puis finissez votre traitement de beauté sur une Lotion Tonique pour la peau, douce et rafraîchissante. 1.25, 2.50.

Poudres, rouges et bâtons pour les lèvres Helena Rubinstein, tout nouveaux et dans des teintes charmantes. 1.00 à 5.50.

Dans tous les Salons Métropolitains de Helena Rubinstein, célèbres dans le monde entier, comme dans les bons magasins.

Renseignez-vous sur la nature de votre peau et faites-la analyser, sans frais ni la moindre obligation, à l'un des Salons de Helena Rubinstein.

Taxe d'accise en plus.

helena rubinstein

HOTEL RITZ-CARLTON, MONTREAL
LONDRES 126 BLOOR STREET WEST, TORONTO PARIS

NOTRE CONCOURS DE PHOTOS

NOUS AVONS DEJA REÇU DE NOMBREUSES PHOTOS, SOUMISES AU CONCOURS, QUI SERONT REPRODUITES DANS LA REVUE POPULAIRE DU MOIS PROCHAIN. :: :: ENVOYEZ-NOUS, LE PLUS TOT POSSIBLE, UNE EPREUVE DE VOS BONNES PHOTOS, EN MENTIONNANT LA MARQUE DE L'APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE ET DU FILM. :: :: LES CINQ MEILLEURES PHOTOS SERONT PAYEES \$1.00 CHACUNE AUX 5 GAGNANTS.

CONCOURS DE PHOTOS

La Revue Populaire

975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CANADA

"Regarde, Jeanne, J'ai repris mon poids normal Et je me sens certainement bien"

"J'étais si fluette et si épuisée pendant un certain temps que j'avais réellement honte de moi-même—personne n'aime une fille déçamée.

"J'étais alors aussi si facilement encline à la fatigue. La moindre petite tâche semblait m'ennuyer et je ne pouvais sortir sans revenir épuisée.

"Un si grand nombre de mes amis m'ayant suggéré de faire usage de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, je me décidai finalement à l'essayer.

"Voyez maintenant cette balance, elle raconte toute l'histoire, mais je suis sûre que vous pouvez voir la différence vous-même si vous me regardez. Je suis si bien portante et si heureuse aussi. Je dors bien, j'aime à manger et j'ai dit adieu à mes anciens ennuis."

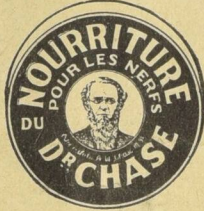
La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs forme du sang nouveau et riche; elle reconstitue fermement les tissus de la chair. Elle ramène conséquemment le poids normal mais sans engraisser comme le font les préparations contenant de l'huile de poisson.



"Les médecins rapportent avec alarme que la maladie s'accroît parmi les jeunes femmes par suite d'un régime diététique excessif. L'épuisement du sang est certainement le résultat des désordres nerveux."

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs

Enrichit le sang et restaure les nerfs fatigués, affaiblis par l'insomnie



LA CHANSON FRANÇAISE

Le Samedi et Le Film publient également des textes de chansons françaises.

Personne

(Aubret-Moretti)

Enregistré sur disque Pathé, No 34350, par La Palma. Disque, \$1.00; musique, 45c.

I

Tu t'en vas vers un amour nouveau,
Que ton rêve imagine plus beau,
Plus ardent, plus tendre que le mien.
Non, chérie, écoute bien . . .

Refrain

Personne ne t'aimera comme moi,
Personne, le soir venu, à mi-voix,
Ne te dira les doux mots ensorceleurs
Qui soudain faisaient plus fort battre ton coeur.
Personne, jamais ne saura poser,
Personne, sur ta lèvre les baisers
Qui toujours t'emplissait d'un grisant, d'un étrange émoi.
Personne ne t'aimera comme moi.

II

Ton sourire au charme sans pareil,
Ton sourire était mon vrai soleil.
Je n'avais qu'un but, qu'un horizon
Le bleu de tes yeux profonds.

Refrain

Personne ne t'aimera comme moi,
Personne . . . Ecoute encore une fois.
Et plus tard lorsque viendront les mauvais jours
Quand sera fini ton merveilleux amour,
Personne, vois-tu, ne sachant trouver,
Personne, les mots pour te consoler.
Traînant partout en vain tes regrets et ton désarroi,
Personne ne souffrira comme toi.

Tous les rêves d'amour . . .

(Daniderff-Ronn)

Enregistré sur disque Pathé, No 94103, par La Palma. Disque, \$1.00; musique, 50c.

I

J'ai rêvé d'un amour
Qui ferait pour ma vie
La route plus jolie,
Jolie,
Toujours!
Nos deux coeurs libertins
Désormais plus fidèles
En idylle éternelle
S'en iraient un matin
Vers le même destin.

II

Je veux que chaque jour
T'apporte une fleurette
Pour célébrer la fête,
La fête
D'amour.
Et la main dans la main
Sous les caresses folles
De tes lèvres frivoles,
Je saurais mieux demain
Oublier mon chagrin.

Refrain

Tous les rêves d'amour
Ne sont pas des mensonges,
Il existe des songes
Que l'on veut vivre toujours.
Lorsqu'au baiser plus tendre
Le coeur se laisse prendre,
On se grise et l'on veut
A jamais vivre à deux.
Le plus beau des rêves d'amour
N'est-ce qu'une folie
Qui vous grise un moment,
Ou l'idylle jolie
Qui vous charme éternellement?

Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.



J'AFFIRME...

Que pour REUSSIR... IL FAUT PREVOIR. Le PROFESSEUR VICI, le plus réputé des ASTROLOGUES MODERNES, actuellement en Europe, vous offre une description GRATUITE de votre Vie. Grâce à sa connaissance approfondie de l'Astrologie, il vous aidera à modifier votre existence, et vous évitera LES ERREURS et les déceptions de toutes sortes. Il vous donnera des conseils relatifs à votre SANTE, à vos AFFAIRES à vos AMOURS. Laissez-le être votre conseiller et ami: Il vous fera connaître vos EPOQUES FAVORABLES ET VOS CHANCES A VENIR. VOUS SEREZ EMERVEILLE DE L'EXACTITUDE DE SES REVELATIONS. Ecrivez sans tarder au PROFESSEUR VICI, II rue SAUVAL, PARIS, Ier, FRANCE, en lui indiquant vos NOMS (M. Mme ou Mlle) date de naissance complète et adresse; et vous recevrez sous pli fermé une Etude TRES PRECISE de votre Horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbres postes de votre pays pour frais d'envoi.)

Un Concours intéressant en faveur de la Palestre Nationale

Accepteriez-vous un cadeau de mille dollars? Si oui, hâtez-vous de vous procurer des billets qui vous donneront droit à gagner ce magnifique prix ou un automobile "Terraplane 8" modèle 33. Le risque vaut la peine d'être couru, d'autant plus qu'il y a de nombreux autres prix en argent de \$100, \$25 et \$10.00.

Tout en ayant l'espoir de gagner de l'argent sans embarras, ce qui n'est pas à dédaigner, vous apportez votre appui à une oeuvre essentiellement canadienne-française, la Palestre Nationale. N'enviez pas nos compatriotes de langue anglaise ou les Américains qui possèdent de belles institutions pour la formation physique de la jeunesse. Faites comme eux. Souscrivez généreusement.

On peut se procurer des billets, pour 25c chacun, par mandat-poste, argent ou timbres. Le concours se termine le 7 décembre 1933. Pour plus amples enseignements, s'adresser à La Palestre Nationale, 840, rue Cherrier, Montréal.

Sécurité dans la salle de bain! Ne coûtent pas plus cher! Les papiers de toilette PUREX et WESTMINSTER sont stérilisés Doux! Souples! Complètement enveloppés! Sans danger! En vente dans les pharmacies et épiceries.

Distributeurs:
MacGregor Paper & Bag Co., Inc.
Montréal.

No 7

Radio

Profitant du passage de M. Thomas Maher dans les villes de l'Ouest, la plupart des journaux en ont profité pour soulever la question des programmes d'expression française. L'un d'eux, — le *Free Press*, de Winnipeg — signale que l'animosité qui s'est manifestée dans les débuts contre les émissions françaises non-seulement n'existe plus mais qu'il y a ici et là de l'engouement pour «la langue de nos frères canadiens-français.» Il conclut en disant que l'on devrait se faire un devoir d'apprendre le français dans les milieux de langue anglaise au Canada.

Mlle Hélène Ballon, pianiste virtuose de grande réputation, jouera au cours du concert symphonique que donnera la CCR les premiers jours d'octobre. Ce concert sera donné de la salle du Windsor et constituera un événement artistique. On lancera des invitations au monde officiel. D'autres concerts du même genre seront donnés un peu plus tard.

M. Wilfrid Pelletier, assistant chef d'orchestre du Metropolitan, de New-York, viendra diriger quelques concerts symphoniques que donnera la Commission à Montréal, au cours de la saison prochaine. M. Pelletier qui est Montréalais d'origine, appartient aujourd'hui à la pléiade des artistes new-yorkais. Il eut pour le former dans son art, madame Héraly, de la rue Berri, à Montréal. Cette femme a formé plusieurs générations d'artistes chez nous; elle est dans le monde de l'enseignement l'une de celles pourtant dont on parle le moins.

M. Léopold Houlé, qui dirige la publicité française de la Commission, est un confrère qui, suivant le mot du «Canada» est vraiment à sa place. Journaliste, il a fait tous les services de la rédaction: chef des nouvelles, courriériste parlementaire et rédacteur en chef adjoint. Il faut faire remarquer qu'il a débuté dans le journalisme comme critique d'art. Ecrivain de

théâtre, il a donné plusieurs pièces qui ont obtenu un remarquable succès.

Le chœur de l'Opérette de la Commission se compose d'une quinzaine de voix recrutées avec soin. C'est M. Lionel Daunais qui a la direction de ces chanteurs, comme des autres du reste.

M. Daunais est un artiste qui nous fait honneur. A l'encontre des autres chanteurs qui s'imaginent que l'art est dans les vocalises, il sait articuler. C'est l'un des rares chanteurs que les radiophiles comprennent.

«Sous les ponts de Paris» qui est l'un des programmes les plus goûtés sur le réseau national de la CCR (Commission Canadienne de la Radio) est maintenant radiodiffusé aux Etats-Unis. Le magazine de la National Broadcasting Company a publié les photographies et les biographies des deux vedettes de ce programme, Mlle Caro Lamoureux et M. Ludovic Huot. Le baptême de l'air, quoi!...

On fait observer avec raison que plusieurs concerts annoncés par la Commission ne sont pas donnés par les postes de la division Est, c'est-à-dire par ceux de Toronto et de Montréal. C'est que souvent à l'heure où ces concerts sont transmis sur le réseau national et le réseau de l'Est, les postes privés donnent des émissions commerciales. C'est ainsi que Nino Martini, le célèbre chanteur italien dont le nom est au programme de la Columbia Broadcasting Corporation et aussi à celui de la Commission n'a pas été entendu dans nos villes ces jours derniers. Ce soir-là, les postes de Montréal avaient d'autres programmes.

Plusieurs des oeuvres chantées à la radio, ces derniers temps, comme par exemple, «Le Pays du Sourire», de Franz Lehar, seront données au cours de l'hiver par la Société d'Opérette, à Montréal.

Résolu! LE PROBLEME DE TROUVER UNE PLACE POUR LE RADIO

Elégants — exécutés par une main de maître, les nouveaux Radios Stewart-Warner Double Harmonie peuvent se placer en n'importe quel endroit de la pièce et on les syntonise sans quitter son siège. Leur apparence décorative et leur utilité répondent une fois pour toutes à la question de savoir où placer le radio. Ce sont de très beaux meubles qui vous apportent les plus récentes améliorations du Radio Superhétérodyne.

Le Nouveau RADIO STEWART-WARNER Double Harmonie



HARMONIE
pour L'OEIL
HARMONIE
pour
L'OREILLE

ALLEZ chez votre dépositaire Stewart - Warner pour voir et entendre les nombreux modèles Stewart-Warner. C'est le seul moyen de savoir ce que signifie "Double Harmonie". Ne manquez pas d'entendre la Console *Cadran Magique* qui met le monde entier à votre portée; les Récepteurs Compagnons Stewart-Warner qui offrent de fait une réception comparable à celle des grandes Consoles.

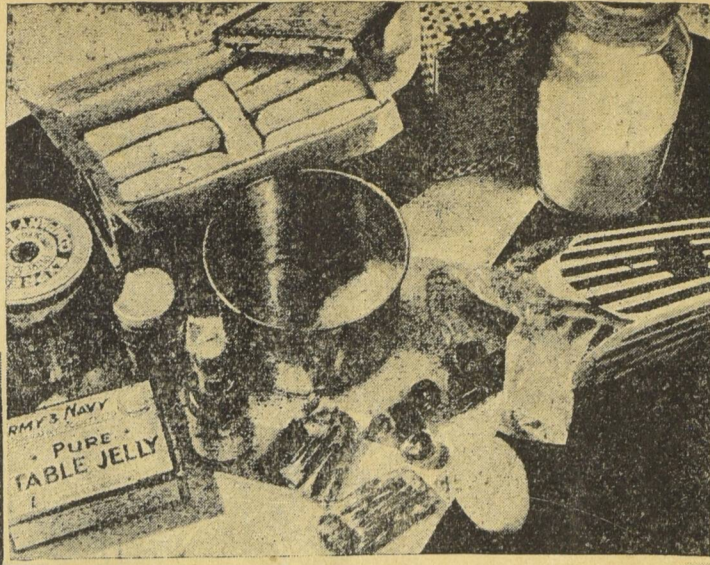
Le modèle illustré à gauche est la Console Française; une attrayante adaptation de style pour ceux qui aiment le charme et la distinction dans les meubles. Un superhétérodyne Equilibré à cinq lampes, et ces lampes sont les plus nouvelles. Bande d'Ondes élargie. Deux tiroirs peuvent servir pour jeux de cartes, livres de radio, carnets de bridge, etc.

Ces superbes modèles ne coûtent pas plus cher que les consoles régulières.

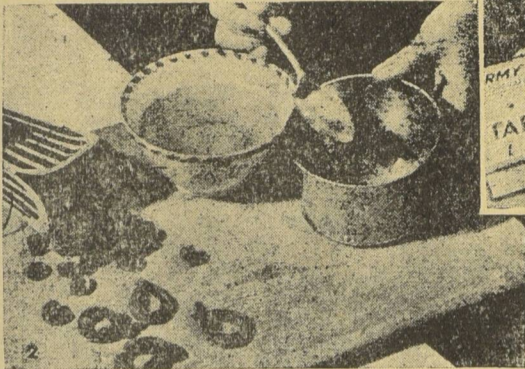
De la littérature décrivant les Radios Double Harmonie vous sera adressée directement sur demande.

STEWART-WARNER ALEMITE CORPORATION OF CANADA, LIMITED

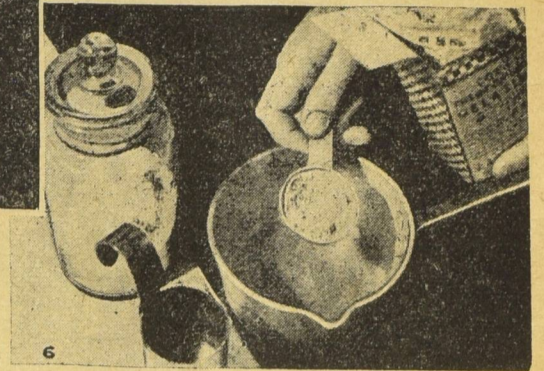
Belleville, Ontario



Avant de vous mettre à l'oeuvre, assurez-vous que vous avez sous la main tous les récipients et ustensiles nécessaires à la préparation de votre Charlotte Russe. Vous les voyez tous illustrés ci-dessus.



Passez à l'eau froide un moule à charlotte et versez-y un peu de gelée claire qui en couvrira légèrement le fond.

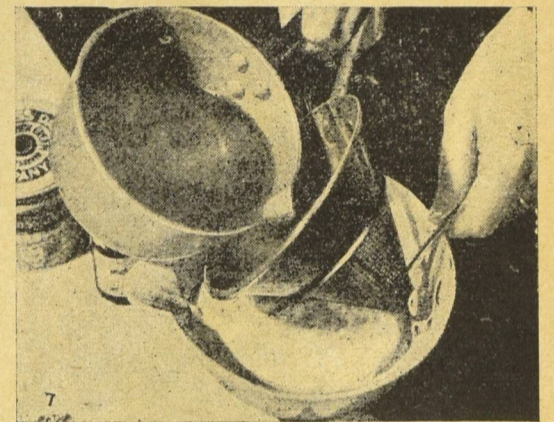


Faites alors fondre la gélatine en y versant un peu d'eau chaude; ajoutez du sucre et laissez refroidir le mélange.

Comment faire une Charlotte Russe

INGREDIENTS

½ once de gélatine	½ Chopine de crème
1 tasse d'eau	1 once de sucre
1 blanc d'oeuf	Essence de vanille
Angélique	Cerises glacées
Doigts de dames	Gelée claire



Coulez soigneusement le mélange à la gélatine, une fois refroidi, dans la demi-chopine de crème fouettée.

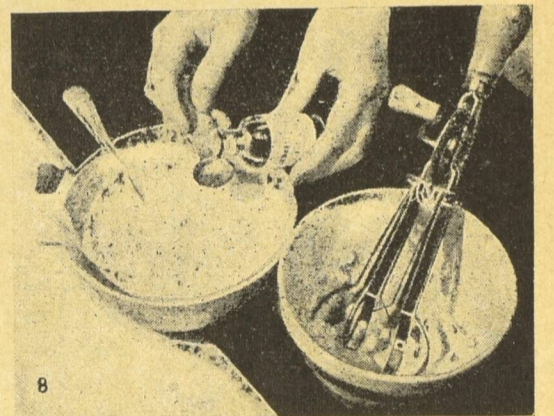


Sur cette couche de gelée, une fois prise, posez des cerises glacées et de l'angélique. Puis recouvrez encore d'un peu plus de gelée.

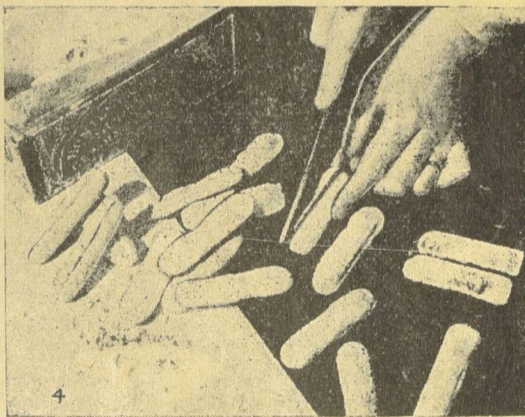
Autre recette

Charlotte Russe à la Rhubarbe

Faire dissoudre 1½ cuillerée à soupe de gélatine dans un quart de tasse d'eau froide, l'ajouter à une tasse de confiture de rhubarbe chaude, ce qui permettra à la gélatine de se dissoudre complètement, puis faire refroidir. En ajoutant un peu de raisin sultana et des oranges et citrons confits, en faisant cuire la rhubarbe, cela lui donnera un goût très fin. (Pour six paquets de rhubarbe, mettez deux tasses de sucre, ¾ tasse de raisins sultana, ¾ tasse fruits confits mélangés). Ajouter à la tasse de confiture de rhubarbe le jus d'un demi-citron. Batre une tasse de crème double, la sucrer d'une demi-tasse de sucre. Mélanger la rhubarbe refroidie et la crème, puis verser ce mélange dans un moule garni de doigts de dames. Mettre prendre au frais.



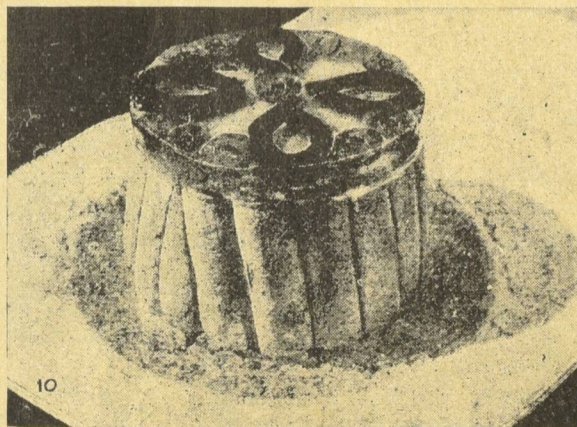
Ajoutez environ une demi-cuillerée à thé de vanille et incorporez le blanc d'oeuf bien battu.



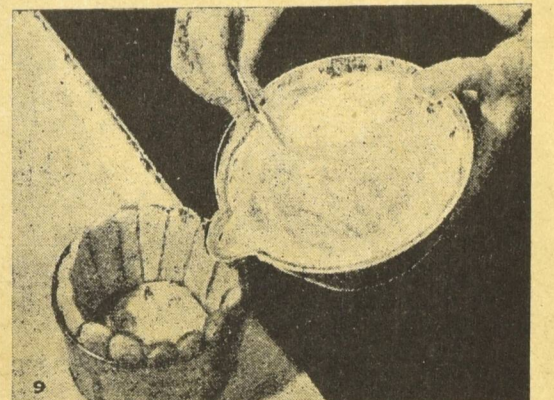
Découpez là-dessus vos doigts de dames en en taillant les bouts pour qu'ils soient tous absolument de même longueur.



Garnissez le moule de ces biscuits, qui doivent être assez longs pour dépasser un peu le bord du moule.



Avant de servir, démoulez dans un plat que vous décidez. On peut aussi, à son goût, ajouter un peu de sherry aux ingrédients avant de mettre le blanc d'oeuf.



Une fois le mélange refroidi, versez-le lentement dans le moule que vous avez préparé et laissez prendre.



Les Chefs de Heinz font tout le travail...
vous n'avez qu'à réchauffer et servir

CES maîtres dans l'art culinaire ont à leur disposition et en abondance tous les meilleurs ingrédients — crème riche et pure, légumes de choix cultivés dans les propres jardins de Heinz, viandes fraîches et savoureuses et fines épices orientales. Avec de telles choses, il n'est pas étonnant qu'ils puissent faire des soupes aussi exquises.

Les chefs de Heinz cuisent pour des milliers avec autant de soin que vous le faites pour quelques-uns.

Les Soupes Heinz cuisent en mijotant lentement, par petites quantités à la fois, dans des rangées de marmites d'une étincelante propreté. C'est ce qui leur assure cette saveur *naturelle* et ces propriétés nourrissantes.

Vous n'ajoutez rien aux Soupes Heinz... vous n'avez qu'à les réchauffer avant de servir. Essayez-les.

Il existe une délicieuse Soupe Heinz "faite comme chez soi" pour chaque occasion

CREME DE TOMATES, CREME DE POIS VERTS, CREME D'ASPERGES, CREME DE CELERI, CREME DE BLE D'INDE, LEGUMES, BOUILLON DE MOUTON, BOUILLON DE BOEUF, TETE DE VEAU, SOUPE AUX NOUILLES AVEC POULET.

PRETES A SERVIR

SOUPES



HEINZ

ETABLIE A LEAMINGTON, CANADA, DEPUIS 1909

60



Rien n'est émouvant comme le départ pour un voyage. C'est aussi un peu épeurant. On se sent *petit*. Eh! Quoi! Une cigarette WINCHESTER vous remettra de vos émotions, car elles sont d'un mélange parfait . . . C'est ce que je peux dire en anglais "They're blended right"!

Le costume, d'après une création de la Maison Mainbocher, Paris.
—Photographie en couleurs par "foto 33", Montréal.